



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

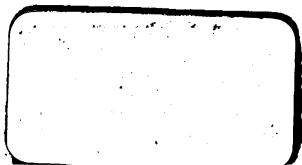
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

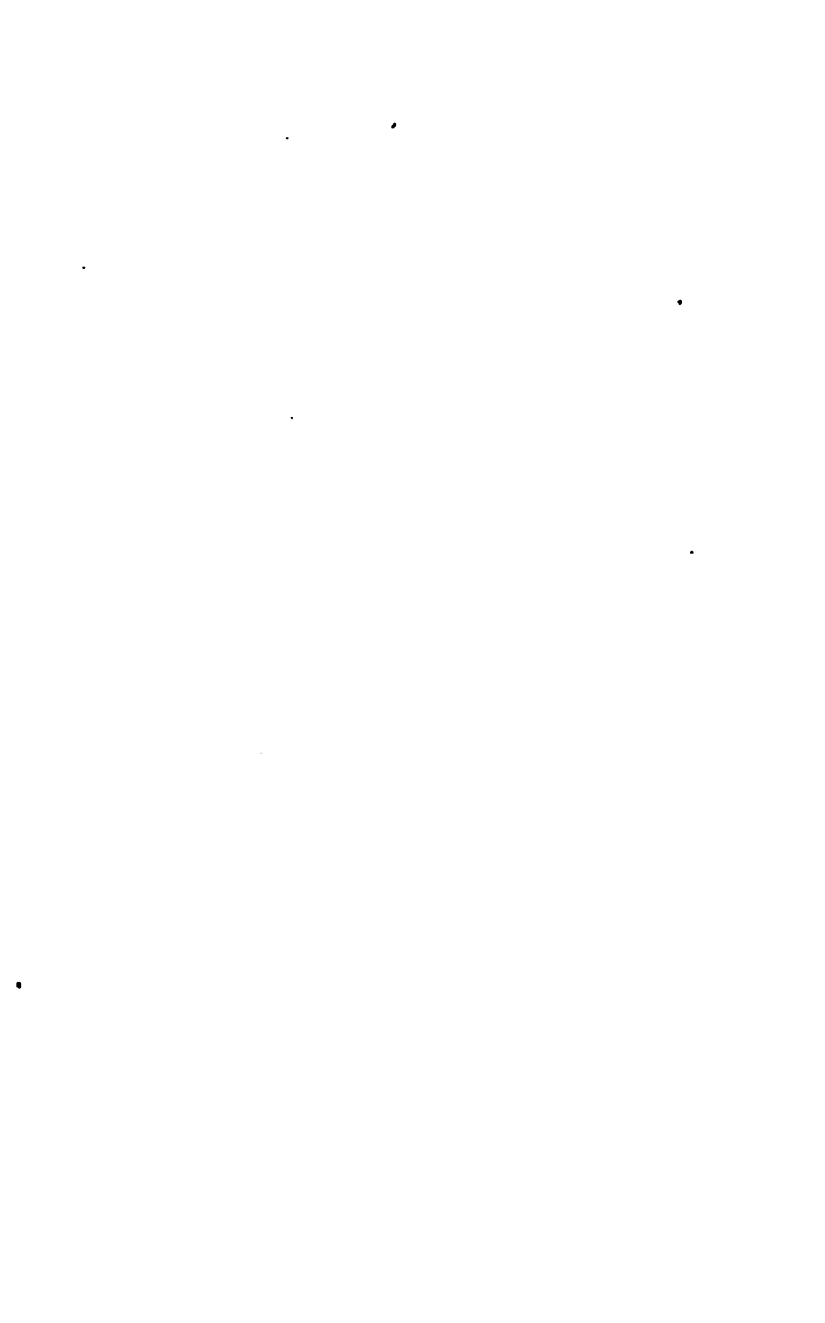
À propos du service Google Recherche de Livres

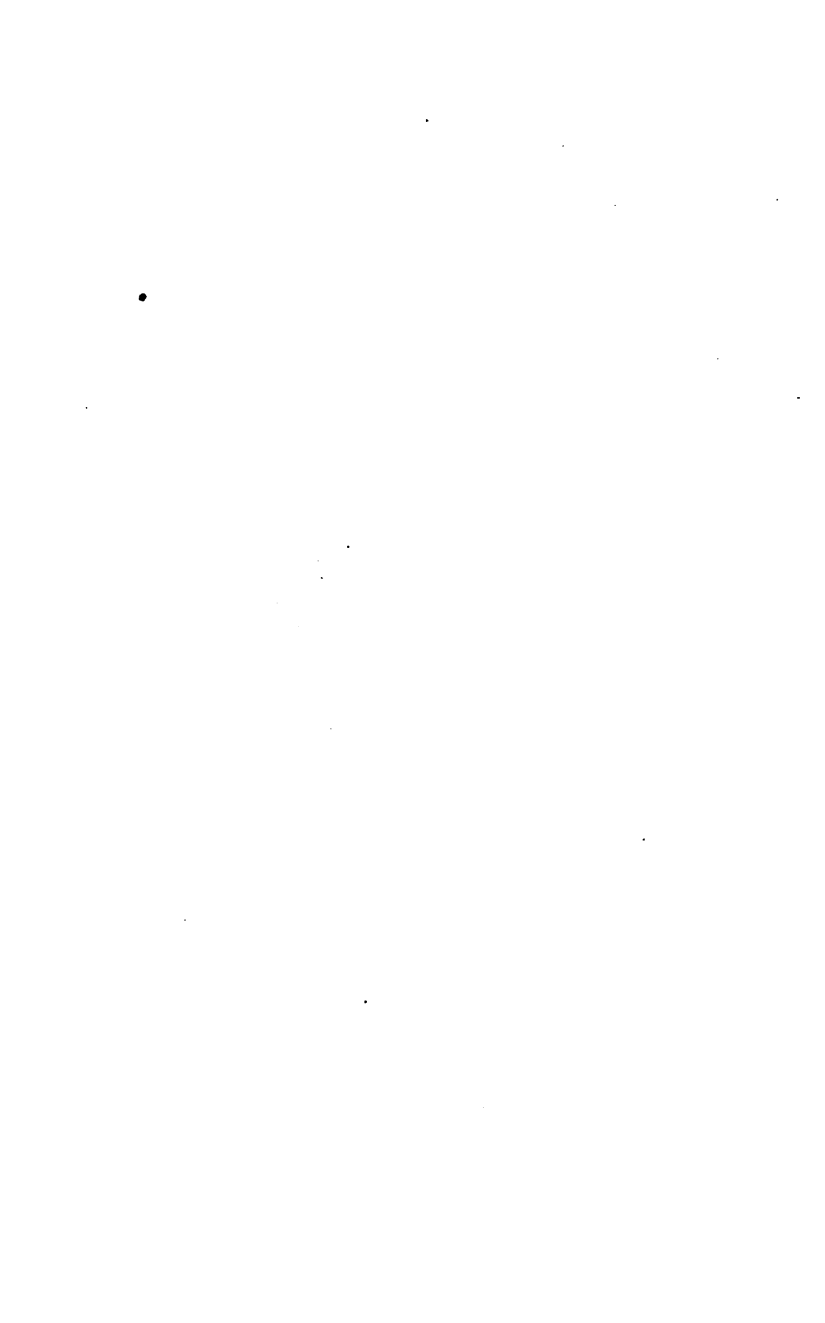
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Weldon p 25

W. F. R. WELDON,
ST. JOHN'S COLLEGE,
CAMBRIDGE.







S T O R I A

D E L L E

REPUBBLICHE ITALIANE

DEI SECOLI DI MEZZO



STORIA
DELLE
REPUBBLICHE ITALIANE

dei secoli di mezzo

DI

I. C. M. Simondo Sismondi

DELLE ACCADEMIE ITALIANA, DI WILNA, DI CAGLIARI,

DEI GEORGOFILI, DI GINEVRA, CC.

TRADUZIONE DAL FRANCESE.

T. XIV

CAPOLAGO

presso Mendrisio

Cipografia Elvetica

MDCCCXXXII





STORIA

DELLE

REPUBBLICHE ITALIANE

CAPITOLO CVI.

I veneziani recuperano e difendono Padova; loro guerra nel ferrurese e loro disfatta alla Polissella. Giulio II gli assolve dalla sentenza di scomunica. Campagna del principe d'Anhalt nello stato di Venezia e crudeltà di lui.

(1509-1510). Le angustie in cui si trovò il senato di Venezia dopo la disfatta di Vailate l'avevano costretto a risolvere di abbandonare tutti i possedimenti di terra ferma, d'aprire le porte di tutte le città suddite ai nemici, di richiamare tutte le guarnigioni, di sciogliere i sudditi dal giuramento di fedeltà, per ultimo di rinunciare in un solo punto a tutto quello che per più secoli era stato l'oggetto della sua politica, e di ridursi da sè medesimo in più basso stato di quello

a cui avrebbe potuto ridurlo l'avversa fortuna dopo molte e tutte infelici battaglie. Quella strana risoluzione veniva da molti riguardata come un chiaro argomento di pusillanimità, da altri come una prova della profonda politica di quell'illustre senato. Coloro i quali avvertirono che il senato dovette riconquistare in appresso con tanta difficoltà e con tanto dispendio di danaro e di sangue, quello ch'egli aveva abbandonato in un sol punto, inclinavano ad accusarlo di vergognosa fiacchezza. Quelli per lo contrario i quali notarono che con siffatto abbandono, per cui tutta appagavasi la malvagia fortuna, Venezia aveva posto fine alle sue sventure, e che da quel punto ella aveva cominciato ad essere favoreggiata dalla sorte, vollero piuttosto credere che il senato avesse prevedute quelle favorevoli circostanze e anti-veduti tutti i vantaggi cui poteva ottenere col mezzo della strepitosa risoluzione con cui si assoggettava al destino. La signoria, cui importava assaissimo di far credere al popolo ch'ella in verun tempo non si era mai scostata da quella prudenza su di cui fondava il suo miglior diritto all'imperio, si vantò in appresso d'aver colla propria antiveggenza dissipata la burrasca; e tutti gli storici veneziani le diedero laude a questo medesimo rispetto della più alta accortezza.

È forza contuttociò riconoscere che tutte le circostanze da cui fu accompagnato quell'avvenimento, indicano ch'esso fu opera di un grandissimo e giustissimo terrore. Tutti i mezzi erano in un medesimo istante venuti meno: l'armata trovavasi affatto disordinata; e le poche reclute

che assoldavansi con inauditi sforzi, non compensavano le cotidiane perdite cansate dalla diserzione. Il generale dell'armata veneziana, ch'era il conte di Pitigliano, non meno che il governatore dell'esercito medesimo, Bartolommeo d'Alviano, allora prigioniere, erano ambidue vassalli di Ferdinando il cattolico, re di Napoli. Vero è che prima della battaglia essi avevano ricusato di ubbidire all'ordine di abbandonare le bandiere de' nemici del loro re (1), ma poteva temersi che non si lasciassero sottrarre da novelle profferte quando fosse loro tolta ogni ragionevole speranza di felice esito nella ulteriore resistenza. Le città, spaventate dalla minaccia del sacco e dalla ferocia degli oltremontani, non si mostravano altrimenti disposte a sostenere un assedio per conservarsi fedeli alla repubblica. All'appressarsi di una rivoluzione, si ridestavano le loro antiche fazioni, ed i guelfi e i ghibellini erano a vicenda allettati dalla speranza di essere protetti dal vincitore. I gentiluomini veneziani, incaricati del comando delle città, vedevansi avanti gli occhi una inevitabile prigionia, e quindi la rovina delle loro famiglie a cagione delle esorbitanti taglie che il re di Francia esigeva per il loro riscatto. Tutto pareva perduto; ogni resistenza sembrava disperata; ed è perciò probabile che la maggior parte de' senatori, caduti d'animo per tante sciagure, cedessero alla tempesta cui disperavano di poter resistere.

Ma se per lo contrario i più accorti politici tra i *pregadi* erano stati indotti a cedere non

(1) *Marianae de rebus Hispaniae*, l. xxix, c. xix, p. 287.

dal terrore ma dalla preveggenza delle conseguenze della sommissione, egli è il vero che i risultamenti non ingannarono la loro aspettazione. Più d' uno stato venne sovvertito a cagione del funesto errore dei popoli, i quali speravano di avvantaggiare la propria sorte mercè l'invasione degli stranieri. Il peso de' mali presenti, le lusinghe d' un miglior avvenire, indussero soventi volte le città ad aprire le loro porte a pretesi liberatori. Giova che il popolo sia convinto che il nemico è sempre nemico. Perchè, se il popolo non è privo di virtù, verrà tempo in cui ammenderà egli medesimo i vizi del proprio governo; e se ne è privo, debbe soffrirli con rassegnazione ed essere persuaso che non deve aspettare il balsamo delle sue piaghe dal nemico. Come prima questi ha occupate le città e tiene in sua mano le province, non indugia a far sentire quanto il suo giogo sia più duro e più vergognoso che non quello del nativo governo. In allora i traditori che hanno chiamati i nemici, dandosi vanto d' un amore ipocrita per il popolo, perdono ogni autorità presso i loro partigiani e sono fatti segno all'orrore e al disprezzo de' loro concittadini. Di quanti vantaggi il senato veneto potè sperare dalla subita cessione di tutte le sue fortezze, fu questo il primo ch' ei raccolse. Non erano ancora sei settimane trascorse da che le truppe francesi e tedesche erano entrate nelle città veneziane, che i capi di parte, i quali avevanle chiamate, più non ardivano sostenere lo sguardo de' loro concittadini.

Per lo contrario, se i veneziani avessero voluto

incocciarsi a resistere inutilmente, il delitto d'aver chiamati i nemici, delitto di che venivano incolpati pochi individui, sarebbe stato commesso da tutti gli abitanti. Da Bergamo fino a Padova tutte le città sarebbersi fatte ree di ribellione per evitare gli orrori dell'assedio, e tutte sarebbersi in conseguenza trovate costrette dalla ribellione medesima a difendere i nuovi possessori per sottrarsi alla vendetta degli antichi padroni. Sciogliendole tutte dal giuramento di fedeltà, il senato dava loro licenza di cedere alle circostanze senza rimorsi e senza timore dell'avvenire, e addossava al nemico tutta l'odiosità della guerra. Chè anzi generoso ed amico inverso a loro mostravasi; imperciocchè, oltre al non avere ancora loro imposto verun acerbo sacrificio, procurava pure di salvarle nell'istante medesimo in cui da loro si separava; e rigettava sopra i nemici la colpa di tutti i maltrattamenti inseparabili dagli assedi e dalle conquiste.

Questa politica aggiugneva pure al di fuori, sia presso le potenze nemiche, che presso le neutrali, il suo scopo. La lega di tutti contro un solo, quand'ella è offensiva, è sempre imprudente ed impolitica. Giugne tosto o tardi l'istante in cui ogni potenza s'avvisa del pericolo d'avere sovvertito l'equilibrio delle forze degli stati. Altronde ognuna, cominciando a colorire i suoi disegni, vede sorgere imprevedute difficoltà ed ostacoli; e la spartizione delle spoglie del debole diventa la prima cagione della divisione tra i forti. Finchè a Venezia rimaneva alcuna parte delle province assegnate ad altri dal trattato di Cambrajo,

protraevasi il giorno delle contese intorno alla spartizione pattuita, e la lega, intenta solamente a vincere, rimaneva sempre unita. Ma come le armate veneziane ebbero disgomberata tutta la terra ferma, gli alleati presero subito a mandare ad esecuzione il trattato di Cambrajo; laonde incontanente si manifestarono tutte le gelosie ed i sospetti cui quel trattato doveva dar luogo. Frattanto il senato aveva il vantaggio di possedere in mezzo alle lagune un asilo inespugnabile, ove la sede del governo, il tesoro, l'armata e la flotta potevano starsene senza timore aspettando che le prepotenze dei nemici procacciassero nuovi alleati alla buona causa.

Intanto che Massimiliano, il quale nulla aveva fatto per attenere le sue promesse, stava progettando di spignere più oltre le armi a' cui successi egli per nulla aveva contribuito, e di prendere la stessa città di Venezia, dividerla in quattro giurisdizioni, fabbricare in ognuna una fortezza e darne una in guardia ad ogni potenza alleata (1); Ferdinando, il cattolico, pago d'avere senza alcuno sforzo recuperati i suoi porti di mare, cominciava di già a desiderare la ristaurazione della potenza veneziana; Lodovico XII, avendo acquistato tutto quanto eragli assegnato dal trattato di Cambrajo e non volendo occupare altri paesi, aveva accommiatato il suo formidabile esercito e ritornava in Francia; e Giu-

(1) *Jo. Marianae de rebus Hisp.*, l. xxix, c. xix, p. 228. - *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 437.

Giulio II già si pentiva d'aver oppressa la custode delle porte d'Italia, e di avere chiamati i barbari a straziare il seno di quell'alma contrada. Le potenze neutrali temeano tutte della funesta preponderanza ottenuta dagli stati condividenti, e quelle stesse che per debolezza o timore avevano aderito all'alleanza, desideravano di vederla disciolta.

Andrea Foscolo, ambasciatore della signoria a Costantinopoli, scrisse al senato che il sultano Bajazette II si era condoluto con lui delle sciagure della repubblica, soggiugnendo che ben gl'increbbeva che i veneziani non fossero a lui ricorsi, quando si videro minacciati da quella poderosa lega, e dicendo di essere apparecchiato ad assistere i veneziani con tutte le sue forze di terra e di mare, come a buono e fedele alleato e vicino si conveniva. Questa notizia giunse a Venezia quasi nel tempo stesso che vi pervenivano le prime lettere degli ambasciatori mandati dalla repubblica a Roma, nelle quali questi inviati davano parte dell'orgoglio oltracotante con cui erano stati ricevuti da Giulio II, e delle oltraggiose di lui domande. Imperciocchè il pontefice aveva domandato che la repubblica lasciasse in balia di Massimiliano tutti i suoi stati di terra ferma; ch'ella rinunciasse alla sovranità del golfo Adriatico ed a tutte le sue immunità ecclesiastiche, e che umilmente confessasse d'aver peccato contro la santa sede. Lorenzo Loredano, figlio del doge, propose alla signoria di chiedere incontanente ajuto al sultano contro di questo Giulio, certo meno papa che carnefice de' cristiani; ma i più savi senatori, che

conoscevano l'indole di Giulio II., pensarono che si dovesse qualche cosa condonare alla di lui alterigia ed all'impetuoso di lui temperamento, e che continuandosi le pratiche, il papa s'indurrebbe in breve a spalleggiare con fervore gl'interessi di quella stessa repubblica cui pareva che egli ancora perseguitasse ⁽¹⁾.

Massimiliano si teneva sempre ai confini dell'Italia, correndo, secondo il suo costume, da uno in un altro luogo, senza che i suoi più favoriti cortigiani il perchè ne sapessero. Credeva egli con tale alta segretezza d'acquistarsi nome di grande politico, come coll'incessante suo muoversi credeva ottener vanto di sommo capitano. Intanto l'armata ch'egli avrebbe dovuto regnare, ancora non era assembrata, e le città che gli si erano volontariamente date non avevano guarnigione che fosse bastante a munirle nemmeno pe' tempi di pace. Leonardo Trissino con trecento fanti tedeschi e Brumoro di Serego con cinquanta cavalieri occupavano Padova, sebbene questa città, vicinissima a Venezia, fosse una delle più esposte agli assalti nemici. I gentiluomini padovani si erano quasi tutti accostati al partito imperiale, ed avevano spartiti fra loro i palazzi ed i poderi dei veneziani posti nel loro territorio ⁽²⁾. Speravano essi, tenendo per l'imperatore, di conseguire onori alla sua corte e di stabilire col di lui sostegno il sistema feudale nelle belle piane della Lombardia. Desideravano ardentemente

(1) *P. Bembi Hist. Ven.*, I. VIII, p. 183.

(2) *Ivi*, p. 186.

di ricacciare i borghesi ed i contadini di Padova in quello stato di abietta sommissione, in cui i gentilissimi dell'Austria e dell'Ungheria tenevano i loro servi e vassalli. Non erano ancora più di quarantadue giorni trascorsi dacchè i tedeschi occupavano Padova, e già i nobili padovani si erano fatti esosi a tutti i loro concittadini per quella arroganza che andava maggiormente crescendo quanto più la patria era umiliata: ma, quanto maggiore era la devozione de' nobili inverso all'Austria, tanto maggiore era altresì l'assegnamento che la repubblica poteva fare nell'affetto di tutti i contadini e di quasi tutti i borghesi (1).

Per altro il doge Loredano non credeva ancora giunta l'ora di riprendere l'offensiva; ma il senatore Molino infuse ai senatori il coraggio di ricominciare le battaglie. L'armata francese era già stata accommiatata; v'era speranza che Giulio II e Ferdinando potessero recedere dalla lega: il Molino stimò dunque l'occasione propizia per azzuffarsi con Massimiliano, e ritorgli a forza ciò che gli era stato ceduto senza resistenza. Il provveditore Andrea Gritti s'incaricò di sopprapprendere Padova, giovandosi delle segrete pratiche ch'egli vi aveva ordite. Era il tempo in cui si tagliavano i fieni luglioli, ed ogni mattina entravano in città carichi di fieno tanti carri, che i lanzichinecchi i quali stavano di guardia alle porte, non poteano vedere quel che entrava

(1) P. Bembi, l. VIII, p. 189. - Fr. Belcarri *Rer. Gall. Comm.*, L. XI, p. 323.

in città. La mattina del 17 di luglio Andres Gritti fece entrare per la porta di Coda Lunga una lunga fila di carri di fieno; e tra il quinto ed il sesto carro nascose sei uomini d'arme veneziani con sei padoni. Questi soldati dovevano, giunti che fossero in sul limitare della porta, uccidere ognuno un lanzichinecco, e suonar poscia la tromba per chiamare i rinforzi: la quale cosa felicemente eseguirono. Il Gritti, che teneva dietro ai carri a poca distanza, occupò tosto la porta con quattrocento uomini d'arme, due mila cavaleggieri e tre mila fanti, prima che gl'imperiali avessero potuto apparecchiarsi alle difese. Cristóforo Moro, ch'era l'altro provveditore, con trecento fanti e due mila contadini, dava in pari tempo l'assalto al Portello, ma solo per ingannare e disviare i nemici (1).

Padova era in allora, com'è ancor di presente, una vastissima ma deserta città, i di cui quartieri sono divisi l'uno dall'altro colle mura e formano altrettante separate città. In quelle vie disabitate la nuova dell'assalto non potè propagarsi, onde la città fu presa prima che la metà dei padovani sapessero d'essere minacciati di tanto. Il Trissino ed il Serego si ordinarono in battaglia colla loro poca truppa in sulla piazza, sperando d'essere bentosto raggiunti dai gentiluomini, ch'eransi mostrati così zelanti per la loro causa; ma non si mosse alcuno per soccorrerli; perlocchè furono rotti e cacciati nella fortezza, la quale, non essendo provveduta di vittovaglie,

(1) *Mém. du chev. Bayard*, t. xv, c. xxx, p. 77.

dovette arrendersi in capo a poche ore. Non fu possibile di tenere a freno i contadini, e d'impedir loro di saccheggiare i palazzi degli ottanta gentiluomini ch'erano più parziali pei tedeschi, ed il quartiere degli ebrei. I contadini del vicinato accorrevano intanto in folla per aver parte al sacco; e per lo stesso fine partivano in gran numero le barche da Venezia, risalendo la Brenta ed il Bacchiglione; finalmente prima di sera arrivò l'intera armata del Pitigliano: ma i provveditori fecero bandire l'ordine di cessare il sacco sotto pena di morte; e in tal modo sottrassero Padova al totale estermínio. All'indomani la fortezza capitolò, ed i suoi comandanti furono mandati prigionieri a Venezia (1).

Il giorno della ricuperazione di Padova fu poscia consagrato dalla repubblica veneta colla istituzione di una solenne festa di rendimento di grazie; ed infatti questo giorno potè dirsi quello del risorgimento della repubblica. Tutto il territorio di Padova seguì immantinenti l'esempio della sua capitale. Vicenza, ch'era ancor' essa in sul punto di sollevarsi, fu a stento tenuta a freno da Costantino Cominates, che vi fece entrare tutte le truppe imperiali cui venne a capo di raccogliere. Legnago colle sue fortezze aprì le porte ai veneziani, i quali si videro per tale acquisto in

(1) *Fr. Guicciardini*, l. vii, p. 439. - *P. Bembi*, l. viii, p. 190. - *Anon. Padov.* MS. presso il *Muratori*, *Annali d'Italia*, t. x, p. 50. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 24. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 209. - *Jo. Marianae de rebus Hisp.*, l. xxix, c. xx, p. 289. - *Fr. Belcarii Comm.*, l. xi, p. 324.

istato di assalire come loro meglio placesse, o Vicenza, o Verona. La torre Marchesana, lontana otto miglia da Padova, la quale signoreggia l'ingresso del Polesine di Rovigo, non fu salvata se non in grazia dei pronti soccorsi mandati dal cardinale d'Este (1).

Il vescovo di Trento, cui era affidata la difesa di Verona, non aveva in quella città più che dugento cavalli e settecento fanti: laonde assai temeva di vedersela tolta ad ognora, e chiamò in suo ajuto il marchese di Mantova. Questi, essendosi avanzato in sui confini del veronese fino all'isola della Scala, terra aperta in riva al Taro, posta ad eguale distanza all'un di presso da Mantova e da Verona, trovossi vicino ad una schiera di stradioti, coi quali prese a negoziare, sperando di farli disertare dall'armata veneziana. Questi fecero le viste d'accondiscendere alla proposta, per ingannarlo, e diedero avviso della trama del marchese a Lucio Malvezzi ed allo Zittolo di Perugia, i quali segretamente recaronsi a Legnago con dugento cavalli ed ottocento pedoni; e di conserva con questi stradioti investirono la Scala la notte del 9 agosto. Gli stradioti, avvicinandosi, andavano ripetendo il grido di guerra del marchese, per non dare sospetto alle sue guardie: altronde i contadini erano tutti per loro, ed anzi più di mille cinquecento di essi assembraronsi in un attimo per assecondare i veneziani. Il Boissi, luogotenente del marchese,

(1) *Fran. Guicciardini*, l. vii, p. 440. — *P. Bembi*, l. ix, p. 193.

e nipote del cardinale d'Amboise, venne arrestato nel suo letto e fatto prigioniero con tutti i suoi soldati; il Gonzaga fuggì in camicia, saltando da una finestra, e si nascose in un campo di saggina; ma, scoperto dai contadini che ricusarono con inaudito disinteresse le grossissime somme di danaro loro promesse per la sua liberazione, fu consegnato alla signoria, che lo tenne prigioniero nella torre del palazzo pubblico (1).

Credevasi in sulle prime che questi due sinistri, toccati così subitamente alla lega, dovessero trattenere Lodovico XII, che trovavasi tuttavia a Milano, e indurlo a non tornare in Francia; ma questo monarca, dopo d'aver conquistate le province soggette un tempo ai duchi di Milano, le quali erano il solo oggetto della sua ambizione, cominciava ad avvedersi d'aver grandemente errato, perigliando la sicurezza del tutto per agevolare l'acquisto di una parte. La volubilità di Massimiliano gli faceva conoscere quanto poco ei potesse fidare nella di lui alleanza, e malgrado il rancore che v'era tra questo monarca e Ferdinando, l'avanzata età di questi facea prevedere vicino l'istante in cui il loro comune abbiatico doveva cingersi il capo delle corone della Germania e della Spagna: ed allora bene prevedeva Lodovico come quella stessa casa d'Austria, la di cui alleanza era sì poco utile, doveva diventare assai pericolosa nemica: e come il pos-

(1) Fr. Guicciardini, l. viii, p. 442. - Anon. Padov. MS. presso il Murat., *Ann. d' Italia*, t. x, p. 51. - P. Bembi *Histor. Ven.*, l. ix, p. 196. - P. Giovio, *Vita d' Alfonso d' Este*, p. 50 - Jac. Nardi, *Ist. Fior.*, l. v, p. 210.

sedimento delle provincie venete che la Francia aveva poste in di lei mano, doveva riuscire dannoso al ducato di Milano.

Lodovico XII non desiderava nè la vittoria dei veneziani, troppo giustamente sdegnati contro di lui, nè quella di Massimiliano, per la quale tutta l'Italia verrebbe posta in balia de' tedeschi. L'imperatore chiedevagli ragguardevoli soccorsi d'uomini e di denaro, e non era prudente consiglio il rifiutarli; perciocchè l'incostante sua indole e i noti umori delle altre potenze facevano credere al re di Francia facile cosa l'alleanza di Massimiliano coi medesimi veneziani, colla chiesa e con Ferdinando, per iscacciare i francesi d'Italia. Fra tanti dubbi e timori, cui le splendide vittorie de' francesi avevano esse pure accresciuti, Lodovico XII rispose di lasciare ai confini del veronese il la Palisse con cinquecento lance, alle quali si aggiunsero volontari il cavalier Bajardo e dugento altri gentiluomini. A queste truppe egli comandò di soccorrere, in caso di bisogno, l'imperatore; e tornò subito in Francia perchè non gli giungessero ulteriori istanze di più poderosi aiuti. Sperava Lodovico in quel tempo che l'imperatore ed i veneziani s'anderebbero reciprocamente struggendo di forze con una ruinoso guerra, e che Massimiliano in caso d'urgente bisogno gli venderebbe Verona, colla quale i francesi sarebbero stati padroni della chiave dell'Italia dalla banda del Tirolo (1).

(1) *Fran. Guicciardini*, l. viii, p. 441. - *Fran. Belcaris Comment. Rer. Gallic.*, l. xi, p. 324.

Prima d'abbandonare la Lombardia aveva Lodovico XII conchiuso ad Abbiategrasso un nuovo trattato d'alleanza col cardinale di Pavia, legato di Giulio II. Il papa ed il re si obbligavano reciprocamente a difendere gli stati l'uno dell'altro, riservandosi pure l'uno e l'altro la libertà di far trattati con chiunque volessero, purchè ciò non tornasse in pregiudizio d'una delle due parti contraenti. Il re prometteva inoltre di non accettare la protezione di veruno mediatore immediato feudatario della chiesa, espressamente annullando qualunque protezione di tale natura, cui potesse in addietro essersi obbligato; col quale patto rinnegava i solenni trattati che aveva stipulati coi duchi di Ferrara, alleati ereditari della casa di Francia: e il papa, riserbandosi la nomina ai benefici ch'erano allora vacanti in tutti gli stati del re, accordava a Lodovico la nomina di quelli che sarebbero in appresso vacati (1).

Intanto che ciò avveniva in Italia, Massimiliano rannava soldatesche. Parve infine ch'egli cominciasse ad arrossire dell'estrema sua negligenza; la perdita di Padova l'aveva punto sul vivo come un affronto fatto a lui in particolare; e le sue truppe, tanto tempo aspettate, arrivavano finalmente ai confini. Rodolfo, fratello del regnante principe d'Anhalt, entrò nel Friuli con dieci mila uomini. Dopo avere battuto invano Montefalcone, l'Anhalt espugnò Cadore (2), di cui uccise la

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 440. - *Fr. Belcarri*, l. xi, p. 324.

(2) Cioè il castello di Pieve di Cadore, capitale della provincia di tal nome. (Nota del Tradutt.)

guarnigione, quasi nel tempo stesso che i veneziani recuperavano Serravalle (1) e Belluno. Dall'altro canto il duca di Brunswick, abbandonato l'assedio di Udine tentato inutilmente, strinse Cividale del Friuli, che Giovanni Paolo Gradenigo, provveditore di quella provincia, valorosamente difese con cinquecento pedoni. Nell'Istria, Cristoforo Frangipani, generale ungaro a' servigi di Massimiliano, dopo avere sconfitti i veneziani presso Verme, occupò Castelnovo e Rasprucchio, mentre che Angelo Trevisani, capitano delle galere della repubblica, riprendeva Fiume e batteva Trieste. Tutte le quali province, fatte teatro della guerra, erano ridotte nella più spaventosa desolazione, perciocchè la stessa città, lo stesso castello, erano in pochi giorni presi e ripresi, ed ogni volta saccheggiati. I soldati delle due armate erano egualmente barbari, egualmente stranieri nel paese in cui combattevano, e la loro cupidigia dopo la vittoria non veniva raffrenata da veruna disciplina. Tanta era in particolare la barbara ed atroce ingordigia de' tedeschi, che, non contenti di tormentare i contadini i quali cadevano loro nelle mani, aveano ammaestrati dei cani per scoprire le donne ed i fanciulli appiattati ne' campi (2).

Non dubitavano i veneziani che l'armata dell'imperadore, quando fosse tutta unita, non assalisse Padova; onde nulla omisero per porre questa

(1) Altro non può essere la *Val di Sera* di cui parla il nostro autore.

(Nota del Tradutt.)

(2) *Fran. Guicciardini*, l. viii, p. 443.

città in istato di resistere lungamente: Vi fecero entrare il conte di Pitigliano, loro generale, con tutta la sua armata. La cavalleria de' veneziani era composta di seicento uomini d'arme, di mille cinquecento cavalleggeri e di mille cinquecento stradioti, al cui comando stavano Bernardino del Montone, Antonio de' Pá, Lucio Malvezzi e Giovanni Greco. L'infanteria sommava a dodici mila uomini, i migliori fanti che avesse l'Italia, capitani da Dionigi Naldo, Zittolo di Perugia, Lattanzio di Bergamo e Saccoccio di Spoleti; tutti i quali capitani avevano acquistato gran nome nelle lunghe guerre italiane. Inoltre il senato aveva mandati a Padova dieci mila fanti tra schiavoni, greci o albanesi, levati dalle galere della repubblica, i quali sebbene fossero da meno della infanteria italiana di *Brisighella*, erano pure atti a rendere importanti servigi (1).

I capitani veneziani avevano condotto a Padova molte e bellissime artiglierie, ed avevano approfittato dei due fiumi che attraversano la città per introdurvi tutte le munizioni necessarie per reggere ad un lunghissimo assedio. I contadini di tutta la provincia, temendo il vicino arrivo de' tedeschi, avevano trasportate a gran fretta in Padova le messi allora allora tagliate, e vi si erano rifugiti ancor essi colle loro famiglie e colle loro gregge: di modo che quell'ampia città, che per l'ordinario era quasi deserta, conteneva al-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. VIII, p. 444-451. - *P. Bambi*, l. IX, p. 199. - *Mémoir. du chev. Bajard*, t. XV, c. XXXIII, p. 90.

lora nelle mura una popolazione quasi quattro volte maggiore della consueta. Nè tanta gente vi si tenne oziosa, perciocchè coll'ajuto di tante braccia si aggiunsero ogni giorno nuove fortificazioni al recinto della città. Le fosse furono riempite d'acqua fin quasi a filo del terreno; le porte furono tutte guernite d'opere avanzate, ed alle cortine, che parvero troppo lunghe, vennero aggiunti nuovi bastioni. Tutte queste opere esteriori erano minate colle mine cariche, onde poterle far saltare in aria quando gli assediati fossero forzati ad abbandonarle. Le mura furono afforzate tutte quant'erano lunghe da un largo terrapieno, dietro al quale venne scavata un'altra fossa larga sedici braccia, alta altrettanto, ed internamente difesa da casematte. Finalmente, al di là di questa fossa, tutta la città fu ricinta di un nuovo baluardo ancor esso guernito d'artiglierie. In tal modo era la città difesa da una triplice linea di fortificazioni, quasi ad immagine di quelle che sono in uso nell'età presente (1).

Affinchè la costanza degli assediati corrispondesse a' portentosi apprestamenti destinati a sostenere l'assedio, i veneziani vollero dimostrare ai padovani ed all'armata, ch'essi riponevano la salvezza della repubblica nella salvezza di Padova, la quale perduta, non rimanevano loro altre speranze. Le leggi e gli usi della repubblica escludevano i gentiluomini veneziani dalla milizia nelle

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 451. - *Fr. Belcarù*, l. xi, p. 327.

armate di terra, benchè in ogni modo e tempo i gentiluomini fossero stati incorati a militare sulle flotte. Ora nella plenaria assemblea del senato il venerando doge, Leonardo Loredano, esortò i suoi concittadini a dipartirsi per allora da quell'antica usanza ed a permettere ai giovani gentiluomini di adoperarsi a pro della patria, ovunque il loro valore potrebbe riuscirle utile; soggiugnendo che i suoi due figliuoli, Luigi e Bernardo, andrebbero a chiudersi in Padova con cento fanti da loro assoldati. La proposta fu vinta, l'esempio de' figliuoli del doge mosse gli altri ad emularli, e cento sessanta nobili veneziani andarono ad afforzare la guernigione di Padova, tutti conducendo un numero di soldatesche proporzionato alle ricchezze delle loro famiglie (1).

Massimiliano intanto aveva finalmente raggiunta la sua armata, e posto il suo generale accampamento al ponte della Brenta, tre miglia stante da Padova. Intanto che stava colà aspettando le artiglierie che dovevano essere condotte di Germania, egli aveva assaltati i castelli dei Monti Euganei; Este e Monselice furono presi d'assalto, e Montagnana capitolò. L'imperatore occupò in appresso Limena, dove sorge una fortezza che protegge la divisione delle acque della Brenta, facendone scorrere una parte verso Padova, e l'altra per Vico d'Arzere al mare. Di già i marmajoli imperiali avevano atterrata una parte dell'argine che impedisce al fiume di scorrere con

(1) *Fran. Guicciardini*, l. vii, p. 444. - *P. Bembi*, l. ix, p. 199.

tutte le acque per l'alveo naturale, quando il lavoro venne d'ordine dell'imperatore improvvisamente interrotto senza che mai si potesse riconoscere il perchè; e fu lasciato in tal modo ai padovani il godimento delle loro acque. Massimiliano aveva altresì tentato d'impadronirsi del divisorio delle acque del Bacchiglione a Longara, ma gli scorridori stradioti mai non permisero a' suoi marrajuoli di compiere i loro lavori (1).

Come fu giunta a Massimiliano l'artiglieria tedesca, egli andò ad accamparsi dirimpetto alla porta di santa Croce; e perchè vi si trovava troppo esposto al fuoco degli assediati, trasportò poscia il campo avanti a quella del Portello, che dà a Venezia e s'apre tra la Brenta e il Bacchiglione. Colà egli pose il suo generale accampamento soltanto il giorno 15 di settembre. Intanto egli aveva guastato bensì tutto il paese vicino, ma aveva dato pure ai veneziani tutto il tempo necessario per terminare i loro apprestamenti di difesa (2).

Militavano coll' esercito imperiale il la Palisse con settecento lance francesi, Luigi Pico della Mirandola con dugento lance di papa Giulio II, il cardinale Ippolito d' Este con altrettanti del duca di Ferrara, il cardinale Gonzaga con un pari numero del duca di Mantova, e seicento uomini d'arme italiani al soldo dell'imperatore sotto il governo di vari condottieri. L'infanteria con-

(1) P. Bembi, *Hist. Ven.*, l. ix, p. 197.

(2) Fr. Guicciardini, l. viii, p. 449. - P. Bembi, l. ix, p. 198.

sisteva in diciotto mila fanti o lanzichinecchi tedeschi, in sei mila spagnuoli, in sei mila venturieri di varie nazioni, e in due mila ferraresi. Massimiliano aveva fatto condurre di Germania centosci pezzi d'artiglieria colle ruote, e sei bombarde così grosse, che non era stato possibile collocarle sui carri; quand'esse erano poste a luogo, rimanevano immobili, e non potevano tirare più di quattro volte al giorno. Erano giunte da Milano e da Ferrara altre artiglierie, cosicchè in tutto contavansi nel campo dell'imperatore dugento cannoni sui carri. Da più secoli non eransi adoperate mai tante forze nell'espugnazione e nella difesa di una città. L'armata di Massimiliano era numerosa di ottanta o cento mila uomini; e benchè non corresse quasi mai il soldo, le soldatesche, a cui tornava gradita la bravura e la prodigalità dell'imperatore, e che sapeano di essere da lui amate, e rifaceansi alle spese degli sventurati abitanti della penuria in cui le lasciava il loro capitano, non pensavano ad abbandonarlo (1).

Fin allora l'imperatore non si era mostrato agl'italiani se non versatile, mancatore di fede e prodigo; ma ne' primi giorni dell'assedio di Padova, fece prova di quella operosità, di quell'intelletto guerriero e di quel coraggio, che rendettero ai tedeschi tanto cara la di lui memoria.

(1) *Mémoir. du chev. Bayard, par son loyal serviteur*, c. xxxii, p. 84. - *Mém. du jeune aventureux maréchal de Fleuranges*, t. xvi, p. 57. - *Fran. Guicciardini*, li. viii, p. 450. - *Petri Bembi, Hist. Ven.*, l. ix, p. 198. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 211.

Egli aveva i suoi alloggiamenti nel monistero di sant' Elena, lontano un quarto di miglio dalle mura; il suo campo, che occupava tre miglia d'estensione, trovavasi in quasi tutta la sua lunghezza esposto al fuoco degli assediati; e Massimiliano vi si esponeva in persona continuamente, ora per visitare le opere, ora per dirigere ed affrettare i lavori degli operaj. Ed in fatti, mercè l'operosità di lui, le batterie furono aperte in ogni luogo nel termine di cinque giorni (1).

Quattro giorni dopo che si era incominciato a battere le mura, le breccie aperte furono giudicate praticabili, onde all'indomani Massimiliano ordinò in battaglia l'esercito per fare l'assalto. Ma durante la notte i padovani avevano trovato il modo di riempire d'acqua le fosse, e l'assalto venne riputato impossibile finchè le acque non fossero diminuite. Convenne aspettare ventiquattro ore per farle scolare, dopo di che Massimiliano assaltò il bastione che muniva la porta di Coda Lunga; ma fu respinto. Risoluto però di voler prenderlo ad ogni modo, fece avanzare da quella parte l'artiglieria francese, che allargò notabilmente la breccia, e dopo due altri giorni mosse di nuovo all'assalto. I fanti tedeschi e spagnuoli, spinti dall'emulazione che v'era fra le due nazioni, penetrarono all'ultimo per la breccia dopo una furiosa zuffa, nella quale perdettero moltissima gente, ed occuparono il bastione. Ma non l'ebbero appena i veneziani abbandonato, che

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 452. - *Jac. Nardi*, *Istor. Fior.*, l. v, p. 214.

diedero fuoco a tutte le mine, le quali scoppiando fecero perire la maggior parte de' vincitori, tra i quali annoveravansi i più riputati compagni d'arme e soldati della scuola di Gonzalvo di Cordova (1). Nello stesso tempo gl'imperiali costernati vennero con furioso impeto assaliti dallo Zittolo di Perugia, e scacciati da tutte le opere che avevano con tanto loro danno occupate (2).

Questa rotta sgomentò tutta l'armata, ed intiepidì l'ardore di Massimiliano. Gli assediati non si tenevano chiusi entro le mura; e gli stradioti, che avevano voluto essere alloggiati ne' sobborghi, scorrevano continuamente la campagna. Vero è che non mancavano agli assedianti le vittovaglie, perciocchè, malgrado tutta l'autorità del governo veneziano e lo zelo dei contadini, non era stato possibile di spogliare affatto quelle doviziose campagne; onde i foraggieri non furono mai costretti a gire alla busca più di sei miglia lontano dal loro quartiere per trovare munizioni da bocca. Ma se l'assedio si fosse protratto ancora per alcun tempo, le truppe avrebbero all'ultimo provate le conseguenze della loro indisciplinazione e della povertà del capitano (3).

Prima che i veneziani avessero chiusa la breccia per la quale i tedeschi e gli spagnuoli erano entrati e dove avevano poscia toccata sì grave perdita, Massimiliano fece proporre alla Palisec di far scendere da cavallo i suoi uomini d'arme e

(1) *Jo. Marianus de reb. Hisp.*, l. xxix, c. xx, p. 289.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. viii, p. 453. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. ix, p. 201. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. v, p. 211.

(3) *Mém. du chev. Bayard*, c. xxxiv, p. 94.

di condarli all'assalto coi lanzichinecchi. Ma, così consigliato dal Bajardo, il la Palisse rispose, che gli uomini d'arme francesi erano tutti gentiluomini, e che non sarebbe cosa onesta il farli combattere in compagnia dei pedoni tedeschi, che erano ignobili. Se l'imperatore, soggiunse il la Palisse, vuole far scendere da cavallo i suoi principi e i suoi nobili tedeschi, la nobiltà francese è disposta a loro insegnare il cammino della breccia. Massimiliano comunicò quest'altiera risposta a' suoi cavalieri tedeschi, i quali risposero che non combatterebbero se non come a gentiluomini si conveniva, cioè a cavallo. Massimiliano indispettito abbandonò il campo, e se n'allontanò quaranta miglia tenendo la via della Germania, e lasciò ordine ai suoi luogotenenti di levare l'assedio (1). Questi condussero via le artiglierie il tre di ottobre, sedici giorni dopo ch'era stata aperta la trincea, e trasferirono l'accampamento a Limena, lungo la strada di Treviso. Poi a pochi giorni Massimiliano ricondusse le sue genti a Vicenza, ove poi ch'ebbe ricevuto da quel popolo solenne giuramento di fedeltà, diede il commiato alla maggior parte del suo esercito (2).

Con questo infruttuoso tentativo Massimiliano perdette gran parte della sua riputazione e delle sue speranze. Il Chaumont essendo venuto nel veronese per conferire con lui, l'imperatore gli

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. xxxvii, et xxxviii, p. 116-117. - *Mém. du Fleuranges*, t. xvi, p. 58.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. vii, p. 453. - *P. Bembi*, l. ix, p. 203. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 24. - *Fr. Belcarri*, l. xi, p. 328.

disse: che ove il re di Francia non gli somministrasse poderosi ajuti, in breve correrebbero grave pericolo le di lui proprie conquiste; che i veneziani di già parlavano di espugnare Cittadella e Bassano; che non indugerebbero a muovere in seguito contro di Este, Monsekice e Montagnana, e che il solo mezzo di tenerli a freno era quello di espugnare Legnago colle forze riunite francesi e tedesche. Ma i francesi non erano gran fatto disposti ad assumere essi soli le spese e i pericoli di una guerra i di cui successi sarebbero tornati ad altrui vantaggio; laonde Massimiliano, dopo molti voleri e disvoleri, prese la strada di Trento, e il la Palisse ritirò le sue truppe dal territorio veronese per rientrare nello stato di Milano (1).

Gli eserciti della lega, in addietro così formidabile, eransi ritirati da ogni parte. Omai i veneziani, invece di temere per sè medesimi, minacciavano coloro che avevano occupate le loro provincie; ed inoltre le dissensioni cominciavano a serpeggiare tra i loro nemici. Lagnavasi Massimiliano d'essere stato abbandonato dai suoi confederati, incolpandoli de'suoi infelici successi. Il re di Francia si doleva del papa, il quale, prevalendosi della circostanza che il vescovo di Avignone era morto nella corte di Roma, aveva conferito quel vescovado, invece di lasciarne la nomina al re; e tant'oltre Lodovico trascorse nello

(1) *Fr. Guicciardini*, l. VIII, p. 455. - *P. Bembi Histor. Ven.*, l. I, p. 205.

sdegno, che fece sequestrare tutte le entrate degli ecclesiastici romani nel ducato di Milano (1).

Finalmente Giulio II cedette ma con male garbo: e alterò, com'egli era, e impetuoso e diffidente a un tempo, tale cortesia bastò per fargli concepire contro la corte di Francia vivissimo astio ed accesa brama di vendicarsene. Egli faceva assegnamento sopra la religiosa reverenza dei popoli e le forze della chiesa, e non chiedeva di essere spalleggiato da verun confederato: sostavasi nello stesso tempo da tutti, e, se pure prendeva tuttavia qualche parte nelle cose della guerra, ciò era in favore dei veneziani. Pure egli non aveva per anco prosciolta la repubblica dalle censure, perchè voleva da pria farla rinunciare alla giurisdizione cui esercitava il di lei *Visdomino* in Ferrara, giurisdizione che a lui pareva cosa indecente in un feudo della chiesa, ed all'esclusivo diritto che i veneziani si arrogavano di navigare e di trafficare nel mare Adriatico (2).

I fiorentini, accecati a dismisura dalla loro gelosia contro Venezia, desideravano prosperi successi alla lega di Cambrajo, ed avevano mandato ambasciatori a Massimiliano, appena ch'ei fu sceso in Italia, per trattare intorno a tutte le pretese della camera imperiale, rispetto alle quali non avevano potute andare d'accordo un anno prima. Massimiliano accolse questi ambasciatori, tra i quali trovavasi Pietro Guicciardini, padre

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 455. - *Fr. Belcarii*, l. xi, p. 329. - *Parisii de Grassis Diar. Curiae Rom.*, t. iii, p. 485. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1509, § 20, p. 70.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 456.

dello storico, prima di lasciar Verona. Le sue finanze erano allora affatto esauste, urgentissimi erano i suoi bisogni, e perciò le sue domande furono assai più moderate di quelle fatte al Machiavelli nel 1508. Mercè il pagamento di quaranta mila fiorini, da farsi in quattro termini avanti la fine di febbrajo, egli assolse i fiorentini da tutti i censi non pagati e da tutte le investiture di cui potessero andargli debitori; riconfermò i loro privilegi e diritti sopra tutti i feudi imperiali ch'essi possedevano, ed inoltre si obbligò a non turbare nè offendere giammai il loro governo (1).

Intanto le armate veneziane andavano facendo rapidi progressi. Il provveditore, Andrea Gritti, si accostò a Vicenza, e la vista delle insegne di san Marco cagionò subito una sollevazione in quella città, di cui gli furono aperte le porte il 26 di novembre. Il principe d'Anhalt, che ne aveva il comando, ritirossi nella cittadella con Fracassa di Sanseverino, ma dopo tre giorni fu costretto a capitolare (2). Se il Gritti, invece di perdere il tempo, di cui tanto era il pregio in quella circostanza, nell'assedio di quella fortezza, incontanente avesse mosso a Verona, questa città che di già tumultuava, gli avrebbe pure aperte

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 454. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 212. - *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 289. - *Diario del Bonaccorsi*, p. 144. - *Legazione del Machiavelli a Mantova*, Commissione del 10 di novembre 1509, t. vii, Op., p. 289.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 458. - *P. Bembi*, l. ix, p. 205. - *Fr. Belcarri*, l. xi, p. 330. - *Machiavelli*, *Legaz. a Mantova*, lett. I, 17 novembre 1509, t. vii, p. 293.

le porte. Ma il vescovo di Trento, cui Massimiliano l'aveva data in guardia, ebbe l'agio intanto di farvi entrare trecento lance francesi sotto gli ordini del d'Aubigni, ed un grosso nerbo d'infanteria spagnuola e tedesca; laonde il provveditore giunse troppo tardi. Con tutto ciò quella soldatesca appena bastava a tenere a freno gli abitanti, i quali, minacciati, insultati, saccheggiati a vicenda dai soldati di tutte le nazioni che alloggiavano nelle loro case, ardentemente desideravano il paterno governo degli antichi padroni. L'armata veneziana, dopo di aver fatto un mal consigliato tentativo sopra Verona, si divise in due schiere, l'una delle quali ricuperò Bassano, Feltre, Cividale e Castelnuovo del Friuli; l'altra riprese Monselice, Montagnana ed il Polesine di Rovigo (1).

Questa seconda schiera teneva ordine di mandare ad effetto contro la casa d'Este una vendetta che sommamente stava a cuore alla repubblica. I veneziani non potevano sopportare in pace che quel debole loro vicino, il quale aveva per tanto tempo vissuto sotto la loro protezione, si fosse prevalso delle loro sventure per assalirli in tempo ch' e' si trovavano oppressi da tutti i loro nemici; gli oltraggi de' piccoli che abusano del momentaneo trionfo de' loro alleati, muovono a sdegno assai più che le più gravi ingiurie dei potenti. Il primo uso per tanto che far voleva il

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 458. - *P. Bembi*, l. ix, p. 208. - *Machiavelli*, *Leg.*, lett. IV, del 22 novembre 1509, ex Verona, p. 298.

senato delle sue forze tendeva a dimostrare che non era poi caduto in così basso stato da non potersi far rispettare da un duca di Ferrara. Angelo Trevisani, che aveva il comando della flotta, dopo avere incendiato Trieste, proponevasi d'assaltare Ancona, Fano o le città di Ferdinando nella Puglia; ma la signoria lo richiamò, e malgrado la di lui ripugnanza ad inoltrarsi nel letto di un fiume, gli ordinò di andare, di conserva coll'esercito di terra, a punire il duca Alfonso nella sua stessa capitale (1).

La flotta veneziana entrò nel Po per la bocca delle Fornaci, bruciò Corbola, e si avanzò fino a Lago Scuro, ardendo lunghesso le due rive da lei percorse i palazzi, i castelli ed i villaggi. Lago Scuro è il porto di Ferrara sul Po: non è discosto più di due miglia dalla città; ed i cavalleggieri veneziani ch'erano venuti per ricoverarsi sotto la protezione delle artiglierie della flotta, partivano da Lago Scuro per desolare tutto il territorio ferrarese. La singolare vaghezza di Alfonso, duca di Ferrara, per le arti meccaniche, gli tornò allora più vantaggiosa che non si credesse. A motivo di quella ei si trovava avere la più bella artiglieria che vi fosse in Europa. La fonderia dei cannoni era stata il di lui maggiore spasso, l'oggetto principale del lusso di lui, e allora giovò assai alla di lui difesa. Conciosiachè avendo erette le sue batterie a Lago Scuro, sulle rive del fiume, costrinse la flotta del

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 459. - *P. Bembi Hist. Van.*, l. ix, p. 207.

Trevisani a ritirarsi fin sotto a Polisella, ov'ella gettò l'ancora dietro una piccola isola (1).

Per assicurare in quel luogo le sue navi, il Trevisani alzò due bastioni sulle due rive del fiume e gli unì con un ponte. Il 30 dicembre Alfonso tentò d'impadronirsi con improvviso assalto di questi trinceramenti, ma fu respinto con grave perdita. In quella zuffa avvenne un caso celebrato da' versi dell'Ariosto. Ercole Cautelmo, fuoruscito napolitano, e figliuolo del duca di Sora, vi fu fatto prigioniero dagli schiavoni e perchè non potevano fra di loro accordarsi quei barbari rispetto alla divisione di quella ricca preda, uno di loro gli troncò il capo con un colpo di scimitarra. L'Ariosto invocò la compassione delle future età per questo giovine, ch'era uno de' più illustri cortigiani del duca, e amico del poeta, (2)

Frattanto il Chaumont, non volendo lasciar perire il duca di Ferrara, venne a Verona, e diede voce di voler muovere sopra Vicenza, con che sforzò l'armata veneziana ad allontanarsi dalla flotta per difendere gli stati della repubblica. Il cardinale d'Este, approfittando della circostanza che il Trevisani non poteva più tenere il campo intorno alla Polisella, fece trasportare di notte tempo un gran numero d'artiglierie e collocarle dirimpetto alla flotta. Le acque del fiume erano

(1) *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 460. - *P. Bembi Histor. Ven.*, l. ix, p. 209. - *P. Giovio, Vita di Alfonso da Este*, p. 26.

(2) *Ariosto, Orlando Furioso*, canto 36, st. 6-8. - *Petri Bembi*, l. ix, p. 209. - *P. Giovio, Vita di Alfonso*, p. 27.

in modo cresciute per le dirotte pioggie, cadute in que' giorni, che le navi sorgevano quasi a filo dei dicchi. Il cardinale d'Este fece praticare in questi dei fori e appostarvi tacitamente parecchi cannoni al disopra ed al disotto del luogo in cui era ancorata la flotta. Il rumore delle acque, che in allora scorrevano impetuose oltre l'usato, celò i lavori del nemico al Trevisani, il quale non aveva altronde preveduto che il subito innalzamento delle acque del fiume dava modo al nemico di collocare le artiglierie a fior d'acqua. Ma il 22 dicembre allo spuntare del giorno ben egli conobbe quanto fosse stato operoso il nemico. Tempestato dal continuo fuoco di queste batterie, surte, per così dire, per incanto, non potendo scamparne le navi, perchè le artiglierie fulminavano per un tratto di tre miglia, e non avendo sufficienti truppe da sbarco per assalirle ed impadronirsenne, egli perdette il senno; ed in vece di far rompere il dicco del fiume, per la quale operazione, spargendosi le acque sul territorio ferrarese, sarebbero in modo abbassate nell'alveo del fiume, che la flotta non sarebbe stata così esposta al fatale fuoco nemico, egli, credendo la cosa affatto disperata, fuggì sopra una sottile barca in principio dell'azione. Quasi tutte le guernigioni de' vascelli seguirono l'esempio del loro capitano poi ch'ebbero veduta una galera arsa e due altre sommerse. Quasi due mila persone perirono sotto i colpi del nemico o furono annegate, e il rimanente cadde in mano al nemico. Il cardinale d'Este condusse in trionfo a Lago Scuro quindici galere, molte piccole navi, e sessanta

bandiere. Il Trevisani avrebbe dovuto pagare colla morte il fio di tanta imprudenza e tanta viltà; ma così grande era il numero dei gentiluomini i quali avevano prevaricato nell'ultima campagna, ch'essi formavano un possente partito nello stato e reciprocamente si difendevano, onde il Trevisani non fu punito se non coll'esilio di tre anni (1).

Per tal modo la campagna del 1509 terminava pei veneziani con una disfatta quasi egualmente strepitosa quanto quella che avevano riportata in principio della guerra. Ma la distruzione della flotta alla Polisella non ebbe le funeste conseguenze della rotta dell'armata di terra a Vailate. Da nun eanto i nemici della repubblica erano in istato di trarne vantaggio. I francesi vendevano cari a Massimiliano i loro soccorsi. Da prima e' si facevano cedere il castello di Valleggio sul Mincio, opportuno alla difesa dello stato di Milano; poscia, mandando a Verona soldati e danaro per pagare la truppa tedesca, posero per patto di occupare le principali fortezze di quella città. Ma nemmeno con tali sussidi i generali tedeschi erano in grado di tenere la campagna. Il Bajardo, che coi francesi era entrato in Verona, non ad altro attendeva che a combattere cogli stratagemmi e colle sopraprese il suo antagonista Gian Paolo Manfrone; ed intanto macchiava l'onor suo con fre-

(1) *P. Bembi Hist. Ven.*, l. ix, p. 211, l. x, p. 218. - *Franc. Guicciardini*, l. viii, p. 462. - *Fr. Belcarii*, l. xi, p. 331. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. v, p. 213. - *Ariosto, Orl. Fur.*, can. 3, st. 57.

quenti crudeltà, ricordate con ostentazione dal suo leale servitore (1) perchè non venivano esercitate se non a danno di soldati ignobili, ai quali i gentiluomini non credevano dovuta veruna compassione (2).

Il duca di Ferrara era ancora meno degli altri in istato di approfittare de' suoi vantaggi: il papa, che non perdeva veruna occasione, di ricordare a tutti che questo duca era feudatario della chiesa, e che di già pensava a rappattumarlo coi veneziani, da loro chiese ed ottenne che desistessero dalle loro vendette contro Ferrara, e restituissero ad Alfonso la città di Comacchio, presa e bruciata il 4 di settembre. Il duca si riputò felicissimo di potere a tale prezzo cessare la guerra (3).

In principio del seguente anno 1510, i veneziani perdettero il supremo condottiere dei loro eserciti, il conte di Pitigliano, il quale tanto si confaceva col suo pacato e cauto carattere alla prudenza del senato, sebbene a motivo della sua lentezza e diffidenza potesse forse venire accagionato della disfatta di Vailate. Niccolò Orsini, conte di Pitigliano, rifinito dalle fatiche sostenute nella difesa di Padova, si era fatto portare a Lonigo, nel territorio di Vicenza; ivi egli morì di lenta febbre in sul finire di febbrajo, in età di sessantott'anni. La signoria fece trasferire il suo

(1) Così chiama sè stesso il compilatore delle *Mémoires du chev. Bayard*.

(2) *Mémoires de Bayard*, c. xxxix e xl, p. 127-148. - Fr. Guicciardini, l. viii, p. 463.

(3) Fr. Guicciardini, l. viii, p. 463

cadavere a Venezia, e gl'innalzò un magnifico mansoleo con una statua equestre nella chiesa de' santi Giovanni e Paolo (1).

Infrattanto avendo i veneziani acconsentito a tutto quanto loro chiedeva il papa; avendo rinunciato all'appellazione da loro interposta al concilio generale; promesso di non frapporre ne' loro stati ostacoli alla giurisdizione ecclesiastica; rinunciato al diritto di mandare il visdomino in Ferrara; data licenza a tutti i sudditi della chiesa di navigare e di trafficare liberamente nel mare Adriatico, e per ultimo mandato a Roma a impetrare grazia un'ambasciata composta di sei de' più reputati cittadini della repubblica; il pontefice loro concedette il 24 febbrajo del 1510, seconda domenica di quaresima, l'assoluzione dalle censure, non imponendo ai loro ambasciatori altra penitenza che quella di visitare le sette basiliche di Roma; e togliendo inoltre dal cerimoniale d'assoluzione i colpi di verga, che il papa ed i cardinali in tempo della recita del *Miserere* dovevano dare agli scomunicati; colpi che in alcuni altri assai recenti casi erano stati scambiati in un'aspra flagellazione de' penitenti, spogliati delle vesti (3).

Gli ambasciatori di Massimiliano e di Lodo-

(1) *Fr. Guicciar.*, l. viii, p. 463. - *P. Bembi*, l. x, p. 216.

(2) Questo trattato di pace trovasi presso il *Rayn. An. Eccl.*, 1510, §§ 2-6, p. 73. - *P. Bembi*, l. ix, p. 213. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 213.

(3) *Diario di Parisio de' Grassi, maestro delle cerimonie del papa*, presso il *Raynald. Ann. Eccl.*, 1510, §§ 7-10, p. 74. - *Fr. Guicciardini*, l. viii, p. 467. - *P. Bembi*, l. x, p. 218. - *P. Giovio, Vita di Alfonso*, p. 32.

vico II eransi abbracciati per impedire questa riconciliazione de' veneziani colla chiesa; ma Giulio II non si lasciava facilmente disviare dalle prese risoluzioni; egli aveva concepito il più alto disprezzo per Massimiliano, cui giudicava incapace di mai eseguire alcun divisamento; in quella vece ei stava in grandissimo sospetto di Lodovico XII e non temeva meno la di lui possanza che la di lui debolezza e condescendenza a tutti i voleri del cardinale d'Amboise, ch'egli risguardava sempre come suo rivale rispetto al pontificato. Giulio II si adoperava caldamente per distruggere la grande autorità che Lodovico XII aveva nell'ultima guerra acquistata in Italia; e cercava nello stesso tempo di fargli muovere guerra dall'Inghilterra, di commettergli male presso gli svizzeri e di scostarlo dal duca di Ferrara.

Enrico VII, re d'Inghilterra, era morto il 21 aprile del 1509; e sebbene, morendo, egli avesse caldamente raccomandato al figliuolo Enrico VIII di tenersi in pace colla Francia, questi, trovandosi nelle mani un ragguardevole tesoro e vedendosi premurosamente richiesto di alleanza da tutte le potenze d'Europa, era salito in tanto orgoglio, che credeva stesse in sua mano il destino d'Europa. Nelle feste di Pasqua del 1510, Giulio II gli mandò la rosa d'oro, presente cui la santa sede inviava allora ogn'anno a quello dei principi cattolici, sopra la cui protezione faceva maggiore assegnamento (1). Non pertanto, nel tempo medesimo in cui Giulio II gli faceva que-

(1) *Rymer, Foedera et Conventiones*, t. XIII, p. 275.

ste carezze per indurlo ad assalire la Francia, Enrico VIII fermava in Londra il 23 marzo del 1510 un nuovo trattato di pace con Lodovico XII, non riservandosi altro che il diritto di potere difendere la chiesa quando fosse dal re di Francia assalita (1).

Miglior fine ebbero le pratiche di Giulio II cogli svizzeri. Saliti costoro in orgoglio per tutte le vittorie ottenute in Italia da Carlo VIII e da Lodovico XII, volevano che tutta la gloria ne fosse data alla loro infanteria; si davano a credere che le armate francesi non potessero combattere senza di loro, e volevano ottenere più grossa mercè dei loro servigi e della loro alleanza. Perciò ricusavano di rinnovare il trattato, omai giunto al suo termine, quando la Francia non acconsentisse di accrescere di sessanta mila franchi l'annua loro provvisione e non desse molti altri privati salari agli uomini più autorevoli di ogni cantone. Lodovico XII, sdegnato per tale domanda, disse di non volere in verun modo assoggettare la corona di Francia alle insolenti pretese d'una congrega di contadini e di montanari; fermò un particolare trattato coi vallesii e coi grigioni, e credette di potere far senza i soccorsi de' cantoni. Intanto Giulio II, che aveva tratto dalla sua un Matteo Schiner, che nel 1500 era stato promosso al vescovado di Sion, e che sempre erasi fatto conoscere accanito nemico de' francesi, per l'interposto di costui venne a trattati colla confe-

(1) *Rymer*, t. viii, p. 270. - *P. Benbi*, l. x, p. 221.

derazione: promise ad ogni cantone un salario di mille fiorini del Reno; indusse gli svizzeri ad accettare la protezione degli stati della chiesa, e fecesi dare il privilegio di levare nella Svizzera per conto della santa sede tutti i soldati di cui potesse avere bisogno (1).

Credeva Giulio II che il duca di Ferrara dovesse professare inverso a lui piena ed illimitata devozione, perchè gli aveva fatta restituire la città di Comacchio ed avea vietato ai veneziani di assalirlo durante l'inverno. Era quel duca il solo feudatario della chiesa cui Giulio avesse mitemente trattato e quindi fidava nella di lui illimitata ubbidienza: perciò estrema fu la collera del papa, quando vide il duca di Ferrara stringere sempre più i vincoli contratti inverso alla Francia, e farsi ligio in tutto a Lodovico XII. Siccome il papa era tuttavia in pace con questo monarca e non si dipartiva dal trattato di Cambrajo; così egli non poteva ascrivere a delitto ad Alfonso un' alleanza, che a nulla obbligavalo che fosse contrario ai suoi doveri verso la santa sede. Fecesi perciò a investigare altri mancamenti d'Alfonso, e non ne trovando gli fece far divieto di racorre il sale a Comacchio in pregiudizio delle saline pontificie stabilite a Cervia. Rispose Alfonso, che quando i veneziani possedevano Cervia, avevano costretto a forza lo stato di Ferrara ad una convenzione, per cui era vietato a' ferraresi

(1) Fr. Guicciardini, l. ix, p. 469. - Josias Simler, *Description Vallesiae et Alpium*, l. II, p. 159. - Jac. Nardi, l. v, p. 215. - Fr. Belcarii, l. xi, p. 335.

di raccogliere il sale che il mare deponeva sul loro proprio territorio; ma che non esisteva la stessa obbligazione verso la chiesa, e che Comacchio, ove si raccoglieva il sale, non era in modo alcuno un feudo della santa sede, ma sì dell'imperio. Volle poscia Giulio II annullare il contratto dotale stipulato da Alessandro VI pel matrimonio di sua figliuola, e chiese che l'annuo censo del ducato di Ferrara fosse accresciuto dai cento ai quattro mila fiorini, e che vari castelli di Romagna, recati da Lucrezia Borgia in dote ad Alfonso, fossero renduti alla chiesa. Rispondeva il duca che il suo trattato con Alessandro VI era della stessa natura di tutti quelli che stipulava la chiesa; ch'era stato fermato colle medesime autorità, e che, non avendolo egli violato, non era giusto che l'altra parte contraente si sciogliesse dalle sue obbligazioni (1).

Lodovico XII prendeva le difese del duca di Ferrara in virtù del trattato con cui erasi obbligato a proteggerlo pel prezzo di trenta mila ducati. Ma questo medesimo trattato era una nuova offesa che il papa credeva fatta alla santa sede, perchè era contrario alla lega di Cambrajo ed alla posteriore convenzione di Abbiate Grasso. Lodovico XII, che temeva di romperla affatto coll'impetuoso pontefice, cercava invano espedienti per tenere ligio alla Francia il ducato di Ferrara, riguardato come importantissimo alla

(1) *Fr. Guicciardini*, l. 1x, p. 470. - *Raynaldus, Ann. Eccl.*, 1510, § 13, p. 75.

sicurezza del milanese, e per acquistare Giulio II rappattumandolo con Alfonso (1).

Non avendo avuto effetto queste negoziazioni, Lodovico XII giudicò conveniente di stringersi in più intima alleanza con Massimiliano, e di ricominciare la guerra contro Venezia con forze poderose abbastanza per intimorire il papa, e troncare tutte le di lui pratiche. Il Chaumont entrò pertanto nel Polesine di Rovigo con mille cinquecento lance, e dieci mila fanti di diverse nazioni. A questi aggiunse Alfonso dugento uomini d'arme, cinquecento cavalleggeri, e due mila fanti; dal canto suo il principe d'Anhalt trasse fuori da Verona l'armata imperiale, composta di trecento lance francesi, di dugento uomini d'arme e di tre mila fanti tedeschi e raggiunse il Chaumont; dopo del che tutta l'armata si avanzò alla volta di Vicenza (2).

Per fare testa a quel nemico impeto, i veneziani facevano ricerca di un degno successore del conte di Pitigliano e non ben sapevano a chi affidare quella carica. Que' tanti condottieri che si erano obbligati ciascuno da sè al loro servizio, non erano gli uni agli altri soggetti; chè anzi tanto erano gli uni gelosi degli altri, che, dando la preferenza ad alcuno di loro, il senato temeva di dare motivo a tutti gli altri di ritirarsi. D'uopo era, per non offendere l'orgoglio di costoro, che il generalissimo fosse principe sovrano. Per la

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 472. - *Fran. Belcarii*, l. xi, p. 338.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 471. - *P. Bembi Histor. Ven.*, l. x, p. 228.

qual cosa la signoria venne in pensiero di dare il comando delle sue truppe a Francesco Gonzaga, marchese di Mantova, ch' ella teneva allora prigioniero. Il doge chiamò il marchese in palazzo e gli fece quest' inaspettata proposta, la quale fu accettata colla più alta riconoscenza. Il doge voleva soltanto dal marchese un pegno della sua più che dubbiosa fedeltà; e il Gonzaga offrì tosto in ostaggio alla signoria il proprio figliuolo Federico, e scrisse subito alla consorte di consegnarlo ai veneziani. Ma la marchesana e il suo consiglio erano affatto devoti alla Francia, e, non volendo incorrere lo sdegno de' francesi e de' tedeschi, che da ogni parte accerchiavano lo stato di Mantova, ricusarono di consegnare il giovane Federico; laonde Francesco Gonzaga restò prigioniero (1).

In allora i veneziani si volsero a far ricerca del generalissimo tra i feudatari della chiesa, ai quali il papa aveva permesso di condursi al soldo della repubblica. Aveva questa assoldati due Vitelli di Città di Castello, nipoti di quel Vitellozzo ch' era stato strozzato da Cesare Borgia: a Lorenzo Orsini, signore di Ceri, che salì poi in tanta riputazione sotto il nome di Reuzo o di Lorenzo di Ceri, avevano dato il governo di tutta la loro infanteria; ed all'ultimo risolsero di dare il bastone di generalissimo a Gian Paolo Baglioni di Perugia, il quale nelle guerre della repubblica fiorentina aveva dato luogo a molti dubbii intorno alla sua fedeltà, e non pertanto si mostrò

(1) P. Bembi *Hist. Ven.*, l. x, p. 223

degno della fiducia; in lui dal senato riposta (1). L'armata, che la repubblica affidava al Baglioni era in allora composta di seicento uomini, d'arme di quattro mila cavalleggeri e stradioti, e di otto mila fanti; e non trovandosi ella abbastanza forte per resistere all'esercito unito de' francesi e de' gl' imperiali, il Baglioni si andò sempre ritirando, abbandonando il vicentino ai nemici, fino alla Brentella, ove si afforzò. Era in tal luogo l'esercito veneziano difeso da tre fiumi, dalla Brenta, dalla Brentella e dal Bacchiglione, ed occupava Treviso e Mestre ch'erano munite di sufficienti guarnigioni (2).

Gli sventurati vicentini trovavansi abbandonati in preda a tutta la ferocia de' loro nemici. I veneziani non avevano creduto che Vicenza fosse in istato di reggere a un lungo assedio, e non vollero correre il rischio di perdere la guarnigione che avrebbe dovuto difenderla. I vicentini mandarono ambasciatori al principe d'Anhalt, generale di Massimiliano, per impetrare grazia. Ma il principe, ch'erasi trovato in Vicenza quando si era sollevata la città, rispose che i vicentini erano rei di ribellione contro il loro legittimo sovrano, l'imperatore; che altro partito loro non restava che quello di arrendersi a discrezione e di porre in sua mano gli averi, l'onore e le vite, senza lusingarsi ch'egli chiedesse così assoluta sommissione soltanto per dare maggiore risalto alla sua magnanimità, loro perdonandq;

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 469. - *P. Bembi*, l. x, p. 227.

(2) *Ivi*, p. 373. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 339.

che anzi ei dichiarava loro di volerli avere a discrezione, perchè Vicenza fosse al mondo miserando esempio del castigo che merita la ribellione (1).

I deputati vicentini non altro arretarono ai loro concittadini che questa trista risposta; ma l'insolente barbarie dei tedeschi deluse la loro propria cupidigia. Fin dal principio della guerra i vicentini avevano di già pensato a salvare le loro ricchezze dal sacco. Non essendo la città loro lontana più di diciotto miglia da Padova, essi avevano colà poste in sicuro le loro donne, i figliuoli e le robbe più preziose, giovandosi del corso del Bacchiglione. Laonde all'avvicinarsi de' tedeschi, gli uomini poterono portarsi via anche le cose di minor pregio che tuttavia rimanevano in città; e Vicenza, abbandonata dal principe d'Anhalt al sacco, non satollò in verun modo la cupidigia de' suoi soldati (2).

Se non che una parte de' vicentini e degli abitanti del contado avevano scelto un altro luogo di rifugio. Ne' monti, alle di cui falde è posta Vicenza, trovasi un amplissima spelonca; detta la grotta di Masano o di Longara, la quale fu scavata per mano degli uomini per trarne le pietre con cui furono fabbricate Vicenza e Padova. Accertasi che quella spelonca è profondissima e for-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 474. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 339.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 477. - Sembra che in allora, ad istanza del Chaumont, l'Anhalt si sia contentato di una taglia di 50,000 ducati per salvare le case. *P. Bembi*, l. x, p. 225. - *Gio. Cambi*, p. 238.

ma un labirinto, i di cui scompartimenti non comunicano gli uni cogli altri se non per mezzo di angusti passaggi, che talvolta sono pure occupati dalle acque.

Avendo la spelonca un solo angusto ingresso, essa può agevolmente venire difesa, e nella precedente campagna essa era stata il rifugio degli abitanti del vicinato. Vi si erano riparati coi loro averi sei mila sventurati; le donne ed i fanciulli stavano in fondo alla grotta, gli uomini ne custodivano l'ingresso. Un capitano di venturieri francesi, chiamato l'Herisson, scoprì questo ritiro; ma invano cercò di entrare in quei recessi co' suoi; vietandoglielo l'oscurità e gli andirivieni del luogo; laonde all'ultimo risolse di soffocarvi tutti coloro che vi si trovavano e, riempita di fascine la parte che aveva occupata, vi appiccò il fuoco. Alcuni gentiluomini vicentini, che trovavansi tra i riparati nella spelonca, supplicarono allora i francesi, perchè fosse loro permesso di riscattare con una taglia se stessi, le loro mogli e figliuoli, e tutti coloro che erano di nobile schiatta. Ma i contadini loro compagni d'infortunio gridarono che tutti dovevano assieme perire o salvarsi. Frattanto tutta la caverna era in fiamme e la sua bocca ardeva come quella di una fornace. I venturieri aspettarono che il fuoco avesse terminata l'orrenda strage, prima di visitar la spelonca e trarne la preda con tanta crudeltà acquistata. Tutti i miseri rifuggitivi erano periti soffocati, fuorché un giovinetto, il quale trovandosi vicino ad una fessura poté godere d'un po' d'aria. Niuno de' ca-

daveri era stato guasto dal fuoco, ma il loro atteggiamento ben faceva conoscere di per sè le angosce che sofferte avevano que'miseri prima di morire. Molte donne gravide avevano partorito fra que'tormenti, ed i loro pargoletti erano morti colle madri. Come que' venturieri portarono la loro preda al campo e raccontarono il modo con cui l'avevano conquistata, levossi un grido universale d'ira e di sdegno; il cavaliere Bajardo recossi alla caverna col prevostò dell'esercito, e fece appiccare in sua presenza, in mezzo a questa scena d'orrore, due di quegli sciaurati che avevano acceso il fuoco. Ma questo castigo non valse a cancellare dalle menti degli italiani la memoria di tanta barbarie (1).

Altronde la negligenza di Massimiliano nel mandare il soldo alle truppe facea sì che tutte le città in cui queste soggiornavano, andassero soggette a più acerbi strazi: Verona, la sola Verona, dice il Fleuranges, ch'era presente a quei fatti, fu saccheggiata tre volte in una settimana dai lanzichinecchi, che si trovavano privi di viveri e di denaro (2). Massimiliano sempre facea loro annunziare l'imminente suo arrivo, ma omai cominciavasi a non prestar fede alle sue parole o alle sue promesse, e i soldati tedeschi, impazienti di aspettare inutilmente, partivano senza commiato.

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. xl, p. 152. - *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 55. - *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 477. - *P. Bembi*, l. x, p. 225. - *Fran. Belcarri*, l. xii, p. 340. - *Gio. Cambi*, *Ist. Fior.*, 239.

(2) *Mémoires de Fleuranges*, t. xvi, p. 63.

Il Chaumont, gran maestro di Francia e governatore di Milano, era omai stanco di continuar solo una guerra, i di cui frutti toccavano ad altri che al suo padrone. Cionnondimeno, prima di ritirarsi, credette opportuno di porre in sicuro le precedenti sue conquiste, impadronendosi della città e del porto di Legnago, che, posto in su le due rive dell'Adige, dava ai veneziani grandissima facilità di portare la guerra in quello de' vicini stati che loro paresse meglio assalire.

La guarnigione di Porto Legnago aveva inondato avvedutamente tutto all'intorno il paese posto sulla sinistra dell'Adige; ma il capitano Molard, gettatosi co' suoi venturieri, che formavano la vanguardia del Chaumont, nell'acqua sino al petto, sloggiò la fanteria italiana, la pose in fuga, e la inseguì con tanta rapidità, ch'entrò insieme con essa in Porto Legnago. Tentarono i fuggiaschi di passare a nuoto l'Adige, ma vi si annegarono quasi tutti. La guarnigione della città, posta sulla destra del fiume, non fece miglior difesa. Carlo Marino, provveditore veneziano, fu il primo ad abbandonare vilmente il suo posto, per salvarsi nella cittadella, ch'egli arrese bentosto per capitolazione, restando così con tutti i gentiluomini veneziani prigionieri dei francesi, i quali lasciarono andar liberi, ma senz'armi, i soldati (1).

La gioja del Chaumont per la conquista di

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 476. - *P. Bembi*, l. x, p. 226. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 340. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 214. - *P. Giovio, Vita di Alfonso*, p. 35. *Mém. du chev. Bayard*, c. xl, p. 149.

Legnago, venne amareggiata dalla notizia che colà ricevette della morte di suo zio, il cardinale d'Amboise, al di cui favore andava egli debitore della sua rapida esaltazione. Giorgio d'Amboise, che aveva ottenuto il più assoluto impero sull'animo del suo padrone e che, dopo la incoronazione di Lodovico XII, aveva solo maneggiate a suo beneplacito le cose della Francia, era morto a Lione il 25 di maggio del 1510. Benchè dotato di mediocre ingegno, fu pure universalmente compianto: egli, se non altro, conosceva il modo di trattare le cose pubbliche, e le potenze con cui la Francia aveva che fare, ed i vari loro interessi; e in quella vece Lodovico XII, il quale dopo la morte del suo favorito volle governare da sè solo, non aveva nè conoscenza degli uomini e delle cose, nè memoria, nè premura degli affari dello stato. Fatto geloso della propria autorità, più non permise che i ministri operassero in di lui nome senza il regio comandamento; e non osando questi ricordargli ciò che poteva riuscirgli spiacevole, ne avveniva che la negligenza e la dimenticanza facevano andare a male i migliori progetti. Florimondo Robertet, che succedette al cardinale nella soprantendenza delle finanze e delle cose del di fuori, non dissimulò egli stesso a Niccolò Machiavelli, che in allora trovavasi oratore della repubblica fiorentina in Francia, il danno grandissimo che la morte del suo predecessore doveva cagionare alla Francia (1).

(1) *Machiavelli, Legaz. alla corte di Francia, lett. XVI, da Blois, del 2 settembre 1510, t. VII, p. 380. - Mém. du chev. Bayard, c. XL, p. 151.*

Al cardinale d'Amboise debbesi dar merito di quel buono ordinamento delle finanze e di quei riguardi pei popoli nella riscossa delle imposte, che rendettero cara la memoria di Lodovico XII, a dispetto della debolezza dell'animo di lui e delle sciagure di quel regno (1). Se non che il parco e regolato ministro non era poi gran fatto disinteressato; perocchè lasciò un'eredità di undici milioni di lire, equivalenti a cinquantacinque milioni della moneta presente. Ei gli aveva acquistati in dodici anni di maneggio del pubblico danaro, del quale non dava conto ad alcuno. Lasciò il cardinale trecento mila scudi di legati per testamento; Giulio II pretese che quel danaro derivasse dai beni della chiesa, de' quali il cardinale d'Amboise non aveva diritto di disporre; e li pretese devoluti alla camera apostolica. La quale strana pretesa non altro fece che accrescere i mali umori tra la chiesa e la Francia (2).

Essendo ancora in Legnago, il Chanmont ebbe ordine di accommiatar l'infanteria de' grigioni e de' vallesii che aveva con seco; di lasciare cento

(1) Lodovico XII fu soprannomato *il padre del popolo*, a cui la memoria di quel monarca fu cara di fatti. Ciò dimostra due cose; la prima si è quanto bugiardi siano gli encomi fatti ai principi, e ciò si vede apertamente per quanto di Lodovico XII si narra solamente in questa storia; la seconda poi è che ben poco vuolsi perchè i principi si facciano amare dai popoli, e che quelli i quali ne sono odiati, sono per certo di quell'odio troppo meritevoli.

(Nota aggiunta)

(2) *Hist. de la diplomatie française*, t. 1, l. 11, p. 293. - Fr. Guicciardini, l. 12, p. 479. P. Bembi *Hist. Ven.*, l. 12, p. 226.

lance e mille fanti nella terra novellamente conquistata, e di ricondurre il rimanente dell'armata nello stato di Milano: per altro pochi giorni dopo ebbe altri ordini contrari, ottenuti colle più fervide istanze da Massimiliano. Il re comandava per questi nuovi ordini al Chaumont di continuare ad assecondare i tedeschi per tutto il mese di giugno: ed infatti in sul declinare di questo mese egli prese Cittadella, Marostica e Bassano, indi Scala e Covolo (1). Ma Lodovico XII era ad ogni modo determinato di non tenere in arme un esercito sì numeroso senza proprio vantaggio, e sperava, minacciando ogni giorno di richiamare il Chaumont, di ridurre all'ultimo Massimiliano a cederli Verona e il veronese. Per lo contrario l'imperatore credevasi sempre vicino all'esecuzione de' suoi progetti, e mai non deponava le sue speranze, sebbene sempre del pari fosse incapace di ridurle ad effetto. Chiese perciò un'altra dilazione di un mese, promise di restituire nel termine di un anno i cinquanta mila ducati che per quel mese doveva costare al re l'armata del Chaumont, e di pagare inoltre altri cinquantamila ducati di cui era già debitore, e si obbligò, non facendolo, a lasciare Verona e tutto il suo territorio in pegno nelle mani del re di Francia (2).

Massimiliano aveva negoziato eziandio con Fer-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 479. - *P. Bembi*, l. x, p. 229.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 480. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 214. - *Jo. Mariana de rebus Hisp.*, l. xxix, c. xxiii, p. 294.

diando il *cattolico* per ottenere soccorsi per questa campagna, nella quale riponeva le sue maggiori speranze; gli aveva per questo fine lasciata senza riserva l'amministrazione della Castiglia, retaggio del comune loro abbiatico, ed il cardinale d'Amboise era stato il mediatore di questo trattato così poco vantaggioso agli interessi della Francia. Per ottenere che Massimiliano desistesse dalla tutela di Carlo, Ferdinando aveva promesso tutto quanto gli si era chiesto, con ferma intenzione di frapporre quindi mille ostacoli all'esecuzione delle promesse. Prometteva il re *cattolico* d'inviare all'armata imperiale nel veronese o truppe o danaro; e perchè Massimiliano, sempre brullo di danaro, desiderava piuttosto danaro che gente, appunto per tale ragione Ferdinando mandogli soccorso di gente. Il duca di Termini si pose in viaggio con quattrocento lance spagnuole per raggiungere l'armata; ma camminò così lentamente, che non giunse all'accampamento generale prima della fine di giugno (1).

L'esercito ingrossato cominciò poi a mancare di vittovaglie, perchè si era diportato con tanta barbarie ed indisciplina in quelle due campagne, che aveva spogliato affatto d'ogni cosa quel paese ch'era de' più ricchi e fertili che siano al mondo; oltre di che aveva per tale modo provocato a' suoi danni il più implacabile odio de' contadini, ed

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 480. - *P. Bembi*, l. x, p. 229. - *Jo. Marianae de rebus Hisp.*, l. xxix, c. xxiii, p. 229. - *Fr. Belcarri*, l. xi, p. 337. - *Mém. de Bayard*, t. xv, c. xl, p. 151.

accresciuta la divozione loro verso la repubblica. Erano le genti del contado affezionate cotanto al governo della loro patria, che nè le minacce, nè le promesse, nè l'aspetto del patibolo stesso potevano costringerle a rinnegare san Marco ed a gridare *viva l'imperatore!* Il vescovo di Trento ne fece appiccare molti in Verona, onde punire quella nobile costanza (1). L'ajuto de' contadini rendeva facili e sicure le scorrerie degli stradioti. Essi intercettavano i convogli ed i carrettieri, e coglievano alla sprovvista le schiere sbandate; in una di queste occasioni cadde nelle loro mani Soncino Benzoni di Crema e, sebbene questo capo di parte si trovasse in allora ai servigi del re di Francia, Andrea Gritti lo fece appiccare incontanente; perchè, essendo il Benzoni gentiluomo veneziano ed incaricato di un comando in Crema, sua patria, aveva data per tradimento questa città ai francesi (2).

Il castello di Monselice era uno dei principali rifugi degli stradioti, i quali di là partivano per iscorrere il paese alle spalle dell'armata nemica; desso è posto sopra una delle più alte cime dei monti Euganei, colli che sorgono in mezzo ad un piano formato e livellato dalle acque, tra Vicenza, Padova, Rovigo e Legnago. Era circondato quel castello da tre ricinti, il più basso de' quali richiedeva per lo meno due mila uomini per difenderlo; ed i veneziani non ne te-

(1) Machiavelli, *Legazione a Mantova*, lettera VI, da Verona, 26 novembre 1509, t. VII, p. 304.

(2) Fr. Guicciardini, l. XI, p. 481.

nevano in Monselice che sette cento sotto gli ordini di Martino da Borgo san Sepolcro. Non pertanto questi settecento ne uscirono un giorno con estrema audacia per assalire una schiera di lanzichinecchi. Ma, oppressi dal numero ed aspramente ributtati, soggiacquero alla fatica; ritiratisi nel primo recinto, ne furono spossessati, e vebbero inseguiti con tanta furia che non ebbero tempo di chindersi nel secondo; non valsero neppure a difendersi nel terzo, sebbene le mura si audassero restringendo, come richiede la forma della montagna che s'innalza a guisa di pane di zucchero: e la stessa torre, posta in sulla sommità del colle, non potè esser loro di scampo. Invano offerirono d'arrendersi, salve soltanto le vite; i tedeschi non vollero dar loro quartiere, appiccarono il fuoco alle legne ammucchiate nel fondo della torre, e ricevettero sulla punta delle picche quegli sciagurati che tentavano di gettarsi da' merli. Con eguale furore i tedeschi arsero e distrussero tutte le case di quella grossa borgata, che è una delle più ricche terre d'Italia (1).

Intanto, malgrado le tante volte ripetute promesse, Massimiliano non giugneva mai all'armata. Dopo la rotta riportata nel precedente anno sotto le mura di Padova, egli più non si lusingava di avere quella città, ma faceva istanza al Chaumont d'espugnar Treviso, cui credeva di poter occupare

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. XL, p. 157. - *Fr. Guicciardini*, l. IX, p. 471. - *P. Bembi*, l. X, p. 230. - *Fran. Belcarri*, l. XII, p. 342. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso d'Este*, p. 36.

con maggior facilità. Gli rispondeva il Chaumont: che Treviso era anch' essa guernita da una forte armata; ch' egli non vedeva ingrossare l' esercito colle promesse truppe tedesche, senza le quali nulla poteva intraprendere; ch' era stato di già forzato a mandare il duca Alfonso d' Este e il Chatillon alla difesa dello stato di Ferrara pel quale cominciava a temere; che tutta la campagna all' intorno di Treviso era guastata, onde l' armata non vi troverebbe vittovaglie, e difficilmente altri vi farebbe giugnere i convogli, perchè gli stradioti scorrevano i campi ed erano asseccati con fervore da tutti i contadini. Ma mentre ancora duravano queste dispute tra il Chaumont e Massimiliano, il primo ebbe dal suo signore espresso ordine di lasciare all' armata imperiale il Preci con quattrocento lance e con mille cinquecento fanti spagnuoli cui teneva al suo soldo, e di ricondurre con sollecitudine il resto dell' armata nel ducato di Milano, a cui sovrastavano inaspettati pericoli (1).

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 492. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. x, p. 231. - *Fran. Belcarii*, l. xii, p. 342,



CAPITOLO CVII

Giulio II fa assaltare i francesi a Genova, a Ferrara e nel milanese. — Cinge d'assedio la Mirandola, ed entra in questa città per la breccia; è costretto a fuggire da Bologna; l'esercito pontificale viene disperso a Casalecchio.

(1510-1511) LA maggior parte de' papi ottengono il pontificato in un'età, in cui per l'ordinario ammorzate sono le passioni, in cui l'ambizione, di cui non rimane il tempo di raccogliere i frutti, è quasi spenta, in cui per ultimo si brama naturalmente il riposo, cui l'indebolimento del corpo rende pressochè necessario. Inoltre l'educazione ecclesiastica per lo consueto non è tale da favorire lo sviluppo di grande energia; e la religione, che forma l'oggetto principale degli studi de' sacerdoti, debbe loro ispirare moderazione e tolleranza anzicchè impetuosi voleri o accese brame di tutto assoggettare alla loro autorità. Non pertanto molti papi, da Gregorio VII fino a Sisto V, ebbero indole così ostinata e caparbia, così stizzosi contro tutto ciò che non cedeva alla loro volontà, così ira-

scibili contro coloro che in qualche modo gli offendevano, che nè l'età, nè l'educazione, e nè anche il ministero loro poteva con questa natura accordarsi. E spesso quest'inflexibile carattere non si manifestò nè pontefici se non dappoi che essi ebbero conseguita la tiara, in guisa che di uomini miti e modesti, quali erano stati fin allora creduti, divennero dopo la loro esaltazione implacabili vendicatori delle più lievi offese e crudeli persecutori degli antichi loro amici.

Questo cambiamento del loro carattere sarebbe egli la conseguenza della credenza dell'infallibilità delle loro decisioni, credenza comune ai papi ed a tutti i loro fedeli? (1) Tale credenza viene in ajuto di un'inclinazione di già pur troppo connaturale all'uomo. Ogn'uomo può riconoscere la prevalenza altrui sopra di sè medesimo per rispetto alle facoltà della mente; ma siccome altro fondamento egli non ha del giudizio che il suo proprio criterio, non accade mai, a suo credere; che altri abbia il criterio più retto di lui. Assecondando il suo proprio istinto, pargli sempre di potere ammendare il giudizio altrui, e comunque e per quanto modestamente egli indichi codesta sua facoltà, sia sotto nome di comune senno, sia sotto quello di buon criterio, fatto è che al proprio tribunale sempre assoggetta tutte le umane opinioni.

Amnesso il principio che la consacrazione di un papa gl'infonda tutti i doni dello Spirito Santo,

(1) Anche le persone più addette al curialismo di Roma non concedono l'infalibilità al papa se non in quello che riguarda il domma.

(Nota del Tradutt.)

viene in certo modo, a santificarsi in chi è consagrato quest' interno ed universale pregiudizio. Il presentimento cui fin allora egli aveva riguardato soltanto come un felice istinto, sebbene il credesse infallibile, diventa per lui il linguaggio stesso della divinità. Il proprio raziocinio egli il crede evidente dimostrazione; non è più turbato da dubbio od incertezza alcuna rispetto ai proprii giudizi, e coloro che ardiscono opporsi alla volontà ch' egli esprime di conformità a questa eterna sapienza da cui credesi ispirato, gli sembrano ribelli che disprezzano ad un tempo ogni autorità divina ed umana.

Oramai l'animo di Giulio II era signoreggiato affatto da quel suo stizzoso sdegno contro tutti coloro che prontamente non accorrevano ad assecondare i suoi disegni. Tutto quello ch' egli aveva fermato nella sua mente parevagli in tale guisa consentaneo ai dettami dell' eterna giustizia, ch' era sempre disposto a punire come nemici del cielo coloro che frapponevano qualche ostacolo all' esecuzione de' suoi disegni. Le sue impetuose voglie eccedevano quasi sempre i confini in cui sarebbesi dovuto contenere l'uomo di Dio; ma egli poteva sempre fare testimonianza a sè stesso, che le proprie risoluzioni non erano figliuole di privati interessi, e che, fermandole nella mente, non aveva dato retta ad altro che a quella tale altezza d'animo ed ancora a quel certo istinto di giustizia ch' erano a lui naturali. Ne' primi tempi del suo regno Giulio II aveva fermato di riepuperare alla chiesa il di lei patri-monio, scandalosamente dilapidato dai suoi pre-

decessori. Aveva conseguito cotale intento soggiogando i piccoli feudatari; ma i veneziani si erano attraversati essi soli ai suoi progetti e gli avevano in parte mandati a vuoto. Sdegnato contro di questi, egli aveva creduto che la gloria della chiesa medesima richiedesse eh' e' fossero puniti, ed ei gli aveva infatti severamente castigati; ma dopo averli ridotti ad umiltà e penitenza loro perdonava e voleva che gl' altri imitassero il suo proprio esempio e a Venezia perdonassero: voleva che le sciagure dell' Italia terminassero ad un suo cenno, come avevano ad un suo cenno incominciato. Lo muovevano a sdegno le private mire, la cupidigia, la crudeltà de' suoi primi alleati; e dopo di avere adoperato il braccio dei barbari per gastigare gl' italiani, credevasi dalla propria coscienza e dal dovere inverso alla patria italiana obbligato a scacciare questi stessi barbari dall' Italia.

Ferdinando il *cattolico*, che per interesse seguiva quella stessa politica che Giulio aveva per dovere adottata, non dissentiva da lui; laonde Giulio non aveva che dire col re *cattolico*; ma sprezzava assai Massimiliano, che per propria colpa aveva perdute le conquiste fatte coll' armi e colle vittorie dei francesi. Giulio altamente accusavalo di dappocaggine e d' instabilità, e lo annoverava tra' suoi nemici, senza tuttavia temerlo. Di affatto diversa natura erano i sentimenti del papa verso Lodovico XII. Giulio odiava e temeva Lodovico, sebbene gran fatto non lo stimasse. Conosceva il papa la fiacca indole e la poca accortezza di questo monarca; ma d' altra parte

non ignorava qual fosse l'irresistibile valore delle armate francesi, la cieca loro divozione inverso al proprio governo, la virtù de' loro ufficiali, e la prontezza con cui aggiugnevano lo scopo qualunque volta i falli de' loro re non cagionavano la loro ruina. Sapeva che Lodovico XII aveva saputo farsi accetto al suo popolo di Francia e che perciò potea valersi a posta sua di tutte le forze di così vasta monarchia; sapeva ch'egli era padrone di Milano e di Genova, e che la metà del rimanente dell'Italia desiderava la di lui alleanza. Conosceva dunque che per vincere Lodovico era d'uopo riunire contro di lui le forze di quasi tutta l'Europa, e non osò assalirlo se non colla doppia e in modo che non pareva addicersi alla impetuosa sua indole.

Lodovico XII, il quale era uomo sinceramente pio, rispettava la santa sede; inoltre egli era signoreggiato dalla scrupolosa consorte, Anna di Bretagna; onde risguardava una rottura col papa come un grande infortunio. Tentava perciò ogni mezzo per appagare Giulio II rispetto agli affari di Ferrara, ch'egli credeva essere il solo motivo di controversia tra di loro. Ma in questo stesso tempo il papa stava contro di lui preparando una triplice aggressione, a Ferrara, a Genova e sui laghi di Lombardia, e negoziava per trarre dalla sua Ferdinando d'Arragona ed Enrico VIII d'Inghilterra. Siccome tuttavia Giulio II s'avvisò ben presto dell'impossibilità di nascondere tutte queste pratiche, fece se non altro in modo che quelle che potrebbero essere scoperte dai suoi avversari, attribuire si dovessero al progetto cui

gli premeva nascondere meno d'ogn'altro, cioè all'invasione del ferrarese.

Lodovico XII aveva fatte a Giulio II alcune proposte relativamente alla protezione da lui promessa al duca di Ferrara, le quali avrebbero dovuto piacere al pontefice se questi non avesse mirato più oltre che agli antichi feudi della chiesa. Vero è che il re di Francia aveva scelto per quelle pratiche un tristo negoziatore. Questi era Alberto Pio, conte di Carpi, il quale, avendo egli stesso motivo di temere del duca di Ferrara per rispetto alla conservazione del suo angusto feudo, fu accusato di avere pregiudicato presso la corte pontificia colui che il re gli aveva comandato di proteggere (1). Non erano per anco rotte le negoziazioni, quando il 9 agosto del 1510 Giulio II fulminò contro Alfonso d'Este una bolla in cui, chiamandolo figlio d'iniquità e nutrimento di perdizione e rinfacciandogli la di lui ingratitude verso la santa chiesa, la di lui disubbidienza, le imposte estorte al popolo, le immunità ecclesiastiche violate, il sale ch'ei faceva in Comacchio a pregiudizio delle saline di Cervia, e in ultimo l'ambita protezione del re di Francia; a motivo di tanti delitti lo dichiarava decaduto da tutti gli onori, da tutte le dignità, da tutti i feudi dipendenti dalla santa sede, proscioglieva i di lui sudditi dal giuramento di fedeltà, e i di lui soldati dall'ubbidienza; inoltre loro ingiungeva di prendere le armi contro di lui per darlo in

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 483. - *Fran. Belcarì*, l. xii, p. 343.

mano alla giustizia di Dio, lo scomunicava, ed assoggettava alla stessa sentenza tutti i preti che avrebbero con lui comunicato (1).

Un mese prima di questa dichiarazione di guerra, Giulio II aveva stretta intima alleanza con Ferdinando il cattolico: gli aveva il 7 di luglio conceduta l'investitura del regno di Napoli infino allora negata, e stabilito per anno tributo quello che erano soliti pagare i re arragonesi; aveva dichiarato che annullava la clausola del trattato di Blois, in forza della quale gli Abbruzzi e la Campania dovevano ritornare alla corona di Francia qualora Germana di Foix, moglie di Ferdinando, morisse senza prole: in ricompensa delle quali concessioni aveva obbligato il re d'Aragona a promettergli per difendere la chiesa trecento uomini d'arme, che desso re dovrebbe somministrare al papa ad ogni di lui richiesta. Sperava Giulio II di commettere guerra con tale trattato di sussidi fra la Spagna e la Francia, e compiacevasi de' rancori cui ridestava annullando di propria autorità il trattato di Blois; imperciocchè Lodovico XII non dava colpa di quest'atto arbitrario al solo papa, ma accusava pure Ferdinando d'averlo impetrato, incaricando i suoi ambasciatori di farne espressa doglianza alle corti d'Aragona (2).

(1) *Ann. Eccl.*, 1510, § 15, p. 76. - *P. Bambi Histor. Ven.*, l. x, p. 233. - *Jo. Marianae de reb. Hispan.*, l. xxix, c. xxiii, p. 294. - *P. Giovio, Vita di Alfonso d'Este*, p. 41. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 343.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 484. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1510, § 25, p. 80. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 343. - *Joh. Marianae Hist. Hisp.*, l. xxix, c. 24, p. 295. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 214. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso*, p. 50.

Tutti gli andamenti del papa davano apertamente a conoscere il di lui astio contro la Francia; di già egli risguardava i cardinali francesi come ostaggi o prigionieri alla sua corte. Il cardinale d'Auch era uscito da Roma il giorno di san Pietro coi cani e colle reti per andare a caccia; e il papa, supponendo ch'ei volesse fuggire in Francia, lo fece arrestare e custodire nelle prigioni di Castel sant'Angelo. Pochi giorni dopo costrinse il cardinale di Bayeux a giurare che non si allontanerebbe da Roma, ed a riconoscere che, facendolo, perderebbe con questo solo atto la dignità cardinalizia (1).

Ma sebbene più non fosse dubbiosa l'inimicizia del papa, Lodovico XII non sapeva prevedere il luogo in cui seguirebbero le prime offese. Giulio rammentava pur sempre con isdegno il crudele trattamento fatto dal re francese ai genovesi, a dispetto delle sue raccomandazioni; era egli stesso oriundo genovese e nato nella riviera di Genova, e la sua famiglia apparteneva al partito popolare oppresso dal re; perciò egli aveva accolti alla sua corte moltissimi fuorusciti liguri, e cercava colle sue pratiche di ravvivare le speranze di tutti coloro che desideravano l'antica libertà (2). Volendo giovare del loro rancore, il papa divisò d'incominciare nel genovesato le prime ostilità. Promise ad Ottaviano Fregoso, uno degli esuli che stavano presso di lui, la co-

(1) *Rayn. Ann. Eccles.*, 1510, §§ 18, 19, p. 78. - *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 484. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 343.

(2) *P. Bizarri Hist. Gen.*, l. xviii, p. 427.

rona ducale che già era stata conferita al padre ed allo zio di lui; e mandollo con tutti gli altri fuorusciti a bordo di una galera pontificia, che per quest'intrapresa era stata allestita congiuntamente con undici galere veneziane. Inviò in pari tempo nello stato di Lucca Marc'Antonio Colonna, da lui indotto a lasciare il servizio de' fiorentini, e gli comandò di adunare cento uomini d'arme, settecento fanti e tutti gli esuli genovesi, ch'egli potrebbe raccogliere, facendo correr voce ch'ei si proponesse di assaltare Ferrara. Ma poi subitamente mandò il Colonna ad accamparsi nella valle di Bisagno, attraversando tutta la Riviera di levante, ed inviò la flotta, del di cui armamento niuno in Italia aveva avuto sentore, ad ancorarsi in sul principio di luglio alla foce del fiume d'Entello, affatto vicina al porto di Genova (1).

Se non che, per quanto inaspettato riuscisse quest'assalto, esso non ebbe quei prosperi successi che il papa e gli esuli genovesi speravano; o fosse perchè la vista delle bandiere veneziane ridestasse gli antichi rancori de' genovesi, o perchè sembrasse ai cittadini troppo grande in quel punto la potenza francese per poterne trionfare. Le città di Sarzana e della Spezia, occupate dall'armata di terra, e quelle di Sestri, Chiavari e Rapallo, occupate dalla flotta, cedettero alla forza senza dar segno alcuno di favorire coloro che si van-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 485. - *Petri Bizarri Hist. Genuens.*, l. viii, p. 427. - *Ubert. Foliettae Gen. Histor.*, l. xii, p. 707. - *Jac. Nardi, Ist. Flor.*, l. v, p. 215. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 343. - *Machiavelli, Legaz. in Francia*, lettera II, da Blois, del 18 luglio 1510, t. vii, p. 326.

tavano loro liberatori. Un figliuolo di Gian Luigi del Fiesco ed un nipote del cardinale di Finale, erano tutti e due accorsi in Genova con sette od ottocento fanti, per difendere la signoria francese ed impedire ogni ammutinamento; e nello stesso tempo un signor di Prejan entrò in porto con sei galere provenzali, senza che Ottaviano Fregoso o Grillo Contarini, capitano della flotta veneziana, potessero impedirlo. Il Fregoso e il Contarini perdettero allora ogni speranza di sollevare la città. Marc'Antonio Colonna s'imbarcò a Rapallo con circa sessanta cavalieri, ma gli altri vollero ritirarsi coll'infanteria per la via della marina, e furono in cammino spogliati dai contadini, irritati per le loro ruberie. La flotta, ritirandosi, venne inseguita dalla flotta francese fino a Monte Argentaro sulle coste della Sardegna, e rientrò senz'aver combattuto in Cività Vecchia (1).

Intanto un'altra assai più grossa armata pontificia, capitanata dal nipote del papa, Francesco Maria della Rovere, duca d'Urbino, era in cammino per assaltare il duca di Ferrara e toglierli la piccola provincia della Romagna ferrarese, cedutagli da Alessandro VI. Entrò quest'armata senza incontrare opposizione in Lugo ed in Bagnocavallo; ma mentre stringeva d'assedio la fortezza di Lugo ebbe notizia che si avvicinava

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 486. - *P. Bizarri Hist. Gen.*, l. xviii, p. 428. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso*, p. 57. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 343. - *Machiavelli, Legaz. alla corte di Francia, lettera VI, da Blois, del 26 di luglio 1510*, t. vu, p. 339.

il duca Alfonso, e fuggì disordinatamente, abbandonando parte delle sue artiglierie. Con tutto ciò ella si riunì di nuovo ad Imola, e riprese tosto l'offensiva; e mentre il duca di Ferrara badava a lei, Gherardo e Francesco Maria Rangoni, gentiluomini di Modena, aprirono le porte di quella città al cardinale di Pavia, che si era avanzato da Bologna a Castelfranco. Probabilmente sarebbe stata eziandio occupata nello stesso modo la città di Reggio, ed invasa la metà degli stati della casa d'Este, se il signore di Chaumont non vi avesse mandate prontamente dugento lance (1).

Ma Giulio II aveva ordita una terza aggressione, nella quale fondava più che nell'altre le sue speranze. La dieta de' cantoni svizzeri, adunata a Lucerna, offesa dal costante rifiuto di Lodovico XII di accrescere i salari ai cantoni ed aiutata dal faccendiere ed accanito Matteo Schinner, vescovo di Sion, aveva risoluto di assalire i francesi in Lombardia. Il Chaumont prevegendo quell'assalto, aveva provveduto alle difese contro di loro; e, appostati cinquecento uomini d'arme ad Ivrea ed ottenuta dal debole Carlo III, duca di Savoia, la promessa di non lasciar passare gli svizzeri per la valle d'Aosta, aveva fatte ritirare tutte le barche dei laghi che sono alle falde delle montagne, rompere tutti i ponti, ri-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 486. - *Fran. Belcarri*, l. xii, p. 344. - *P. Giovio, Vita di Alfonso d'Este*, p. 44. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 216. - La notizia dell'occupazione di Modena giunse a Blois il 26 di agosto. *Machiavelli, Legaz.*, l. vii, p. 368.

porre tutte le vittovaglie nelle terre murate, e distruggere tutti i mulini (1).

Per lungo tempo la prode infanteria delle armate francesi era stata formata soltanto di svizzeri; ond' essi ispiravano grandissimo terrore agli uomini d'arme, usi a combattere col loro sostegno. Ma gli stessi svizzeri non abbisognavano meno per poter tenere la campagna degli uomini d'arme con cui erano stati sempre uniti e, contro i quali portavano adesso le armi. Oltrecciò nelle truppe svizzere annoveravansi molti esperti e prodi contestabili, ma non uno sperimentato generale; onde il governo dell'impresa era stato affidato al vescovo di Sion: difettavano pure gli svizzeri di ponti, di navi (2) e d'artiglierie, e poca era la loro cavalleria. Nel passaggio del san Gottardo, cui valicarono in principio di settembre con un'armata di sei mila uomini, non avevano più che quattrocent' uomini a cavallo, di cui la metà soltanto era armata di carabine. Due mila cinquecento de' loro fanti erano armati di fucile, cinquanta di lunghi archibugi, gli altri di picche o di alabarde (3).

Gli svizzeri, essendo usciti dal loro territorio per la strada di Bellinzona, s'impadronirono del ponte della Tresa, che fu mal difeso da seicento

(1) Fr. Guicciardini, l. ix, p. 487 - *Hist. généalog. de la maison de Savoie, par Guichenon*, t. II, p. 196.

(2) Senza provvedimento di ponti o di navi, dice il Guicciardini, l. ix, p. 487; lo che farebbe supporre che anche prima dell' invenzione degli attuali pontoni le armate seco trasportassero piccole barche per formare i ponti.

(3) Jac Nardi, l. v, p. 216. - Jo. Marianae *de rebus Hisp.*, l. xxix, c. xxiii, p. 295.

fanti francesi; poi fecero alto a Varese, aspettandovi un'altra schiera di quattro mila uomini, che non si fece lungamente aspettare. Il Chaulmont, che stava in osservazione con cinquecento lance e quattro mila pedoni, aveva determinato di non assalirli, ma di andarli stancheggiando con piccole scaramucce e con continue mosse. Mancati loro bentosto i viveri che avevano trovato a Varese, gli svizzeri piegarono a sinistra verso Castiglione. In quel montuoso paese essi camminavano per grosse squadre, con ottanta o cento uomini di fronte, e coi fucilieri in coda. E' si avanzarono con tale ordinanza per non lasciarsi rompere dalla cavalleria che s'aggirava sui loro fianchi, bastando loro il far uscire dalle file cento o cento cinquanta soldati per respingere la cavalleria, indi riprendere il loro posto.

Il primo giorno l'armata svizzera si trattenne ad Appiano; il secondo ella s'avviò alla volta di Cantù, frammezzo alla ridente contrada chiamata da' milanesi i *Monti di Brianza*. Quand'ebbe fatto la metà del cammino, volse i passi per accostarsi alle montagne; e fece alto per un giorno nei sobborghi di Como, e per un altro giorno a Chiasso. I francesi credevano tuttavia che gli svizzeri fossero intenzionati di attraversare l'Adda sopra zattere, laddove questo fiume esce dal lago di Lecco; ma subitamente questi tornarono verso la Tresa, di dove erano venuti, e si ridussero nelle loro montagne. Il motivo di questa risoluzione è incerto: vogliono alcuni che e' s'avvisassero dell'impossibilità di penetrare senza barche in un paese attraversato da tanti fiu-

mi, o che la mancanza de' viveri e della cavalleria per andare a prenderne a qualche distanza facesse loro temere la fame; e vogliono altri che a ciò s'inducessero per settanta mila scudi dati loro dal re e dal signore di Chaumont per indurli a rinunciare ad un'impresa per fare la quale ne avevano ricevuti altrettanti dal papa. La loro riputazione di lealtà era totalmente perduta, e le loro milizie più non guerreggiavano che a prezzo d'oro; e se pure il grosso dell'armata non era partecipe di questi vergognosi contratti, sempre si dee dire che il contegno dei condottieri era tale da far nascere simili sospetti (1).

Tutte queste simultanee aggressioni erano state da Giulio II assai bene divise, ma coloro ai

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 487. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 344. - Il leal servitore, storico di Bajardo, racconta una circostanza di questa guerra, che non è meno vergognosa pel francese, di quello che il fosse la venalità onde erano accusati i generali svizzeri. « Il gran maestro (il « signore di Chaumont) andò ad aspettarli nel piano di » Gallarate (*), e fece levare lunghesso la strada ch'ei » dovevano battere, tutte le ferramenta de' mulini e tutti » i viveri. E ciò che è peggio, egli aveva, secondo che » dicevasi, fatti avvelenare tutti i vini che si trovavano in » detto luogo di Gallarate, dove giunti gli svizzeri, ne » bevettero a sazietà, senza che alcuno di loro si sentisse » male . . . Andarono in detto luogo di Gallarate alcuni » avventurieri francesi, i quali vollero bere del vino » avvelenato per gli svizzeri, e ne morirono più di dugento. Convien dire che Dio vi mettesse la sua mano, » o che il veleno fosse rimasto nel fondo delle botti ». *Mém. du chev. Bayard*, c. xlii, p. 159. Ma malgrado l'ingenuità del leal servitore, che inspira molta fede, mai non deve aggiugnersi piena credenza a così fatte storielle.

(*) Detto volgarmente *Brughiera di Gallarate*.

(Nota del Traduttore.)

quali il papa ne aveva affidata l'esecuzione non avevano saputo muoversi a tempo. Il tentativo sopra Genova aveva preceduto quello di Ferrara e di Modena; in appresso discesero in Lombardia gli svizzeri, e questi ritornavano già nelle loro montagne, quando l'armata veneziana, sotto gli ordini di Lucio Malvezzi, approfittando della lontananza de' francesi, si mosse. Il Malvezzi ricuperò in pochi giorni senza combattere Este, Monselice, Montagnana, Marostica e Bassano; rientrò in Vicenza, che i tedeschi nè meno tentarono di difendere, e giunse finalmente presso Verona, incalzando forte l'armata imperiale, capitanata dal duca di Termini, Andrea di Capoa. Il duca di Termini era sottentrato al principe di Anhalt, morto pochi dì prima, nel comando delle truppe imperiali, e diportossi subito così accortamente in quella ritirata che non si lasciò rompere da' nemici (1).

Poi ch'ebbe ragunate in Verona tutte le sparse guarnigioni, il duca di Termini si vide alla testa di trecento lance spagnuole, di cento lance tedesche o italiane, di quattrocento lance francesi e di quattro mila e cinquecento pedoni. L'armata veneziana, benchè non contasse più che ottocento uomini d'arme, tre mila cavalleggieri, quasi tutti stradioti, e dieci mila fanti, prese a battere colle artiglierie le mura della fortezza di san Felice, situata sulla sinistra riva dell'Adige,

(1) P. Bembi *Hist. Ven.*, l. x, p. 232. - P. Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 58. - Jo. Mariana *de rebus Hisp.*, l. xxx, c. 11, p. 304.

e in capo a pochi giorni aprì larghe brecce e fece tacere il fuoco degli assediati. E di già i veneziani si apparecchiavano all'assalto con grandissima probabilità di buon successo, quando mille ottocento soldati tedeschi, fiancheggiati da alcuni uomini d'arme francesi, fecero di mezza notte una sortita, inchiodarono due cannoni, posero in rotta la fanteria italiana ed uccisero lo Zittolo di Perugia, uno de' suoi migliori capitani. Il Malvezzi, veduti all'indomani i suoi caduti di animo, abbandonò l'assedio di Verona e tornò al pristino suo quartiere di san Martino, lontano cinque miglia dalla città (1).

Dopo queste poco importanti operazioni, parve che tutti ricadessero nell'inerzia, tranne il pontefice. Il senato di Venezia fu alcun tempo in qualche apprensione per l'imperiosa domanda fattagli dal re d'Ungheria di tutte le terre della Dalmazia, che gli venivano francate dal trattato di Cambrajo; ma parecchi magnati si affrettarono di assicurare l'ambasciatore veneziano, protestando che il loro re non andrebbe più oltre di quell'intima, fatta soltanto per compiacere a Massimiliano ed a Lodovico XII, e che la nazione ungara non somministrerebbe danaro per offendere la repubblica (2). I condottieri francesi, tedeschi, spagnuoli, ferraresi, guastavano il paese vicino a' loro alloggiamenti, ma non intraprendevano veruna cosa di rilievo. Soltanto Giulio II

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 489. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 217. - *P. Giovio Vita d'Alfonso*, p. 58. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 346. - *P. Bembi*, l. ii, p. 238.

(2) *P. Bembi Hist. Ven.*, l. x, p. 232.

pareva accendersi di nuovo ardore ad ogni disfatta, e l'ira sua maggiormente s'accresceva a conseguenza delle pratiche fatte da Lodovico XII presso il clero di Francia.

Il re riguardava come sanguinose ingiurie le non prevedute offese suscitategli dal pontefice a Genova, in Lombardia e nel ferrarese; di già egli aveva appalesato al Machiavelli, che trovavasi ambasciadore presso di lui, l'ardente suo desiderio di trarne esemplare vendetta, ed aveva tentato d'indurre i fiorentini a romper guerra al papa, facendo loro sperare il possedimento di Lucca o del ducato d'Urbino. Voleva Lodovico ad ogni modo levare questo ducato al nipote di Giulio II per fargli sentire nella propria famiglia gli amari frutti della guerra (1); ma nello stesso tempo voleva combattere contro il papa colle armi spirituali, e ne' primi giorni di settembre adunò a Turs un concilio della chiesa gallicana, al quale accusò il pontefice di avere procurata la propria elezione con brighe e mezzi contrari ai canoni, e di turbare col suo bellicoso umore in crudele guisa tutta la cristianità. Il concilio francese disse potere il re senza scrupolo respingere le armi del papa colle armi, ed esortollo a portare innanzi ad un concilio ecumenico, convocato di conserva coll'imperatore, le sue lagnanze contro il capo della chiesa (2).

(1) Machiavelli, *Legaz. alla corte di Francia*, lett. IX, in data di Blois, ai 9 d'agosto del 1510, t. VII, p. 353.

(2) Machiavelli, *Let. XVIII*, da Turs, il 10 settembre, p. 386. - Fr. Guicciardini, l. IX, p. 393. - Raynald. *Ann Eccl.*, 1510, § 23, t. XX, p. 79. - Fr. Belcarii, l. XII, p. 348.

Queste pratiche di Lodovico XII accrebbero a dismisura l'odio di Giulio contro la Francia ed il suo desiderio di vendicarsene, onde questi ricominciò le offese. Rimandò dirimpetto a Genova la sua flotta, unita a quella dei veneziani, per suscitarvi a forza aperta la rivoluzione che poc' anzi aveva invano tentato di eccitare per sorpresa: ma la cosa non ebbe effetto, come bene egli avrebbe dovuto prevederlo (1). Risolse poscia di recarsi egli in persona fino a Bologna, per ridurre Ferrara sotto il diretto dominio della chiesa. Non aveva il pontefice abbandonate le sue pratiche appo l'imperatore, Enrico VIII e Ferdinando il cattolico, cui sempre lusingavasi di poter scatenare contro la Francia; ma sperava di potere, anche senza il loro ajuto, fare coi soli soccorsi dei veneziani la conquista di Ferrara: dal canto loro i veneziani, senza sperar tanto, credevano vantaggioso di assecondarlo con tutte le loro forze, per tenerlo fermo nella loro alleanza. Giulio II aveva con sempre crescente alterezza rigettate le proposte fattegli più volte dalla Francia per indurlo a rappattumarsi con essa. Lodovico XII lasciossi intendere perfino ch'era disposto ad abbandonare il duca di Ferrara; ma pretese subito il pontefice ch'ei rinunciasse ancora ad ogni sovranità sopra Genova. Il Maebiavelli fu incaricato dal Robertet d'indurre la repubblica di Firenze ad offrire la sua mediazione, ma il papa la rifiutò disdegnosamente. Per lo stesso

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 493. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 347.

motivo venne ancora più maltrattato un segretario della legazione del duca di Savoia; imperciocchè Giulio II lo accusò di spionaggio, lo fece imprigionare e poscia assoggettare alla tortura (1).

Il 22 di settembre Giulio II fece il suo solenne ingresso in Bologna con tutta la sua corte, mentre che la sua armata si avanzava nel ferrarese fino al Po. Per compiacerlo, i veneziani facevano avanzare nello stesso tempo pel fiume due loro flotte, l'una per la bocca delle Fornaci, l'altra per il Po di Primaro. I soldati veneziani e pontificii guastavano a gara il territorio ferrarese, ma non osavano avvicinarsi alla città: il papa era stato ingannato intorno alla qualità ed al numero delle truppe soldate; e la sua armata non aveva bastanti forze per intraprendere un asedio di tanta importanza (2).

I veneziani tenevano già da più di un anno prigionie il duca di Mantova; ma lo avevano di fresco rilasciato per le istanze del papa e dell'imperatore de' turchi, Bajazette II. Fino dal principio del suo regno Giovanni Francesco Gonzaga aveva cercato di guadagnarsi la grazia del gran signore. Spesso mandavagli presenti, e continuamente con esso lui tenea commercio di lettere. Bajazette, riconoscente di questa lunga confidenza, avvalorò le istanze per la liberazione del

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 494. - *Fr. Belcarii*, l. x i, p. 348. - *Machiavelli*, *Legas.*, lettera da Blois, del 3 agosto 1510, p. 346 e seg.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 395. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 349. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 216. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso*, p. 43.

marchese con tali minacce, che il senato non potè frammettervi indugio ⁽¹⁾. Ad ogni modo però i veneziani al papa e non a lui rilasciarono il loro prigioniero, poichè per un singolare caso i due più fervidi intercessori per il marchese erano il papa e il sultano; e Giulio II, che aveva solennemente privato il duca di Ferrara del titolo di gonfaloniere della chiesa, diede quella dignità al Gonzaga, sperando in tal modo di avvincerlo irrevocabilmente alla sua lega coi veneziani. Il marchese di Mantova, combattuto da diversi affetti, dalla politica e dalla riconoscenza, non sapeva che farsi. I veneziani lo avevano ancor essi nominato capitano generale della loro armata col soldo di cento uomini d'arme e di mille dugento fanti; pure s'egli aderiva alla lega in cui volevano trarlo il papa ed il senato veneto, i suoi stati sarebbero stati assaliti pei primi da' francesi. Di fatti il Chaumont colse quel punto per irrompere nel mantovano, ed il Gonzaga, che forse l'aveva segretamente richiesto di somministrargli questo pretesto, abbandonò le alte dignità che gli erano state conferite per recarsi a difendere i suoi sudditi ⁽²⁾.

Intanto il pontefice era caduto gravemente infermo, e medicavasi da sè stesso a suo modo contro il parere di tutti i medici, in quella guisa ch'ei trattava la guerra contro il sentimento di tutti i guerrieri. Egli non voleva ascoltare alcuna

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 491. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 350.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 496. - *Fran. Belcarii*, l. xii, p. 353. - *P. Bembi*, l. xi, p. 243.

suggerimento, non si lasciava sgomentare da alcuna difficoltà e voleva sempre assaltare senza indugio i nemici (1). Ma la discordia tra il duca d'Urbino ed il cardinale di Pavia, fra di cui era diviso il comando dell'armata, rendeva questo assalto pericolosissimo. Il duca d'Urbino, in un primo impeto d'ira, fece arrestare e condurre a Bologna il cardinale di Pavia, per esservi giudicato come reo di tradimento; ma il cardinale seppe così pienamente giustificarsi presso al papa, che ricuperò maggior credito ed autorità che prima non avesse (2).

Finalmente il duca d'Urbino aveva fatto persuaso il papa, che prima di assaltare Ferrara ei doveva aspettare che si unissero all'armata le truppe veneziane composte di trecento uomini d'arme, di molta cavalleria leggera e di quattro mila fanti, ch'eransi avanzate sul Po fino a Fichetruolo ed erano secondate da alcune galere. Alfonso d'Este precludeva la strada a questa truppa: egli assaliva alla spicciolata con molta attività e coraggio le galere veneziane, e faceva loro sperimentare di quanto pericolo fosse l'innoltrarsi nel letto dei fiumi (3). Mentre Alfonso impediva alle galere di avanzarsi verso Ferrara, il signore di Chaumont, così consigliato dai Bentivoglio, risolse di muovere rapidamente contro Bologna e di sforzare Giulio II alla pace. Prese il Chaumont, cammino facendo, Spilamberto e

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 496. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 350.

(2) *Ivi*.

(3) *Ivi*, p. 497. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 350.

Castelfranco, che ressero appena un giorno, e il 12 di ottobre si accampò a Crespolano, lontano dieci miglia da Bologna, con intenzione di presentarsi all'indomani sotto le mura della città.

Si trovavano allora in Bologna poche e mal disciplinate truppe pontificie; e sebbene il papa aspettasse trecento uomini d'arme, che il re di Arragona doveva mandargli, e l'armata veneta che stava a Ficheruolo, non sembrava probabile ch'egli potesse sostenersi fino all'arrivo degli uni e degli altri; tanto più che i partigiani dei Bentivoglio cominciavano a dar segno di vita, e che il grosso del popolo, dimenticando le antiche peccche di quella famiglia, si riaccostava al di lei partito per quella cieca affezione che lega tutti gli uomini alle cose del passato. I prelati ed i cortigiani, avvezzi agli agi ed alle delicatezze di Roma, lagnavansi acerbamente che il papa gli avesse tratti seco con tanto pericolo delle sostanze loro e della gloria della santa sede. E con caldissime istanze, che prima d'allora Giulio II non avrebbe in verun modo tollerate, lo andavano scongiurando a provvedere alla comune sicurezza o ritirandosi prontamente, o trattando col Chaumont a quelle migliori condizioni che si potesse (1).

Giulio II senza promettere di attenersi a quei consigli, chiamò gli ambasciatori veneziani e disse loro che se nel susseguente giorno prima di sera

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 500. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 219. - *Paris. de Grassis Diar. Curiae Rom.*, t. III, p. 597, *apud Raynal.*, 1510, § 22, p. 79. - *Fran. Belcarri*, l. XII, p. 351.

non giugneva in Bologna un rinforzo, tratto dalle truppe ch' essi avevanò nel campo della Stellata, egli tratterebbe coi francesi. Adunò in appresso il consiglio ed i collegi di Bologna, loro dipinse con vivissimi colori l'antica tirannide dei Bentivoglio, dalla quale gli aveva la chiesa francati; gli esortò a difendere la paterna autorità del pontefice e la libertà di cui godevano, e raccomandò loro di procacciarsi vittovaglie per sostenere un assedio, concedendo per quest'uopo l'esenzione dalle gabelle alle porte. Se non che il papa, a dispetto dell'età e della malattia, era il solo uomo che in quel pericolo conservasse il vigore dell'animo. Il quale vigore soprattutto dimostrava allorchè, fatti venire sulla pubblica piazza tutti i bolognesi che avevano promesso di combattere, ed essendo assicurato che non v'erano meno di quindici mila pedoni e di cinque mila cavalli, benchè giacesse in letto, preso da un accessò di febbre, tosto che udì le grida del popolaccio, balzò in piedi, si affacciò alla finestra, diede alle truppe la benedizione nelle forme adoperate quando esse vanno alla battaglia, e dandosi tutto alla gioja, gridò ch' era di già vincitore dell'armata francese (1).

Ma intanto questa gente, che aveva salutato il papa colle sue grida, non prendeva le armi per combattere. I cortigiani si mostravano sempre più atterriti; gli ambasciatori dell'imperatore, del re cattolico e del re d'Inghilterra, esortava-

(1) *Parisi de Grassis Diar.*, apud Rayn., 1510, § 23, P. 79.

no caldamente Giulio II a venire a' patti. All'ultimo ei si lasciò vincere, e mandò a domandare al Chaumont un salvacondotto pel conte Francesco Pico della Mirandola, cui voleva incaricare di trattare con lui. Intanto fece partire alla volta di Firenze i più preziosi gioielli della chiesa, e tra questi la mitra gioiellata, che chiamasi il triregno (1).

Sapeva il Chaumont che Lodovico XII era travagliato dagli scrupoli combattendo contro il papa, e che quasi ad ogni patto avrebbe con lui fatta la pace; perciò accondiscese di buon grado a trattare. Domandò l'assoluzione di tutte le censure pronunciate contro Alfonso d'Este, i Bentivoglio, e i loro aderenti; la restituzione ai Bentivoglio de' loro beni, a patto ch'e' stessero per lo meno ottanta miglia lontani da Bologna; domandò che fossero rimesse al giudizio di arbitri le contese tra il papa ed il duca di Ferrara; che fosse deposta Modena tra le mani dell'imperatore, e finalmente che venissero sospese le ostilità per sei mesi, nel corso de' quali ognuno conserverebbe quello che possedeva (2).

Tali condizioni sembravano a trafatto dure a Giulio II; ei si lagnava a vicenda dell'insolenza de' francesi e della lentezza de' veneziani; ascoltava contro il suo costume le istanze de' cardinali, ma non prendea verun partito e lasciava trascorrere il tempo. La qual cosa bene torna-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 501.

(2) *Ivi*, p. 502. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 352.

vagli perchè, poco prima di sera del giorno 13 d'ottobre, Chiappino Vitelli entrò in Bologna con seicento cavalleggieri veneziani e con una squadra di cavalli turchi, assoldati dalla repubblica, e ritornò al papa la perduta audacia e la consueta alterigia.

Erasi il Chaumont inoltrato fino al ponte del Reno, tre miglia stante da Bologna; aveva accettata la mediazione degli ambasciatori dell'imperatore, del re di Spagna e del re d'Inghilterra; ma la vegnente mattina tutto aveva mutato faccia; il papa più non voleva scendere a verun accordo; gli amici del Bentivoglio in Bologna non si erano ancora mossi; un'altra squadra di stradioti doveva prima di notte entrarvi per una porta, e Fabrizio Colonna vi era aspettato da un'altra parte con una truppa d'uomini d'arme spagnuoli e di cavalleggieri; onde il Chaumont poteva credersi alla volta sua in pericolo. Vergognoso e disperato d'essere stato uccellato dal vecchio pontefice, il francese ritirossi lentamente verso Castel Franco, poi sopra Rubiera. Giulio gli aveva fatto assapere che non darebbe orecchio a verun trattato, se per primo e preliminare patto la Francia non abbandonava il duca di Ferrara; ed intanto non sapeva darsi pace che i proprii suoi generali non avessero inseguita e distrutta l'armata francese. Tanto dispetto aggravò in modo la di lui malattia, che il 24 di ottobre disperavasi di sua vita (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 503. - *Jac. Nardi*, l. xii, p. 353. - *Parisii de Grassis Diar. Cur. Rom., apud Rayn.* 1510, § 23, p. 79.

Appena cominciò a riaversi che scrisse una circolare a tutti i principi cristiani. Accusò il re di Francia d'aver fatta avanzare la sua armata contro il papa e i cardinali della chiesa, mosso da esecranda sete del sangue del romano pontefice. Dichiarò che non darebbe orecchio a veruna negoziazione, se prima non gli veniva consegnata Ferrara; ed affrettò caldamente i veneziani ad unire la loro armata alla sua per istringere di assedio quella città (1).

In breve l'armata pontificia si unì in Modena a quella de' veneziani; ma tutt'a due gli eserciti stavano aspettando il marchese di Mantova che aveva avuto il titolo di capitano generale; e questi fece loro perdere tanto prezioso tempo, senza mai recarsi ad assumere il comando. La flotta veneziana venne in quel tempo assalita felicemente a Bondeno dal duca di Ferrara e dal signore di Chatillon, e fu costretta ad abbandonare il Po. Finalmente l'armata pontificia si mosse ed intraprese l'assedio di Sassuolo; il pontefice ebbe il conforto di udire, stando nelle sue camere, il rumore della propria artiglieria, e manifestò la sua gioja colla stessa vivacità con cui pochi di prima aveva manifestato il suo malcontento, udendo l'artiglieria de' nemici a Spilamberto. In capo a due giorni Sassuolo capitò; e Giulio II, deposto il pensiero di Ferrara, fece avanzare l'armata contro la Mirandola. Questo castello e quello della Concordia formavano il piccolo feudo o principato della famiglia dei

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 503.

Pichi, tanto illustre nella storia delle lettere. Il conte Lodovico Pico della Mirandola aveva sposata una figliuola del maresciallo Gian Giacopo Trivulzio, chiamata Francesca: era costei rimasta vedova ed erasi senza riserva abbandonata alla direzione del padre, il quale aveva fatto della Mirandola una piazza d'armi francese, mentre che il contè Giovan Francesco Pico, cugino di Lodovico, il quale pretendeva redare quel feudo, erasi interamente dato al papa ⁽¹⁾.

Il duca di Ferrara trovavasi rifinito e spossato pei tanti sforzi che aveva dovuto fare; omai a poco erano ridotte le truppe che guernivano la sua capitale, e il Chaumont non era in troppo buono stato per poterlo soccorrere; onde dovette ascrivere a sua somma ventura che l'armata del papa si volgesse contro la Mirandola, e non contro di lui. Fu anzi creduto che il cardinale di Pavia fosse stato segretamente guadagnato da lui e dalla Francia, per consigliare il papa ad assaltare la Mirandola. Frattanto il Chaumont mandò Marino di Montchenu e il Chantemerle, nipote del signore del Lude, con cento fanti e due cannonieri a rinforzare la guarnigione della Mirandola, ove la contessa Francesca e Alessandro Trivulzio di lei cugino si apparecchiavano a sostenere l'assedio ⁽²⁾.

L'armata pontificia era lenta in tutte le sue

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 507. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 354. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 219. - *P. Giovio*, *Vita di Alfonso d'Este*, p. 45.

(2) *Mém. du chev. Bajard*, t. xv, c. xlii, p. 173.

operazioni, e questa sua lentezza accresciuta era dai raggi di coloro che volevano celatamente attraversare l'esecuzione dei disegni del papa; ond' ella non potè avvicinarsi a Concordia se non alla metà circa di dicembre. La terra fu presa lo stesso giorno in cui si aprirono le batterie, la cittadella capitò, e l'armata pontificia recossi a campeggiare la Mirandola.

Le artiglierie non furono in pronto per battere la Mirandola se non quattro giorni dopo l'arrivo dell'armata. L'impaziente Giulio II non sapeva accomodarsi a tanta lentezza; altronde diffidava di tutti ed accusava ora l'uno, ora l'altro de' suoi capitani, e lo stesso suo nipote, il duca d'Urbino, di dappocaggine, o di perfidia. Finalmente nei primi giorni del 1511 ci risolvette di dare al mondo uno spettacolo non meno scandaloso che inaspettato: il due di febbrajo si fece portare in lettiga da Bologna al campo della Mirandola colla comitiva di tre cardinali (1). Si alloggiò in una casuccia da contadino, distante soltanto due tiri di balestra dalle mura ed esposta al fuoco del cannone della piazza; colà senza lasciarsi atterrire dalle continue nevi, indispettito dalla viltà degli operaj ch'egli faceva raccogliere e i quali fuggivano ad ogni trarre delle artiglierie, o perchè mancavano le vittovaglie, cominciò egli stesso a presiedere ai lavori, a far mettere sotto i suoi occhi i caannoni in batteria, e ad affret-

(1) *Par. de Grassis* *Diar. Cur. Rom.*, in *MS. arcano Vatican.*, ap. *Rayn.* 1511, § 44, p. 100. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xi, p. 246.

tare le scariche. Dopo di avere presieduto a' suoi marrajuoli, esposto all'eccessivo freddo di un rigorosissimo inverno, con un'attività che non sarebbe mai aspettata da un vecchio infermo non che da un papa, tornò a Concordia, quando tutte le batterie furono erette, per sentirne l'effetto. Ma benchè non si trovasse lontano dal campo se non poche miglia, pure, impaziente com'era, pareagli d'essere troppo lontano, e tornò il quarto dì ad alloggiarsi a canto alle sue batterie, ancora più vicino alle mura di quel che lo fosse la prima volta. In allora, dando libero sfogo all'impeto suo, rampognava quando l'uno e quando l'altro de' suoi capitani, tranne Marco Antonio Colonna; scorreva poscia il campo, alcuni de' soldati puniva, altri incorava, e a tutti prometteva di non concedere patti agli assediati, perchè le soldatesche potessero saccheggiare la terra (1).

Il cavaliere Bajardo trovavasi in allora nel campo del duca di Ferrara presso il Po, ed ivi ebbe avviso che il papa, il quale dormiva quella notte nel castello di san Felice, doveva partirne la domane per tornare alla Mirandola. Sapeva il Bajardo che in su quella via, due miglia stante da san Felice e quattro dalla Mirandola, eranvi due o tre case abbandonate a motivo della guerra; ed ivi andò prima di giorno ad appostarsi con cento uomini d'arme. « Domattina, diss' egli

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 508. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 220. - *Fr. Balzani*, l. xii, p. 355.

» al duca di Ferrara, quando il papa sloggierà
» da san Felice, sono informato ch'ei non ha
» altra scorta che i suoi cardinali, vescovi e pro-
» tenotari, e circa cento cavalli di guardia; uscirò
» dalla mia imboscata, e nulla impedirà ch'io
» l'acciuffi ». Il progetto del cavaliere senza
paura e senza taccia fu altamente approvato, e
tutto puntualmente venne eseguito a seconda dei
suoi ordini. Di già i primi chierici del corteggio
del papa erano passati oltre il luogo dell'imbo-
scata quando il Bajardo ne uscì per dar loro ad-
dosso ed inseguirli. « Ma il papa, che era par-
» titò l'ultimo, fu appena pochi passi lontano
» da san Felice, che cominciò a cadere la più
» aspra ed impetuosa neve che si fosse veduta
» da cent'anni in qua ». Prima che i fuggia-
schi, sottrattisi all'imboscata, fossero giunti fino
al papa, il cardinale di Pavia aveva di già per-
suaso il pontefice a rientrare nel castello per la-
sciar passare il cattivo tempo; e « quando il buon
» cavaliere giugneva a san Felice, il papa rien-
» trava appunto nel castello, e, udendo le grida
» de' soldati, ebbe tanto spavento che subita-
» mente e senza che persona lo ajutasse uscì
» di lettiga, ed egli stesso ajutò ad alzare il pon-
» te; ed in ciò mostròsi uomo di pronto spiri-
» to, perchè se avesse tanto ritardato quanto
» abbisogna di tempo per dire un *Pater no-*
» *ster*, era preso.... Il papa, rimasto nel ca-
» stello di san Felice, tremò tutto il giorno di
» febbre per la grande paura che aveva avuta,
» e la notte mandò a darne avviso a suo nipo-
» te, il duca d'Urbino, il quale venne a pren-

» derb con quattrocento uomini d' arme e la
» condusse all'assedio (1) ».

La Mirandola era difesa da Alessandro Trivulzio, nipote del maresciallo Gian Giacopo. Egli aveva sotto il suo governo quattrocento fanti stranieri e mostrava tanto maggiore ostinazione e coraggio, quanto tenevasi più sicuro di essere soccorso dal signore di Chaumont: ma questi, che abborriva il maresciallo Trivulzio, non vedeva a malincuore che là figliuola del suo rivale perdesse il retaggio, e non curavasi di accorrere in di lei soccorso.

Una palla di cannone aveva traforata la casa in cui alloggiava il papa ed uccisi due uomini nella sua cucina; ma quest' accidente non fece altro che accrescere la stizza di Giulio II. Finalmente l'aspro freddo agghiacciò le fosse della Mirandola in tal modo che l'acqua che dovea servirle di difesa, aprì per lo contrario il passo per giugnere fino sulla breccia. Vide allora Alessandro Trivulzio l'impossibilità di sostenere l'assalto e capitolò il 20 di gennajo. Pagò una taglia di sei mila ducati per salvare la Mirandola dal sacco; e il papa, cedendo alle istanze di tutti i suoi cortigiani, l'accettò. Alcuni ufficiali rimasero prigionieri di guerra, e al rimanente della guarnigione fu concesso di andarsene liberamente; e perchè le porte della città, che erano state afforzate per di dietro con terrapieni, non erano più praticabili, il vecchio pontefice non fu abbastanza paziente per aspettare ch'esse venis-

(1) *Mém. du chev. Bajard*, c. XLIII, p. 175-180.

sero disgombrate, salì per una scala sulla breccia e, dopo aver fatto in tal maniera il suo ingresso nella città, ne diede il possesso al conte Giovan Francesco Pico, parente e nimico del defunto conte Lodovico (1).

Dopo la presa della Mirandola il papa ed i veneziani tentarono di nuovo d'impadronirsi della Bastia sul basso Po, onde impedire il trasporto dei viveri a Ferrara; ma mentre assediavano questo castello vi furono assaliti alla sprovvista dal duca Alfonso d'Este, a ciò esortato dal cavaliere Bajardo, e perdettero tanta gente che più non pensarono all'assedio di Ferrara (2).

Intanto Lodovico XII, disperando omai di ridurre colle negoziazioni a pacifici pensieri un papa che in tutte le sue azioni tanta ferezza dimostrava, ordinò al signore di Chaumont di fargli viva guerra, ond'ei provasse quale si fosse la potenza del re di Francia. Il Chaumont, che dalla sola protezione dello zio, il cardinale d'Amboise, riconosceva l'alta riputazione di cui godeva, dopo la morte dello zio veniva giudicato secondo il vero suo merito. Dicevasi ch'egli non era dotato di molto ingegno nè di bastante perizia dell'arte della guerra, e che non sapea

(1) Fr. Guicciardini, l. ix, p. 516. - Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 64. - Jac. Nardi, *Ist. Fior.*, l. v, p. 220. - P. Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 46. - Par de Grassis *Diar. ap. Rayn.*, 1511, § 46, p. 100. - *Mém. du chev. Bajard*, t. xv, c. XLIII, p. 180. - *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 71. - Gio. Cambi, t. xxi, p. 250. - P. Bembi *Hist. Ven.*, l. xi, p. 346.

(2) P. Bembi, l. xi, p. 347. - *Mém. du chev. Bajard*, c. XLIV, p. 181-193.

nè dar retta agli avvertimenti di colore che avevano meglio di lui studiata quell' arte, nè invigilare al mantenimento della disciplina, che omai più non era osservata nel campo francese. Gli si rimproverava quella sua fiera gelosia verso il maresciallo Gian Gasparo Trivulzio, il quale avrebbe condotta la guerra a più felice fine se il Chaumont avesse più spesso dato retta a' di lui consigli. Tale non è, a dir vero, il ritratto che il maresciallo di Fleuranges fa del Chaumont, cui chiama: « il più savio uomo e dabbene di » ogni stato che io mi ricordi d' avere mai veduto, e della più grande diligenza e del più » raro spirito ». Ma il Fleuranges era nipote del Chaumont, e a lui doveva in parte la propria esaltazione (1).

Il Trivulzio tornava appunto dalla corte di Francia, quando fu presa la Mirandola, e fu subito chiamato ad un consiglio di guerra in cui doveva decidersi il modo di far viva guerra al papa. L'armata veneziana erasi fortificata al Bondeno sul Panaro nello stato di Ferrara, vicino al confluente di questo fiume in Po. Quel sito era quasi inattaccabile a cagione delle inondazioni e de' tanti canali che lo circondavano. Diceva il Trivulzio non doversi nemmeno tentare di sloggiare di là i nemici, e proponeva di piegare a mezzodì, accennando a Modena e Bologna; di assaltare alla sprovvista queste città se non venivano difese; e se l'armata veneziana abbandonava il forte suo

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 69. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso d'Este*, p. 51. - *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gall.*, p. 356.

accampamento per accorrere in difesa di quelle città, di venire a giornata e tentar di distruggerla. Ma al Chaumont ed agli adulatori di lui fu bastante che questo consiglio fosse uscito di bocca al Trivulzio, per attenersi ad un partito contrario. Rappresentò il Chaumont che non si dovea lasciar devastare più oltre gli stati d'Alfonso d'Este; che se non si accorreva prontamente in di lui soccorso, Ferrara avrebbe dovuto arrendersi; che per quanto fosse forte l'accampamento de' veneziani al Bondeno, il valore de' francesi e la bravura de' loro artiglieri avrebbe trionfato di tutto; finalmente che, avvicinandosi agli stati di Mantova, il marchese Gonzaga si trarrebbe da' suoi dubbi e si unirebbe alle armate francesi, come ne aveva fatto selatamente conoscere il desiderio (1).

Prevalse questo avviso e l'armata francese si mosse lungo la destra riva del Po; e giunta che fu a Sermidi, in riva a questo fiume, il Chaumont si avanzò con alcuni ufficiali fino alla Stellata per abboccarsi col duca Alfonso. Quegli gli fece meglio conoscere lo stato del paese fino al Bondeno, e di là fino al Finale ed a Cento, ove trovavansi alloggiati i soldati della chiesa e gli spagnuoli. Tutti gli argini dei fiumi erano stati rotti, tutto il piano era inondato, cosicchè era forza avvicinarsi al nemico per le anguste alzate che sostengono le acque dei canali e quelle del Panaro. Queste alzate erano state rotte in più luoghi e guarnite di truppe e d'artiglierie. Con tutto ciò

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 511. - *Fr. Belcarri Comm.* l. xii, p. 357.

Alfonso, il quale sospirava all'istante di sbrigarsi di questi novelli ospiti, per la dimora de' quali compievasi la ruina delle sue contrade, sforzavasi di provare colle carte degli ingegneri che la disposizione del terreno sarebbe sempre vantaggiosa all'artiglieria francese. Ma in un secondo consiglio di guerra, tenuto a Sermidi, il Trivulzio dimostrò l'estrema imprudenza di perigliare un'intera armata in mezzo ad un paese inondato e nell'angusto spazio d'un diccio, dove sopravvenendo il più piccolo accidente alle artiglierie o ai carri delle munizioni, sarebbesi rotta ogni comunicazione dalla fronte alla coda dell'esercito, e dove il menomo ritardo potea farla perire per mancanza di vittovaglie. Laonde quel progetto, careggiato più lungo tempo che non conveniva, fu abbandonato nel punto di mandarlo ad effetto (1).

Nè il Chaumont fu più felice nel persuadere il marchese di Mantova a dipartirsi dalla sua neutralità. Questi seppe sbrigarsi con molta destrezza dalle sollecitazioni di amendue le parti. Supplicando i veneziani di non obbligarlo a dichiararsi, finchè il suo paese trovavasi circondato da tante armate nemiche, che non avrebbe potuto unirsi a loro senza abbandonare tutto il territorio mantovano ai guasti dei francesi; supplicando egualmente il Chaumont ad avere pazienza ancora per poche settimane, mentre egli stava trattando col papa per levargli dalle mani il figliuolo datogli in ostaggio, e in tale guisa mostrandosi

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 513. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 358.

cogli uni e cogli altri disposto ad abbracciare la causa loro, indusse gli uni e gli altri a rispettare la sua neutralità (1).

Il cardinale Ippolito d'Este pretendeva d'aver delle corrispondenze in Modena e faceva istanze al signore di Chaumont di assalire quella città per tornarla alla sua famiglia. Ma frattanto le negoziazioni del re d'Arragona avevano provveduto alla difesa de' modanesi. Ferdinando vedeva di mal occhio la potenza francese ognor più dilatarsi verso il mezzogiorno d'Italia; e cercava con ogni mezzo di scostare Massimiliano da Lodovico XII. Alfonso d'Este teneva Modena in feudo dall'impero, e Massimiliano aveva giusti titoli di lagnarsi del papa, perchè avesse occupata una città totalmente dipendente dall'imperatore. Ferdinando fece ogni sforzo onde persuadere a Giulio II che, lasciando questa città in deposito nelle mani del capo dell'imperio, provvederebbe più efficacemente alla di lei difesa, e porrebbe in discordia Lodovico XII e Massimiliano. Ma Giulio II non potè indursi a rinunciare alle pretese che cominciava a formare sopra Modena, prima ch'ei concepisse timore dell'avvicinamento dell'armata francese; egli non cedette se non quando il pericolo si fece urgentissimo, e per ischivarlo, consegnò Modena a Witfrust, ambasciatore di Massimiliano presso di lui (2).

Ciò non trattenne però il Chaumont dall'avan-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 515. - *Fran. Belcarii*, l. xii, p. 358.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 515. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso d'Este*, p. 49. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 358.

zarsi per assaltare Modena, e allora soltanto ch'egli ebbe veduto andar fallito un suo tentativo di ottenere la città per soprapresa, e provata l'impossibilità far inoltrare le sue artiglierie, impegnate negli alti sanghi di Carpi, acconsentì a riconoscere il depositario imperiale, a patto che questi dal canto suo si obbligasse a tenersi neutrale nella guerra tra il re di Francia ed il papa. Per tante fallite intraprese il Chaumont perdette il credito presso l'armata e la corte; si teneva per cosa certa ch'egli avesse lasciata espugnare la Mirandola per odio verso il maresciallo Trivulzio, e che per imperizia si lasciasse fuggire di mano l'occasione di recuperare Modena e di liberare Ferrara. Egli stesso si accorgeva che la sua riputazione andava declinando, e che aveva omai perduto il favore del suo padrone; oltre a che era tormentato dai rimorsi dovendo combattere contro il papa. Il grave cordoglio lo fece cadere infermo, ed essendo per un accidente caduto, tutto sudato, da un ponte nell'acqua, l'infermità gli si aggravò. Ei si credette avvelenato e lo disse a suo nipote, il Fleuranges, accommiataudosi da lui. Si fece portare a Corneggio, e da quel punto non ebbe più altro pensiero che di ottenere dal papa l'assoluzione dal peccato di avere portate le armi contro di lui. Quest'assoluzione gli fu di fatti accordata, ma Carlo di Chaumont d'Amboise, gran maestro di Francia e governatore di Milano, era di già morto l'undici febbraio del 1511, quando il breve d'assoluzione pervenne a' di lui amici (1).

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 70. - *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 516. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xi, p. 248. -

Tutti i nemici del papa non avevano già la coscienza così timorata; abbiamo narrato che il cavalier Bajardo senz'alcuno scrupolo gli aveva tesa un'imboscata; or se dobbiamo credere al leale servitore e scrittore de'comentari di quel cavaliere, il duca d'Alfonso d'Este audò ancora più oltre: egli sedusse un segretario del papa, chiamato Agostino di Guerlo, che gli era stato inviato per discostarlo dall'alleanza coi francesi, e lo indusse a promettergli di avvelenare Giulio II; ma avendo il duca appalesato il suo progetto al Bajardo, questi gli rispose: « Ah! mon- » signore, io non crederò mai che un sì gentile » principe, come voi siete, acconsenta a così » grande tradimento; e quando io lo sapessi, vi » giuro sull'anima mia, che prima che fosse notte » ne darei avviso al papa. — Poichè voi non » l'approvate, disse il duca, la cosa non si farà: » ma se Dio non vi provvede, voi ed io dovre- » mo pentircene ». Dobbiamo per altro dire, a difesa della riputazione del duca di Ferrara, che si può spesso volte dubitare della veracità dei racconti del leale servitore che ha scritti questi comentari (1).

Jac. Nardi, l. v, p. 221. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 51. (*)

(*) Miserandi tempi in cui uomini rei di tanti conceduti saccheggi, di tante comandate stragi, di tanti permessi stupri e di tanti altri delitti contro l'umanità, com'erano il Chaumont e Lodovico XII, non provavano rimorsi se non per avere combattuto contro il papa in giusta guerra!

(Nota aggiunta.)

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. XLV, p. 195-202.

Morto il Chaumont, prese il comando dell'armata il maresciallo Trivulzio, in aspettazione degli ordini del re; ma finchè egli non seppe se gli si dava o no il comando, non volle tentare un'impresa cui non era sicuro di poter condurre a termine. Concedette pertanto a' soldati alcun tempo di riposo; e di tale tempo le altre potenze approfittarono per trattare operosamente di accordi.

Massimiliano, pieno sempre di sdegno contro i veneziani, aveva fin allora continuato nella sua alleanza colla Francia, mostrando in questo un' insolita costanza. Volonteroso aderendo ai progetti di Lodovico XII per la riforma della chiesa nel capo e nelle membra, egli avea convocata in Augusta un' adunanza di vescovi tedeschi, onde persuaderli a domandare un concilio generale: ma nella sua nazione avea trovato assai maggiore opposizione ch'ei non credesse (1). Allora soltanto Massimiliano diede orecchio al re d'Arragona, il quale consigliavalo ad assicurarsi con un trattato di pace di quanto possedeva in Italia e di ciò che ancora pretendeva, e di porre fine ad ogni dissapore col papa, tenendo per fermo che i veneziani si accomoderebbero alle volontà del loro alleato.

Assecondando questi consigli, Massimiliano mandò Matteo Lang, vescovo di Gurck, suo segretario intimo, a Mantova, per tenervi un congresso; ed invitò il papa, il re di Francia e quello

(1) Lettera di Massimiliano alla città di Gelnhause; *ap. Lunig. R. A.*, t. XIII, p. 811 e seg. - *Schmidt, Hist. des Allem.*, l. VII, c. XXIV, t. V, p. 456.

di Arragona a mandarvi i loro ambasciatori. Giulio II vi acconsentì subito, credendo di potere indurre i veneziani a quello ch'ei si vorrebbe; e come gli avesse rappattumati con Massimiliano, punto non dubitava di potere inimicar questi alla Francia, contro la quale nutriva un odio implacabile. All'incontro Lodovico XII concepì per tale invito grandissimi sospetti; conosceva la volubilità del suo alleato e temeva che il papa glielo togliesse, o coll'offrirgli il milanese, oppure col dare al vescovo di Gurck la dignità cardinalizia e colmarlo de' favori della chiesa. Né Lodovico temeva meno di Ferdinando, i di cui ipocriti avvertimenti intorno ai pericoli di turbare la pace della chiesa con un concilio, la qual cosa avrebbe pure distratta la Spagna dalla santa di lei impresa contro gl'infedeli dell'Africa, pareangli celare qualche pernicioso progetto (1).

Malgrado questi sospetti Lodovico XII mandò il vescovo di Parigi, prelato assai versato nel diritto, alla dieta di Mantova, sia per iscoprire gli andamenti dei nemici, sia per non incorrere la taccia di volere solo la guerra. Questo vescovo vi giunse nel mese di marzo, pochi giorni dopo l'arrivo del vescovo di Gurck e di don Pedro d'Urrea, ambasciatore del re d'Arragona alla corte dell'imperatore. Vi giunse pure non molto tempo dopo Girolamo di Vieh di Valenza, ambasciatore di Ferdinando alla santa sede; ma al solo fine di persuadere Matteo Lang a visitare

(1) *Fran. Guicciardini*, l. II, p. 517. - *Fran. Belcarri*, l. XII, p. 359.

subito Giulio II a Ravenna, onde disporlo favorevolmente a suo pro, e tributargli ad un tempo quell'ossequio che al papa era dovuto da un vescovo incaricato di trattare con lui. Il segretario di Massimiliano, uomo arrogante ed altero, contrastò lungo tempo rispetto alla condiscendenza suggeritagli, sebbene gli si facesse travedere ch'ei ne sarebbe probabilmente ricompensato con alcuna delle principali dignità della chiesa. Finalmente egli vi s'indusse e partì il 26 di marzo per incontrare il papa. Giulio II, che voleva ad ogni patto trarre dalla sua questo favorito, careggiandone l'orgoglio e solleticandone l'ambizione, risolse di andargli incontro fino a Bologna; locchè eseguì dopo d'aver nominati in pieno concistoro otto nuovi cardinali, tra i quali trovavasi l'accanito nemico de' francesi, Francesco Mattia Schiner, vescovo di Sion, e dopo di avere dichiarato, col consenso del sacro collegio, che teneva il nono in petto, onde poter offrire quell'esca al vescovo di Gurck (1).

L'ingresso del vescovo di Gurck in Bologna, ch'ebbe luogo tre giorni dopo l'arrivo del papa, venne celebrato con quella pompa con cui si sarebbe accolto un principe sovrano. Matteo Lang assumeva il titolo di luogotenente dell'imperatore in Italia, ed era seguito da molti signori e gentiluomini, con grande sfoggio di magnifici cocchi, di servi e cavalli. Nè meno magnifico era l'accoglimento che gli veniva preparato; lo stesso

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 521. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 221. - *Par. de Grassis Diar. Cur. Rom.*, apud *Rayn.*, *Ann. Eccles.*, 1511, § 47, p. 100.

ambasciatore di Venezia alla corte pontificia si frammischiò modestamente ancor esso tra coloro che volevano fargli onore; ma il Lang protestò con oltracotata petulanza, che riputavasi offeso di che gli si presentasse l'ambasciatore dei nemici del suo padrone. Il papa gli diede pubblica udienza in pieno concistoro; ed ivi il vescovo di Gurck disse alla presenza di tutti i cardinali: ch'era mandato da Massimiliano in Italia, perchè l'imperadore preferiva di riacquistare ciò che gli apparteneva piuttosto coi mezzi di pace che colla guerra, ma che non tratterebbe se non a condizione di riavere dai veneziani tutto ciò ch'essi avevano usurpato, o del territorio dell'imperio o dei domini della casa d'Austria, per quale si fosse titolo (1). Con pari arroganza parlò il Lang nella privata udienza del pontefice, e maggiore insolenza dimostrò ancora all'indomani; perchè, avendo saputo che il papa aveva eletti per conferire con lui i tre cardinali di san Giorgio, di Reggio e de' Medici, risguardò come cosa indegna del suo grado il trattare con tutt'altri che col sommo pontefice, ed elesse tre de' suoi gentiluomini per conferire con loro (2).

Il papa era troppo orgoglioso perchè non gli sembrasse dura cosa il sopportare l'arroganza di questo tedesco; pure tolleravala, sperando di riuscire con questa negoziazione ad inimicare l'im-

(1) Il suo discorso fu conservato da Michele Coccinio e riportato negli *Annali Eccles.* del Rainaldo, 1511, § 53, p. 161.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 523. - *Fr. Belcarri Comm.*, l. xii, p. 361. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 222.

peratore ai francesi. Il suo odio contro di loro andava sempre crescendo, e ne furono prova le scomuniche da lui fulminate il giorno di Pasqua, leggendo la bolla *In coena Domini*. Sebbene le negoziazioni procedessero, ei vi comprese, indicando nominativamente, Alfonso d'Este, Gian, Giacopo Trivulzio ed i magistrati di Milano e delle altre città di Lombardia, che servivano al re nella riscossa delle imposte di cui questo monarca faceva uso contro la chiesa. Ed anzi implicitamente pose lo stesso Lodovico XII tra coloro che avevano posto ostacolo alla giurisdizione ecclesiastica e adottate le opinioni degli scomunicati (1).

Protestava sempre il vescovo di Gurck, che Massimiliano non avrebbe acconsentito mai a lasciare ai veneziani Padova e Treviso, unici avanzi di tutto il loro territorio, ov'essi non pagassero dugento mila ducati per la prima investitura di quelle due città, e non si obbligassero inoltre ad un annuo tributo di cinquantamila ducati. I veneziani, vedendosi abbandonati dal papa, furono costretti di accondiscendere a quelle esorbitanti domande, ed offrirono di pagare in varie rate a lunghi termini i dugento mila ducati. Ciò pattuito, ottennero pure una diminuzione dell'annuo tributo richiesto; e più non restava altro oggetto di contesa che il patriarcato d'Aquila, che i veneziani volevano pur conservare (2),

(1) *Bulla data Bononiae*, 16 Kal. maii. Ann. Eccles. Rayn., 1511, § 50, p. 101.

(2) *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. v, p. 222.

quando il vescovo di Gurck domandò al papa un'altra udienza per comporre altresì le differenze del re di Francia e del duca di Ferrara colla santa sede. Diceva il Lang, che Lodovico XII era mosso dal più ardente desiderio di fare la pace; soggiugueva ch'egli era disposto ad acconsentire al sacrificio di molti de' più cari interessi della casa d'Este; ma Giulio II non poté raffrenarsi ed ascoltarlo più oltre, e rispose che non alcune concessioni desiderava, ma che soltanto l'assoluto abbandono del duca poteva appagarlo; perciocchè risoluto era a perigliare la tiara ed anche la vita per castigare il duca di Ferrara. Soggiunse di non comprendere come mai Massimiliano non approfittasse dell'occasione che gli si appresentava di vendicarsi colle armi e col danaro altrui delle innumerevoli ingiurie ricevute dai francesi; e che tale essere doveva lo scopo di tutti i trattati ed il prezzo dei sacrifici ch'egli imponeva ai veneziani per riconciliarli coll'imperio.

Il vescovo di Gurck disputò alcun tempo intorno a queste proposte, che parvero riuscirgli inaspettate; ma in breve conobbe l'impossibilità di porre d'accordo le pretese di Giulio II colle affatto diverse istruzioni che aveva ricevute dal suo padrone. Allora, atterrito dall'impeto del pontefice, disse di voler partire incontanente; e di fatti, appena terminata l'udienza, partì da Bologna il 25 aprile alla volta di Modena, amaramente lagnandosi del papa e facendo l'intima agli ambasciatori di Spagna di far partire le trecento lance che il re *cattolico*, come re di Na-

poli, aveva fin allora lasciate a' servigi della santa sede (1).

Il maresciallo Gian Giacopo Trivulzio era stato raffermao nel comando dell' armata francese in Italia, ma aveva eziandio ricevuto l' ordine di non disturbare le pratiche per la pace. Poichè le trattative furono rotte per la partenza del vescovo di Gurck, egli risolse di mostrare il partito che un vecchio capitano poteva trarre dai mezzi che fin allora erano stati trascurati, dagl' inesperti e prosuntuosi luogotenenti di Lodovico XII. Si mosse in principio di marzo con mille dugento lance e sette mila fanti, e nel primo giorno s' impadronì di Concordia (2). Non volle tuttavia assalire la Mirandola, onde non si mostrare sollecito soltanto degli stati tolti alla figliuola; ma per i di lui consigli, Gastone di Foix, duca di Nemours, giunto in Italia nel precedente anno, fece prigioniero a Massa di Finale Gian Paolo Manfredi, reputato capitano de' veneziani, che colà si trovava con trecento cavalleggeri (3).

Aveva il papa mandato a Genova Alessandro Fregoso, vescovo di Ventimiglia, per tentare di muovere la città a ribellione. Questo prelato venne arrestato per la vigilanza del Trivulzio, e fu condotto a Milano, ove appalesò tutte le trame del papa (4). Il Trivulzio risolse di trarne ven-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 524. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 222. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 362. - *Par. de Grassis* *Diar. ap. Rayn.*, 1511, § 57 e seg., p. 102.

(2) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 72.

(3) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 525. - *Fran. Belcarii*, l. xii, p. 362. - *Mém. de Fleuranges*, p. 74.

(4) *Par. de Grassis* *Diar. Cur. Rom. apud Rayn. Ann. Eccl.*, 1511, § 58, p. 103.

detta. Rimontato il Panaro, sempre in vista dell'armata nemica, lo passò a vado tra Spilamberto e Piumaccio, e venne ad acquartierarsi in quest'ultimo villaggio, lontano tre sole miglia dall'armata ecclesiastica. Questa, più non si trovando difesa dal fiume e non volendo perigliarsi a battaglia, ritirossi al ponte di Casalecchio dietro al Reno, tre miglia sotto Bologna, in un sito forte e già famoso per una campale battaglia combattutavi in principio del precedente secolo (1).

Giorgio di Frondsberg, che in appresso acquistossi tanta riputazione nelle guerre d'Italia, aveva raggiunto il Trivulzio con due mila cinquecento lanzichinecchi, venuti da Verona (2); il Trivulzio, dopo avere occupato Castelfranco, venne ad appostarsi sulla strada maggiore tra questa fortezza e la Samoggia, incerto del partito cui doveva appigliarsi. Giudicava pericoloso l'assaltare l'armata pontificia nel forte sito ch'ella occupava, e credeva ancora meno sicuro il fare un tentativo sopra Bologna, malgrado le istanze dei Bentivoglio, che promettevano di far sollevare la città per mezzo de' loro partigiani. Il Trivulzio poneva poca fede nelle speranze de' fuorusciti, di cui il Chaumont aveva di fresco sperimentata la vanità; ma la notizia che Giulio II aveva abbandonata Bologna, gli sgombrò ogni dubbio dall'animo.

Il coraggio de' preti, siccome quello delle don-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. ix, p. 526. - *Fran. Belcarri*, l. xii, p. 363.

(2) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 81.

ne, è per l'ordinario il risultamento dell' ignoranza del pericolo; perciò assai poche volte egli è proporzionato alle congiunture; talvolta e' fanno maravigliare colla loro temerità, e talora cadono d'animo in congiunture in cui una mente più tranquilla o meglio istruita non vedrebbe ragione alcuna di turbarsi. Sentendo Giulio II che il Trivulzio si era mosso, egli partì alla volta della sua armata, onde incorare i suoi capitani a venire a battaglia. Il duca di Urbino persisteva sempre nel non volere dar battaglia, e a cagione della ritirata degli spagnuoli, i quali si erano partiti dopo la rottura delle negoziazioni col vescovo di Gurck, erasi rafferma in quel proposito a dispetto di tutte le lettere del papa. Aveva questi intenzione d'alloggiare il primo giorno a Cento; ma fu costretto di trattenersi alla Pieve, perchè mille de' suoi fanti, che occupavano Cento, non volevano uscirne, se non si davan loro le paghe. Irritato dalla loro ostinazione, Giulio tornò all'indomani a Bologna; e colà avendo raccolto nuovi particolari intorno alle mosse del Trivulzio, fu preso ad un tratto da quella paura che pareva non aver fin allora conosciuta. Fece pertanto risoluzione di ritirarsi a Ravenna in sicuro dai pericoli della guerra; ma prima di partire, chiamò a sè il senato de' quaranta di Bologna. Rammentò ai senatori che gli aveva liberati dalla loro dura schiavitù, che loro aveva concesse di molte esenzioni e dispensate a' bolognesi molte grazie pubbliche e private, che loro aveva lasciato il diritto di eleggersi i loro magistrati e il maneggio delle pubbliche entrate. Disse che il

suo legato in Bologna altro non era che un testimone dell'alta signoria della chiesa, perciocchè limitatissima era la di lui podestà e sempre esercitata a seconda de' loro consigli. Che in fatti dopo che Bologna era tornata sotto l'autorità della santa sede, il di lei traffico aveva prosperato, le fabbriche erano più operose, e che molti dei loro concittadini avevano ottenute le più sublimi dignità della gerarchia. Che il tempo era venuto di dimostrare se sapevano fare la debita stima di que' grandi vantaggi, difendendo la città loro da forti contro quell'improvviso assalto. Che egli dal canto suo non si prenderebbe minor cura della difesa di Bologna, di quello che farebbe della stessa Roma; che aveva dato ordine ai veneziani di gettare un ponte a Sermidi sul Po, e di venire a raggiugnere la sua armata e che aveva mandato danaro agli svizzeri per farne scendere dieci mila in Lombardia. Soggiunse per ultimo che richiedeva soltanto i bolognesi di dirgli francamente se volevano o non volevano difendere la loro città. Il priore del senato dei quaranta epilògò nella sua risposta tutte le frasi di riconoscenza, di fedeltà, di divozione, di coraggio che gli somministrava lo studio della retorica; e Giulio II partì senza dubitar punto della valorosa difesa che farebbero i bolognesi (1).

Sebbene il pontefice fosse scortato dalle trecento lance spagnuole che tornavano nel regno di Napoli, egli non osò avviarsi per la dritta

(1) F. Guicciardini, l. ix, p. 527. - P. Giovio, *Vita di Alfonso d'Este*, p. 62. - Fr. Belcarri, l. xii, p. 363. - *Parisii de Grassis. Diar.*, ap. Rayn., § 58, p. 103.

strada a Ravenna, e passò per Forlì. Giulio II confidava oltremodo nel cardinale di Pavia, cui aveva lasciato il governo di Bologna col titolo di legato. Per altro questo prelato, ch'era signore di Castello del Rio e discendente dell'antica famiglia degli Alidosi, signora un tempo d'Imola, aveva richiesto, ma invano, Giulio II di rimettere i suoi nipoti nell'antico loro principato; e i suoi nemici pretesero che, offeso dal rifiuto di Giulio, egli avesse fin d'allora segretamente cercato tutti i mezzi di vendicarsi. Di conserva col senato dei quaranta aveva il cardinale di Pavia fatto scelta dei venti capitani della milizia in cui tutta la gioventù di Bologna era stata iscritta; e sia per imprudenza, o sia per infedeltà egli aveva acconsentito che questi capitani fossero quasi tutti trascelti fra i partigiani del Bentivoglio. La fazione che desiderava il ritorno di questi antichi signori e che si rallegrava, vedendoli avvicinarsi coll'esercito del Trivulzio, era in allora assecondata dai ricchi possessori di terre, i quali temevano che l'armata francese guastasse le loro campagne, dai mercanti, che temevano ancora più pei loro magazzini e per le loro botteghe, in ultimo da tutti coloro i quali, benché non avessero a dolersi de' governi di Giulio II, odiavano la signoria de' preti. Costoro non tardarono ad avvedersi d'essere il maggior numero in Bologna, e siccome per l'imprudenza del legato trovavansi armati e padroni delle porte, questi si trovò privo di ogni mezzo di costringerli ad ubbidire (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 529. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 223. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 64. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 364.

Essendosi il cardinale avveduto ad un tratto del male umore delle milizie, volle far credere che il duca d'Urbino gli avesse mandato ordine d'inviarle a Casalecchio e comandò loro d'avviarsi a quella volta; ma esse ricusarono di uscire di città: volle in appresso far entrare mille uomini di fanteria, comandati da un Ramazzotto, ma gli stessi capitani delle milizie non vollero ammetterli.

Questa doppia disubbidienza atterri il cardinale di Pavia, che sapeva di avere molti nemici e nobili e popolani, e che di fresco aveva fatti ingiustamente perire tre o quattro ragguardevoli cittadini. Laonde, giunta la notte, uscì travestito dal palazzo per ripararsi nella fortezza, e questo fece con sì grande terrore e precipitazione, che dimenticò perfino di prendere il suo danaro ed i suoi gioielli. Mandogli a cercare quando si vide in luogo sicuro, ed appena ebbe in mano il suo scrigno, che uscì dalla fortezza per la porta esterna, e si ritirò ad Imola con i cento cavalli che gli erano rimasti per la sua guardia (1).

Saputasi in Bologna il 21 di maggio la fuga del legato, Lorenzo Ariosto e Francesco Rinucci, due de' capitani della milizia conosciuti per la loro devozione ai Bentivoglio, devozione accresciutasi a motivo delle sostenute persecuzioni, accorsero alle porte di san Felice e di Lame, le atterrarono a colpi di scure, e le consegnarono ai

(1) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 529. - *Diar. Parisii de Grassis apud Rayn.*, § 29, p. 103. - *Ist. di Gio. Cambi*, p. 261. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 364.

Bentivoglio, cui il Trivulzio aveva dato cento lance per occuparle.

Il campo del duca d'Urbino stendevasi da Casalecchio fino alla porta chiamata Saragozza; laonde ben presto vi si sparse la voce della fuga del legato e della sollevazione del popolo bolognese; ed un panico terrore s'impadronì subito del generale e dei soldati. Il duca di Urbino ordinò la ritirata, sebbene fosse già notte avanzata; le truppe si posero in cammino con estrema furia, abbandonando tutte le loro tende, le salmerie ed i loro commilitoni che stavano di guardia sull'opposta riva del fiume, ove non pervenne l'ordine della ritirata. I bolognesi osservavano dalle mura questo movimento dell'armata pontificia, ed i Bentivoglio ne diedero avviso al Trivulzio. Il popolo, che sempre s'indrocca dietro a coloro che fuggono, fece un'impetuosa sortita per assaltare i soldati della chiesa che passavano lungo le mura. Nello stesso tempo i contadini scesero dalle montagne con ispaventose grida per aver parte nel sacco del campo. L'oscurità, che accresce il terrore e scema la vergogna, l'impensata rivoluzione de' cittadini e dei contadini, il timore dell'armata francese, fecero in breve volgere la ritirata dell'esercito pontificio in fuga. Se Raffaello de'Pazzi, che aveva il comando delle truppe lasciate sull'altra riva del Reno, non avesse valorosamente resistito a' francesi al ponte di Casalecchio, pochi o niuno dei soldati del duca avrebbero potuto salvarsi. All'ultimo fu superato il ponte e Raffaello fatto prigioniero; allora gli uomini d'arme francesi, in-

seguendo l'armata fuggiasca, raggiunsero bentosto le salmerie e ricondussero al loro campo tante bestie da soma, cariche di bottino, che chiamarono questa disfatta, ottenuta senza combattere, *la giornata degli asini*. Vennero in potere dei francesi ventisei pezzi di cannone, quindici de' quali di grosso calibro, la bandiera del duca d'Urbino e molte altre, parte de' bagagli dell'armata della chiesa, e quasi tutti quelli dell'armata veneziana. Furono fatti prigionieri Orsino da Mugnano, Giulio Manfrone e molti altri capitani, e fu dispersa quasi tutta l'infanteria: il solo Ramazzottó, che con una schiera di truppe veneziane occupava la montagna di san Luca, sebbene fosse assai tardi avvisato della disfatta dei suoi compagni d'armi, riuscì a condurre per le montagne le sue truppe fino in Romagna, senza perdere un solo de' suoi (1).

Quando Giulio II ebbe avviso a Ravenna della presa di Bologna, ne fu oltremodo dolente, perchè pareagli oltremodo importante quella conquista, cui riguardava siccome la più gloriosa impresa del suo pontificato. Il modo con cui si era diportato il popolo bolognese afflisce ancora di più il papa; egli non vi aveva sparato sangue, nè fatta violenza a veruna persona della nobiltà o del popolo; pure contro di lui solo caddero tutti gli oltraggi: la sua statua colossale di bronzo, lavoro di Michelangelo Buonarroti, che

(1) Fr. Guicciardini, l. ix, p. 530. - Jac. Nardi, l. v, p. 223. - *Mém. du chev. Bayard*, c. XLVI, p. 208. - *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 82. - Fr. Belcarri, l. xii, p. 364. - P. Bembi *Hist. Ven.*, l. xi, p. 250.

era stata innalzata sulla facciata della chiesa di san Petronio, fu dal popolo atterrata fra gl' insulti e le beffe, ed i Bentivoglio la fusero per formarne un cannone doppio col quale il quinto giorno dopo la presa della città batterono la fortezza (1). Era questa assai vasta e ben fortificata ma nel momento del bisogno si trovò sprovvista di guarnigione, di vittovaglie, ed in particolare di munizioni da guerra, di modo che il vescovo Giulio Vitelli, che ne aveva il comando, fu costretto ad arrendersi in capo ad una settimana. I Bentivoglio, i quali temevano che il re di Francia mettesse guarnigione nella cittadella, indussero il popolo a spianarla. Il duca di Ferrara, approfittando della ritirata dell'armata pontificia, avea ricuperato Cento, Pieve, Cotignolo, Lugo e le altre piazze della Romagna tolteglì dal papa. Imola stessa avrebbe potuto essere occupata dal Trivulzio; ma questi volle aspettare gli ordini della corte di Francia, prima di spingere più oltre una guerra che ripugnava alla coscienza del re, e più ancora a quella della regina Anna di Bretagna (2).

Francesco degli Alidosi, vescovo e cardinale di Pavia e legato di Bologna, poteva essere accusato come autore di tanti disastri: i di lui governi avevano inaspriti i bolognesi contro la chiesa; per la di lui imprudenza erasi ammutinata la città, e per la di lui viltà si era perduta e Bo-

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 83.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. ix, p. 530. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 224. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 364.

logna e l'armata che doveva difenderla. Tutti gli ufficiali scampati dalla disfatta di Casalecchio rigettavano tutta sopra di lui la vergogna del loro terrore e della loro fuga; e il duca di Urbino, già da gran tempo a lui nemico, l'accusava più scopertamente degli altri. Dal canto suo il cardinale per giustificarsi accusava il duca di Urbino di tradire il papa, perchè la di lui moglie, Eleonora Gonzaga, era figliuola d'Isabella d'Este, sorella d'Alfonso e consorte del marchese di Mantova. Diceva il cardinale che il duca non aveva mai fatta da senno la guerra allo zio della propria moglie; e di vero lo stesso Fleuranges replica più volte che il duca d'Urbino amava i francesi e desiderava la pace (1).

L'Alidosi si recò a Ravenna per giustificarsi, e Giulio II, che lo amava e in lui ciecamente fidava, lo accolse lietamente e lo tenne seco a pranzo quello stesso giorno. Ora egli accadde che mentre il cardinale tornava a palazzo, scortato da un suo cognato, per nome Guido Vaina, capitano della sua guardia, si abbattè nel duca d'Urbino. Questo sfoggio di pompa militare in una congiuntura in cui le disgrazie dell'armata procedevano tutte da lui, accrebbe oltremodo la collera del duca; il quale entrato in mezzo ai soldati del legato, che per rispetto gli fecero luogo, pugnalò il cardinale a veggente di tutti. Il papa proruppe in furibonde e disperate grida, quando gli fu

(1) *Jo. Marianae Hist. Hisp.*, l. xxx, c. 11, p. 302. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 224. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso d'Este*, p. 64.

recato, pochi istanti dopo, l'avviso di tale delitto. Ei non si doleva soltanto della morte d'un cardinale a lui tanto caro, ma ancora dell'offesa fatta alla dignità ecclesiastica, cui in tutto il corso del suo pontificato aveva in ogni modo cercato di rendere più venerabile e sacra, e cui adesso vedeva così sfacciatamente oltraggiata sotto i suoi proprii occhi e da un suo nipote. Lo stesso giorno, oppresso tutt'ora dal più angoscioso dolore, egli ripartì da Ravenna per tornare a Roma (1); ma era da poco giunto a Rimini, quando per colmo di amarezza seppe che a Modena, a Bologna ed in molte altre città, in tutti i luoghi pubblici si affiggevano le cedole di convocazione di tutti i prelati ad un concilio generale in Pisa per il giorno primo di settembre; e che veniva citato egli stesso a recarvisi, affinchè la chiesa fosse riformata nel suo capo e nelle sue membra (2).

(1) *Parssii de Grasis Diar. apud Raynald.*, 1511, § 60, p. 103. - *Mém. du chev. Bajard*, c. XLV, p. 203. - *Ist. di Gio. Cambi*, p. 263. - *Fr. Belcarii Comm.*, l. XII, p. 365. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. XI, p. 251.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. IX, p. 532. - *P. Giovio, Vita di Alfonso d'Este*, p. 60. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1511, §§ 1-7, p. 86 e seg. - *Fr. Belcarii*, l. XII, p. 365.



CAPITOLO CVIII.

Governi del gonfaloniere Soderini a Firenze. — Concilio di Pisa; alleanza di Ferdinando il cattolico con Giulio II e coi veneziani. — La loro armata riunita s'innoltra verso Bologna. — Gastone di Foix la costringe a dar addietro, e recupera Brescia che si era ribellata.

(1511-1512) LA maggior parte degli stati italiani erano scomparsi dalla scena del mondo, e quelli che tuttavia conservavano un'ombra d'indipendenza, cercavano salvezza nella propria nullità, intanto che di tutti i gravissimi interessi della loro patria decidevano, fra gl'italiani, ma senza gl'italiani, quegli stranieri monarchi la cui possanza era tale che sarebbe stato affatto impossibile il volervi far testa. Alle porte dell'Italia il duca di Savoia ed il marchese di Monferrato portavano sempre il nome di principi sovrani; ma il re di Francia, diventato duca di Milano ed in pari tempo doge di Genova, li accerchiava da ogni parte colle sue province; egli faceva continuamente passare per i loro stati le sue armate, si valeva dei loro arsenali, dei loro magazzini, delle stesse loro fortezze, e non credeva

omai più necessario di domandare il loro assenso, o di richiederli di alleanza; cosicchè, in tempo di queste per loro rovinosissime guerre, questi principi non davano segno nemmeno della loro esistenza. Vero è che l'uno e l'altro paese erano soggetti allora a principi privi d'ingegno e di senno. Guglielmo IX, figliuolo e successore di Bonifacio V, regnava nel Monferrato. Egli era salito sul trono nel 1493, in età di soli sette anni, e ne' primi tempi aveva avuta per tutrice sua madre Maria, affatto ligia alla Francia; morta che fu Maria, la tutela del giovanetto marchese era passata nelle mani di Costantino Cominates, di lui parente. Fatto Guglielmo maggiorenne, obbligò Costantino ad abbandonare il Monferrato, ed allora questo accorto raggiratore si accostò a Massimiliano ed ebbe moltissima parte nelle negoziazioni dell'imperatore e del papa. Il giovane marchese per lo contrario non uscì dall'oscurità in cui era stato tenuto fin dall'infanzia: il 31 agosto del 1508 egli aveva sposata Anna, figliuola di Ranieri, duca d'Alanson, dalla quale ebbe un figliuolo che gli successe nel 1518, ed una figliuola che portò poscia in dote il retaggio del Monferrato alla casa Gonzaga. Dopo la morte di questa prima moglie, Guglielmo IX sposò Maria, figliuola di Gastone IV, conte di Foix. Egli aveva scelta l'una e l'altra sposa tra le dame francesi, quasi avvisandosi che di fatti, dacchè i possedimenti della Francia lo accerchiavano da ogni parte, egli più non era un sovrano indipendente, ma soltanto un principe francese.

Nello stesso tempo, e dopo il 1504, Carlo III

figliuol di quel Filippo ch'era stato lungo tempo chiamato col nome di conte di Bresse, era succeduto nelle signorie della Savoja e del Piemonte al fratello, Filiberto II. Salendò sul trono, Carlo III aveva trovata la maggior parte de' suoi stati ipotecata per gli appannaggi di tre vedove duchesse; onde gli restavano scarsissime entrate e poca autorità. Egli non oltrepassava i diciotto anni, era di fiacca indole e di mente volgare. Non era sperabile ch'egli da sè recuperasse quell'importanza cui gli avvenimenti anteriori al suo regno avevano tolta alla di lui corona. Quindi, finchè potè vivere ignoto ed ozioso nella dipendenza della Francia, preferì alla gloria militare quella tranquilla oscurità. Ma gli avvenimenti della guerra lo trassero suo malgrado a dar saggio di sè; e costretto a scegliere tra due potentati nemici, fece i proprii stati teatro delle loro battaglie. La sua irresoluzione fu causa ch'egli allora perdesse tutti i suoi stati; ma le sue lunghe calamità non cominciarono se non dopo i tempi in cui perì davvero l'indipendenza d'Italia (1).

Il duca di Ferrara ed il marchese di Mantova, dopo avere con imprudente ambizione preso parte nella lega di Cambrajo, avevano perduto, il primo la libertà, l'altro la metà de' suoi stati. Per altro Gian Francesco Gonzaga era riuscito in mezzo a quel turbine di guerra a rappigliarsi alla male abbandonata neutralità. Per lo contrario Alfonso d'Este sosteneva il più grave pondo

(1) Guichenon, *Hist. général. de la maison de Savoie*, t. II, p. 195-230.

della guerra; e pareva che la sorte dell'Italia dipendesse interamente da quella degli stati di lui; tanto era l'accanimento con cui lo perseguitavano il papa ed i veneziani. I regni di Napoli e di Sicilia più non appartenevano agli italiani; tutte le repubbliche, tutti i principi i quali così lungamente avevano conservata l'indipendenza nello stato della chiesa, erano stati spogliati della loro sovranità da Alessandro VI o da Giulio II; quelli che tuttavia conservavano qualche autorità erano scesi alla condizione di feudatari ubbidienti e timorosi innanzi al loro abituale signore: e il duca d'Urbino, generale e nipote del papa, che solo tra tutti sembrava essere stato fin allora rispettato, era incorso per la morte del cardinale di Pavia in una condanna di deposizione, la quale tuttavia non ebbe mai esecuzione, anzi venne revocata dopo cinque mesi (1).

In tutta l'Italia omai non restavano altri stati indipendenti, oltre Venezia, la chiesa e quelli che abbiamo or ora ricordati, che le tre repubbliche di Toscana, Firenze, Siena e Lucca, tutte tre neutrali e spettatrici ansiose d'una guerra da cui dipendevano i destini della loro contrada; tutte tre immote e bramosi di far dimenticare colla presente nullità la fama trascorsa, onde non fossero istigate a collegarsi con qualcuna delle potenze belligeranti. Da lungo tempo Lucca e Siena avevano per la debolezza loro adottata quella politica. Essa era più nuova per Firenze, la quale era stata per tanto tempo risguardata

(1) Raynaldi *Ann. Eccles.* 1511, § 61, p. 104.

come il centro di tutte le negoziazioni d'Italia. Ma senza molti anni di riposo non poteva quella repubblica rifarsi dallo spossamento in cui l'avevano ridotta la guerra portata in Italia da Carlo VIII, e la ribellione di Pisa. Il gonfaloniere, Pietro Soderini, il 22 dicembre 1510, rendendo conto della sua amministrazione al gran consiglio, sottopose al sindacato de' suoi concittadini i prospetti delle entrate e delle spese della repubblica per otto anni. Esse ammontavano a 908,300 fiorini d'oro, ossia a 10,899,600 franchi; e sebbene questa somma, avuto riguardo al valore del denaro in que' tempi, fosse ragguardevole, pure ella indica una grandissima diminuzione delle ricchezze della repubblica, ove si paragoni a quello che Firenze poteva spendere, senza grave incomodo, nelle guerre coi signori della Scala o co' Visconti (1).

La domane del giorno, in cui il gonfaloniere aveva dato all'Italia il nuovo esempio di sottoporre al sindacato de' cittadini le ragioni dell'entrata e della spesa pubblica, si scoprì in Firenze una congiura contro di lui tramata per ucciderlo a tradimento. Si era questa congiura ordita in Bologna alla corte del papa, e ne era principio l'implacabile odio di Giulio II contro chiunque ardiva opporsi alle sue volontà. Non poteva Giulio perdonare al Soderini la di lui parzialità verso la Francia: e benchè lo vedesse tenere la repubblica neutrale, lo aveva sospetto a cagione delle

(1) *Scipione Ammirato*, t. xxviii, p. 290. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 242.

segrete offerte di Lodovico XII, e temeva che la repubblica fosse inclinata a dichiararsi contro la chiesa se mai fosse nata la propizia occasione. Il Soderini aveva poi offeso privatamente il papa accordando salvacondotto ed asilo in Firenze a cinque cardinali fuggiti in Toscana. Questi prelati eransi spaventati a cagione della morte d'uno dei loro colleghi in Ancona, ed avevano ricusato di raggiungere il papa a Bologna. Sdegnavasi Giulio II o di essere sospettato autore della morte del cardinale, o di vedere sottratti alla sua vendetta coloro cui voleva spegnere. Questi cinque cardinali ch'erano il santa Croce, il Cosenza, il Bayeux, il san Malò e il Sanseverino, partitisi poscia da Firenze per andare a Milano, si posero subito nella fazione del clero contraria a Giulio II ed abbracciarono tutti gl'interessi della Francia (1).

Giulio II, confondendo nell'ira sua il Soderini con Lodovico XII e coi cardinali ribelli alla sua autorità, risolvette di spegnerlo e di cambiare il governo di Firenze. Trovavasi in allora in Bologna un Prinzivalle della Stufa, cittadino fiorentino, dell'età di venticinque anni, figlio di uno zelante partigiano dei Medici; era costui abbastanza destro ed animoso per eseguire le più difficili imprese, e profferissi parato ad appagare l'ira del papa uccidendo il gonfaloniere. Marc'Antonio Colonna promise di dargli dieci robusti ed animosi uomini per assecondarlo; e fermata in tal

(1) Scipione Ammirato, T. XXVIII, p. 290, - Ist. di Gio. Cambi, t. XX, p. 241.

guisa la morte del gonfaloniere, Prinzivalle partì alla volta di Firenze, onde trarre nella sua trama alcuni nobili fiorentini. Parlò dapprima a Filippo Strozzi, che aveva sposata una sorella dei Medici e che perciò era dal Prinzivalle creduto affezionatissimo a questa famiglia; ma lo Strozzi risposegli di avere detto a chiare note a' suoi cognati che tosto rimanderebbe loro la sorella, ognuora che gli avessero fatte fare ambasciate relative alle cose politiche; ed anzi non volle pure promettere di serbare il segreto intorno alle cose dettegli da Prinzivalle, laonde questi, dopo avere cercato invano d'intimorirlo, fuggì tosto a Siena, onde salvarsi dalle indagini cui fecero subito dopo di sua persona i decemviri, ai quali lo Strozzi lo aveva denunciato. Fu poi in vece di lui tratto in giudizio suo padre, Luigi della Stufa, il quale venne rilegato per cinque anni nel vicariato di Certaldo, benchè non fosse altrimenti provata la sua complicità col figliuolo (1).

Intanto essendosi il 29 dicembre adunato il gran consiglio per eleggere i gonfalonieri delle compagnie, alzossi Pietro Soderini, e ragguagliò i suoi concittadini della scoperta congiura, contro di lui tramata. Disse che i congiurati, essendo loro sembrato difficile di venir a capo d'ucciderlo nelle sue stanze in palazzo, e pericolosa cosa l'assalirlo in pieno consiglio e sapendo che egli non usciva in pubblico se non colla signoria in occasione delle pubbliche solennità, avevano

(1) *Scipione Ammirato*, l. xxviii, p. 293. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 243.

fermato di dargli morte in alcuna di queste. Soggiunse che la scoperta della loro congiura costringerebbe bensì i nemici a mutare i loro progetti, ma che non per ciò egli poteva lusingarsi di assicurare la vita dal veleno che ben vedeva essere per sè apparecchiato. Non fece vana ostentazione di coraggio o d'indifferenza alla morte; chè a ciò l'animo suo non era stato informato dalla passata sua vita: altamente convinto del proprio pericolo, non vi si rassegnò se non dolentissimo, e la sua aringa fu spesso interrotta dalle lagrime. Ma disse che lo confortava il testimonio della propria coscienza, e la certezza di non avere mai meritato l'odio de'suoi concittadini, nè i colpi di que' pugnali da cui vedevasi circondato; ed intorno a'suoi governi appellossene al giudizio di tutti i fiorentini che avevano con lui seduto nella signoria. Più di trecento cittadini erano stati priori durante gli otto anni ne' quali il Soderini aveva seduto gonfaloniere: egli scongiurò di dire, se mai proposto egli si avesse un qualche altro scopo fuor che il bene della comune loro patria, se mai egli avesse dato retta a private mire od a personali interessi, se avesse mai raccomandato qualche persona al podestà, ai tribunali, ai capi dell'arti, per sottrarla al rigore delle leggi. Aggiunse che non voleva avere attorno a sè guardia alcuna, nè adoperare per la propria difesa altro che quella stessa dignità datagli dal popolo; ma esortò i consigli a provvedere alla salvezza della repubblica piuttosto che a quella della sua persona; chè non egli era lo scopo principale degli attentati de' nemici,

bensì lo erano la libertà, l'eguaglianza, e quello stesso consiglio per cui tutti i fiorentini partecipavano all'amministrazione della repubblica. E i partigiani dell'oligarchia più che a tutt'altro, miravano a chiudere ed abolire il gran consiglio; cosicchè la congiurata morte di lui altro non doveva essere che il segnale di quella più importante rivoluzione ch'essi meditavano (1).

Effettivamente il gran consiglio risguardò l'attentato contro la vita del Soderini, come l'indizio di una trama tendente a sovvertire lo stato popolare; e perchè l'esperienza insegnava ch'era sempre tornato facile al partito vincitore di far approvare le rivoluzioni in Firenze dal parlamento, il consiglio volle privare i faziosi di questa dannosa facilità, quando ancora riuscissero nelle ree loro trame. Il 20 gennaio del 1511 fu perciò vinta una legge, nella quale, preveggendosi il caso in cui i cospiratori privassero la repubblica del gonfaloniere, de'priori e de'collegi, oppure distruggessero le borse da cui si traevano a sorte i magistrati, a tal che l'autorità delegata dal popolo sembrasse sospesa, venne stanziato, che, invece di adunare il parlamento, il quale mai non delibererebbe per capi e liberamente, fosse al medesimo gran consiglio, o alla parte di questo consiglio che potrebbe adunarsi, devoluto il diritto di riformare lo stato (2).

In quel torno di tempo avvicinavasi al termine

(1) *Scipione Ammirato*, l. xxviii, p. 292. - *Gio. Cambi*, p. 246.

(2) *Scipione Ammirato*, l. xxviii, p. 293. - *Gio. Cambi*, p. 248.

la tregua fermata in aprile del 1506 con Pandolfo Petrucci ed i sanesi; questa tregua era stata prorogata per due anni, mentre ancora durava la guerra di Pisa, ed i fiorentini avevano acconsentito a non rivendicare per tutto quel tempo i loro diritti sopra Montepulciano. Ma oramai non v'era più ragione che giustificasse tale accondiscendenza. Lodovico XII, che bramava di valersi dei fiorentini contro il papa, loro prometteva poderosi ajuti e faceva loro sperare l'acquisto non solo di Montepulciano, ma ancora di Siena medesima. Per approfittare del favore del re, il gonfaloniere inviò il Machiavelli a Siena, incaricandolo di denunciare a' sanesi lo spirar della tregua, dichiarando in pari tempo che Firenze non sarebbe mai per rinnovarla se non venivano restituiti Montepulciano ed il territorio. Intanto la repubblica mandò ai confini gli uomini d'arme che teneva nello stato di Pisa (1).

In quella guisa che i fiorentini si affidavano alla protezione della Francia, così i sanesi speravano in quella di Giulio II. Pandolfo Petrucci, che disponeva a voglia sua di Siena, nulla aveva dimenticato per procacciarsi il favore del vecchio pontefice; fra altre cose egli aveva di fresco riacquistato ed offerto in dono al papa il castello della Suvera, principal luogo e stauza dell'antica famiglia de' conti Ghiandaroni, nello stato di Siena.

(1) La commissione del Machiavelli porta la data del 2 dicembre del 1510. *Legazioni*, t. VII, p. 389. - *Scipione Ammirato*, l. XXVIII, p. 294.

La balia di Siena aveva insieme riconosciuto Giulio II per discendente di quell'estinta famiglia, che portava come i della Rovere di Savona lo stemma della quercia; se non che quella pretesa agnazione non poteva quasi provarsi con altro, che con la parentela della ghianda dei della Rovere colle ghiande dei Ghiandaroni. Il papa, che ardentemente desiderava di procacciare lustro alla propria famiglia plebea ed oscura, accolse questo dono con molta esultanza: d'allora in poi non ommise di comprendere Siena in tutte le sue alleanze; diede il cappello cardinalizio ad Alfonso, figliuolo di Pandolfo Petrucci, e imprese la difesa di tutti gl'interessi di quello stato (1).

Non perciò poteva Giulio incorare i sanesi ad entràre in guerra pel possedimento di Montepulciano; chè quanto Lodovico XII desiderava questa guerra per volgere tutte le forze dei fiorentini contro la chiesa, altrettanto doveva temerla il pontefice: imperciocchè sarebbesi aperto per essa un più vasto campo agli assalti de' francesi; ond'egli avrebbe dovuto far loro testa non solo nella Romagua, ma ancora in Toscana. Mandò pertanto a'sanesi Giovanni Vitelli e Guido Vaina, con alcune compagnie d'uomini d'armi e di cavalleggieri per proteggerli; ma in pari tempo si offerse mediatore tra le due repubbliche, e tale essendo stato riconosciuto, fece persuaso Pandolfo dell'estremo pericolo d'introdurre i francesi in Toscana; ottenne dai fiorentini un asso-

(1) *Orlando Malavolti, Storia di Siena*, par. III, l. vii, f. 115.

luto ed illimitato perdono pei ribelli di Montepulciano e la restituzione di tutti i privilegi della terra, e il 3 di settembre del 1511 fece finalmente fermare un trattato d'alleanza tra le due repubbliche per venticinque anni, in forza del quale Montepulciano fu restituito con tutto il suo territorio ai fiorentini, che dal canto loro si obbligarono a guarentire tutti gli altri possedimenti della repubblica di Siena, ed a mantenervi l'autorità di Pandolfo Petrucci e de' figliuoli di lui (1).

Non già perchè avesse adottate più pacifiche disposizioni, ma tutt'al contrario per tener dietro più liberamente a' bellicosi suoi disegni di cacciare, secondo ch'egli solea ripetere, i barbari dall'Italia, erasi il papa fatto mediatore tra le due repubbliche toscane. Per la vittoria de' francesi sotto le mura di Bologna e per la totale dispersione dell'armata pontificia il papa era rimasto a discrezione del re di Francia, il quale avrebbe potuto, senza trovare ostacolo, inviare le sue armate fino a Roma, e colà dettare le leggi della pace a Giulio II. Ma Lodovico XII, fra' suoi prosperi avvenimenti, non lasciava di essere travagliato dagli scrupoli di fare la guerra alla chiesa. Quindi appena ebbe avviso della disfatta dell'armata pontificia, che ordinò a Gian Giacompo Trivulzio di ricondurre le truppe nel milanese; vietò ogni pubblica dimostranza di gioja per quella vittoria di cui piuttosto si vergognava; e di-

(1) *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 294. - *Orlando Malavolti, Storia di Siena*, par. III, l. vii, f. 115. - *Ist. di Gio. Cambi*, p. 263. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 227. - *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 539.

chiarò, che, sebbene credesse di non aver commesso fallo, era pronto, per ottenere la pace, ad umiliarsi e a chiederne perdono alla santa sede (1).

Per lo contrario il papa, conoscendo la debolezza del re, non si dipartiva dalle sue prime domande, e pareva anzi che per le perdite si accrescesse la di lui arroganza. Un vescovo scozzese, ambasciatore del re di Scozia in Roma, si era interposto per la pace ed aveva ripigliate le negoziazioni abbandonate dal vescovo di Gurck. Le pretese poste in campo da Giulio II in quelle pratiche erano le seguenti. Egli chiedeva che il duca di Ferrara rinunciasse a tutto quanto aveva ricevuto per dote di Lucrezia Borgia; che pagasse alla camera apostolica l'antico tributo; che restituisse Lugo e tutta la Romagna ferrarese, e ricevesse in Ferrara un visdomino pontificio, invece del visdomino veneziano che vi stava per l'addietro. Lodovico era disposto ad accettare queste condizioni, sebbene gli sembrassero a trattatto dure; ma in questo tempo Gian Giacomo Trivulzio, recuperata la Mirandola, aveva accommiatato il suo esercito, ad eccezione di cinquecento lance e di mille trecento fanti tedeschi che aveva mandati a Verona. Come il papa ebbe di ciò avviso, trovandosi liberato dal timore di quell'armata vittoriosa, mutò linguaggio e pose in campo nuove condizioni, affatto inammissibili, oltre le già proposte. Egli voleva che la pace tra Massimiliano ed i veneziani si conchiudesse

(1) *Fran. Guicciardini*, I. II, p. 535.

nello stesso tempo che la sua colla Francia; che Alfonso d'Este il rifacesse di tutte le spese della guerra; e che gli fossero lasciati in balia i Bentivoglio ed i bolognesi ribellati. I cittadini di Bologna avevano di già tentato di placare il pontefice, offrendo alla camera apostolica il tributo che pagavano i loro padri ed i loro maggiori, e richiamando in palazzo, come luogotenente del papa, il vescovo di Chiavari, prima loro prigioniero. Ma Giulio II aveva corrisposto colle scomuniche alla loro sommissione, ed aveva incaricati due suoi capitani, Marc'Antonio Colonna e Ramazzotto, di guastare senza pietà il territorio bolognese (1).

Lodovico XII aveva sperato che la domanda del concilio, fatta dal clero di Francia, riuscirebbe molesta ad un papa la di cui elezione era stata così poco canonica, e i di cui guerrieri umori erano cagione di continuo scandalo. Massimiliano era stato indotto dal re francese a concorrere alla convocazione del concilio, e tutti e due avevano invano eccitato Ferdinando ad unirsi a loro. In appresso ei s'erano rivolti al papa, per intimargli di dare esecuzione al canone del concilio di Costanza; il quale ordinava che si tenesse un concilio ecumenico ogni dieci anni; gli avevano rammentato il suo proprio giuramento prestato all'atto della consacrazione, col quale ei si era obbligato sotto pena di spergiuro e di anatema a riunire, prima che spirassero due an-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 536. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xi, p. 252. - *Fr. Belcarri*, l. xii, p. 366.

ni, un concilio universale; ammonendolo pure che siccome l'ultimo conclave aveva stabilito che i due terzi dei cardinali avevano il diritto di convocare il concilio, se il papa non lo faceva, così essi erano determinati, ov'egli ricusasse, di rivolgersi a questi (1).

Tale domanda presentata al papa altro non era che una vana formalità: nè l'imperatore, nè il re di Francia avevano sperato ch'egli vi baderebbe; essi pensavano di convocare il concilio di propria loro autorità, o con quella de' cardinali che avevano abbandonato Giulio e si erano ritirati a Milano. Ma li trattenne alcun tempo il dubbio intorno alla scelta della città in cui si dovesse adunare il concilio. Massimiliano stava per Costanza, Lodovico XII per Lione, ed i prelati italiani non volevano uscire d'Italia. I due monarchi risolsero di accondiscendere agl'italiani; e, coll'assenso de' fiorentini, elessero Pisa, nella quale un secolo prima, quasi nelle stesse circostanze, era stato raunato un altro concilio. La vicinanza di Roma, la facilità di recarsi a Pisa per la via del mare e la protezione di un governo neutrale, parevano dover togliere al papa ogni pretesto di ricusare d'intervenirvi co' suoi prelati.

Gli ambasciatori dell'imperatore e del re di Francia proposero pertanto, il 16 maggio, ai cardinali rifuggiti a Milano di convocare a Pisa un concilio ecumenico; questi con certe condizioni,

(1) *Raynald. Ann. Eccl.*, 1511, § 3, p. 77. - *Belcarii, Comm.*, l. XII, p. 365. - *Fleury, Hist. Eccles.*, l. CXXII, c. 28.

tendenti ad assicurare la libertà dell'assemblea, acconsentirono all'inchiesta, e pubblicarono le loro lettere di convocazione pel primo di settembre. Altre ne aveva pubblicate Massimiliano in proprio nome, nella sua qualità di avvocato e di protettore della chiesa, fin dal 16 di gennaio, ed altre ancora in data del 15 febbrajo Lodovico XII, esortando amendue i vescovi francesi e tedeschi a recarsi a Pisa (1).

Ma per quanto fossero grandi l'autorità dei due monarchi, la sommissione del clero de' loro stati, e lo scontento generale della chiesa, Giulio II niun rischio correva in questa contesa; ed egli ben se 'l vedeva e l'ardimento e l'impeto suo proprio opponeva ai risguardi ed agli scrupoli de' suoi avversari, i quali con le loro medesime apologie, col mostrare grandissimo desiderio di entrare in negoziazioni, sembravano confessare di non essere assistiti dalla giustizia. Giulio II, per togliere loro qualunque pretesto, convocò egli stesso con una bolla del 18 luglio un concilio in san Giovanni di Laterano pei 19 aprile del 1512, e pubblicò nello stesso tempo un monitorio contro i cardinali ribelli, per privarli del cardinalato e di tutti i loro benefici ecclesiastici, qualora entro sessanta giorni non si presentassero a lui per giustificarsi (2).

(1) Rayn. Ann. Eccles., 1511, § 1, p. 86. - Labbei concilia gener., t. XIII, p. 1486. - Jac. Nardi, l. v, p. 226. - P. Bembi, l. xi, p. 253. - Jo. Marianae, l. xxx, c. 1, p. 299.

(2) Fran. Guicciardini, l. x, p. 538. - Rayn. Ann. Eccles., § 9, p. 89. - Jac. Nardi, l. v, p. 226. - P. Giovio, Vita di Alfonso, p. 66.

Gli apprestamenti per i due concili vennero subitamente sospesi a cagione della malattia del papa, il quale, essendosi trovato male il 17 di agosto, fu in capo a quattro giorni ridotto all'estremo. Il quarto giorno ei cadde in un deliquio che durò più ore; tutti coloro che lo assistevano lo tennero per morto; se ne sparse la voce in città; vennero ovunque spediti corrieri per portarne la notizia; ed i cardinali assenti da Roma, senza eccettuare quelli che avevano convocato il concilio di Pisa, si posero frettolosamente in cammino per ritornarvi. Frattanto Giulio II, rinvenuto dalla sua letargia, volle dar sesto alle cose di sua famiglia, la quale poteva da un secondo assalto del male, simile a quello superato, essere improvvisamente privata del suo capo. All'indomani adunò un concistoro, nel quale accordò al duca d'Urbino, suo nipote, la grazia per l'omicidio del cardinale di Pavia, rimettendolo nel godimento di tutti i feudi ricevuti dalla chiesa. Nello stesso tempo pubblicò una bolla intorno all'elezione del nuovo papa, per prevenire o punire colle più severe pene quella medesima simonia di cui egli stesso erasi fatto reo per ottenere la tiara (1).

In pochi giorni Giulio si trovò sano come per lo innanzi, sebbene continuasse a non curarsi de' consigli de' medici, ed a governarsi affatto al contrario di quel ch'essi gli prescrivevano.

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 543. - *Par. de Grassis* *Diar.*, apud *Rayn.*, § 34, p. 98. - *P. Benbi Hist. Ven.*, l. xii, p. 261. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 370.

Colle forze egli andò eziandio ricuperando il suo ardore guerriero, e sempre più si confermò nel caro suo progetto *di cacciare i barbari d'Italia*. Le lagnanze e le miserie dei popoli, oppressi dagli oltremontani, avrebbero somministrati a Giulio i più giusti motivi per quest'impresa, se le sue forze fossero state proporzionate alla tenzone a cui si accingeva.

La guerra in quell'anno 1511 era stata trattata in modo che non v'era stata verun'azione strepitosa. Massimiliano, sempre consentaneo a sè medesimo, si smarriva in vasti progetti cui non era capace d'eseguire. Sebbene i veneziani fossero assai snervati, Massimiliano non aveva potuto approfittare della diversione fatta dalla Francia per rin vigorire la guerra contro di loro. Vero è ch'egli guastava il territorio friulano e che aveva già spaventosamente desolato quel confine; ma, lungi dal conquistar Treviso o Padova, cui non aveva mai voluto rinunciare, non avrebbe pure conservata Verona, senza la guardia francese mandatavi da Lodovico XII. L'imperatore erasi recato ad Innsbruck, e si proponeva ancora di andare colla sua armata fino a Roma, per ristabilire l'imperio germanico in tutte le prerogative possedute ai tempi di Carlo Magno o di Ottone il *grande*; ma le truppe dell'imperio, sopra le quali egli faceva sempre fondamento, non arrivavano mai, e le proprie non bastavano per tener testa alla repubblica di Venezia. Cadendo in tal guisa dalle più alte ed ambiziose speranze nello sgomento e risorgendone per sperare di nuovo, egli mai non si teneva

fermo nell'una o nell'altra disposizione. Talvolta dava orecchio alle esortazioni che gli venivano fatte da Ferdinando il *cattolico*, di far pace coi veneziani e colla chiesa, e di assaltare di conserva i francesi. In un momento ch'ei si trovava caduto ed afflitto d'animo egli fece dire persino a' veneziani di mandargli un inviato per trattare con lui. Il senato mandò subito ad Innsbruk Antonio Giustiniani, e fece fare in ogni chiesa solenni preghiere pel felice successo della di lui commissione; ma il volubile Massimiliano aveva prima del di lui arrivo mutato parere, onde ridusse a soli otto giorni il salvacondotto del Giustiniani e rigettò tutte le proposizioni che gli recava (1). Non erano ignoti a Lodovico XII questi voleri e disvoleri dell'imperatore, e sapeva che questo alleato, da lui pagato e soccorso, era sempre in procinto di passare nelle file de' suoi nemici (2).

Dal canto suo Giulio II appena degnavasi di contare Massimiliano fra' suoi nemici, sebbene lo avesse veduto prendere parte nella convocazione del concilio: Giulio poneva le più alte speranze nel re d'Arragona, in quello d'Inghilterra e negli svizzeri, e di già le sue pratiche presso queste tre potenze prometteangli il più favorevole successo. Massima costante della politica di Ferdinando il *cattolico* era quella di coprire la propria ambizione colla maschera della religione;

(1) P. Bembi *Hist. Ven.*, l. xi, p. 255 e 259.

(2) Fr. Guicciardini, l. x, p. 540. - Fr. Belcarri *Comun.* l. xn, p. 366.

perciò dacchè il papa erasi dichiarato alleato dei veneziani, non avea cessato mai di riprendere ipocritamente Lodovico XII dell' empietà di far guerra al capo della chiesa. Fino a quel tempo ei si era occupato intorno alle sue conquiste nell' Affrica; il suo generale, Pietro Navarra, aveva soggiogate Orano e Bugia; i re di Algeri e di Tremisene si erano dichiarati suoi feudatari, e pareva che un nuovo imperio spagnuolo sorgesse al di là dello stretto di Gibilterra (1). Ma com' ebbe notizia della disfatta di Bologna, richiamò dall' Affrica Pietro Navarra, e lo mandò nel regno di Napoli con tre mila de' suoi migliori fanti spagnuoli, per non lasciare questo regno in balia di un monarca vittorioso, che vi aveva diritti.

Enrico VIII d' Inghilterra, cedendo alle istanze di Giulio II, aveva acconsentito a fare di conserva con Ferdinando calde rimostanze a Lodovico XII intorno allo scisma ch' egli prendeva a suscitare nella chiesa, ed esortato lo avea pel bene della cristianità a mandare i cardinali ed i prelati del suo regno al concilio di Laterano, ed a permettere alla chiesa di recuperare la città di Bologna. Gonfio d' orgoglio e fidando nelle immense ricchezze lasciategli dal padre, Enrico si credeva l' arbitro dell' Europa, e risguardava tutte le istanze fattegli da questi monarchi, quali omaggi tributati alla sua possanza ed al suo ingegno.

(1) *Jo. Mariana Hist. Hispan.*, l. xxix, c. 24, p. 296. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1510, § 30, p. 82. - *P. Bizarro, Sen. Pop. q. Genuens. Hist.*, l. xviii, p. 430.

Per altro le principali sue speranze il papa riponeale negli svizzeri; e l'imprudenza di Lodovico XII era stata a lui più giovevole ancora a tale riguardo che le proprie negoziazioni. Questo monarca, sedotto dall'orgoglio, aveva di nuovo ricusato di riconciliarsi cogli svizzeri e di accrescere i loro salari. Aveva giurato di non lasciarsi taglieggiare da villani, ed aveva proibita l'esportazione de' grani dalla Francia e dalla Lombardia ne' paesi svizzeri. Credendo in tal guisa di ridurli colla carestia a ricevere da lui la legge, avevali in quella vece inaspriti e gettati nella lega del papa e dei veneziani (1).

Finalmente i disegni di Giulio II cominciavano a prendere miglior colore; ed i nemici ch'egli andava suscitando alla Francia, incoraggiati dalla loro propria unione, mostravansi inverso a lei più minacciosi. Gli ambasciatori d'Inghilterra e d'Arragona fecero congiuntamente nuove rappresentanze a Lodovico XII rispetto alla protezione da lui accordata al concilio di Pisa ed ai Bentivoglio; il re rispose loro di essere parato a persistere, purchè i cardinali del suo partito fossero di nuovo rimessi in grazia del papa, ed i Bentivoglio rimanessero nella stessa dipendenza feudale, e non più, in cui da circa un secolo erano stati tenuti i loro antenati; ma non volendo gli ambasciatori acconsentire a queste basi preliminari, all'ultimo Lodovico XII dichiarò loro, che non poteva senza scapito dell'onor suo

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 547. - *Fr. Belcarri*, l. xmi, p. 370.

recedere dalla protezione di Bologna, non altrimenti che da quella della sua propria città di Parigi (1).

Tosto che seppesi in Roma la risposta di Lodovico XII, il giorno 5 di ottobre si pubblicò solennemente nella chiesa di santa Maria del popolo la lega fermata fra il papa, il re *cattolico* ed il senato di Venezia. Dichiaravano gli alleati che gli obbetti della loro alleanza erano l'unione della chiesa, minacciata di scisma a cagione del conciliabolo di Pisa; la restituzione alla santa sede di Bologna e di ogni altro feudo, che mediatamente o immediatamente potesse appartenere, volendo indicare con queste parole lo stato di Ferrara; per ultimo la cacciata dall'Italia con una poderosa armata di chiunque s'opporrebbe a questo doppio proposto, vale a dire del re di Francia. Per mettere in piè quest'armata il papa prometteva quattrocento uomini d'arme, cinquecento cavalleggieri e sei mila fanti; la repubblica di Venezia ottocento uomini d'arme, mille cavalleggieri ed otto mila fanti; il re d'Aragona mille dugento uomini d'arme, mille cavalleggieri, e dieci mila fanti spagnuoli. Ma ponendosi che il contingente del re *cattolico* portasse troppa spesa per lui, il papa ed il senato si obbligavano a pagargli ciascheduno venti mila ducati al mese, finchè durerebbe la guerra. L'armata della lega doveva essere capitanata da don Raimondo di Cardone, catalano, vicerè di Napoli.

(1) Fr. Guicciardini, l. x, p. 549 - Fr. Belcarri, l. xiii, p. 371.

Una flotta di dodici vascelli catalani e di quattordici veneziani doveva allestirsi in pari tempo per recare la guerra sui lidi della Francia. Tutti quei paesi conquistati dai confederati, che in addietro avessero appartenuto ai veneziani, dovevano essere loro restituiti. L'imperatore ed il re d'Inghilterra potevano, ove lo desiderassero, essere accolti nell'alleanza. Il papa aveva stipulata questa riserva a favore di Massimiliano colla indeterminata speranza di scostarlo dalla Francia; ed il cardinale di Yorck, ambasciatore d' Enrico VIII, ch'era uno de' negoziatori della lega, non avendo ancora ricevute le opportune istruzioni per sottoscrivere il trattato, aveva domandata la stessa riserva a pro del suo padrone (1).

Fermata quest'alleanza, Giulio II prese a trattare con maggior rigore i prelati disubbidienti. Trascorso essendo il termine loro assegnato nel monitorio, il 24 ottobre profferì in concistoro una sentenza con cui dichiarò decaduti dalla loro dignità, e soggetti a tutte le pene dalla chiesa inflitte agli eretici ed agli scismatici, i cardinali di santa Croce, di san Malò, di Cosenza, di Bayeux. Pubblicò poi un altro monitorio contro il cardinale di Sanseverino, cui non aveva tocco fin allora, e fulminò l'interdetto e le scomuniche contro i fiorentini, che avevano permessa ne' loro stati l'adunanza di un conciliabolo scismatico (2).

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 550. - *Baynald. Ann. Eccl.*, 1511, § 66, p. 105. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 228. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xii, p. 266. - *Fran. Belcarii*, l. xiii, p. 372. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. 5, p. 305.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 551. - *Jacopo Nardi*, *Ist. Fior.*, l. v, p. 230.

Il concilio che tanto moveva all'ira il papa, era stato convocato per il primo giorno di settembre; ma a quel punto non eransi presentati a Pisa altri personaggi che un commissario dell'imperatore, uno del re di Francia ed un ecclesiastico, procuratore di alcuni prelati ed abati. Questi tre personaggi chiesero la licenza de' magistrati fiorentini, i quali dichiararono di avere ordine di non immischiarsi nelle loro operazioni. In appresso i commissari si recarono alla chiesa cattedrale, ove fecero cantare la messa dello Spirito Santo e le litanie per l'apertura del concilio; e incontanente dopo questa cerimonia tutti i preti italiani, che si trovavano a Pisa, si ritirarono dalla città per non trovarsi avvolti nell'interdetto fulminato dal papa contro tutti i luoghi in cui si adunerebbe il concilio (1).

I fiorentini avevano acconsentito alla celebrazione del concilio nella loro città di Pisa, persuasi che, procedendo in ciò d'accordo il re di Francia e l'imperatore di Germania, l'assemblea dei vescovi di queste due nazioni sarebbe abbastanza numerosa per incutere rispetto alla cristianità e timore al papa. Si trovarono però assai scontenti come videro che il concilio cominciava con tre sole persone, e tanto più quando seppero che non si era posto in cammino un solo de' prelati tedeschi, e che i ventiquattro vescovi francesi, che per ordine del re eransi partiti delle

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 547. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 264. - *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 295. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 228 - *Diario del Bonaccorsi*, p. 163.

loro diocesi, camminavano a rilente e con estrema ripugnanza. Nè il clero italiano dimostravasi meno avverso anticipatamente al concilio; di modo che ben si vedeva essere impossibile cosa che un'assemblea aperta con tali auspici acquistasse giammai qualche credito. D'altra parte le censure del papa, le minacce di confisca, la nomina del cardinale dei Medici a legato di Perugia e di Bologna, incutevano al massimo terrore alla repubblica. Per la qual cosa il 10 dicembre i decemviri della libertà e della balla inviarono il Machiavelli ai cardinali che si erano trattiene a san Donnino, ed al re di Francia, per dissuaderli dal tenere il concilio in Pisa, e richiederli di trasferirlo in altra città, se non riputavano cosa ancora più conveniente lo scioglierlo e rappacificarsi col papa (1).

Ma il Machiavelli altro non poté ottenere dal re, se non che il concilio sarebbe trasferito in un'altra città, dopo che avrebbe tenute a Pisa le prime due o tre sessioni. I quattro cardinali non ardivano recarsi e stare a Pisa senza che vi fosse per proteggerli una guarnigione francese; ed i fiorentini si mostravano difficili a ricevere tale guarnigione. All'ultimo i cardinali giunsero a Pisa con alcuni prelati il primo giorno di novembre. Vollerono adunarsi nel duomo, ma il popolo ammutinato non vi acconsentì. Recaronsi successivamente ad alcune altre chiese, che furono loro similmente chiuse; finalmente ottenne-

(1) *Istruzione data al Machiavelli dai decemviri di libertà e balla, il 10 settembre 1511. Legazioni, t. VII, p. 394-401.*

ro a stento la chiesa di san Michele per cantarvi la prima messa (1).

I cardinali ed i prelati francesi erano giunti a Pisa con una scorta di cinquanta arcieri, comandati da Odetto di Foix, signore di Lotrecco, e dal Chatillon; ma, sebbene questa guardia sufficiente fosse per adombrare i fiorentini, non era però bastante per far rispettare i prelati in Pisa, e porli in salvo da ogni insulto per parte di Roma. Il clero italiano mostravasi a' prelati smisuratamente avverso, ricusando loro tutti gli arredi delle chiese, onde non li profanassero; ed il popolo insultavali nelle vie con aspre rampogne ed ingiurie. Essi medesimi operavano contro la propria coscienza, mossi da quella deferenza verso l'autorità reale che fu così frequentemente la sola conseguenza delle libertà rivendicate dalla chiesa gallicana contro la santa sede. Desideravano pertanto che loro si appresentasse un qualche motivo di abbandonare una città, ove trovavansi così a disagio, ed approfittarono di un'occasione cui male si conveniva alla dignità della loro assemblea di badare. Essendo nata contesa il 13 di novembre tra i loro servitori ed alcuni giovani pisani a cagione di certe meretrici, gli arcieri accorsero in ajuto dei valletti, e tutto il popolo in ajuto dei giovani pisani: il Lotrecco e il Chatillon furono feriti nella mischia mentre sforzavansi di separare i combattenti, e, sebbene per le cure loro e degli ufficiali fiorentini si acquetasse il tumulto, al-

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 266-272. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 266-298. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 283. - *Fr. Belcarri*, l. XII, p. 574.

l'indomani i cardinali abbandonarono Pisa, dopo avere trasferita l'assemblea a Milano (1).

La fuga de' padri del concilio da Pisa attutò alquanto l'ira di Giulio II contro il gonfaloniere Soderini, e rallentò l'esecuzione de' progetti del pontefice per ispossessare il gonfaloniere; aggiuntocchè Pandolfo Petrucci rappresentò a Giulio che, assalendo il Soderini a forz' aperta, egli avrebbe poste a' cenni della Francia tutte le forze dei fiorentini, che di presente altro non chiedevano che di starsi neutrali. Giulio, deposto il pensiero di recare la guerra nello stato fiorentino, lasciò che avessero libero corso le pratiche del cardinale de' Medici, ch' egli aveva appostato ai confini della repubblica confidandogli il governo delle legazioni di Perugia e di Bologna (2).

I partigiani del gonfaloniere Soderini si erano amminuiti dappoich' egli aveva preso il magistrato, e si erano accresciuti quelli de' Medici in tempo del loro esilio; o fosse a motivo della naturale disposizione dei popoli di desiderare quel passato che hanno veduto colle illusioni della gioventù, e di perdere più facilmente la memoria de' mali che quella de' beni, sebbene quelli riescano loro più sensibili quando sono presenti; o fosse perchè la prudenza del gonfaloniere non era scompagnata alle volte dalla debolezza,

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 559. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 276. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 299. - *Rayn. Ann. Eccl.*, § 42, p. 99. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 103. - *Fr. Belcarri*, l. XIII, p. 374.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 556. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 296. - *Paolo Giovio*, *vita di Leone X*, l. II, p. 104.

ond' egli eccitava l'invidia senza raffrenarla col timore; o fosse finalmente perchè il cardinale dei Medici con molta accortezza e prudenza era venuto a capo di acquetare l'animosità eccitata da suo fratello Pietro. Erasi il cardinale in ogni occasione mostrato in Roma il protettore de' fiorentini, manifestando la stessa benevolenza verso coloro che avevano operato a danno della sua famiglia, come verso coloro che le si erano mantenuti addittissimi, ed ascrivendo la nimicizia di quelli agli sgraziati errori del fratello, di cui volea che la memoria rimanesse spenta colla di lui morte (1).

Il gonfaloniere, vedendo appressarsi la tempesta, non voleva tuttavia in modo alcuno, per mettere la repubblica in istato di difesa, chiedere al popolo nuove tasse, onde non accrescerne il male umore. Giudicò adunque più conveniente di far sopportare ai soli ecclesiastici le spese di una guerra suscitata dagli stessi ecclesiastici; e domandò al clero fiorentino una sovvenzione di cento mila fiorini, da pagarsi in quattro termini. Tale somma doveva poi restituirsi ai sovventori entro l'anno, se non vi era guerra colla chiesa, entro cinque, se la guerra scoppiava. Si vinse a stento presso i consigli tale provvisione; perciocchè in ogni famiglia v'era un prete, che, per difendere le proprie entrate e beneficii, facea valere le censure ecclesiastiche, e impediva i suffragi de' suoi parenti (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 549. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 230. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 371.

(2) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 268-271. - *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 297. - *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 552.

La stagione più propizia alla guerra era passata senza che accadesse verun'azione strepitosa. Il re di Francia aveva accommiatato l'esercito dopo la battaglia di Bologna, ed altro non teneva a fronte del nemico che un piccolo numero di uomini d'arme di guarnigione a Verona. I Veneziani, per non fare affronto al vecchio Lucio Malvezzi, avevano avuta la compiacenza di lasciargli capitanare le loro armate sebbene più non fosse in istato di condurle, perchè non avevano potuto indurlo a chiedere il commiato, e non volevano affliggere negli estremi suoi giorni un uomo che in altri tempi aveva ben meritato della repubblica. Il Malvezzi morì finalmente e gli fu dato per successore Gian Paolo Baghioni (1). Massimiliano si era fatto vedere ora in Innsbruck, ora a Trento, ora a Bruneck. Di là aveva negoziato colla Francia, col papa, con Venezia, minacciando pur sempre l'Italia di nuova invasione; ma, quando si credeva imminente la sua venuta, subitamente si allontanava per andare a caccia o per recarsi in un'altra città, in un'altra provincia, ove non era aspettato, e credeva dar prove di sottile politica deludendo tutti i pronostici fatti dagli altri sopra di lui (2).

Intanto le provincie veneziane e quelle del ferrarese continuavano ad essere devastate con più furore che mai. I borghi ed i castelli venivano presi e ripresi, taglieggiati e saccheggiati, quando la scampavano dal fuoco; le campagne

(1) *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xi, p. 254-257. - *Fr. Bolearii*, l. xiii, p. 369

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 560.

erano affatto spogliate, ed i contadini, ridotti alla disperazione, perivano di fame o di stenti. Massimiliano, cagione di tutti questi mali, non rinunciava ad alcuna delle sue pretese, sebbene in grado non fosse di farle valere. Egli non voleva la pace e non faceva la guerra. Per lo contrario Lodovico XII voleva la pace e faceva la guerra per un alleato che non lo assecondava e di cui giustamente diffidava. Egli dolevasi delle inutili spese che Massimiliano gli cagionava, e, siccome alquanto era proclive all'avarizia, così ricusava spesso di sostenere alcune spese, che, riducendo la guerra ad una pronta conclusione, avrebbero prodotta una reale economia. I veneziani bramavano ardentemente la pace, ma non potevano ottenerla dal volubile Massimiliano; non meno ardentemente la desiderava il duca di Ferrara, ma gliela impediva l'ostinazione del papa.

Essendo andate a vuoto tutte le negoziazioni per la pace, ed essendosi pubblicata in principio d'ottobre la lega del papa con Ferdinando, Lodovico XII ordinò al la Palisse di ragunare di nuovo l'armata francese, d'assoldare fanti e di assalire la Romagna prima che gli spagnuoli vi fossero giunti. Proponevasi di scendere egli stesso in Italia nella prossima primavera con poderosissime forze, onde finalmente obbligare i suoi nemici a fare la pace. Ma prima che a questi ordini fosse data esecuzione, la Lombardia fu spaventata dalla notizia che gli svizzeri si apparecchiavano ad una seconda invasione.

Lodovico XII non solo aveva negato agli svizzeri l'accrescimento di venti mila franchi di sa-

qualche cosa all'offerta fatta nel precedente giorno; ma non quanto bastava a soddisfare gli svizzeri, ed il trattato fu rotto; ciò nullameno, con istupore di tutta l'Italia, gli svizzeri avviaronsi nel susseguente giorno a Como e ripatriarono (1). Loro non era stato pagato il danaro che avevano chiesto per le paghe; e se il timore che loro incuteva Gastone di Foix fu, come lo suppone il Giovio, il solo motivo che gl'indusse a ritirarsi (2), non si può comprendere perchè non abbiano accettata l'ultima offerta. Vero è che altri scrivono che i capitani svizzeri furono corrotti dal danaro che Gastone loro fece segretamente pagare, e che il negoziatore di questo vergognoso contratto fu un capitano d'Alt-Sax, o di Super-Sax (3).

Per la seconda volta gli svizzeri avevano delusa la confidenza del papa e de' veneziani, che gli avevano pagati; e la loro mala fede, o la loro imperizia, undavano scemando quell'alta opinione che avevano acquistata col loro valore nelle guerre in cui con gli uomini d'arme francesi erano trovati a fronte delle armate d'altre nazioni. Per altro la breve loro invasione facea vedere in quanto pericolo fossero i francesi, coll'armata del papa e di Raimondo di Cardone in faccia, quella de' veneziani da un lato, Genova,

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 564. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 876.

(2) *Vita di Alfonso d'Este*, p. 77. - *Vita di Leon X*, l. ii, p. 110.

(3) *L'Anonimo Padovano*, presso il Muratori, *Annali d'Italia*, ad Anni. - *Mém. de Bajard*, c. xlvii, p. 217.

sempre agitata dalle pratiche del papa dall'altro, e gli svizzeri alle spalle. Lodovico XII spaventato mandò in Italia a Gastone di Foix tutte le truppe che aveva in pronto; gli ordinò di perdonare a nulla per far leva di nuovi fanti ed eccitò i fiorentini a mostrarsi fedeli alleati della Francia, ed a mandare non già tresento lance, secondo l'obbligazione portata dai trattati, ma tutte le forze che potessero riunire; ricordando loro che la causa per cui gli esortava a combattere non era meno la sua che la loro propria, poichè conoscendo essi l'odio di Giulio II e l'ambizione di Ferdinando, non potevano dubitare che questi principi non abusassero della vittoria contro di loro, sia che i fiorentini prendessero le armi, o si stessero neutrali (1).

Il gonfaloniere Soderini bene sentiva tutta la forza delle ragioni addotte dal re di Francia. Egli era convinto della verità della massima così spesso ripetuta dal Machiavelli, che il partito di mezzo è di tutti il più pernicioso, e che scontenta sempre entrambe le parti chi non si dichiara per una parte o per l'altra. Vedeva pure che, non accondiscendendo alla domanda, dopo avere offeso il papa, si offenderebbe ancora il re di Francia il quale non troverebbe che si fosse fatto abbastanza a suo pro mandandogli soltanto i soccorsi stipulati dal trattato, e che ciò non per tanto l'invio di tali ajuti sarebbe tenuto per un'ostilità da Ferdinando d'Arragona. Ma il partito

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 565. - *Fr. Belcarri*, l. XIII, p. 577.

che si opponevâ al gonfaloniere con intenzione di perderlo, s'ingrossava in tale occasione di tutti quelli che per la debolezza dell'animo erano propensi a' partiti di mezzo, e di tutti quelli che il giusto risentimento contro Lodovico XII e la casa di Francia, a motivo de' patteggiamenti relativi alla guerra di Pisa, facea diffidenti di una razza che gli aveva così lungo tempo ingannati. Perciò malgrado tutti gli sforzi del gonfaloniere, la repubblica si attenne strettamente all'esecuzione del trattato conchiuso con Lodovico XII, e mandò inoltre lo storico Francesco Guicciardini ambasciatore a Ferdinando, onde scusarsi d' avere dati questi soccorsi al di lui nemico (1).

In sul finire di dicembre l'armata spagnuola e pontificia cominciò ad avanzarsi verso la Romagna. Il vicerè, don Raimondo di Cardone, si tratteneva ad Imola per aspettare il rimanente delle sue truppe e la sua artiglieria, e intanto mandò Pietro Navarra, capitano generale della fanteria spagnuola, ad assaltare i possedimenti del duca di Ferrara in Romagna. Tutte le borgate e le fortezze che il duca possedeva al mezzodì del Po, si arresero al Navarra alla prima intima de' trombetti, tranne la bastia della Fossa Geniolo, ch' era di già stata assaltata nel precedente anno ed opportunamente dal Bajardo soccorsa. Vestidello Pagano, valoroso ufficiale del duca di Ferrara, stava in Fossa Geniolo con una guarnigione di cento cinquanta fanti; egli oppose una gagliarda

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 567. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 377.

resistenza agli assalti di Pietro Navarra fino all'ultimo giorno dell' anno, in cui la bastia fu presa d'assalto. La guarnigione fu passata a fil di spada, e Vestidello, ferito, oppresso dalla fatica e costretto ad arrendersi, fu in seguito ucciso a sangue freddo dai musulmani, che formavano in allora il grosso della fanteria spagnuola (1).

Il possedimento della bastia di Geniolo importava assaissimo al duca Alfonso per l'offesa o la difesa di Ferrara, perchè quella bastia signoreggiava la navigazione del Po. Perciò, come seppe Alfonso che il Navarro era tornato al vicerè, e che non aveva lasciati nella bastia più che dugento uomini di guarnigione, venne ad assaltarla con nove pezzi di cannone. Le muraglie della bastia erano ancora rotte dal sostenuto assedio, e gli spagnuoli non avevano avuto tempo di riparare tutte le brecce; di modo che Alfonso la prese d'assalto lo stesso giorno; ma egli riportò una ferita nel capo, ed i suoi soldati, per vendicar lui e lo sventurato Vestidello, uccisero il capitano e tutta la guarnigione senza lasciare in vita un solo uomo che portasse al papa la notizia della rotta. Tutti questi piccoli fatti vennero celebrati nel poema dell'Ariosto, dal che ottennero classica rinomanza: essi accadevano a veggente del poeta, erano il principale titolo della gloria del di lui padrone, onde non è maraviglia ch'ei gli abbia cantati ne' suoi versi (2).

(1) Ariosto, *Orl. Fur.*, c. III, stanza 14 e canto XLII, st. 5. - Fr. Guicciardini, l. x, p. 568. - P. Bembi, l. xii, p. 272. - P. Giovio, *Vita di Alfonso*, p. 71. - Fran. Belcarri, l. xiii, p. 377. - Muratori, *Ann. d'Italia*, ad An. 1503.

(2) Ariosto, *Orl. Fur.*, cant. III, st. 54 e XLII; st. 5.

Frattanto l'armata del re di Spagna e del papa erasi riunita in Imola, e di tali forze risultava che da molto tempo non erasene veduta altra più formidabile. Vi si contavano al soldo di Ferdinando mille uomini d'arme, ottocento cavalleggieri di quei che gli spagnuoli chiamavano *ginetti*, ad esempio de' mori, ed otto mila fanti spagnuoli. Fabrizio Colonna militava sotto il vicere col titolo di governatore generale; Prospero Colonna aveva ricusato di militarvi, perciocchè sdegnava di stare sotto il comando di un altro. Lo stesso orgoglio aveva ritratto il duca d'Urbino dall'accettare il comando dell'armata pontificia, la quale doveva essere sottoposta ancor essa agli ordini di Raimondo di Cardone; il duca di Termini, che Giulio II aveva voluto surrogargli, era di fresco morto a Cività Castellana, ed era perciò il cardinale legato, Giovanni de' Medici, che comandava l'armata del papa; avendo sotto i suoi ordini Marc'Antonio Colonna, Giovanni Vitelli, Malatesta Baglioni e Raffaello dei Pazzi, con ottocento uomini d'arme, ottocento cavalleggieri ed otto mila fanti (1).

Il più ardente desiderio di Giulio II era quello di ricuperare Bologna, e l'esercito unito cominciò la campagna coll'assedio di quella città. Si accampò esso il 26 di gennajo del 1512 sul terreno, coperto di neve, tra la montagna e la via maggiore che va da Bologna in Romagna. Fabri-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 568. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 231. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 105. - *Fr. Belcarii*, l. XIII, p. 378. - *Jo. Marianae Hist. Hisp.*, l. XXX, c. VI, p. 307.

zio Colonna venne intanto colla vanguardia, composta di settecento uomini d'arme, di cinquecento cavalleggieri e di sei mila fanti, ad appostarsi sulla strada di Lombardia tra Bologna e il ponte del Reno, occupando nello stesso tempo a sinistra le eminenze di san Michele in Bosco e di santa Maria del Monte. Gli assediati cominciarono subito a sviare i canali che conducono le acque del Reno e della Savenna nelle fosse di Bologna, ed a formare le spianate intorno alla città per appostarvi le batterie (1).

Odetto di Foix, signore di Lotrecco, ed Ivone d'Allegre avevano il comando della guarnigione francese di Bologna, composta di dugento lance francesi e di due mila fanti tedeschi. I quattro fratelli Bentivoglio avevano dal canto loro armati tutti i loro partigiani. Pure le antiche fortificazioni di Bologna, che non si era potuto, per diffalta di tempo, fiancheggiare con nuove opere, non sembravano tali da potere lungamente resistere all'artiglieria: troppo vasto era il giro delle mura, il popolo atterrito, e molti de' principali fra' nobili erano ai Bentivoglio sospetti (2).

Vero è che l'espugnazione di Bologna non presentava minori difficoltà che la difesa. Gli assediati avevano avuto avviso che Gastone di Foix era giunto a Finale, a metà strada tra la Miran-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 368. - *Jo. Marianae de reb. Hispan.*, l. xxx, c. vii, p. 308. - *Fran. Belcarii*, l. xiii, p. 378.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 569. - *Mém. de Fleurangés*, t. xvi, p. 85. - *Observations sur ces mémoires*, p. 343. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, p. 106.

dola e Ferrara, distante per una breve giornata di cammino da Bologna; che la sua armata era di già ragguardevole assai, e che andava sempre ingrossandosi con nuove truppe. Non potevasi in tanta vicinanza lasciare l'antiguardo di Fabrizio Colonna al di là di Bologna, mentre che il rimanente dell'armata trovavasi dall'altro lato; conveniva dunque o richiamar l'avanguardia all'accampamento generale, o andare a raggiungerla: nel primo caso lasciavasi la città aperta ai soccorsi che cercherebbero d'introdurvi i francesi; nel secondo l'intera armata sarebbe stata esposta a mancare di vittovaglie. E se, come consigliava Pietro Navarro, si ordinava a tutti i soldati di provvedersi di viveri per cinque giorni, si correva rischio ancora che Bologna resistesse più a lungo, o che l'armata, costretta a ritirarsi, provasse, passando in allora sotto le mura della città, tutti gl'inconvenienti ch'erano riusciti così fatali nella rotta di Casalecchio. D. Raimondo di Cardone, incerto fra questi due partiti, non ardiva appostare in batteria le grosse artiglierie; temendo di non avere tempo di ritirarle se Gastone di Foix veniva a dargli battaglia. D'altra parte il cardinale de' Medici, che non conosceva il mestiere della guerra, non sapendo persuadersi di tutte queste difficoltà, lo andava caldamente eccitando a cominciare l'espugnazione di Bologna, e ciò con tanta insistenza che i guerrieri spagnuoli n'erano offesi (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 571. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 379.

Finalmente il Cardone, avvisato che Gastone di Foix aveva preso a sottomettere Cento, la Pieve ed altri castelli bolognesi dalla parte di Ferrara, mentre si andava ragunando la sua armata, pensò che avrebbe tempo di stringere l'assedio di Bologna; e fece appuntare le batterie verso porta a santo Stefano, che conduce in Toscana, avvicinandosi alla sua vanguardia. In breve tempo fu aperta nelle mura una breccia di più di cento braccia di lunghezza, e la torre della porta fu talmente danneggiata, che gli assediati furono costretti ad abbandonarla. Dopo ciò si sarebbe potuto dare l'assalto con qualche speranza di prospero successo; ma Pietro Navarro volle che si aspettasse lo scoppio di una mina ch'egli faceva scavare sotto la cappella del Barracano, onde assaltare ad un tempo la città da due parti. Intanto il Nemurs, informato del pericolo di Bologna, vi mandò cent'ottanta lance e mille fanti di soccorso (1).

La mina apparecchiata da Pietro Navarro era terminata; egli vi appiccò il fuoco; ma non ne avvenne lo sperato effetto: il muro non crollò, e la piccola cappella rimase al suo luogo. Pretesero gli assalitori di avere veduto nel momento dello scoppio la piccola cappella alzata in aria, la città aperta, ed i soldati ordinati in battaglia entro la medesima; ma che, ricadendo nello stesso luogo in un solo masso, la cappella aveva riempita appuntino la breccia da prima aperta. Si prestò fede assai facilmente a coloro che preten-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 572.

devano di avere veduto questo miracolo frammezzo a un denso fumo in un istante di terrore e di pericolo; non si domandò punto al capitano Brisson, banderale del maresciallo di Fleuranges, che difendeva quella stessa cappella, in qual modo ei non si fosse addato del prodigio: ed il piccolo santuario si trasformò in un tempio colle offerte dei devoti (1).

A questo miracoloso avvenimento tenne dietro un altro, che non pare meno incredibile. Gli assediati, informati dei soccorsi che il Nemurs aveva introdotti in Bologna, supposero ch'egli avesse deposto il pensiero di avvicinarsi coll'armata alla città, e diventarono più trascurati a battere la campagna. Frattanto il Nemurs era ravvisato della necessità di rispingere gli spagnuoli prima che si avanzassero i veneziani, onde non avere addosso nello stesso tempo le due armate; perciò era partito da Finale la notte del 4 al 5 di febbrajo, con mille trecento lance, sei mila fanti tedeschi, ed otto mila tra francesi ed italiani, per entrare in Bologna. Egli era stato cammin facendo continuamente accompagnato da un vento e da una neve terribili, e non aveva trovato in verun luogo, presso i molti canali che avea dovuto attraversare, nè guardie, nè scolte; verun contadino per la malvagità del tempo era uscito di casa per portarne notizia al nemico; e due ore prima di notte il Nemurs era entrato in Bologna senza

(1) Fr. Guicciardini, l. x, p. 573. - *Mémoir. du maréchal de Fleuranges*, t. xvi, p. 85. - La narrazione del Guicciardini fu copiata da Paolo Giovio, *Vita di Leon X*, p. 108, e dal Belcario, l. xiii, p. 380.

aver abbassata una lancia. Egli si era a bella prima determinato ad assaltare gli spagnuoli la mattina del susseguente giorno 6 di febbrajo; ma perchè non dubitava che il nemico non fosse informato della di lui venuta, e non isperava di sopraprenderlo, facilmente si accomodò al parere di coloro che lo consigliavano di dare un giorno di riposo alle sue truppe dopo quel fatuosissimo e stentato cammino. Ad ogni modo Raimondo di Cardone non ebbe avviso della venuta del Nemurs nè lo stesso giorno, nè all'indomani prima del mezzodì. Come gliene fu dato avviso da un cavalleggiere, fatto prigioniero dalle sue truppe, egli giudicò subito necessario di ritirarsi. Nella notte del 6 al 7 di febbrajo fece levare i cannoni dalle batterie, e la seguente mattina, appena fatto giorno, si recò ad Imola, lasciando il fiore delle sue truppe in coda dell'armata per respingere gli assalti dei francesi (1).

Ma il Nemurs, mentre faceva levare l'assedio di Bologna, stava in ansietà gravissima per rispetto a Brescia. In questa città ed in tutte quelle della Lombardia veneta il governo francese era esecrato; i contadini erano addittissimi alla repubblica; l'armata veneziana s'avvicinava ai confini, ed era capitanata dal provveditore Andrea Gritti, il quale alla politica di un senatore veneziano aggiungeva l'attività di un generale. E i timori del Nemurs non indugiarono mol-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 575. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 231. - *P. Bembo*, l. xii, p. 275. - *P. Giovio*, *Vita di Leone X*, l. ii, p. 111, - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 380. - *Jo. Marianae de rebus Hisp.* l. xxx, c. vii, p. 309.

to ad avverarsi; il 3 di febbrajo, due giorni prima dell'ingresso dell'armata francese in Bologna, Andrea Gritti erasi impadronito di Brescia, ed aveva assediata la fortezza (1).

I francesi, credendo di tener meglio Brescia ubbidiente col rigore, avevano fatto decapitare il conte Giovan Maria Martinengo; avevano mandati in Francia, come ostaggi, molti altri gentiluomini, ed in una contesa, accaduta tra il conte Gambara ed il conte Luigi Avogaro, avevano data a dividere contro l'Avogaro tanta parzialità che questi aveva giurato di trarne vendetta (2).

L'Avogaro scrisse al consiglio dei dieci a Venezia per offrirgli il suo ajuto e quello di un numeroso partito, onde ricondurre la sua patria sotto l'autorità della repubblica. Egli erasi trattenuto in Brescia per dare esecuzione alla trama che aveva formata; ma al primo avvicinarsi di Andrea Gritti, la moglie di uno dei congiurati, amica del comandante della fortezza, rivelò a questi la congiura: l'Avogaro appena ebbe tempo di fuggire, e se un momento indugiava era arrestato per ordine del comandante. Intanto il Gritti erasi incamminato verso Brescia con trecento uomini d'arme, mille trecento cavalleggeri, e tre mila fanti: aveva passato l'Adige ad Alberé presso Legnago, ed il Mincio tra Goito e Valleggio, e si era presentato nel prefisso giorno alla porta che doveva essergli aperta dal conte Avogaro; ma la fuga dell'Avogaro e la scoperta

(1) *F. Guicciardini*, l. x, p. 574.

(2) *Mém. du chev. Bayard*, c. XLVIII, p. 230.

della trama di lui resero vano il tentativo. Intanto il figliuolo dell'Avogaro venne dai francesi posto in prigione (1).

Questa stessa sventura accrebbe l'attività del conte Avogaro e il suo desiderio di vendetta. Egli si recò nelle valli Trompia e Sabbia, poste tra' fiumi Mella e Chiesa, chiamò alle armi tutti i montanari e gli abitanti delle rive del lago di Garda, ed il giorno 3 di febbrajo ritornò all'assalto di Brescia di conserva con Andrea Gritti. Or mentre i francesi erano intenti a respingere l'assalto dato dal Gritti ad una delle porte, una banda di contadini, rotta la grata che chiude il canale del ruscello, detto Garzetta, là dove questo ruscello sbocca fuori dalla città, entrò nelle mura per quel buco. Bentosto in tutte le contrade si udì gridare: san Marco! san Marco! ed il signore di Lude, che aveva il comando della guarnigione di Brescia, i suoi soldati e i gentiluomini additti al partito francese si ripararono nella ròcca; le loro case furono dal popolo saccheggiate, come pure le bagaglie della guarnigione; molti francesi che si trovarono sparsi per le strade vennero uccisi e fu attorato il palazzo del conte Gambara, rivale dell'Avogaro (2).

Alla sollevazione di Brescia tenne dietro subito quella di tutte le terre che i francesi avevano occupate nel territorio della repubblica. Bergamo alzò lo stendardo di san Marco, e la guarnigio-

(1) *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xiii, p. 272.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 574. - *Mém. du chev. Bayard*, c. xlviii, p. 231. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xii, p. 273. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 381.

ne francese si ritirò ne' due castelli che signoreggiavano la città: Orci Vecchi, Orci Nuovi, Pontevico e tutti i castelli bresciani e bergamaschi aprirono le loro porte ad Andréa Gritti. Cremona e Crema aspettavano ansiosamente che questi si avvicinasse; ma i veneziani, che festeggiarono queste conquiste con somma esultanza e nominarono subito i governatori per tutte le città e terre che avevano ricuperate, non adoperarono con pari diligenza nello spedir loro i necessari soccorsi. Per altro ordinarono a Giovan Paolo Baglioni di far avanzare la sua armata per assediare il Gritti, e per assallare la cittadella di Brescia, le di cui mura erano di già mezzo aperte, e in cui il de Lude e il capitano de' baschi Herigoye trovavansi rinchiusi con poche vittovaglie (1).

All'indomani della ritirata degli spagnuoli, Gastone di Foix ricevette a Bologna il messaggio con cui il de Lude significavagli la perdita di Brescia e gli chiedeva pronti soccorsi. Egli lasciò trecento lance e quattro mila fanti nella città che aveva liberata, e ripartì subito col rimanente dell'armata, che fece camminare con una sollecitudine fin allora ignota. Per accorciare la via e giugnere più dirittamente attraverso il mantovano, senza chiederne licenza al marchese, se non dopo essere di già entrato nel di lui territorio; tre miglia stante da Isola della Scala soprapprese Gian Paolo Baglioni, che non so-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 575. - *Mém. de Bayard*, c. XLVIII, p. 233. *P. Bembi*, l. XII, p. 274.

spettava che i nemici fossero così vicini, e che non sapeva adoperare con tanta prontezza. Gastone assaltò incontanente coi pochi uomini d'arme che aveva intoruo il Baglioni, il quale sostenne il primo urto assai valorosamente; ma l'armata francese andava sempre ingrossando, ed il Baglioni fu costretto a fuggire dopo avere perduta molta gente. Il Nemurs dopo di ciò proseguì il suo viaggio, e giunse dinanzi a Brescia il nono giorno dopo la sua partenza da Bologna (1).

La porta esterna ossia del soccorso del castello di Brescia era aperta all'armata francese; la porta interna, che dava in città, non era per anco chiusa se non da un terrapieno innalzato in fretta da Andrea Gritti, ma difeso da otto mila uomini di buone truppe. Il Nemurs fece far loro l'intima di arrendere la città, loro promettendo salve le persone e gli averi. Risposero queste che la città apparteneva ai veneziani, e che speravano, coll'ajuto di san Marco, di potergliela conservare. All'indomani, 19 di febbraio, giorno del giovedì grasso, i francesi in su lo spuntare dell'aurora scesero dal castello nella corte. « Tut-
» ta l'armata del re di Francia, dice il leale
» servitore, non contava allora più di dodici mi-
» la combattenti; ma non eravi da che dire sul

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 575. - *Mém. de Bayard* c. XLIX, p. 235-239. - *Fleuranges*, t. XVI, p. 87. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 232. - *P. Bembo*, l. XII, p. 275. - *P. Giovio, Vita di Leone X*, l. II, p. 113. - *Fr. Belcarii*, l. XII, p. 381.

« poco numero, perchè era tutto fiore di cavalleria (1) ».

Il capitano Bajardo, avendo chiesto per sè l'onore d'essere mandato il primo contro i nemici, si pose alla testa della colonna francese: colla sua compagnia di cento cinquanta uomini d'arme, che aveva fatti smontare da cavallo; stavano a' suoi fianchi i capitani Molart ed Herigoye coi loro fanti baschi; venivano in appresso due mila lanzichinecchi del capitano Jacob, ed in ultimo circa settemila fanti francesi sotto i capitani Bonnet, Maugiron ed il bastardo di Cleves. Veniva da ultimo il duca Gastone di Nemurs co'suoi uomini d'arme, ch'eran pure smontati da cavallo, e con Luigi di Brezé, gran siniscalco di Normandia, coi cento gentiluomini della casa del re. Ivone d'Allegre era stato lasciato fuori di città con trecento uomini d'arme a cavallo onde custodire la porta di san Giovanni, la sola che i bresciani non avessero murata (2).

Il terreno era sdruciolevole a motivo di una minuta pioggia che cadeva, e gli uomini d'arme coperti delle loro pesanti armature, colle quali non erano usi a camminare a piedi, sdruciolavano frequentemente; tanto nello scendere dal castello, che nel salire sul bastione con cui il Gritti aveva chiusa la città. Il duca di Nemurs diede a tutti l'esempio di levarsi le scarpe, per

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. I, p. 240.

(2) *Mém. de Bayard*, p. 241. - *Mémoires de Fleuryanges*, t. XVI, p. 82. - *P. Bembi Hist. Veneta*, l. XII, p. 275. - *P. Giovio, Vita di Leon.*, X, l. II, p. 115. - *Fr. Belcarri*, l. XIII, p. 382.

stare più fermo in piedi, e la cavalleria francese era ancora assuefatta abbastanza a' più duri esercizi per camminare a piedi ignudi con passo più sicuro (1). Furioso fu l'assalto; ostinata la resistenza; finalmente il Bajardo superò il primo il bastione; ma l'ebbe appena oltrepassato, che fu colto nella parte superiore della coscia da un così fiero colpo di picca, che l'arme si ruppe, ed il ferro e il capo dell'asta rimasero nella ferita. « Ben pensò, al dolore che sentì, di essete » mortalmente ferito, e voltosi al signore di Mc- » lart, gli disse: camerata, fate avanzare le vo- » stre genti; la città è presa; per me altro non » posso fare, perchè io sono morto ». Due de' suoi arcieri, staccata una porta, ve lo posero sopra, e lo portarono in una delle più appariscenti case della città, cui la presenza del cavaliere salvò poscia dal sacco (2).

La caduta del cavaliere senza paura e senza taccia aveva destato ne' soldati francesi che lo seguivano un' accesa brama di vendicarlo. I ripari erano stati superati, ed i veneziani inseguiti si erano ritirati fino al palazzo del capitano di giustizia nella piazza del Broletto. Subito dopo di loro vi giunsero i francesi, e la battaglia ricominciò con maggiore accanimento che mai. Gli abitanti non si sgomentavano, e facevano piovere dalle finestre e dai tetti pietre, tegole, tizzoni accesi ed acqua bollente sopra gli assalitori. La truppa veneziana diede sulla piazza del Broletto

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. L, p. 245.

(2) *Ivi*, p. 247.

una seconda battaglia non meno ostinata di quella sostenuta sui bastioni; ma essa venne di nuovo respinta, e dopo ciò più non trovò rifugio. I vincitori l'inseguivano da via in via e ne facevano orrendo scempio. Il Gritti e l'Avogaro speravano tuttavia di fuggire per la porta di san Giovanni; ma appena avean fatto abbassare il ponte levatojo, che Ivone d'Allegre balzovvi sopra e li assaltò da fronte, mentre che avevano il Nemure alle spalle. Ambidue furono fatti prigionieri, e niuno de'loro soldati ebbe salva la vita. La strage continuò sempre finchè durò la resistenza in qualche lato; onde gli storici più moderati annoverano in quel fatto sette od otto mila morti, i comentari del Bajardo ventidue mila, e quelli del Fleuranges quaranta mila (1).

Non si cominciò il saccheggio se non finita la strage; ma l'avidità de' soldati non fu minore della loro ferocia. Non contenti di rubare perfino le suppellettili delle case, e tutto ciò che aveva qualche valore, imprigionavano gli abitanti, e gli sforzavano coi tormenti a palesare in qual luogo avessero nascoste parte delle loro ricchezze. Spesse volte, quando non potevano ridarli a manifestare il segreto o quando sospettavano che quegli sventurati non avessero appalesata ogni cosa, li facevano perire fra' tormenti. Tutto ciò ch'era stato deposto nelle chiese e ne' monisteri diventò preda de' soldati; le donne più illustri, e le stesse

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 577. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, f. 281. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 233, il quale assicura che si contarono quindici mila morti. - *Mém. de Bayard*, c. xi, p. 254. - *Mém. de Fleuranges*, p. 88.

vergini sacrate non andarono salve dalle ultime violenze. Il Bajardo difese da ogni insulto la signora che lo aveva accolto nella sua casa, e le due di lei figliuole, ma l'alta loro riconoscenza inverso a lui dimostra quanto quest'atto di generosità sembrato fosse rara cosa. Per due interi giorni i soldati inferocirono, uccisero, violarono, tormentarono, distrussero. Finalmente Gastone di Foix pose termine al saccheggio, e fece uscire le sue truppe dalla città; ma fece decapitare sulla pubblica piazza il conte Avogaro, e poco dopo i di lui due figliuoli. Si vuole che le ricchezze predate in Brescia fossero del valente di trecento milioni di scudi, e fu osservato che i vincitori scontarono appunto per quelle tante ricchezze il fio delle crudeltà con cui avevano bruttata la presa di quella città. « Certo è più di tutto; dice il leal » servitore di Bajardo, che la presa di Brescia » fu in Italia la ruina de'francesi; imperciocchè » avevano essi tanto guadagnato in questa città » di Brescia, che la maggior parte tornarono in » Francia e abbandonarono la guerra, e sareb- » bero pure stati utili nella giornata di Ravenna, » siccome voi intenderete tra poco » (1).

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. L, p. 245-258. - *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 577. - *P. Bembo*, l. xii, p. 276. - *Anon. Padov. MS. presso il Muratori*, *An. d'Ital.*, ad an. 1512. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 281-283. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 233. - *P. Giovio*, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 78. - *Vita di Leon X*, l. ii, p. 115. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 382. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. viii, p. 310. - *Arnoldi Ferronii*, l. iv, p. 71.

CAPITOLO CIX

Battaglia di Ravenna ; morte di Gastone di Foix e indebolimento dell' armata francese ; Giulio II si ostina a ricusare la pace ; dissimulazione di Massimiliano ; collera degli svizzeri ; questi si uniscono ai veneziani e scacciano i francesi d' Italia.

(1512) **T**RA' maggiori mali cagionati dalla vemenza delle passioni popolari , quello si annovera di distruggere nel cuore umano le primitive nozioni del giusto e dell'ingiusto, di confondere quello che è onesto con quello che è turpe. Quando si fa riposato giudizio dei diportamenti dei partiti e dei loro corifei uom si maraviglia e duolsi dell'umana natura in veggendo interi popoli applaudire ad azioni che muovono a sdegno, personaggi chiari ed illustri per le loro belle doti bruttarsi senza rimorso con atti di ferocia e di perfidia tali che oltraggiano l'umanità. Si vorrebbe quasi a tal vista dubitare dell'universale potere della coscienza, primaria legge della nostra esistenza, se non si risguardasse alla prepotente influenza, che gli altrui giudizi esercitano sopra di noi. L'amore del bello e del giusto è dato ad ogni uomo; ma la conoscenza di ciò che

è bello, di ciò che è giusto non è pronta in ognuno abbastanza per antivenire gli ammaestramenti altrui. La lentezza della mente dell'uomo, e più di tutto la sua infingardaggine, il recano a lasciarsi guidare dalla pubblica opinione; e il più delle volte dall'universale consenso è segnata quella linea morale, che ognuno da sé solo avrebbe saputo a stento determinare. E per tal modo la coscienza diventò quasi sempre l'eco della voce popolare; ed anche l'uomo d'alto intelletto, non bastandogli il tempo da esaminare partitamente tutte le quistioni della morale, abbraccia per lo più il giudizio suggeritogli da altri, credendo pure ubbidire alle affezioni od alle ripugnanze innate in ogni cuore onesto.

Ma quando lo spirito di parte, impodestandosi d'una società, la divide in due, ognuna delle parti ammette una credenza, la quale per coloro che seguono quel dato vessillo, appresentasi con tutti i caratteri della pubblica opinione, e diventa in vece di lei la moderatrice ed il supplimento della coscienza individuale. La violenza dello spirito di parte si appiglia quasi sempre a quistioni morali decise da' pregiudizi, e intorno alle quali rimane in sospenso la ragione. Tali sono l'origine della podestà e la di lei legittimità, i doveri de'sudditi, i diritti de' cittadini, la fedeltà che quelli credono dovuta al loro monarca e che questi credono di potere pretendere dal loro governo. La disamina di ognuna di tali quistioni, da cui puonno dipendere i diportamenti dell'uomo d'onore, nelle più importanti occa-

sioni, è sì scabrosa eh'ella atterrisce: ma gli uomini di partito non si curano di fare tale disamina; essi adottano il pro e il contro con una cieca fede, che poi risguardano come il loro sentimento morale, come la voce della loro coscienza; accusano di malvagità coloro che hanno abbracciato il contrario sistema, e, veggendo consentire con loro tutti quelli con cui solamente conversano, disprezzano tutti i loro avversari e li tengono per colpevoli. Il solo filosofo conosce quanto difficile sia lo stabilire de' principii nelle astratte quistioni della politica, e sotto quanti diversi aspetti esse appresentinsi ai più svegliati ingegni: epperchè ancora egli comprende tutte le opinioni, dà luogo a tutte le scuse, ed altro non ravvisa nelle politiche dissensioni che vincitori e vinti.

Il conte Luigi Avogaro e i molti suoi partigiani, da lui tratti nella ribellione, potevano giustificare la loro causa con tutti i nomi tra gli uomini più sacri. L'Avogaro, imprendendo a ristabilire nella sua patria quella stessa autorità della repubblica veneta, sotto la quale egli era nato e sotto la quale vissuto era suo padre, ben potea dire d'impugnare le armi per la difesa di quello che gli uomini acconsentono a chiamare legittima podestà; ei combatteva nello stesso tempo a pro della libertà, che l'Italia credeva esistesse nel governo repubblicano di Venezia; combatteva per l'indipendenza italiana contro il giogo d'una nazione straniera; finalmente combatteva per la religione e per la chiesa, perciocchè il papa aveva abbracciata la difesa di

Venezia, ed i suoi avversari erano infamati col nome di scismatici. Pure uno degli eroi della Francia, che tale fu Gastone di Foix, condannò l'Avogaro coi due di lui figliuoli al supplizio; tentò d'infamarlo col nome di traditore; non credette di spegnerlo per politica, ma di farlo perire per giustizia, e volle egli stesso assistere al di lui supplizio, mostrando di gloriarsene. Un poeta francese, risguardando l'Avogaro come un infame, non si fece scrupolo di calunniarlo con perfide supposizioni; e quanto più è scarso in Francia il numero delle tragedie storiche, tanto più gagliarda è la sfavorevole prevenzione popolare contro l'Avogaro a motivo dell'odiosa parte assegnatagli dal Du Belloy (1). Che più? Gli storici francesi, lungi dall'arrossire pei loro maggiori della carneficina di Brescia, si compiacquero nell'esagerarne le conseguenze, e nell'encomiare quelle gesta gloriose di Lodovico XII, il padre del popolo, e del Nemurs, l'idolo dell'armata; e sparsero lo spregio sopra coloro che erano stati vinti dai loro compatriotti, senza tener conto de' nobili sentimenti per cui i vinti avevano impugnate le armi.

La riputazione ed il carattere di Gastone di Foix, duca di Nemurs, sono altri esempi dell'influenza dei pregiudizi di partito. Questo principe, nato il 10 dicembre del 1489, e che di

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 577. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 115. - *Gaston et Bayard, Tragedie de Du Belloy*, 1771.

poco era entrato nel suo ventesimo terzo anno, ove si debba giudicare dalla sua gloria, è uno de' più grandi uomini cui la Francia abbia prodotti; ove poi si disaminino le sue azioni, egli appare uno de' più feroci condottieri d'esercito. Nel fervore della battaglia, egli aizzava continuamente i suoi soldati alla strage e assai di rado dava quartiere ai nemici: niun altro capitano trattò con maggiore crudeltà i popoli delle città conquistate, o taglieggiolli più aspramente: nel suo campo, in cui per la negligenza del signor di Chaumont era venuta meno la disciplina, egli represses la licenza con tale e sì costante severità e con sì inflessibile rigore che niun altro generale fu più rigido e immite; per ultimo niuno facea minor conto di lui della vita dei soldati, cui trascinava con seco rapidissimamente per le alte nevi e per paludi, e facea serenare le intere notti a cielo aperto in mezzo ai ghiacci del più algente inverno.

Ma un generale, più ancora che un uom di stato, è l'opera del suo secolo e di quel possente pregiudizio che di tanta gloria corona le guerriere fortunate imprese. È cosa ingiusta chieder conto ad un sol uomo d'un'opinione popolare, cui forse ognuno di noi ha contribuito. Gli applausi che i più deboli tributarono in ogni tempo ai forti, quell'entusiasmo da cui il più timido sesso è tratto ad ammirare il valore, quella corona di gloria onde i poeti cinsero la fronte de' vincitori, furono altrettante offese fatte all'umanità. La pubblica opinione si compiacque d'inebbriare i guerrieri per iscatenarli poscia con-

tro la società; ella riserbò tutti i suoi allori per le loro vittorie, senza farsi rendere conto da loro nè de' motivi delle guerre, nè de' mezzi adoperati per vincere; ed essa sola accagionare si debbe della formidabile frenesia de' conquistatori. Questi altro non sono che quello che il mondo li fa essere; e Gastone di Foix, che, facendo ragione della breve di lui vita, è uno forse di coloro che recarono maggior danno all'umanità, per l'altezza dell'animo e per l'ingegno singolare, era meritevole della stima in che fu tenuto.

Gastone di Foix, che di ventidue anni aveva ottenuto l'importantissimo comando della Lombardia, aveva date nella sua prima gioventù tali prove di guerriera perizia, che pochi vecchi guerrieri lo pareggiarono. Accerchiato da tanti nemici, tutti pericolosi del pari, egli aveva nel cuore dell'inverno fatto testa a tutti, l'nn dopo l'altro, colla stessa armata; e sempre gli aveva sopraggiunti in piena sicurtà e in tempo ch'ei supponevano ch'egli stesse a fronte di altre armate. Dal mese di novembre in poi aveva stancheggiati gli svizzeri scesi in Lombardia, e forzati a rientrare nelle loro montagne; aveva costretta l'armata del re di Spagna e del papa a levare l'assedio di Bologna ed a ritirarsi in Romagna; aveva rotto Gian Paolo Baglioni coi veneziani tra l'Adige ed il Mincio, e finalmente aveva ripresa Brescia, distruggendovi l'armata del Gritti e dell'Avogaro. Dopo quest'ultima vittoria Gastone davasi in preda alle voluttà e non ad altro pareva pensare che alle feste del carnovale;

ma frattanto la sua armata era in cammino, ed apparecchiavasi a nuove intraprese; e per trarlo da questo apparente divagamento non abbisognavano al certo i messaggieri che mandògli l'un dopo l'altro Lodovico XII, per incalzarlo a correre alla battaglia (1).

Lodovico XII vedeva finalmente addensarsi sul proprio capo la tempesta che Giulio II da tanto tempo andava preparando. Aveva Ferdinando saputo giovare dell'autorità di cui godeva appo il re d'Inghilterra, suo genero, per indurlo a fermare con lui un'alleanza, il di cui oggetto manifesto era quello di far recuperare all'Inghilterra il possedimento della Guienna: ma l'occulto scopo di essa, propostosi da Ferdinando, era quello di approfittare della guerra per riconquistare egli stesso la Navarra. Codest'alleanza fu fermata in Londra il 17 novembre 1511. Giovanni d'Albret, re di Navarra, seguiva ciecamente tutti i voleri del re di Francia: per far cosa grata a Lodovico XII egli aveva riconosciuto il concilio di Pisa, ed era perciò colpito dalle scomuniche fulminate contro i fautori di Lodovico. Ferdinando non credeva aver d'uopo di verun altro pretesto per invadere la Navarra; ma abbisognava intanto di un alleato che rendesse necessari altrove i soccorsi che avrebbe potuto dare al re Giovanni la Francia. Al quale fine appunto Ferdinando indusse Enrico VIII ad assalire la Guienna, promettendogli un soccorso di

(1) *Jo. Marianae de reb. Hisp.* l. xxx, c. viii, p. 310. - *Mém. du chev. Bayard*, c. I, p. 256.

cinquecento uomini d'arme, mille cinquecento cavalleggieri e quattro mila fanti (1).

Enrico VIII tenne per qualche tempo segreto il trattato che sottoscritto aveva con Ferdinando; negò a Lodovico XII, il quale ne aveva avuto qualche sentore, che questo trattato esistesse, e il 9 di dicembre toccò ancora l'ultimo pagamento de' sussidi che il re di Francia aveva promesso di dargli pel mantenimento della pace (2). Ma apertosi il parlamento, il 4 febbraio 1512, Enrico appalesò a quell'assemblea il suo progetto di assaltare la Francia, per isciogliere il concilio di Pisa, e far restituire Bologna alla chiesa, e ottenne considerabili sussidi per agevolarne l'esecuzione (3). Questi progetti parevano pure affatto estranii alle cose ed agli interessi dell'Inghilterra; ma una nave del papa, la prima che spiegasse bandiera pontificia nelle acque del Tamigi, giunse a Londra, carica di vini greci e di frutta del mezzogiorno, che il papa mandava in dono ai prelati, ai baroni ed ai deputati della camera dei comuni, e questo nuovo ed inaudito onore sedusse non meno gl'inglesi che il loro re; cosicchè tutta la nazione imprese con entusiasmo una guerra senza motivo (4).

Lodovico XII era minacciato dagl'inglesi dal

(1) *Rymer, Foedera et Conventiones*, t. XIII, p. 311. - *Rapin de Thoyras, Hist. d'Angleterre*, l. XV, t. VI, p. 41.

(2) *Rymer, Foedera et Conv.*, t. XIII, p. 310.

(3) *Rapin de Thoyras*, l. XV, p. 44. - *Hume's History of England*, c. XXVII, t. V, p. 112.

(4) *Fr. Guicciardini*, l. X, p. 578. - *Fr. Belcarri*, l. XIII, p. 383.

lato del mare, da Ferdinando dal lato de' Pirènci, e dagli svizzeri ne' confini della Borgogna o in Italia. Nella quale ultima contrada il papa, il vicerè di Napoli ed i veneziani minacciavano di nuovo il suo luogotenente, il duca di Nemurs, mentre che Massimiliano, il solo alleato che rimanesse alla Francia, a pro del quale il re Lodovico erasi fin allora esaurito di uomini e di denaro, non solo non lo assecondava, ma inoltre davagli motivo di temere che ad ogni istante non s'accostasse a' nemici. Massimiliano aveva nuovamente promessa a Lodovico la sua amicizia, ma aveva accompagnate quelle profferte con sì esorbitanti domande, con lagnanze tanto ingiuste e ridicole, che ben doveasi presagire una vicina rottura ⁽¹⁾; e siccome egli non manifestava i proprii segreti a niuno de' suoi, non si sa accertare se fin d'allora egli avesse intenzione d'ingannare Lodovico XII, o se cedesse senza un premeditato progetto alla sua consueta instabilità.

Gli stessi fiorentini vacillavano nell'alleanza colla Francia; i loro soccorsi non giugnevano all'armata; la loro alleanza giugnea fra pochi mesi al termine, ed essi ricusavano di rinnovarla; intanto negoziavano indefessamente con Ferdinando e con don Raimondo di Cardone, ed avevano allora allora ottenuto dal papa l'assoluzione della scomunica contro di loro pronunciata. Egli è vero che il duca di Ferrara e il Bentivoglio mantenevansi fedeli a Lodovico XII; ma la loro alleanza

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 579. - *Fran. Belcarri*, l. xiii, p. 383.

era piuttosto un peso che un vantaggio; incapaci di difendersi da sè medesimi, non isperavano salvezza che dalla Francia. Ogni speranza di Lodovico XII era riposta nell'armata di Gastone di Foix; il quale, sconfiggendo Raimondo di Cardone, poteva incutere a Giulio II tanto terrore da indurlo a sottoscrivere la pace (1).

Come Gastone di Foix seppe che l'armata era giunta a Finale di Modena, mosse in fretta per raggiungerla: egli aveva ricevuto rinforzi dalla Francia, cosicchè il suo esercito era numeroso di mille seicento lance, cinque mila fanti tedeschi, cinque mila guaschi ed ottomila tra italiani o francesi. Il duca di Ferrara gli condusse pure cent' uomini d'arme, dugento cavalleggieri e le sue artiglierie, ch'erano le più belle che allora fosservi in Europa. Il cardinale di Sanseverino, ché dal concilio di Pisa, trasferito a Milano, aveva ottenuto il titolo di legato di Bologna, aveva raggiunta l'armata con militare apparato, ben lieto di poter abbandonare un'assemblea spregiata ed oltraggiata. Imperciocchè i prelati non erano stati più favorevolmente accolti a Milano che a Pisa; il popolo ingiuriavali nelle vie, e il clero, sottoponendosi all'interdetto bandito dal papa, aveva sospeso i divini uffici (2).

Il 26 di marzo Gastone partì da Finale di Modena per inoltrarsi nella Romagna. Quant'egli

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 580. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 384.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 560 e 581. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 385. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 233.

desiderava di venire a battaglia, altrettanto Raimondo di Cardone cercava di schivarla. L'armata del Cardone era composta di mille quattrocento uomini d'arme, mille cavalleggieri, sette mila fanti spagnuoli e tre mila italiani: aspettavansi inoltre sei mila svizzeri, che il cardinale di Sion aveva promesso di condurre a spese comuni del papa e de' veneziani. Frattanto Ferdinando avea comandato al Cardone di non arrischiarsi a battaglia e di aspettare che l'invasione degl'inglesi obbligasse Lodovico a richiamare le sue truppe dall'Italia. Perciò si andava Raimondo ritirando dinanzi all'armata francese, occupando sempre vantaggiose posizioni, ove non poteva essere assalito se non con grande svantaggio del nemico (1).

Il Nemurs tentò da principio di entrare in Romagna tra Castel Guelfo e Medicina, al levante di Bologna, e gli spagnuoli si accamparono in distanza di quattro miglia, sotto le mura d'Imola. Gastone andò a cercarli, e s'avvicinò all'armata nemica fino a distanza d'un miglio; ma come ebbe veduto il sito quasi inespugnabile, continuò il suo cammino verso Forlì. Mentre le due armate erano sì vicine, gli spagnuoli, credendosi in sul punto di essere assaliti, si andavano affollando intorno al legato Giovanni de' Medici, per ottenere l'assoluzione de' loro peccati. Avevano essi un così vivo desiderio di toccare le di lui vesti, che abbandonavano le insegne e le file per affollarsi intorno a lui; la qual cosa spaventò i loro

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 581. - *Fr. Belcarri* l. xiii, p. 385. - *Mém. du chev. Bayard*, c. 1, p. 257.

capitani. Contuttociò, siccome racconta il Giovio, il legato piangeva di gioja, vedendo come quegli spagnuoli, così feroci e così dediti alla rapina ed al sangue, nodrissero nello stesso tempo così religiosi sentimenti. Il Medici si recò in mezzo alle truppe, tenendo in mano una croce d'argento, ed assolvendole da ogni peccato, promise loro l'eterno premio se venivano uccisi per la difesa dell'autorità papale; ma nello stesso tempo scongiuròle a non uscir dalle file finchè il nemico si trovava così vicino (1).

Ne' susseguenti giorni il Nemurs provossi con accorte mosse a trarre gli spagnuoli fuori del loro campo; ma questi avevano la loro ala sinistra fiancheggiata dall'Appennino, e trovavano sempre vantaggiosi accampamenti, movendosi a guisa di raggio e tenendo il capo estremo di quell'ala per perno; mentre i francesi, che si trovavano in una pianura bassa e intersecata da frequenti canali, mai non vedevano un sito in cui potessero con vantaggio dare battaglia (2).

Mentre i due generali facean prove di loro guerriera perizia in quelle mosse, giunse a Gastone di Foix un corriere di Lodovico XII per affrettarlo a venire a battaglia. Il re sapeva che Massimiliano coll'interposto del papa aveva conchiusa una tregua di dieci mesi coi veneziani, a patto che questi gli pagherebbero 50,000 fiorini e che l'una e l'altra potenza conserverebbero ciò che

(1) *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 117.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 582. - *Fr. Belcarii*, l. XIII, p. 385.

da portar via nelle campagne, ed i veneziani, padroni del Po, gli chiudevano affatto il passo verso Ferrara (1).

Conveniva ad ogni modo uscire bentosto da tante angustie, ed il Nemurs, avendo colle artiglierie aperta nelle mura di Ravenna una breccia larga trenta braccia, risolse di dare l'assalto, sebbene la breccia fosse alta tre braccia, e non vi si potesse giugnere se non colle scale. Per muovere ad emulazione le varie genti ond'era composta la sua armata, la mattina del 9 aprile, giorno del venerdì santo, mandò partitamente all'assalto i tedeschi, gl'italiani ed i francesi. Avanti ad ogni schiera camminavano a piedi dieci uomini d'arme, chiusi nell'armadura ed eletti fra tutti i cavalieri. Gli assalitori salirono infatti nella breccia colla maggiore intrepidezza, e vi si mantennero sotto il fuoco de' nemici con grandissima ostinazione; ma l'apertura fatta nel muro era così angusta e di così difficile accesso, che i difensori avevano tutto il vantaggio. Gli spagnuoli si mantennero fermi al loro posto, ed i francesi furono rispinti. Francesco di Beusserrailhe, signore dell'Espi, comandante dell'artiglieria, e il Chatillon, furono mortalmente feriti; Federico di Bozzolo, cadetto della casa Gonzaga, che in appresso acquistò tanta fama, fu ancor esso ferito; e rimasero morti sul campo di battaglia, dall'una

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 584. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 386. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lvi, p. 258. - *Jo. Marianae de rebus Hisp.*, l. xxx, c. ix, p. 312.

e dall'altra parte, circa mille cinquecento uomini (1).

L'armata spagnuola stava sotto Faenza, fuori della porta che dà a Ravenna: quand'ebbe avviso dell'intrapresa di Gastone di Foix, si avanzò immediatamente, passò il Montone a Forlì, e dopo d'aver camminato alcun tempo tra i due fiumi, valicò di nuovo il Ronco e si avanzò sulla riva destra del fiume. Voleva Fabrizio Colonna che l'armata facesse alto in distanza di tre miglia dal campo del Nemurs, per tenere in tal guisa i francesi in timore. E ben era saggio consiglio; perchè se i francesi prendevano Ravenna, siccome il loro generale non avrebbe potuto impedire che gli avventurieri si disperdessero per saccheggiare, gli spagnuoli sarebbersi avventati sopra di loro in quel momento di disordine e facilmente gli avrebbero rotti e fuggati (2). Se poi il Nemurs si stava inoperoso, la mancanza delle vittovaglie non poteva tardare a riuscirgli molesta ed a ridurlo agli estremi. Ma il Navarro non approvava giammai gli altrui consigli; egli desiderava una battaglia nella quale potesse la sua infanteria mostrare la prevalente sua bravura, e persuase Raimondo di Cardone ad inoltrarsi. Infatti il 10 d'aprile il Cardone giunse improvviso

(1) *Fr. Guicciardini*, l. II, p. 584. - F. Belcario, che per l'ordinario non fa altro che tradurre il Guicciardini, crede che i bracci siano braccia marine, e dà loro cinque piedi, l. XIII, p. 386. - *Mém. du chev. Bayard*, c. LII, p. 275. - *Mém. de Fleuranges*, t. XVI, p. 89. - *Muratori, An. d'Italia*, ad an. 1512. - P. Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 79.

(2) *Mém. de Bayard*, l. LII, p. 575. - *Mém. de Fleuranges*, p. 89.

dinanzi all'armata francese sull'altra riva del Ronco, mentre che questa stava disaminando le proposte che facevano, per arrendersi, gli abitanti di Ravenna (1).

Il Nemurs fece subito trarre i cannoni dalle batterie per volgerli contro l'armata spagnuola; adunò nello stesso tempo un consiglio di guerra per iscegliere, tra i diversi partiti che si presentavano, il più opportuno. Lasciando che gli spagnuoli entrassero in Ravenna, perduta era ogni speranza di prendere quella città, e la ritirata poteva riuscire pericolosa e vergognosa; per fermarli era d'uopo valicare il Ronco a loro veggente ed assalirli in cammino; ma, anche ciò facendo, non potevasi impedir loro di giugnere, se volevano, al pineto che di là stendesi fino al mare, e di giugnere alle porte della città senza venire a battaglia (2).

L'errore o la presunzione del Cardone trasse il duca di Nemurs dall'impaccio in cui si trovava. Il Cardone, invece d'entrare in Ravenna, come avrebbe potuto, piantò il suo campo tre miglia stante dalla città dirimpetto ai francesi, con intenzione di batterli da due lati, cioè colle artiglierie di Ravenna e le proprie; e attese tutta la notte a scavare una larga e profonda fossa dinanzi alla fronte della sua armata. Il Nemurs, avvisato di ciò che stava facendo il generale nemi-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 585. - *Jo. Marianas de rebus Hisp.*, l. xxx, c. ix, p. 312.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 385. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 387. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 234. - *P. Giovio, Vita di Alfonso*, p. 81.

co, fece persuaso il consiglio di guerra che non dovevasi indugiare l'assalto de' nemici, malgrado i loro trinceramenti. Fece però in tempo di notte gettare dei ponti sul Ronco e spianare gli argini che lo raffrenano in tempo di piena; in appresso in sullo spuntare del giorno, che fu la domenica di Pasqua, 11 aprile del 1512, fece valicare i ponti dalla sua fanteria tedesca, mentre il restante dell'armata guada il fiume. Lasciò soltanto sulla sinistra del Ronco Ivone d'Allegre con quattrocento lance e l'infanteria della retroguardia, per tenere in dovere la guarnigione di Ravenna; e diede a due capitani italiani, i fratelli Scotti, mille fanti, per guardare il ponte del Montone, e tenere aperta, in caso di sinistro, la via dello scampo (1).

Il Nemurs ordinò la sua armata in semicerchio; il capo estremo della sua ala destra, colla quale voleva cominciare l'assalto, era fiancheggiato dal fiume, il mezzo dell'armata stava in dietro, e di nuovo inoltravasi l'ala sinistra. Aveva Gastone collocata sulla diritta l'artiglieria comandata dal duca di Ferrara, e settecento uomini d'arme francesi; dopo di questi veniva la fanteria tedesca, indi otto mila fanti, parte guaschi e parte piccardi, formavano la schiera di battaglia; per ultimo cinque mila italiani, comandati da Federico di Bozzolo, componevano l'ala sinistra, la quale era coperta da tre mila arcieri o cavalleggeri. Il la Palisse aveva il comando

(1) Fr. Guicciardini, l. x, p. 385. - *Mém. de Fleuranges*, p. 91. - *Mém. de Bayard*, c. lrv, p. 285. - Jac. Nardi, *Ist. Fior.*, l. p. 234.

d'una retroguardia di seicento lance, collocate in riva al fiume, e con lui trovavasi il cardinale Sanseverino, legato del concilio, che si era coperto da capo a piedi di lucidissima armatura, ed era a motivo della gigantesca sua statura conosciuto da lunge (1).

Gastone di Foix non aveva assunto il comando di veruna schiera in particolare, per poter andare liberamente con un certo numero di gentiluomini ove richiedesse il bisogno. « E il detto » signore di Nemurs, dice il maresciallo di Fleu- » ranges, era solito, per amore della sua ami- » ca, di non portare armatura dal gomito fino » al guanto o manopola e di non portare al- » tro che la camicia sopra quella parte del brac- » cio. Egli pregava tutta la compagnia d'uo- » mini d'arme, loro dolcemente parlando e cal- » damente scongiurandoli che volessero in que- » sto giorno prendersi cura dell'onore della Fran- » cia, del suo e del loro, e che volessero se- » guirlo. Soggiunse, ch'ei vedrebbe ciò che in » quel giorno essi farebbero per amore della sua » dama; e incontanente partì, e fu il primo » uom d'arme che ruppe la sua lancia contro » i nemici » (2).

Così consigliato da Pietro Navarro, Raimondo di Cardone non aveva assaltati i francesi mentre passavano il fiume; ma si era afforzato nel suo

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 586. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 387. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 235. - *Mém. du chev. Bayard*, c. liv, p. 285.

(2) *Mémoires du jeune aventuroux maréchal de Fleuranges*, t. xvi, p. 94.

campo, fiancheggiato dall'un de' lati dal fiume Ronco, e dall'altra parte dalla scavata fossa. Questa fossa era verso il mezzo interrotta da una apertura di quaranta piedi di larghezza, lasciata dal Cardone per poter far uscire la sua cavalleria; ma eravi di dietro dell'apertura una ventina di carri armati di lance e carichi di grossi archibugi, che compivano la fortificazione. Nell'angolo tra 'l fiume e la fossa trovavasi Fabrizio Colonna, che comandava la sinistra con ottocento uomini d'arme e sei mila fanti; veniva dopo di lui la schiera di mezzo composta di seicento lance e di quattro mila fanti, sotto gl'immediati ordini del vicerè e del marchese della Palude. Vi si trovava pure il cardinale dei Medici; ma o sia che per la corta vista fosse alieno da ogni esercizio militare, o ch'ei riguardasse questo esercizio come contrario ai doveri del suo stato, fatto è ch'egli stava tra gli armati colla pacifica veste di prelato. La retroguardia finalmente, che formava pure la dritta dell'armata e che aveva egualmente alle spalle il fiume e avanti la fossa, era composta di quattrocento uomini d'arme e di quattro mila fanti, comandati dal Carvajale. L'estremo capo della dritta era poi coperto da una schiera di cavalleggeri, capitanati dal giovane Ferdinando d'Avalos, marchese di Pescara, che faceva allora i primi fatti d'arme. Tutta la fronte dell'esercito era guarnita d'artiglierie, (1) ch'erano venti fra cannoni e

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 588. - *Fr. Belcarrii*, l. xiii, p. 388. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 235. - *Mém. de Fleuranges*, p. 93. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. n, p. 121. - *Ejusdem Ferdinandi Davali Piscarii vita*, l. i, p. 275.

lunghe colombrine, e in circa dugento archibugi a miccia, posti sopra carri armati di spon-toni, i quali archibugi tenevano il di mezzo tra i moschetti ed i cannoni (1).

L'armata francese aveva passato il Ronco cir-ca due miglia stante dal campo del Cardone, e vedendo che gli spagnuoli non uscivano dai loro trinceramenti, si avviò verso di loro, conservando le sue ordinanze, senza che la sua diritta si scos-tasse dalla riva del fiume, ed avanzando sempre nella già detta forma di semicerehio. Come tro-vossi in distanza di quattrocento passi dal fosso, fece alto, e cominciò a cannoneggiare. L'infanteria francese era quasi affatto scoperta ed esposta ad un fuoco terribile: ma quella degli spagnuoli per ordine del Navarro si era corcata per terra lungo il dicco del fiume, e non riportava quasi niun danno dall'artiglieria nemica. Il grande Fa-biano, uno de' migliori capitani della fanteria te-desca, cadde il primo sotto la grandine delle palle. Giacompo Empser ed il signore di Molart si posero a sedere sotto il fuoco alla testa della loro truppa e si fecero recare da bere, ma l'uno e l'altro furono uccisi. Di quaranta capitani d'in-fanteria francesi ne rimasero sul campo di bat-taglia trentotto; e questa fanteria aveva di già perduti sei mila uomini, quando gli altri, più non potendo soffrire tanta carnificina, vollero dare l'assalto alle batterie di Pietro Navarro. Colà fu ucciso il signore di Maugiron sopra una car-retta ch'ei voleva prendere. Dopo avere per-

(1) *Mémoires de Bayard*, c. LIV, p. 301.

duti più di mila dugento uomini in quest'assalto, i francesi furono respinti; ma quando gli spagnuoli vollero inseguirli, furono alla volta loro ribattuti da una schiera di lanzichinecchi e di piccardi, che non avevano avuto parte nell'azione: indi ciascuno tornò al luogo suo, e continuarono a tuonare le artiglierie (1).

Intanto il duca di Ferrara aveva celeremente condotta una parte de'suoi cannoni dietro le file francesi, dall'ala destra, ove si trovavano prima, all'estremità dell'ala sinistra. Colà egli vedeva scoperto appieno il fianco degli spagnuoli, e questa nuova batteria colpiva pel lungo tutte le loro file. Le palle giugnevano pure fino all'ala destra francese, e vi fecero non poco guasto. Fu detto, che, volendo taluno per questo rispetto far cessare il fuoco, Alfonso gridasse a'suoi cannonieri: « coraggio amici! non monta il sapere chi sia » colpito, sono tutti stranieri, e per gl'italiani » sono tutti nemici » (2). La fanteria spagnuola, sempre corcata per terra, non era gran fatto danneggiata dalle artiglierie; ma lo erano assaissimo gli uomini d'arme, ch'erano più alti e tenevano più largo posto. Bentosto il campo di battaglia si vide coperto delle sparse membra dei soldati e de' cavalli. Pietro Navarro, che aveva egli stesso addestrata la fanteria spagnuola e che riponeva in essa ogni sua fiducia, non badava

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 94. - *Mém. de Bayard*, c. LIV, p. 302. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. ix, p. 314.

(2) *P. Giovio, Vita d'Alfonso d'Este*, p. 83. Il Giovio soggiugne che Alfonso accertavalo che non avea mai dette queste parole.

alla distruzione de' suoi uomini d'arme italiani; egli faceva ragione che i francesi non soffrirebbero minor danno, e che, quando gli uomini d'arme delle due armate sarebbero stati distrutti del pari dalle artiglierie, la fanteria spagnuola, che egli aveva conservata intatta, avrebbe in breve sconfitta la fanteria tedesca e francese (1).

Ma gli uomini d'arme erano capitani dai più illustri personaggi dell'armata, e da coloro che meno degli altri rassegnarsi potevano a vedersi ingloriosamente uccisi per la salvezza di una milizia da loro sprezzata. Fabrizio Colonna mandò messi sopra messi al vicerè per chiedergli licenza di uscire dai suoi trinceramenti e di avventarsi contro il nemico. Non la potendo ottenere, nè più oltre raffrenare i suoi uomini d'arme gridò: « Non s'aspetta a noi il morire vergognosamente a cagione dell'ostinazione e della gelosia d'un *Marrano*. Non vogliamo alle sue voglie posporre più oltre l'onore della Spagna e dell'Italia. Sortiamo; e se dobbiamo morire, si cada per lo meno vendendo a caro prezzo le nostre vite ai francesi ». Trasse così senza averne ricevuto l'ordine la sua truppa al di là della fossa, ed avventossi contro i nemici. Questo movimento costrinse Pietro Navarro a seguirlo, il quale fece alzare la sua fanteria spagnuola, fin allora rimasta carpone per terra, e la condusse con furioso impeto contro la fanteria tedesca (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 589. - *Jac. Nardi*, *Ist. Fior.*, l. v, p. 236. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 123.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 589. - *Fr. Belcarri*, l. XIII, p. 388. - *Mém. de Bayard*, t. I, v, p. 303. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 124.

Gli uomini d'arme di Fabrizio Colonna anche prima della battaglia non erano stimati eguali ai francesi; ma dopo la spaventosa perdita che avevano sofferta sotto il fuoco delle artiglierie nemiche, più non potevano venire con questi alle mani con isperanza di vincere. Mentre si avanzavano contro l'artiglieria del duca di Ferrara, furono assaliti di fianco da Ivone d'Allegre, che al romore dell'artiglieria era giunto con tutta la retroguardia, e malgrado la più ostinata difesa furono rotti, scavalcati o posti in fuga. Fabrizio, circondato da un branco di cavalieri, si andava ancora difendendo, quando Alfonso d'Este gli si avvicinò e gli disse: « Romano, non ti fare » uccidere per ostinazione; riconosci che la battaglia è perduta e renditi a me. — Chi sei » tu, rispose Fabrizio, tu che mostri di conoscere? Io sono Alfonso d'Este; di me non » devi temere per nulla. — Io mi arrendo volontieri a così generoso nemico; ripigliò Fabrizio, ma a patto che tu non mi darai nelle » mani dei francesi, nemici della mia famiglia ». Alfonso alzò la mano per prometterlo, ed in quel punto divennero amici; la qual cosa tornava fra non molto a vantaggio del duca di Ferrara, che da Fabrizio fu salvato dalla prigionia (1).

Il vicerè e il Carvajale, dopo il primo scontro della cavalleria, presero la fuga, troppo presto per l'onore loro, e in tempo che la vittoria po-

(1) P. Giovio, che aveva udito questo dialogo dalla bocca dell'uno e dell'altro interlocutore. *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 83.

teve'essere ancora contrastata. Antonio de Leyta, che militava tuttavia in oscura condizione, gli scortò nella loro ritirata. Il marchese della Palude, che aveva condotta all'assalto la seconda schiera di battaglia, di già assai maltrattata dall'artiglieria, fu ferito in un occhio e fatto prigioniero; non ebbero miglior sorte i cavalleggeri, ed il loro capitano, il giovane Pescara, il quale dovea salire in appresso a tanta gloria, cominciò la sua carriera militare colle ferite e colla prigionia (1).

La pugna dell'infanteria non fu così presto decisa. I fanti spagnuoli avevano assaltati i tedeschi: ma non era simile la loro armatura. I lanzichinecchi erano armati di picche, lunghe da sedici a diciotto piedi, e di sciabole. Avevano il petto coperto da un corsaletto di ferro, e non portavano nè scudo, nè altra arma difensiva. Per lo contrario gli spagnuoli non avevano per armi offensive che la spada e il pugnale; ma portavano lo scudo, ed avevano armati di tutto punto la testa, le gambe, le braccia e tutto il corpo (2). Al primo urto, i tedeschi, avanzandosi colle picche in resta, atterrarono molti spagnuoli; ma questi non per ciò si sgomentarono, e spingendosi innanzi, riuscirono all'ultimo a penetrare fra le picche. Allora i tedeschi, in certo qual

(1) Fr. Guicciardini, l. x, p. 590. - Fr. Belcarii, l. xiii, p. 389. - P. Jovii Ferdinandi Ayalii Piscarii Viuz, l. i, p. 280.

(2) Niccolò Macchiavelli, *Dell'arte della guerra*, l. ii, p. 67. - Herrn Georgens von Frundsberg, *Ritter Kriegszuthaten*, I Buch., f. 15. Francfurt, 1568, in fol.

modo disarmati, trovaronsi senza difesa; le picche, invece di esser loro di vantaggio impedivansi di muoversi, e le loro stesse sciabole, per essere sguainate, richiedevano spazio, e tempo per ferire di taglio, mentre che gli spagnuoli ferivano di punta e giugnevano facilmente quelle parti a cui mancava l'armatura. Spaventosa fu la carnificina, ed i tedeschi sarebbero tutti periti sotto i colpi de' fanti spagnuoli, che si cacciavano spesso, chinandosi a terra, tra le loro gambe e li ferivano col pugnale, se Ivone d'Allegre e subito dopo Gastone di Foix non sopraggiugnevano in loro soccorso con tutta la cavalleria francese, cui dalla spagnuola era stato abbandonato il campo (1).

Ivone d'Allegre aveva nel precedente anno perduto uno de' suoi figliuoli, chiamato Melilot, in una scaramuccia presso Ferrara; l'altro, ch'era chiamato il signore di Viverots, fu ucciso a vista del padre nella battaglia di Ravenna, e nel punto in cui assaliva gli spagnuoli. Il d'Allegre, non volendo sopravvivere a quest'ultima sventura, si gettò in mezzo ai nemici, bramoso soltanto di vendetta e non di salvare la propria vita, e cadde trafitto da mille colpi. La fanteria spagnuola si andava non pertanto ritirando lentamente e sempre combattendo e conservando le sue ordinanze, lungo la sponda del fiume, tra le acque e l'argine. Gastone di Foix, irritato dalla spaventosa carnificina che que' fanti avevano fatto della sua

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 590. - *Mém. de Fleuranges*, p. 96. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 389. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 125.

gente, non volle sopportare ch' ei si ritirassero illesi. S'avventò per tanto sopra di loro in persona colla sua cavalleria, e cadde ferito da cavallo. Il signore di Lotrecco, che stavagli al fianco, invano gridava al soldato spagnuolo, che lo aveva gittato a terra: « non l'uccidete, egli è il nostro vicerè, il fratello della vostra regina ». Lo spagnuolo immerseglì la spada nel petto. Anche il Lotrecco fu lasciato per morto, trafitto di venti ferite. La cavalleria francese, atterrita per la caduta de' suoi capi, si fermò, e la fanteria spagnuola continuò la sua ritirata senz' essere molestata (1).

Niuna delle fierissime battaglie combattutesi in quel secolo aveva ancora pareggiato per l'accanimento de' combattenti quella di Ravenna: non per anco si era ingaggiata la pugna fra armate così numerose e tutte intiere, nè il campo di battaglia era rimasto gremito di tanti cadaveri. Quasi tutti gli storici ne contano diciotto o venti mila, due terzi de' quali appartenevano all'armata degli alleati; il solo Guicciardini, che è più moderato ne' suoi calcoli, dice che vi furono in tutto dieci mila uomini (2). Le bagaglie, le insegne e le artiglierie dei vinti caddero in potere

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 591. - *Mém. de Bayard*, c. 117, p. 311. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 127. - *Vita d'Alfonso*, p. 86.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 592. - I comentari del Bajardo dicono morti 16,000 spagnuoli e 4000 francesi, c. 17, p. 315. - Jacopo Nardi annovera 12,000 spagnuoli, 4000 francesi. *Ist. Fior.*, l. v, p. 237. - Giovanni Cambi, 14,000 spagnuoli, 6000 francesi, *Ist. Fior.*, p. 288. - Pietro Bizarro 18,000 in tutto. *Hist. Genuens.*, l. xviii, p. 431.

dei vincitori. Il cardinale de' Medici, legato del pontefice, che pochi mesi dopo fu fatto papa, venne preso prigioniero da alcuni stradiotti di Federico da Bozzolo, e condotto al cardinale di Sanseverino, legato del concilio. Fabrizio Colonna, Pietro Navarro, i marchesi della Palude, di Bitonto e di Pescara, con moltissimi altri illustri ufficiali, erano tra i prigionieri. I francesi piangevano dal canto loro la perdita di Gastone di Foix, d'Ivone d'Allegre, dei capitani della fanteria guasca e tedesca, Molard e Giacomo Empser, e di molti altri dei loro più valorosi ufficiali o de' nobili di più chiari natali (1).

« Ognuno seppe la morte di così virtuoso e » nobile principe, il gentil duca di Nemurs, onde » cominciò nel campo francese un così maraviglioso rammarico, ch'io punto non dubito, se » fossero giunti due mila pedoni freschi e dugento uomini d'arme, che non avessero tutto » disfatto, tanto per lo dolore, che per la fatica » sostenuta in quel giorno » (2). Infatti la morte del Nemurs era in quelle circostanze il più fatale sinistro che accadere potesse all'armata francese. S'egli fosse vissuto, non vi ha dubbio che, valendosi dell'entusiasmo che ispirare sapeva ai suoi soldati e seguendo la consueta sua celerità, egli si sarebbe allontanato dal luogo in cui aveva

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 591. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 389. - *Joh. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. ix, p. 514. - *Muratori, Annali d'Italia*, t. x, p. 81. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xii, p. 278. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. ii, p. 128.

(2) *Mém. du chev. Bayard*, c. liv, p. 313.

combattuto, per affievolire la memoria di tante perdite, e movendo a Roma colla sua vittoriosa armata, avrebbe colà date leggi al papa, e poscia distrutta la potenza spagnuola a Napoli, ove non era apparecchiata veruna resistenza, e forse conquistato quel regno per sè medesimo: perocchè era comune opinione che Lodovico XII gli avesse ceduti quegli stessi diritti che in un precedente trattato avea trasferiti alla di lui sorella, Germana di Foix, in allora regina di Spagna (1). Ma i francesi, piangendo il duca di Nemurs, non erano disposti ad ubbidire a verun altro capitano; il loro rammarico e le tante perdite loro toccate avevanli sgomentati pressochè tanto, come se fossero stati vinti. Il cardinale di Sanseverino contendeva col la Palisse pel comando dell'armata; e non potendo que' due accordarsi, erano stati costretti di ricorrere al re di Francia per chiedere nuovi ordini. Intanto l'amministratore delle finanze, che portava il titolo di generale di Normandia e che comandava a Milano, dando retta alle mire di una sordida economia e in ciò assecondando le inclinazioni del re, aveva licenziata tutta la fanteria italiana e gran parte della francese (2).

I fuggiaschi dell'armata della lega eransi avviati a Cesena, donde in appresso si sparsero nelle vicine province. Il vicerè si fermò solamente

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. LV, p. 314. - *Fr. Belcarii*, l. III, p. 590.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. X, p. 595. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 134. - *Mémoir. de Fleuranges*, p. 102. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 239.

in Ancona, ove giunse accompagnato da pochi cavalieri. Gli altri cadevano quasi tutti nelle mani de' contadini sollevati e sempre apparecchiati ad opprimere ed a spogliare i vinti. Per altro la repubblica fiorentina protestò coloro che si erano rifuggiti nel suo territorio. Il duca d' Urbino, avendo fermata per l'interposto del conte Baldassare Castiglioni, celebre autore del *Cortigiano*, la pace sua col re di Francia, inseguì egli stesso i fuggitivi (1).

Marc' Antonio Colonna, perduta ogni speranza di poter difendere Ravenna dopo la rotta dell'armata che veniva per soccorrerlo, si ritirò nella cittadella. Gli abitanti chiesero subito di capitolare; ma mentre si trattava delle condizioni, un Jacquin, capitano degli avventurieri, s'avvide che più non eravi chi custodisse la breccia, e condusse i suoi all'assalto ed al saccheggio. Il Jacquin, accusato d'aver in tal modo macchiato l'onore francese, venne appiccato per ordine del signore della Palisse; ma i soldati più non ubbidivano a' capitani, e la città fu saccheggiata con una barbarie incredibile dai soldati, inferociti vie più a motivo delle perdite fatte nella battaglia (2). Il quarto giorno Marc'Antonio Colonna arrese a patti la fortezza; bentosto le città d'Imola, di Forlì, di Cesena, di Rimini, e molte delle loro fortezze, mandarono le chiavi delle

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 591. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 389. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 238.

(2) *Mém. de Fleuranges*, p. 100. - *Mém. de Bayard*, c. 17 p. 316. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 390. - *P. Bembi*, l. xii, p. 278.

loro porte al campo francese; e il cardinale legato di Sanseverino prese possesso di tutte in nome del concilio di Milano (1).

La notizia della disfatta di Ravenna era stata recata a Roma in quarantotto ore da Ottaviano Fregoso, e vi avea sparsa la costernazione. I cardinali, affollandosi intorno al papa, lo avevano supplicato d'approfitare delle pacifiche disposizioni manifestate da Lodovico XII, per salvare Roma e la chiesa da una invasione che omai niuna umana forza più non poteva impedire. Rappresentandogli che lo stesso di lui nipote stava pei francesi e che molti baroni romani e soprattutto Roberto Orsini, Pompeo Colonna, Antonio Savelli, Pietro Margano, Renzo di Ceri, avevano avuto danaro dal re per assoldar gente, e si apparecchiavano a raggiugnere l'armata, esortavano a cedere ed a risguardare come un giudizio di Dio la sconfitta che atterrava i suoi progetti per l'indipendenza d'Italia. Ma gli ambasciatori del re d'Arragona e de' veneziani gli andavano dall'altro canto ricordando le forze che ancora gli rimanevano, ed i soccorsi che doveva sperare dagli svizzeri e dal re d'Inghilterra. Rattivavano l'ira di lui contro il concilio di Pisa ed in particolare contro i cardinali di Sanseverino e di Carvajale; e facevangli calde istanze perchè non indugiasse a ripararsi colla sua corte in luogo sicuro, o nel regno di Napoli o nello stato di Venezia, rappresentandogli che l'occupazione di Roma non sarebbe alla fin fine altro che la

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 592. - *P. Giovio*, *Vita di Alfonso d'Este*, p. 88. - *Jac. Nardi Ist. Fior.*, l. v, p. 238.

disgrazia d'una città, mentre che la conclusione della pace trarrebbe seco la perdita dell'autorità pontificia (1).

Giulio II, dandosi in preda ora al terrore ed ora allo sdegno, non prendea verun partito, e a tutti rispondeva adirato e quasi sempre con ingiuriose parole. Coloro avidamente ascoltava che gli facevano travedere qualche mezzo di resistenza; ma ingrato oltre misura gli tornava il consiglio di lasciar Roma e porsi nelle mani di un'altra potenza. Egli avea fatto venire a Civita-vecchia il genovese Biascia, capitano dell'è sue galere, affinchè la flotta stesse pronta ad accoglierlo qualunque volta fosse costretto a fuggire; ma poco dopo rimandavalo, senza manifestare quale partito avesse preso. Alla fine ei s'indusse a porgere orecchio alle proposte di pace, che erano incaricati di fargli, in nome di Lodovico XII, i cardinali di Nantes e di Strigonia. Queste condizioni erano state mandate prima che la corte di Francia avesse notizia della battaglia di Ravenna; e sapendo quanto il re desiderasse la pace, i cardinali non credettero di doverle cambiare, sebbene fossero vantaggiosissime pel papa. Lodovico XII offriva per l'interposto di que' cardinali, di far sciogliere il concilio di Pisa, di restituire al pontefice Bologna, e d'indurre Alfonso d'Este alla cessione di Lugo e di tutti i possedimenti di casa d'Este in Romagna, ed alla rinuncia del di-

(1) Guicciardini, l. x, p. 593. - Rayn. Ann. Eccl., 1512, § 22, p. 112. - Fr. Belcarii, l. xiii, p. 390. - P. Bembi, l. xii, p. 280. - P. Giovio, Vita di Leon X, l. ii, p. 130. - Dello stesso, Vita di Alfonso da Este, p. 89.

ritto di far sale in Comacchio; e non chiedeva in contraaccambio altra cosa che la revoca dell'interdetto e di tutte le censure ecclesiastiche, e la restituzione dei loro beni ai Bentivoglio. Per le reiterate preghiere de' suoi cardinali, il papa acconsentì di negoziare su queste basi, e ne diede l'incarico al cardinale di Finale ed al vescovo di Tivoli, che dimoravano in Francia; ma non gli autorizzò a conchiudere cosa alcuna, chè anzi dichiarò agli ambasciatori d'Arragona e di Venezia, che questa apparente condiscendenza non altro era che uno stratagemma per indurre la Francia a deporre le armi e guadagnar tempo (1).

Ma non si erano apposti i cardinali di Nantes e di Strigonia; imperciocchè Lodovico XII., lungi dall'insuperbire per la vittoria di Ravenna e dal fidare nelle proteste di Massimiliano, il quale prometteva di non ratificare l'armistizio con Venezia, fermato senza suo ordine, o dal fare assegnamento sull'alleanza che i fiorentini avevano rinnovata nel primo terrore incusso dalla vittoria de' francesi, manifestava maggior ardore per riconciliarsi col papa. Accettò la profferta fatta dai fiorentini d'interporli per la pace, e mandò loro il presidente del parlamento di Grenoble in una coll'accettazione delle proposizioni che gli erano state fatte (2).

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 594. - *P. Bembi*, l. xii, p. 279. - *Rayn. Ann. Ecol.*, 1512, § 23, p. 112. - *Fran. Belcarii*, l. xii, p. 390.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 597. - *Scipione Ammirato*, l. xxviii, p. 302. - *Rayn.*, § 24, p. 112. - *Fr. Belcarii*, l. xii, p. 391.

Ma intanto il papa, avendo saputo da Giulio de' Medici, mandatogli dal cardinale legato, in quale disordine si trovasse l'armata francese, andava ripigliando animo. Ferdinando il cattolico aveva promesso di rimandare in Italia il gran capitano Gonzalvo di Cordova, il di cui solo nome rianimava le speranze di tutto il suo partito, e di già vi aveva mandato un Solis con due mila soldati spagnuoli, ed Ugone di Moncade, vicerè di Sicilia (1). Il duca d'Urbino aveva ridomandata la grazia del papa, ed ottenutala, aveva promessi allo zio dugent' uomini d'arme e quattro mila fanti, ed era stato nuovamente dichiarato generale dell'armata pontificia (2). I baroni romani che avevano trattato per condursi a' servigi della Francia, eransi di nuovo accostati al papa, col quale pattuiremo di tenersi il danaro ricevuto dal re dispensandosi dalle contratte obbligazioni (3). Finalmente il la Palisse, sparsasi voce di una prossima invasione degli svizzeri, erasi accostato a Milano, e non aveva lasciato al cardinale di Sanseverino per proteggere la Romagna più che trecento lance, trecento cavalleggieri e sei mila fanti (4). Allora il papa, deponendo ogni pensiero di pace, scrisse a Venezia al cardinale di Ston, che, invece di levare per lui sei mila svizzeri, ne levasse dodici mila,

(1) Jo. Marianæ Hist. Hisp., l. xxx, c. ix, p. 315.

(2) Fr. Guicciardini, l. x, p. 594. - Fr. Belcarii, l. xiii, p. 391.

(3) Fr. Guicciardini, l. x, p. 596.

(4) Ivi, p. 595.

ed anzi ch'egli accettasse a servigi della chiesa tutti coloro che si fossero presentati (1).

Era giunto il termine annunciato per l'apertura del concilio di Laterano, e, malgrado la guerra, molti prelati d'Italia, di Spagna, d'Inghilterra e d'Ungheria, eransi adunati in Roma. Il giorno 3 di maggio, che fu tre settimane dopo la battaglia di Ravenna, Giulio II fece la solenne apertura del concilio, alla cui prima sessione trovaronsi ottantatre vescovi (2). Veggendosi spalleggiato dalla chiesa adunata, volle Giulio ispirare coraggio ai cardinali che fin allora lo avevano consigliato alla pace. Fece leggere pertanto in pieno concistoro le proposte di Lodovico XII; dopo, il che il cardinale di Ebora, suddito del re d'Arragona, e quello di Jorck, suddito del re d'Inghilterra, sursero amendue, per rappresentargli che sarebbe cosa vergognosa il trattare col comune nemico senza tutti gli alleati. Il papa fece le viste d'arrendersi all'aspettato e concertato consiglio; e per dare a conoscere che aveva deposto ogni pensiero di pace, pubblicò un monitorio contro il re di Francia, per comandargli con minaccia di tutte le pene che può infliggere la chiesa, di mettere in libertà il cardinale de' Medici, da lui tenuto prigioniero (3).

Negli svizzeri poneva Giulio II le principali sue

(1) P. Giovio, *Vita di Leon X*, l. II, p. 131.

(2) Fr. Guicciardini, l. I, p. 596. - Scipione Annirato, l. XXVIII, p. 302. Rayn. *Ann. Eccl.*, 1512, § 28, p. 113. - Jo. Marianae *de rebus Hisp.*, l. XXX, c. I, p. 315. - Fran. Belcarii, l. XIII, p. 391.

(3) Fr. Guicciardini, l. I, p. 598. - Fr. Belcarii, l. XIII, p. 392.

speranze, e il cardinale di Sion, suo legato presso di loro, non era meno impetuoso nè meno costante di lui ne' suoi odii. La contesa degli svizzeri colla Francia, benchè avesse avuto origine dall'avidità e dall'avarizia, erasi invelenita per orgoglio. Non più i ricusati salari, ma i modi oltraggiosi del re e il disprezzo da lui mostrato inverso di loro, cui chiamava contadini ed ignobili, muovevanli ad impugnare le armi. I partigiani della Francia avevano, finchè era stato loro possibile, resistito nella dieta di Zurigo al torrente dell'odio popolare, ed erano venuti a capo d'impedire la dichiarazione di guerra; ma non avevano potuto ottenere che non si desse licenza al papa di levare ne' cantoni dieci mila uomini; licenza che il cardinale di Sion aveva potuto in appresso facilmente abusare per aumentare questa leva a suo piacere (1).

Malgrado le doglianze della Francia, quest'armata assembrossi per la prima volta a Coira. I grigioni dichiararono che, essendo alleati dei cantoni e della Francia, credevansi in obbligo di osservare piuttosto la prima alleanza, siccome la più antica. L'esperienza degli ultimi due anni aveva dimostrato, che gli svizzeri, per tenere la campagna, non potevano far senza dell'ajuto degli uomini d'arme e de' cavalleggeri. Perciò vedevano la necessità di unirsi ad un'armata veneziana o pontificia prima di entrare nel territorio nemico. La via più breve per giugnere

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 599. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 384.

nella stato veneto era quella che attraversa il vescovado di Trento, ond' essi ottennero da Massimiliano la licenza di toccare il di lui territorio.

Dubbio è il giudizio se il male tratto di Massimiliano debba attribuirsi piuttosto all'instabilità dell'animo suo, od alla perfidia; ad ogni modo i risultamenti furono eguali a quelli della più insigne mala fede. La città di Verona era sempre stata custodita da una guarnigione francese, qualunque fosse stato il bisogno che avesse avuto Lodovico XII di valersi altrove delle sue truppe. Massimiliano aveva in proprio nome convocato il concilio di Pisa, ma in appresso non aveva pensato per nulla a farlo riconoscere sia nell'imperio che negli stati suoi ereditari, lasciando che sopra Lodovico XII cadesse tutto il biasimo di avere eccitato uno scisma. L'ambasciatore di Massimiliano in Roma aveva sottoscritta, il 6 di aprile, una tregua di dieci mesi coi veneziani, in cui non solo non comprese il re di lui alleato, che in allora trovavasi assalito da possenti nemici, ma cercò inoltre di levargli parte delle di lui truppe. Massimiliano aveva giurato di non ratificare questa tregua, e mercè un'altra mancia di dieci mila fiorini la ratificava, ma celatamente. Nascondendo a Lodovico XII tale patteggiamento, ne accresceva il pericolo per la Francia. Finalmente concedendo il passo agli svizzeri pel suo territorio a danno de' francesi, Massimiliano, senz'essere provocato, d'intimo alleato che era, facevasi aperto nemico.

L'accortezza di Ferdinando il *cattolico*, ch'era il più doppio ed il più versipelle monarca d'Eu-

ropa, era stata causa della perfidia e della mutazione dell'animo di Massimiliano. Questi, anche nel tempo della sua più intima unione colla Francia, non aveva giammai deposto l'antico suo odio contro quella corona: altronde egli era avvezzo a concepir sempre giganteschi progetti e ad abbandonarli poscia prima di dar loro esecuzione. Per consolare Massimiliano del fallito progetto della conquista dello stato di Venezia, e di quell'altro da lui formato di condurre in trionfo un'armata tedesca a Roma per assumervi la corona imperiale, Ferdinando gli propose di scacciare i francesi da tutta la Lombardia, di far valere sui paesi ch'essi occupavano i diritti dell'imperio, da gran tempo dimenticati, e di restituire il ducato di Milano a Massimiliano Sforza, figliuolo di Lodovico il Moro, che da molto tempo erasi rifuggito alla di lui corte, e il quale era cugino germano della moglie di Massimiliano. In tal modo, solleticando l'ambizione e vanità del borioso imperatore, Ferdinando lo indusse ad accostarsi alla santa lega, cui poteva riuscire utile tale adesione (1).

In numero di dodici mila dovevano gli svizzeri adunarsi a Coira, sei mila al soldo del papa, ed altrettanti al soldo de' veneziani; ma sebbene il papa per avarizia, i veneziani per la povertà cui erano stati ridotti da così lunga guerra, mandassero assai lentamente il danaro necessario per le reclute, e sebbene queste due potenze non pagas-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 600. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 135.

sero per recluta più che un fiorino del Reno, mentre che i francesi avevano sempre pagata assai maggior somma; nondimeno tale era l'odio del popolo contro di questi ed il furore con cui gli svizzeri si scagliavano in una guerra cui risguardavano come nazionale, che l'armata adunata in Coira si trovò numerosa di ventimila uomini, e nel cammino pel vescovado di Trento e pel veronese soffrì senza lagnarsene le dilazioni delle paghe, la mancanza delle vittovaglie, ed ogni sorta di disagio (1).

La condizione del signore della Palisse, che comandava l'armata francese, erasi fatta grandemente malagevole e pericolosa. Poco d'accordo col cardinale di Sanseverino, legato del concilio, che contendeva con lui per l'autorità, non lo era meglio col generale di Normandia, incaricato della civile amministrazione del ducato di Milano, il quale risguardava la guerra piuttosto da ministro delle finanze che da uomo di stato. Questi, dopo la vittoria di Ravenna, si era affrettato di accongiuntare l'infanteria italiana, e avendo poscia dato a Federico da Bozzolo l'ordine di levare di bel nuovo sei mila uomini, si trovò senza danaro per pagare le reclute, e senza credito eziandio a motivo della grande apparenza che la fortuna fosse per volgere le spalle a' francesi. Altronde il la Palisse era capitano generale solo per intanto, e il suo grado non era alto abbastanza per sollevarsi gran fatto al di sopra degli ufficiali inferiori, ch'erano di

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 600. - *P. Bembi Histor. Ven.*, l. xii, p. 230. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 393.

lui gelosi, o per soddisfare pienamente al loro orgoglio; perciò non poteva ottenere da loro l'ubbidienza ottenuta già da Gastone di Foix. Gli uomini d'arme francesi davano al rimanente delle truppe il male esempio dell'indisciplina: stanchi di quella lunga guerra e sfiduciati, essi desideravano la perdita del ducato di Milano, per potersi ritirare in Francia. Altronde le censure della chiesa, e la vergogna di combattere per sostenere uno scisma, commovevano esse pure l'animo de'soldati. Del che manifesta prova si era veduta quando il cardinale de'Medici era stato condotto prigioniero a Milano; per ciò che sotto gli occhi del concilio nemico egli era stato accolto con grande rispetto; e, siccome Giulio II gli aveva conceduta l'autorità di prosciogliere dalle censure ecclesiastiche que'soldati che si fossero obbligati a non militare più contro la chiesa, e d'accordare ai moribondi la sepoltura in luogo sacro, un'avida folla gli stava sempre intorno per ottenere tali grazie, e i generali francesi, a dispetto delle rimostranze del concilio, non si opponevano alla dispensazione delle medesime (1).

Per formare l'armata da porre a fronte del re d'Inghilterra, Lodovico XII aveva richiamati in Francia i dugento gentiluomini e gli arcieri della sua guardia, come pure dugento lance d'uomini d'arme; ma aveva ad un tempo richiesti i fiorentini di mandargli le trecento lance promesse nel trattato d'alleanza. Non rimanevano perciò al si-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 598. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 132.

gnore della Palisse più che mille trecento lance francesi, e dieci mila fanti; ma anche queste truppe trovavansi disperse sopra un ampio tratto di paese, in Romagna, al Finale di Modena, a Parma ed ai confini del veronese. A tutti egli ordinò d'adunarsi a Pontoglio, affine di potere osservare le mosse degli svizzeri e fermarli; e per questo motivo fu costretto a sguernire Bologna, per difendere la quale i francesi avevano fin allora fatti così grandi sforzi (1).

Gli svizzeri, scesi pel vescovado di Trento nel veronese, avevano trovato a Villafranca, presso Verona, Gian Paolo Baglioni, generale de' veneziani, con quattrocento uomini d'armè, ottosento cavalleggeri, sei mila fanti ed un buon numero di artiglierie. Nel mentre che i veneziani e gli svizzeri erano ancora incerti se dovessero o no incamminarsi verso Ferrara, fu loro portata una lettera intercetta del signor della Palisse al generale di Normandia, che loro fece conoscere l'impossibilità in cui trovavansi i francesi di difendere Milano; onde risolsero di volgere a quella volta le loro armi. Il la Palisse si era da prima avanzato da Pontoglio a Castiglione delle Stiviere, poi a Valeggio sul Mincio; ma disperando di reggersi in quel sito, ripiegò sopra Gambara, poi a Ponteviso sull'Oglio. Intanto l'armata spagnuola e pontificia, che aveva avuto tutto l'agio di rifarsi, dopo di aver recuperato Rimini, Cesena, Ravenna, con tutte le fortezze e tutte le città

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 600. - *Fr. Belcarii*, l. xxi, p. 393.

della Romagna, di già minacciava Bologna, per difesa della quale il la Palisse, cedendo alle istanze dei Bentivoglio, aveva fatto avanzare le trecento lance lasciate a Parma. Sotto gl'immediati suoi ordini il la Palisse non aveva a Pontevico più che mille lance francesi e tutt'al più sei o sette mila fanti; il rimanente de'suoi trovavasi distribuito nelle città di Brescia, di Peschiera e di Legnago (1).

Il la Palisse seppe bentosto che l'armata del Baglioni e degli svizzeri aveva passato il Mincio sulle terre del marchese di Mantova, il quale non poteva ricusare il passo a chicchefosse; onde raunò il consiglio di guerra, in cui fu giudicata cosa impossibile il far testa ai nemici in altra guisa, che distribuendo l'armata nelle piazze forti, per istaucheggiare l'impeto degli svizzeri ed esaurire le finanze del papa e de' veneziani. Per tale uopo il generale francese mandò due mila fanti a Brescia con cento cinquanta lance francesi e cento uomini d'arme fiorentini; a Cremona cinquanta lance e mille fanti; a Bergamo cento uomini d'arme e mille fanti, e più non gli rimasero a Pontevico che settecento lance, due mila fanti francesi e quattro mila tedeschi. Non aveva appena fatta questa distribuzione, che un araldo di Massimiliano venne a far l'intima a tutti i tedeschi che militavano nell'armata francese, di lasciarla e d'astenersi dal combattere contro il papa. I tedeschi, i quali erano quasi tutti tiro-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 601. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 393. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 339. - *Jo. Marianae de reb. Hispan.*, l. xxx, c. xi, p. 317.

lesi ed immediati sudditi dell'imperatore, ubbidirono incontanente, assai paghi di partirsi da un'armata che si andava ritirando e cominciava a provare le avversità. La loro partenza lasciò il la Palisse nell'impossibilità di difendere il ducato di Milano; onde la sua armata lasciò Pontevico quasi in tumulto, per ritirarsi a Pizzighettone sull'Adda (1).

Gli svizzeri andavano sempre avanzando; essi passarono l'Oglio e giunsero il 5 di giugno avanti Cremona, la quale a cagione della mossa retrograda del la Palisse rimaneva scoperta. La guarnigione ritirossi subito nella cittadella, e la città offrì di arrendersi a' patti; ma i veneziani pretendevano impossessarsene per la repubblica, e gli svizzeri volevano prenderne possesso in nome di Massimiliano Sforza, duca di Milano: i veneziani cedettero infine agli svizzeri, temendo di alienarseli, e la bandiera del duca di Milano fu rialzata in Cremona; nello stesso tempo Bergamo si sollevò senza straniero soccorso ed aprì le sue porte ai veneziani (2).

Avendo il la Palisse richiamate le trecento lance francesi che occupavano Bologna, passò l'Adda a Pizzighettone e recossi in due giorni a Pavia. Milano trovossi allora affatto scoperto. Gian Giacomo Trivulzio, il generale di Normandia, An-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 602. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 393. - *P. Bizarri Hist. Gen.*, l. viii, p. 432. - *Mém. de Fleuranges*, p. 103. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lv, p. 328.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 602. - *P. Bembi*, l. xii, p. 280. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 240. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 394.

tonio Maria Pallavicino, Galeazzo Visconti e tutti i francesi partirono per salvarsi in Piemonte, e condussero con loro il cardinale de' Medici; ma nel punto che il cardinale stava per tragittare il Po, tra Pieve del Cairo e Bassignano, alcuni dei suoi amici sommossero i contadini del vicinato, levaronlo di mano alle guardie che lo custodivano, e lo posero in libertà. Le fuggitive reliquie del concilio di Pisa avevano abbandonato Milano pochi giorni prima. Quest'assemblea sciogliendosi profferì con ridicola millanteria la sentenza di scomunica contro Giulio II, dichiarandolo sospeso dall'esercizio di ogni podestà spirituale e temporale nella chiesa (1).

Credeva il la Paliase di potersi mantenere a Pavia; benchè il Trivulzio ed il generale di Normandia gli rappresentassero che in un paese pronto a sollevarsi in ogni luogo non si poteva senza infanteria far testa ad un'armata così formidabile com'era quella de' nemici. Stavano ancora i generali francesi disputando, quando l'armata della lega, dopo di avere occupata Lodi senza trovare chi le resistesse, giunse attorno a Pavia e cominciò a trarre contro il castello. I francesi, che temevano di vedersi chiuso ogni varco alla ritratta, disgomberarono Pavia, collocando nella retroguardia i pochi fanti tedeschi ch'erano loro rimasti: ma gli svizzeri entrarono in città prima che i francesi ne fossero usciti, e

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 602. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 394. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1512, § 59, p. 120. - *Jo. Marianae*, l. xxx, c. x, p. 315. - *Mémoir. du chev. Bayard*, c. lv, p. 318. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. ii, p. 136.

scaramucciarono con essi lunghezzo le vie della città. L'armata che si ritirava, dopo essere uscita di Pavia per il ponte di pietra sul Ticino, doveva ancora passare sopra un ponte di legno il ramo dello stesso fiume, chiamato Gravellone. Nella precipitosa ritirata le artiglierie, i cavalli, le salmerie si affollarono talmente sul ponte che questo si ruppe sotto il soverchio peso, e tutta quella parte della retroguardia ch'era rimasta sull'altra riva fu uccisa o fatta prigioniera (1).

Il Gravellone ed il Po impedirono che l'armata francese fosse più oltre inseguita dai nemici, ond'ella continuò a ritirarsi senz'essere molestata; ma tutte le terre che i francesi lasciavansi addietro mutavano subito governo. I Bentivoglio erano fuggiti da Bologna, che fu subito occupata dal duca d'Urbino colle truppe della chiesa. Il papa, non potendo perdonare ai bolognesi gli oltraggi che avevano fatti alla sua statua, li privò del diritto di eleggersi i loro magistrati e di tutti i loro privilegi, condannò i principali cittadini a grosse ammende, e stette alcun tempo dubbioso se dovesse spianare la città e trasportare gli abitanti a Cento (2).

Giulio II non aveva abbandonato il suo progetto di liberare Genova, sua patria; ed incaricò dell'esecuzione di tale progetto Giano Fre-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 603. - *Fr. Belcarii*, l. xiii, p. 394. - *Mémoir. de Fleuranges*, p. 104. - *Mém. de Bayard*, c. lv, p. 319. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 240. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. ii, p. 139.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. x, p. 604.

goso, che in allora stava a' servigi de' veneziani. Ma ricordandosi i genovesi troppo bene ancora de' mali sofferti a cagione della loro ultima ribellione contro la Francia, avevano fermato di non muoversi e dichiarato al loro governatore, Francesco della Rochechouart, che lo asseconderebbero con tutte le loro forze. Questi per altro, sapendo di essere odiato per le sue prepotenze, non fidava in quelle promesse. Perciò quando seppe che Giano Fregoso s'avvicinava, riparossi nella fortezza della Lanterna colla sua guardia, e non volle più uscirne, malgrado le più calde istanze de' genovesi. La città stette tre giorni senza governo fino alla venuta di Giano Fregoso, che il 29 di giugno del 1512 fu alla fine gridato doge. L'indipendenza della repubblica venne riconosciuta dagli alleati, mediante il pagamento di dodici mila ducati fatto nelle mani del cardinale di Sion per conto degli svizzeri; e il nuovo doge Fregoso cinse tosto d'assedio le due fortezze occupate dai francesi. Quella del Castelletto capitolò in capo ad otto giorni, ma la ròcca della Lanterna tenne ancora molto tempo ⁽¹⁾.

Il cardinale di Sion, il quale dal pontefice era stato eletto per legato presso l'armata alleata, prendeva possesso di tutte le città lombarde a profitto della santa lega, ed il figliuolo di Lodovico il Moro, Massimiliano Sforza, che era gridato duca di Milano e sotto il di cui nome ottenevansi tali vittorie, vedevasi taglieggiato o tradito da tutti i suoi pretesi alleati. Se non che

(1) *Ubertus Foliettae*, *Gen. Hist.*, l. xii, p. 708, 709. - *P. Bizarri Sen. Pop. q. Gen. Hist.*, l. xviii, p. 432.

tale è la sorte, altrettanto giusta quanto inevitabile, d'ogni principe il quale, per risalire sul trono, si vale dell'armi straniera, e vuole regnare a costo di sobbissare nelle sciagure la sua patria. Gli svizzeri opprimevano i suoi sudditi con ruinate contribuzioni; Milano era stata sottoposta ad una taglia di sessanta mila ducati, Pavia ad una di quaranta mila; Lodi ad una di trenta mila; Parma e Piacenza tutte e due ad una di venti mila (1). Era appena terminata la dieta di Zurigo, che nuove torme di svizzeri avevano valicate le montagne, non per soccorrere i loro compatriotti, che non ne abbisognavano, ma per dividere con essi le spoglie della Lombardia. Non contenti delle taglie, gli svizzeri occuparono la città di Locarno e il di lui territorio; i grigioni presero Chiavenna e la Valtellina; ed il papa, con assai più patente violazione de' diritti del duca di Milano, suo alleato, riunì alla chiesa Parma e Piacenza coi loro territorii, sotto pretesto che queste città, le quali avevano volontariamente aperte le loro porte alla sua armata, appartenevano anticamente all'esarcato di Ravenna, conceduto da Carlo Magno alla chiesa; di modo, così Giulio diceva, che il diritto della santa sede alla signoria di quelle città era di lunga mano anteriore alle pretese degli imperatori tedeschi ed alla fondazione del ducato di Milano (2).

(1) *P. Bembi. Hist. Ven.*, I. XII, p. 281. Il Bembo indica sempre le somme di danaro in lingua classica, vale a dire in lire d'oro per cento ducati.

(2) *Fr. Guicciardini*, I. X, p. 603. - *Fr. Belcarii*, I. XIII, p. 394. - *Gio. Cambi, Ist. Fior.*, t. XI, p. 297. - *P. Giovio, Vita di Leon. X*, t. II, p. 141.

CAPITOLO CX

Sommessione del duca di Ferrara al papa, e fuga del medesimo da Roma. Ingresso degli spagnuoli in Toscana; saeco di Prato; deposizione del Soderini; richiamata dei Medici al governo di Firenze. Discordie tra i confederati della santa lega; nuove negoziazioni; morte di Giulio II.

(1512-1513) QUANDO veggiamo con feroci atti e con ingiuste e vergognose violenze bruttate le rivoluzioni colle quali i popoli servi tentarono di ricuperare la propria indipendenza, ci sentiamo spesse volte inclinati a supporre in queste nazioni un odio profondo, inveterato, implacabile contro i loro oppressori, e a credere che esse abbiano saputo dissimulare quest'odio finchè non si era presentata loro l'opportunità di scuotere il giogo, e che al presentarsi della propizia occasione gli abbiano dato libero sfogo. Sebbene l'odio, e la brama di vendetta annoverare non si possano tra i nobili sentimenti dell'uomo; pure involontariamente si ammirano in certo qual modo tutti i vigorosi affetti; la sola loro intensità eccita una tal quale simpatia, e sonosi veduti talvolta uomini umani e filosofi giustificare

e predicare perfino quelle vendette popolari che loro sembravano acconce a ravvivare l'energia degli oppressi.

Per altro essi onoravano quasi sempre a torto una malvagia azione, attribuendola ad un nobile motivo. La ferocia de' popoli è per l'ordinario l'effetto della viltà e della lacerchezza. L'odio che si manifesta con sì fiero e veemente scoppio, nasce per lo consueto solamente nel punto in cui non si corre verun pericolo nel soddisfarlo. Ella è una delle cattive inclinazioni della nostra natura, un'inclinazione che si manifesta in ogni occasione negli animali, ne' fanciulli e nella marmaglia, quella d'assalire colui che sembra inetto a difendersi. I timidi uccelli domestici opprimono col rostro chi di loro è ammalato; i cani inseguono furiosi l'uomo o l'animale che fugge; i fanciulli insultano l'idiota, lo scemo, che loro dovrebbe ispirare compassione; e la plebaglia oltraggia con ogni maniera d'insulti lo sciagurato esposto alla berlina, quantunque talvolta non ne conosca il delitto. Tostocchè le viene indicato come obbjetto in cui può appagar l'ira, una setta, un partito, una nazione, la plebe, senza porre a disamina i loro torti, senza neppure comprendere in che l'odiato obbjetto da lei medesima differisca, s'adira, si agita e trascorre agli estremi oltraggi, alla più sfrenata ferocia, benchè niun ragionevole motivo abbia potuto commuoverla a tanto. Un'armata che fugge può a stento scampar dalle mani di que' medesimi contadini, che prima della battaglia le auguravano la vittoria.

I francesi erano obbligati a disgomberare l'Italia; ognuno credette d'aver contro questi spossessati padroni i più legittimi motivi di rancore, perchè ognuno volle far uso di tutto il potere che momentaneamente aveva, e perchè, trasportato dall'emozione che sempre comunica la moltitudine, suppose essere un suo proprio sentimento l'effetto delle grida e delle ingiurie che rimbombavangli all'orecchio. Pochi giorni prima l'armata spagnuolo-pontificia era stata sconfitta nella battaglia di Ravenna, ed i fuggiaschi, attraversando di nuovo il territorio medesimo del papa, erano stati spogliati, maltrattati, uccisi; gl'italiani dai loro connazionali, e gli spagnuoli da uomini che ancora non avevano avuto tempo d'essere da loro maltrattati. Qualunque volta i tedeschi erano perdenti nella Marca Trivigiana o nel Friuli, lo scatenamento de' contadini di quelle desolatissime contrade era sempre uguale contro di loro. Venne la volta loro anche pei francesi, quando meno ognun se l'aspettava, e ancor essi trovaronsi esposti come i loro rivali a tutti i furori del minuto popolo.

Le quattro straniere nazioni che in allora guerreggiavano in Italia, avevano tutte ugualmente dato prova d'insaziabile cupidigia e di spaventevole ferocia. Gli spagnuoli, i tedeschi, gli svizzeri, i francesi non potevano per questo rispetto vicendevolmente nulla rimproverarsi. Soli i francesi non aggiungevano all'avidità, comune a tutti, l'avarizia propria degli altri. Tutto quanto avevano estorto o predato, abusando della vittoria, tutto dispensavano in appresso con mano

liberale; a tal che in capo a pochi giorni si trovavano così bruciati di danaro, come prima del saccheggio. Nel proseguire la vittoria, nel sacco d'una città, nel primo giugnere a' quartieri, pareva che la loro rabbia mai non potesse saziarsi di sangue, e l'arroganza loro non rispettava chiechessia; ma pochi giorni e talvolta poche ore bastavano loro per istringere dimestichezza cogli abitanti in casa de' quali si erano alloggiati: la socialità, per cui in sì alto grado vanno distinti dalle altre nazioni, e che per essi è un bisogno e quasi un istinto, inducevali bentosto a tentare tutto quello che poteva rappattumarli coi loro ospiti; desideravano di rasserenare la fronte loro e dissipare il mal umore che attristavali; ingegnandosi con lievi uffici di piacere a que' medesimi cui avevano maltrattati: affaticavansi con loro intorno alla capanna che doveva tener luogo della casa ch'essi avevano bruciata, e bevevano insieme con tutta la famiglia il vino che avevano rubato nelle di lei canove. Benchè non sapessero la lingua de' loro ospiti, pure conversavano con loro e sapevano indovinare ciò che non poteano intendere. Spesse volte davano invero motivo di gelosia agli amanti, ai mariti, ai genitori, ma ciò non era altrimenti col brutale impeto d'inesorabili vincitori, ma colle officiose cure della militare galanteria.

Gli spagnuoli, sobrii, taciturni, alteri, vendicativi, non abusavano meno de' francesi della vittoria nel fervore dell'armi; non perchè fossero come questi trasportati dalla frenesia delle battaglie, ma perchè rispettavano ancora assai meno la vita

degli uomini, e non erano in verun modo tocchi dall' altrui dolore. I soldati spagnuoli, quali si erano mostrati il primo giorno, tali mostravansi ancora in appresso inverso ai loro ospiti. L'avarizia inducevali a predare, e, siccome quest'avarizia non veniva mai meno, così andavano sempre egualmente in cerca e di nuovi guadagni e di nuovi risparmi, sebbene talvolta spendessero per orgoglio e per sembrare magnanimi in una clamorosa circostanza quello che avevano a grande stento ammassato in più anni. Orgogliosi com'erano, mai non contraevano dimestichezza con chicchessia; alteri sempre del pari colla famiglia loro ospite, benchè il loro linguaggio si accostasse in modo all'idioma italiano da potere senza troppo studio intendere e apparare quello della contrada in cui erano, non se ne valevano tuttavia se non per alcune frasi di cerimonia, cui avvezavano i loro ospiti, i quali insegnavano sì il rispetto dovute ad un *senhor soldado*, ma non si degnavano di conversare con loro.

Gli svizzeri ed i tedeschi, benchè non fossero risguardati come uno stesso popolo, tant' erano pur simili gli uni agli altri; che gl'italiani non potevano assegnare un distinto carattere a questi egualmente barbari ospiti. Soltanto il contegno degli svizzeri, superbi de' loro prosperi successi negli ultimi vent'anni, era più insolente. Non avvezzi a riconoscere alcun superiore, più difficilmente degli altri si piegavano alla disciplina; e non avendo da lungo tempo militato se non per mercede, non ravvisavano altro scopo nella guerra che quello di guadagnare danaro; fine da loro

appetito bene spesso a costo della fede e dell'onore. Altronde ambedue queste nazioni erano, l'una a gara dell'altra, feroci rispetto ai vinti, avide ed insaziabili nel saccheggio, ed avere per conservare ciò che avevano acquistato. Si gli svizzeri che i tedeschi erano dediti allo stesso genere di rozza e grossolana intemperanza; chè il diritto d'ubbriacarsi sembrava loro il più alto premio della vittoria. Non curanti del pari dei popoli coi quali vivevano, incuriosi de' loro costumi o delle loro opinioni, gli svizzeri ed i tedeschi, dopo le loro orgie, cadevano in braccio ad un indolente riposo: essi non tentavano nemmeno di farsi intendere dai loro ospiti, cui davano motivo di dubitare che questi bruti in umana figura potessero, come gli altri uomini, pensare, amare, sentire.

Ravenna fu la prima città in cui i francesi cadessero vittime di quell'odio popolare che improvvisamente scoppiava contro di loro. Vero è ch'essi avevano crudelmente trattata quella città, dandole il sacco nel punto in cui i di lei magistrati sottoscrivevano la capitolazione. Giulio Vitelli, vescovo di Città di Castello, che aveva il comando della fortezza di Ravenna quando la città fu presa, vi si avvicinò con una mano di truppe, tosto che seppe che il la Palisse erasi allontanato. I francesi offrirono ancor essi di arrendersi, e il vescovo concedette loro onorevoli patti; proponendosi tuttavia di trarre odiose rappresaglie della violazione della precedente capitolazione. E appena entrato in città, diede in mano al popolaccio i quattro principali ufficiali

della guarnigione, e permise, tuttocchè vescovo e luogotenente del papa, ch'ei fossero sepolti vivi sotto i suoi occhi in una fossa, col capo solo fuor di terra, e che si lasciassero colà perire in quel lungo e crudele supplicio (1).

Quando i francesi disgomberarono la Lombardia, l'accanimento del popolo contro di loro si manifestò con eguale crudeltà. La feccia del minuto popolo di Milano trucidò tutti i soldati francesi ch'erano rimasti ne' quartieri o negli spedali dopo la partenza de' capitani; assalì poscia le botteghe e i fondachi de' mercanti francesi per saccheggiarli; e si dice che caddero vittima del popolo furibondo mille cinquecento persone. Gli stessi orrori avvennero in Como subito dopo che fu disgomberata la città. I francesi nella ritirata non potevano scostarsi dal grosso dell'armata; perciocchè tutti coloro che si smarrivano e che più non erano in istato di difendersi, erano uccisi dai forsennati contadini; onde nella ritirata perdettero assai più gente che in una battaglia (2).

Credevano gl'italiani che tanti oltraggi dovessero rimaner sempre impuniti: i francesi altro omai non possedevano in Italia, che Brescia, Crema e Legnago, colle fortezze di Milano, di Novara, di Cremona e della Lanterna di Genova (3). Altronde al di là dalle Alpi avevano un bel fare a rispingere la poderosa invasione degl'inglesi. Mentre che l'ammiraglio Howard guastava le co-

(1) *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xii, p. 279. - *Fr. Belcarri*, l. xiii, p. 390.

(2) *Murat., Ann. d'Ital.*, t. x, p. 86 *ad an.* 1512.

(3) *Fr. Guicciardini*, t. ii, l. xi, p. 4.

ste della Bretagna, il marchese di Dorset era sbarcato, il 18 giugno, nel Guipuscoa, ed avendo raggiunto Ferdinando con sei mila fanti inglesi, minacciava nello stesso tempo la Guienna e la Navarra. Non era presumibile che con tali e tanti nemici addosso, Lodovico XII potesse in quell'anno pensare alla Lombardia (1).

La sorte degli alleati della Francia non era gran fatto diversa da quella de' soldati che si erano sbandati dall'armata. Più alle strette d'ogni altro era Alfonso d'Este, duca di Ferrara. Egli era stato perseguitato da Giulio II col più fiero accanimento; il suo stato trovavasi inondato da barbare soldatesche; esauste erano le sue forze, e perduta la speranza d'ogni straniero soccorso. In tante angustie egli s'affidava all'amicizia ed alla riconoscenza di Fabrizio Colonna. Dopo aver fatto prigioniero questo generale nella battaglia di Ravenna, Alfonso aveva costantemente ricusato di cederlo ai francesi; per sottrarlo alle inchieste ed alle minacce del la Palisse ei l'aveva mandato a Ferrara, ed all'ultimo avevalo posto in libertà senza taglia. Fabrizio impegnò in favore d'Alfonso tutta la sua possente famiglia, e indusse l'ambasciatore del re cattolico ad intercedere per lui presso il papa, rappresentandogli che Alfonso era figliuolo d'una principessa d'Aragona (2). Il mar-

(1) *Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet.*, t. xv, p. 45. - *Rymer, Acta publica*, t. xiii, p. 326. - *Hume's History*, c. xxvii, t. v, p. 114.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. xi, p. 1. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso*, p. 90. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. v, p. 241. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. xii, p. 320.

chese di Mantova intercedette ancor esso per Alfonso. Tanti intercessori chiedevano soltanto un salva condotto pel duca di Ferrara, mercè del quale ei si potesse recare a Roma per gettarsi ai piedi del papa ed impetrare perdono. Il salvacondotto fu concesso e l'ambasciatore d'Arragona, Fabrizio e Marc' Antonio Colonna stettero mallevadori della libertà del duca.

Alfonso d'Este giunse a Roma, disposto a sottomettersi alle umiliazioni, dalle quali pareva omai dipendere la conservazione della sua sovranità. Entrovi il 4 di luglio, ed il pontefice, contento di questa fiducia del duca, parve mitigarsi alquanto verso di lui. Sospese le censure contro di lui pronunciate, ed acconsentì a dargli l'assoluzione, non alle porte della chiesa colla corda al collo, e dopo la flagellazione per mano del penitenziere, ma nel concistoro de' cardinali. Parisio dei Grassi, maestro delle cerimonie del papa, pose ordine d'accordo col pontefice alle formalità di quell'atto, ed a quanto doveva dire il duca; le quali cose Parisio scrisse in appresso nel suo giornale. « Beatissimo e clementissimo padre, così » disse Alfonso gettandosi appiè del papa, io » conosco veramente e confesso che ho peccato in » molti intollerabili modi sia contro la Divina Maestà, sia contro la santità vostra, vicario di N. » S. Gesù Cristo, e contro la santa sede apostolica; e ciò tanto più gravemente, aggiuntocchè » io stesso ed i miei antenati e fratelli ne abbiamo ricevuti i più grandi beneficii; perciò sono » compunto di pentimento e di dolore per essermi fatto reo d'ingratitude verso vostra santi-

» tà, e per averle fatto ingiuria ». Dopo aver pronunciate queste parole Alfonso pianse o fece le viste di piangere e sparger lagrime, poi ripigliava così: « Per tal cagione io mi prostro suppliche- » vole appiè della beatitudine vostra ed abbraccio » le sue ginocchia, implorando la mia grazia per la » divina misericordia, e per la pietà della santità » vostra. Prometto che in avvenire non commet- » terò verun maneamento contro la vostra santità, » e sono pronto ad espiare i falli che ho com- » messi, sopportando nella mia persona, nel mio » principato, nella mia fortuna, tutte le pene » che piacerà alla vostra santità d'infliggermi nella » sua misericordia ». Il papa, rispondendo, riepilogò in un lungo discorso tutte le colpe d'Alfonso d'Este; rimproverollo di che non si ramiliava anche in allora se non per forza, ma alla fine lo prosciolsse da ogni censura ⁽¹⁾.

In appresso furono da Giulio II deputati sei cardinali per conchiudere con Alfonso il trattato di pace; ma pochi giorni dopo, costoro dichiararono che il papa aveva determinato di ridurre Ferrara nell'immediato dominio della chiesa. Ma, siccome Giulio pretendeva che tutto il paese posto a mezzogiorno del Po appartenesse alla santa sede, così egli divisava di farsi restituire la città d'Asti, occupata dalle armi della lega, e di darla ad Alfonso in compenso dell'antico ducato. Questa proposta fu pel duca di Ferrara come un colpo di fulmine: e subito egli ne riconobbe l'au-

(1) *Parisi de Grassis Diar. Cur. Rom.*, t. III, p. 879, *apud Rayn. Ann.*, 1512, t. XX, p. 122, §§ 71-76.

tore ch'era Alberto Pio, conte di Carpi, intimo consigliere del papa e suo sfidato nemico. E avendo saputo di là a poco che Reggio aveva aperte le porte alle truppe della chiesa e che la Garfagnana era stata conquistata dal duca d'Urbino, temette che Ferrara, di cui aveva affidata la guardia al cardinale Ippolito, suo fratello, fosse assalita in tempo della sua assenza, e chiese il commiato per tornarsene a casa sua. Il papa glielo ricusò disdegnosamente; ma l'ambasciatore d'Arragona ed i Colonna dichiararono che non soffrirebbero in verun modo che si abusasse del loro nome per tradire Alfonso e violare la fede mallevata da loro medesimi. Laonde all'indomani Fabrizio e Marc' Antonio Colonna condussero Alfonso alla vicina porta di san Giovanni di Laterano; e sebbene vi fosse stata raddoppiata la schiera di guardia, essi aprironsi il varco a forza e condussero armata mano il loro ospite al proprio castello di Marino, di dove trovarono poi modo di farlo condurre a Ferrara (1).

La santa lega di già soggiaceva al destino di tutte le confederazioni. Gli alleati finchè si trattava della difesa credevansi d'accordo, ma non avevano prevedute le conquiste che la fortuna dava loro nelle mani; e per quei prosperi avvenimenti ognuno di loro si era gonfiato di novella ambizione. Il papa, prima d'ogni altro, aveva in tal qual modo rotto il vincolo della lega, impostrandosi di Parma e di Piacenza; egli vio-

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 3. - *P. Giovio, Vita d'Alfonso*, p. 91. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 242. - *Fr. Belcarri Comm.*, l. XIII, p. 395.

lava in tal guisa i diritti rivendicati dall'imperatore sopra tutta la Lombardia, i diritti del nuovo duca di Milano, Massimiliano Sforza, cui la lega aveva promesso di rimettere sul trono, e i diritti infine dei popoli, che dolenti vedevano smembrato in tante parti il loro antico ducato. Il papa, per giustificare l'inaudita estensione che voleva dare all'esarcato di Ravenna, comprendendovi tutti i paesi posti alla dritta del Po, pretese che la loro sudditanza alla chiesa era durata fino al 1272, ed egli stesso indicò quest'epoca al suo maestro delle cerimonie (1); pure in quel torno di tempo non era in Lombardia accaduto verun fatto per cui si caugiasse o si ristrignesse il potere del papa; soltanto a motivo del vicariato dell'impero, che la chiesa romana pretese d'esercitare in tempo del lungo interregno che tenne dietro alla morte di Federico II, e che terminò nel 1273 colla elezione di Rodolfo d'Absburgo, rimasero forse negli archivi della chiesa alcuni confusi documenti, con cui Giulio II suppose di poter provare il diritto di signoria della santa sede (2).

Le pretese di Massimiliano non erano meno di quelle del papa contrarie ai patti della lega. Questo vanitoso monarca, che mai non aveva proporzionati i suoi progetti colle sue forze, e che dopo la conchiusione della lega di Cambrajo mai non aveva soddisfatti i suoi obblighi in ve-

(1) *Parisii de Grassis*, t. III, p. 898, *apud Rayn. Ann. Eccl.*, t. XI, § 70, p. 122.

(2) *Chron. Parm.*, t. IX, *Script. Rer. Ital.*, p. 786. - *Chr. Placent.*, t. XVI, *ivi*, p. 479.

runa delle guerre in cui aveva tratti i suoi alleati, mutando partito, non voleva perciò rinunciare ad alcuna delle già concepite speranze. Egli si era accostato alla lega de' veneziani, ma senza rinunciare alla pretesa che questi gli cedessero tutti i loro stati di terra ferma: e neppure voleva restituire a Massimiliano Sforza, suo cugino, il ducato di Milano, ch'era stato conquistato a costui favore. Ma gli svizzeri, che occupavano tutt'intero questo ducato, e Giulio II, che voleva scacciare dall'Italia i barbari di qualunque nome, insistevano perchè lo Sforza venisse riposto sul trono de'suoi maggiori (1).

Raimondo di Cardone aveva nuovamente adunata l'armata spagnuola ai confini del regno di Napoli, e voleva scendere in Lombardia per far vivere le sue truppe a spese de' lombardi, e per potere aver parte nella divisione degli stati occupati dalla santa lega. Perciò richiedeva il papa ed i veneziani di pagargli i sussidi promessigli di quaranta mila ducati al mese finchè i francesi fossero cacciati d'Italia, e pretendeva che non si potessero dire scacciati finchè le loro guarnigioni occupavano Brescia, Cremona e molte altre terre. Dall'altro canto il papa ed i veneziani non desideravano di trarre in quelle province una nuova armata, o di sopportare così ragguardevoli spese. Intanto gli svizzeri continuavano a taglieggiare il ducato di Milano. Essi avevano indotto Carlo III, duca di Savoia, a fer-

(1) *Fran. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 5. - *Fr. Belcarli Comm.*, l. XIII, p. 396.

mare con loro a Baden nel mese di maggio una alleanza difensiva per venticinque anni, e approfittavano di quel trattato per iscostare affatto il duca dalla Francia e dal marchese di Saluzzo (1). I veneziani, senza partecipazione dei loro alleati, fecero alcuni infruttuosi tentativi contro Crema e Brescia. Gli alleati si accusavano a vicenda, e si lagnavano gli uni degli altri; universale era la diffidenza, laonde ognuno presagiva prossimo lo scioglimento della lega, a cui gl'inaspettati successi accresceano la difficoltà di rimanere uniti.

Soltanto in una cosa, gli alleati sembravano consentire, ed era nell'abusare del soverchio delle loro forze contro la repubblica fiorentina. Eppure questa repubblica non aveva offeso veruno di loro; non aveva mancato a nessuno de' suoi obblighi, ed altri soccorsi non aveva dati al re di Francia fuor quelli cui erasi obbligata con un trattato stipulato di conserva con Ferdinando il cattolico: altronde ella si era sempre mostrata, inverso a tutte le altre potenze, buona ed officiosa vicina. Ai soldati fuggitivi dell'armata sconfitta a Ravenna ella aveva dato asilo, in tempo che erano perseguitati a morte negli stati del papa. Vero è che la di lei politica era stata timida e titubante. Per timore che le altre potenze se l'avessero a male, Firenze non erasi unita con tutte le sue forze ai francesi; non gli aveva nè pure abbandonati, accettando le proposte del re d'Arragona, e non aveva neppur procacciato di

(1) *Fran. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 4. - *Fr. Belcarii*, l. XIII, p. 396. - *Guichenon*, *Hist. généalog. de la maison de Savoie*, t. II, p. 196.

far rispettare la propria neutralità, ponendosi in istato di difesa. Ella era rimasta neutrale senza che veruno le sapesse grado della sua neutralità. Ma la sorte d'uno stato debole il più delle volte è affatto indipendente da' suoi prudenti o mal accorti consigli; e l'astio di Giulio II, le pratiche dei Medici e la cupidigia dei generali ebbero ben maggior parte nella rovina di Firenze, che la politica del Soderini.

Il papa e l'imperatore, dimostrandosi malcontenti della repubblica di Firenze, parvero offrirle sì l'uno che l'altro la via di schivar la tempesta. Il papa mandolle in luglio il suo datario per richiederla di deporre il Soderini, d'accostarsi alla santa lega contro i fraucesi e di richiamare tutti gli esiliati, offrendole a tali patti la propria amicizia. Dopo tre giorni di deliberazioni, i consigli di Firenze ricusarono di acconsentire a queste condizioni (1). D'altra parte Matteo Lang, vescovo di Gurck e segretario di Massimiliano, che veniva in nome dell'imperadore alla dieta della lega, convocata a Mantova, offriva ai fiorentini la protezione imperiale mercè un presente di quaranta mila fiorini; ma conoscendo questi quanto poco fondamento potessero fare sulle promesse dell'imperatore, non seppero risolversi a privarsi del loro danaro per comperare quella sì debole malleveria (2).

I fiorentini inviarono tuttavia il giureconsulto Vittore Soderini, fratello del gonfaloniere, alla

(1) *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 303.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. xi, p. 6. - *Jac. Nardi*, l. v, p. 246. - *Scip. Ammirato*, l. xxviii, p. 304.

dieta di Mantova per difendere i loro interessi, e far comprendere Firenze nella pace generale. Giuliano de' Medici, terzogenito del magnifico Lorenzo, si presentò ancor esso alla dieta medesima, per domandare il ristabilimento della sua famiglia in Firenze. L'esilio e le sventure de' Medici, dicea Giuliano, erano l'opera de' francesi; non potevasi perciò dubitare della divozione della casa Medici al partito dell'imperatore e della Spagna, nè per conseguenza di quella dell'avverso partito ai francesi. Soggiugnea Giuliano che, se le armate della lega abbisognavano di danaro, i Medici ne saprebbero ragunare in Firenze assai più per compiacere i loro amici, che non poteva offrirne il partito popolare per acquetare i suoi nemici. Il quale soggiugnimento grande effetto faceva, perchè il danaro era il solo convincente argomento sullo spirito degli alleati. Raimondo di Cardone trovavasene affatto sprovveduto; egli aveva fatto avanzare l'armata spagnuola fino a Bologna, ma le soldatesche ricusavano di andar più oltre se non erano pagate. Massimiliano desiderava che Raimondo entrasse in Lombardia per contenere gli svizzeri e spaventare i veneziani; ed ambidue avrebbero anteposto il danaro contante de' fiorentini alle lontane promesse dei Medici. Perciò fu detto di nuovo a Gian Vittore Soderini, che per quaranta mila fiorini si poteva salvare la repubblica; ma invece di appigliarsi tostamente a questo partito, egli si credette obbligato a giustificare la sua patria, a provare che nulla i fiorentini dovevano, e che non avevano commesso verun fallo: intanto l'occasione propizia gli sfuggì

di mano e la dieta risolse di mandare l'armata spagnuola e il cardinale de' Medici, legato di Toscana, a Firenze, per mutarne il governo (1).

Una trista e mal consigliata parsimonia, ed il timore che i vicini troppo badassero a' fatti della repubblica avevano sconsigliati i fiorentini dall'armarsi nel punto in cui le fiere convulsioni dell'Italia dovevano indurveli. Essi avevano somministrati trecento uomini d'arme al re di Francia, parte de' quali trovavansi in allora chiusi in Brescia, e gli altri, svaligiati dai veneziani, tornavano scuorati e afflitti; e perciò rimanevano loro soltanto dugento lance, comandate da capitani di niuno nome. Le milizie dell'ordinanza non avevano disciplina, nè pratica di guerra, nè fiducia in sè medesime. Erano state sollecitamente assoldate alcune migliaia di fanti stranieri; ma perchè non v'era stato tempo per farne la scelta; quella fanteria non poteva stare a fronte di quella de' veneziani o del papa, e meno ancora dei tedeschi e degli spagnuoli (2).

Nè le forze con cui il vicerè don Raimondo di Cardone andava ad assalire i fiorentini erano molto ragguardevoli. Egli non aveva più che dugento uomini d'arme, due cannoni presi a Bologna, ed era del resto privo affatto di tutto che richiedesi per un'armata. Ma il Cardone tra' suoi annoverava cinque mila di quegli spagnuoli che

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 8. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 247. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 142. - *Comm. di Filippo de' Nerli*, de' fatti civili di Firenze, l. V, p. 107.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 9. - *Comm. del Nerli*, l. V, p. 107.

avevano così ostinatamente combattuto a Ravenna e i quali, dopo di avere distrutta molta parte della fanteria tedesca e francese, eransi gloriosamente ritirati, senza cedere agli assalti ripetuti di tutta la cavalleria vittoriosa. Nell'attraversare gli Appennini con questa piccola armata il vicere non trovò alcun ostacolo (1): giunto a Barberino, lontano quindici miglia da Firenze, mandò a dichiarare ai fiorentini, che non era intenzione sua nè della lega, d'offendere le loro leggi o la loro libertà e di far loro danno negli averi, e che solo domandava due cose, cioè il bando del gonfaloniere Soderini, ch'era sospetto a tutti gli alleati, e la restituzione de' Medici in Firenze, non come principi, ma come privati cittadini (2).

Il gonfaloniere in tempo della sua amministrazione aveva date frequenti testimonianze della pattezza di sua indole e del suo amore di libertà; ma non aveva dimostrata del pari quella risolutezza e fermezza di carattere, che nelle difficili circostanze richieggonsi ne' capi di uno stato. Egli adunò il gran consiglio per appalesargli le domande de' nemici, e dichiarò che, lungi dal volere che per sua difesa si esponesse a grave danno

(1) Il Machiavelli era stato mandato il 20, agosto a Firenze per chiudergli la via, ma giunse troppo tardi, e non aveva quanta gente bastava per occupare il passo della Stale; più addietro le montagne non avevano gole atte alla difesa. *Lettere del Machiavelli, di Francesco Zati, di Baldassare Carducci e di Francesco Tosinchi, del 21, 22 e 23 agosto del 1512. Legazioni, t. VII, p. 431-438.*

(2) *Fr. Guicciardini, t. II, l. XI, p. 10. - P. Giovio, Vita di Leon. X, l. II, p. 144. - Jac. Nardi, Ist. Fior., l. V, p. 248.*

la repubblica, era pronto non solo a deporre la dignità, ma a dare la libertà e la vita per la pubblica salvezza: disse dovere soltanto i cittadini guardare se potrebbesi raffrenar colle leggi la baldanza de' Medici, restituiti in Firenze colle armi straniere, e se ciò pareva loro impossibile, li supplicò a non risparmiare nè le sostanze, nè il sangue de' soldati, nè quello de' cittadini, per salvare la libertà, il più prezioso di tutti i beni.

« Niuno di voi si faceva a credere, aggiunse egli, »
» che i Medici siano adesso per governare come »
» avanti la loro cacciata. Allora erano essi stati »
» allevati fra di noi, come cittadini, in privata »
» condizione; grandissime erano le loro ricchezze, niuno gli aveva offesi, ed essi erano accetti »
» ad ognuno. Consigliavansi coi principali cittadini, e lungi dal volere sfoggiare la loro potenza, »
» si sforzavano di coprirla sotto il manto delle »
» leggi. Ma oggi che da tanti anni vivono fuori di »
» Firenze, che contrassero nuovi e stranieri costumi, che mal conoscono quelli della nostra »
» patria, che altro non rammentano che l'esilio »
» ed il rigore della passata fortuna, oggi che le »
» private loro ricchezze sono distrutte, che sono »
» stati offesi da tante famiglie, che sanno che la »
» maggior parte, anzi quasi tutti i cittadini »
» borriscono la tirannide, più non potranno fidare in alcuno. La povertà ed il sospetto li »
» renderanno proclivi a tutto riferire a sè medesimi, a sostituire in ogni cosa la forza e le »
» armi alla benevolenza ed all'amore, di modo »
» che questa città si troverà in breve tempo ridotta alla condizione di Bologna ne' tempi dei

» Bentivoglio, o a quella di Siena o di Perugia.
 » Ho voluto rammentare tutte queste cose a
 » coloro che fanno così smisurati encomii del
 » governo di Lorenzo de' Medici: chè ancora in
 » quel tempo eravi la tirannide, ma più mite as-
 » sai di ogn'altra; ed a petto di quella che ci
 » sovrasta sarebbe un'età dell'oro. Ormai s'aspetta
 » a voi di risolvere con prudenza, mentre che
 » le mie parti saranno o di deporre con lieto e
 » costante animo questo magistrato, o se pure
 » giudicate altrimenti, di coraggiosamente prov-
 » vedere alla salvezza e difesa di questa patria (1).

L'inquietudine che cagionava l'avvicinamento dell'armata spagnuola, e più ancora l'atteggiamento ostile di tutta l'Europa, disponeva tutti i cittadini a porgere orecchio alle moderate proposizioni fatte dal vicerè; ma quando si fecero a riflettere allo stato in cui troverebbesi la repubblica, perdendo il suo capo allora appunto che la città sarebbe costretta ad accogliere quegli ambiziosi esuli, che avrebbero ravvivate le pretese di tutto il loro partito; quando pensarono che l'armata nemica, condotta dai Medici nel seno della loro patria, sarebbe sempre pronta ad accorrere per soffocare la libertà; che gli stranieri desideravano il consolidamento della tirannide, affinchè i nuovi principi potessero levare più

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XL, p. 111. - Filippo de' Nerli, presente al consiglio quando il gonfaloniere tenne questo discorso, dice che il Guicciardini lo riferì con molta eleganza. *Comm.*, l. V, p. 108. Non si deve dunque risguardare come un'invenzione dello storico. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 305.

grosse contribuzioni e largheggiare verso di loro coi tesori de' fiorentini, tutti i cittadini si alienarono dalle proposte del vicerè. Il grande consiglio si divise in sedici sezioni, presiedute da sedici gonfalonjieri di campagna, e dopo una lunga deliberazione tutte le sezioni unanimamente dichiararono che acconsentirebbero al ritorno de' Medici, purchè il gonfaloniere rimanesse in seggio, e che non si facesse mutazione nel loro governo o nelle loro leggi (1).

Frattanto il vicerè era giunto sotto le mura di Prato. I fiorentini avevano posto in quella città il condottiere Luca Savelli, il quale, sebbene invecchiato fosse nell'armi, non aveva tuttavia acquistata nè esperienza, nè riputazione. Aveva il Savelli sotto il suo comando cento uomini d'arme, di quegli svaligiati in Lombardia, e due mila fanti, quasi tutti presi nell'ordinanza o nelle milizie campagnuole. L'angustia del tempo non permise che si provvedesse la città di munizioni da bocca e di artiglierie; ma non pertanto il Savelli credevasi in istato di sostenere l'assalto degli spagnuoli, e di resistere vigorosamente. Il Cardone giunse in faccia alla porta di Mercatale, e tentò di sfondarla colle artiglierie, o di atterrare la vicina muraglia; ma da quel lato le fortificazioni erano in buono stato, a tal che in capo a poche ore gli assalitori cessarono il fuoco, riconoscendone l'inutilità (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 12. - *Istor. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 306. - *Comm. di Ser Filippo de' Nerli*, l. V, p. 108. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 306.

(2) *Fran. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 13. - *Jac. Nardi*, *Ist. Fior.*, l. V, p. 248. - *Fr. Belcarri*, XIII, p. 399. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 306.

Il vicerè non era del tutto persuaso che fosse vantaggiosa al re Ferdinando la restituzione dei Medici in Firenze; onde il suo principale scopo era quello di atterrire i fiorentini per taglieggiarli; offrì per tanto nuovamente di trattare d'accordi, ma a patto che fossero somministrate le vittovaglie alla sua armata, finchè continuerebbero le negoziazioni, perchè la campagna era deserta ed i contadini avevano trasportate le raccolte nelle terre murate. O sia che in quest'occasione il gonfaloniere si facesse più ardito che non comportava l'usato suo costume, per la speranza che la difalta dei viveri costringesse quest'armata a ritirarsi, o sia ch'egli avesse malamente provveduto al trasporto delle vittovaglie al campo nimico, il fatto sta che gli spagnuoli cominciarono bentosto a provare la fame, e i soldati mal sopportandola ricominciarono le offese contro Prato, ove erano certi di trovare viveri in gran copia. Nella notte del 29 al 30 le truppe del Cardone cambiarono gli alloggiamenti e vennero ad accamparsi innanzi alla porta del Serraglio, ove posero di nuovo i loro due cannoni in batteria. Nelle prime scariche uno de' cannoni si ruppe, ma gli spagnuoli continuarono a battere le mura coll'altro. In poche ore fu aperta una breccia larga venti piedi, molto alta dal sublo, ma alla quale per altro un rialto attiguo al muro agevolava l'ingresso. Alcuni soldati spagnuoli salirono in quella breccia ed uccisero due fanti che vi stavano di guardia: ciò bastò per atterrire tutti gli altri; e sebbene vi fosse al di là del muro una schiera di fucilieri e di picchieri, i quali avrebbero potuto con

somma facilità difenderlo, non appena e' videro gli spagnuoli sulla breccia che cominciarono tutti a fuggire.

I vincitori, maravigliando di tanta viltà, entrarono in Prato da ogni parte e fecero bentosto conoscere ai fuggitivi come la paura ben peggio consiglia che il coraggio. Poche centinaia di loro sarebbero perite sostenendo anche il più micidiale assalto; all' incontro la fuga diedeli quasi tutti in preda alla morte senza difesa. In quest' occasione gli spagnuoli vinsero di lunga mano in crudeltà gli espugnatori di Brescia e di Ravenna. La maggior parte degli storici narra che ben cinque mila persone, senza combattere, senza difendersi, senza avere provocato, furono inumanaamente uccise; tutte le case, tutte le chiese vennero saccheggiate con crudeltà inaudita; e gli abitanti, spogliati d'ogni cosa, furono inoltre orribilmente tormentati, onde i loro amici e parenti, mossi a compassione, s'inducessero a redimerli. Il duomo, in cui si erano rifuggite molte donne, fu solo preservato dal sacco, la mercè di una salvaguardia che ottenne per quella chiesa il cardinale de' Medici (1).

La notizia della presa e dell' uccisione di Prato empì Firenze di spavento e di costernazione. Stavano adunati in città sedici mila uomini dell'ordinanza; ma i loro commilitoni avevano dimo-

(1) *Fran. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 14. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 256. - *Scip. Ammirato*, l. XXVIII, p. 306. - *Comment. di Filippo de' Nerli*, l. V, p. 109. - *Jo. Mariana de reb. Hisp.*, l. XXX, c. XIV, p. 321. - *Paolo Giovio*, *Vita di Leon X*, l. II, p. 144.

strata sì grande viltà, che non potevasi riporre in loro la più lieve speranza. Il più gran numero de' cittadini non desiderava cambiamento di stato; ma tutti erano privi d'ogni coraggio guerriero; tutti disperavano di poter respingere il nemico e non volevano porre la capitale nel pericolo di soggiacere alle sciagure di Prato. Il vicerè non aveva rotta ogni pratica d'accordo; ma avendo soddisfatto a' suoi bisogni e trovati in Prato danari e viveri in abbondanza, aveva ingraudite assai le sue pretese, e non chiedeva meno di cento cinquanta mila fiorini. Tutta la città trovavasi in ispaventosa confusione; la signoria era perduta d'animo e lo stesso gonfaloniere, che più non celava il suo terrore, aveva offerto di deporre il magistrato (1).

In questi frangenti, venticinque o trenta giovani delle più illustri e ricche famiglie di Firenze, che da lungo tempo avevano per costume di adunarsi negli orti, diventati per essi famosi, di Bernardo Rucellai, onde intrattenervisi intorno alle cose delle lettere e delle arti, risolvettero d'imprendere essi medesimi la mutazione del governo; o sia ch'e' riguardassero la piena libertà de' loro antenati siccome contraria all'amore de' piaceri e della loro poesia, ossia che, giudicando necessaria cosa il cedere blandamente alla tempesta, volessero col riformare essi medesimi lo stato salvare il gonfaloniere. Ben erano persuasi que' giovani che, quando ancora i loro concittadini non assecondassero i loro disegni, non gli

(1) *Jac. Nardi*, l. v, p. 252.

avrebbero neppure attraversati. Capi di quella brigata erano un Bastolommeo Valori, marito di una nipote del Soderini e da questi risguardato come genero, un Paolo Vettori, un Anton Francesco degli Albizzi, i Rucellai, i Capponi, i Tornabuoni e i Vespucci, i quali erano quasi tutti congiunti in istretta parentela col Soderini e coi di lui aderenti (1).

Questi giovani congiurati, che pochi mesi prima avevano avute segrete corrispondenze con Giulio de' Medici, entrarono nel palazzo pubblico la mattina del 31 agosto, all'indomani della presa di Prato. Pervennero senza contrasto fino alle stanze del gonfaloniere, il quale non aveva provveduto per nulla a difendersi, ed era determinato di riferirsi in tutto alla sorte. Lo minacciarono di morte se non usciva subito di palazzo, e per lo contrario promisero di salvarlo, se accondiscendeva ai loro desideri. Tutta la città erasi posta in movimento alla notizia di cotale intrapresa, ma negli assembramenti che si andavano formando nelle vie, udivansi bene pochissime voci accusare il gonfaloniere, ma niuno eravi che ardisse prenderne le difese. I congiurati trasero il gonfaloniere nella casa di Paolo Vettori, posta sul lang'Arno, ove lo tennero quella notte, e in pari tempo fecero adunare la signoria, i collegi, i capitani di parte guelfa, i decemviri

(1) Stando alle lettere di Francesco Vettori al Machiavelli, pare che lo scopo principale di suo fratello Paolo fosse di giovare al gonfaloniere e di salvargli la vita. *Lettere famigliari del Machiavelli*, t. VIII, lett. 16, p. 415 - *Jac. Nardi*, l. v, p. 253. - *Fil. de' Nerli*, l. v, p. 107.

della libertà, gli otto di balia ed i conservatori delle leggi. Richiesero subito quest'assemblea di deporre il gonfaloniere; ma di quasi settanta suffragi, nove soli furono per la deposizione del Soderini. Allora Francesco Vettori, ad alta voce gridando, disse all'assemblea queste parole: « con-
 » cittadini! coloro che oggi credono salvare il
 » gonfaloniere dando il suffragio a suo favore,
 » congiurano alla di lui rovina, perchè i di lui
 » nemici lo uccideranno se non possono farlo de-
 » porre ». Questa minaccia non tornò vana: il Soderini fu legalmente privato della dignità. Fatta notte egli fu avviato per la strada di Siena alla volta di Roma, ma avendo udito per via che il papa aveva fatti confiscare i suoi beni, si volse tosto verso Ancona, donde recossi a Ragusi (1).

Deposto il gonfaloniere, furono subitamente inviati ambasciatori al viceré, per avvisarlo che la repubblica aveva accondisceso a' di lui desiderii, e per conoscere quali fossero le sue intenzioni. Il Cardone prima di tutto chiese danaro: volle ottanta mila fiorini per l'armata spagnuola, quaranta mila per l'imperatore, venti mila per sé, e volle che Firenze, per arra della sua devozione alla santa lega, assoldasse il marchese della Palude e lo ricevesse in città con dugent' uomini d'arme spagnuoli. Rispetto ai Medici egli domandò soltanto che fossero restituiti in patria come cittadini, ed avessero la facoltà di redi-

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 15. - *Istor. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 309. - *Jac. Nardi*, l. V, p. 253. - *Filip. de' Nerli*, l. V, p. 109. - *Scip. Ammirato*, l. XXVII, p. 307. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 146.

mere i loro beni ch' erano stati confiscati; di modo che sembrava lasciare a' fiorentini la speranza di conservare l'antica libertà (1).

I fiorentini e gli stessi riformatori dello stato, lieti per questa speranza, s'accinsero, a ciò condiscendendo Giuliano de' Medici, ch' era uomo di mite e pacata indole, ad un novello ordinamento dello stato, che soddisfacesse a tutti i partiti. Giuliano, senz'aspettare che una sentenza de' magistrati annullasse la sua condannagione, era entrato in città il 2 di settembre ed aveva preso alloggiamento nella casa degli Albizzi, i quali annoveravansi in allora fra' più caldi suoi partigiani, sebbene i loro antenati fossero stati per molto tempo i rivali della sua famiglia. Una nuova legge, alla quale ei consentiva, fu presentata al gran consiglio il 7 di settembre per modificare la democrazia senza affatto distruggerla. L'ufficio di gonfaloniere, invece di essere perpetuo, era dichiarato annuale; al gran consiglio doveva sottrarre una balia, incaricata della maggior parte delle elezioni; ma questo consiglio, di cui si restringevano le attribuzioni, non era tuttavia abolito: finalmente Giambattista Ridolfi veniva proposto per gonfaloniere in luogo del Soderini. La legge fu vinta nel gran consiglio, e di mille cinquecento suffragi, mille cento tre furono propizi al Ridolfi. Era questi prossimo congiunto dei Medici; ma a' tempi del Savonarola si era mostrato

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 311. - *Vita di Leon X*, l. II, p. 147. - *Jacopo Nardi*, l. v, p. 254. - *Comment. di Filippo de' Neri*, l. v, p. 110. - *Scip. Ammirato*, l. xxi, p. 511.

zelante per la libertà e per lo stato popolare, ed i suoi concittadini ne facevano gran conto a motivo della di lui prudenza e fermezza (1).

Se non che i più zelanti partigiani de' Medici non erano soddisfatti di tanti riguardi, perciocchè speravano più compiuto il rivolgimento dello stato; e finchè non era abolito il gran consiglio, finchè un amico della libertà era capo del governo, temevano sempre che il partito che godeva il favore del popolo non riacquistasse la primiera autorità tostocchè si fosse allontanata l'armata spagnuola, e forse non bandisse di nuovo i Medici. Ebbero pertanto ricorso al cardinale Giovanni e gli rappresentarono i pericoli della soverchia condiscendenza di Giuliano, di lui fratello. Il cardinale era disposto a trarre maggior partito de' suoi vantaggi, ed a giovarsi, per compiere il rivolgimento dello stato, della dimora in Toscana dell'armata spagnuola. Fu allora il cardinale erasi trattenuto a Prato coll'esercito spagnuolo: subito risolse venire in città, e fece il suo ingresso in Firenze il 14 di settembre; ma invece di presentarsi, nella sua qualità di legato della Toscana, con una comitiva di preti e di cittadini, volle avere un corteo tutto militare, e lo compose di uomini d'arme e di fanti spagnuoli e bolognesi. Andò a smontare al palazzo de' Medici, ove recaronsi a visitarlo i principali cittadini dello stato; e soltanto due giorni dopo

(1) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 259. - *Comment. di ser Filip. de' Nerli*, l. vi, p. 112.

recossi al palazzo pubblico cogli ambasciatori del papa e del vicerè, per visitare la signoria (1).

Il Ridolfi, ch'era sempre stato di partito contrario al Soderini, aveva accommiatata l'antica guardia del gonfaloniere e della signoria, ma non aveva avuto il tempo di arruolarne un'altra; di modo che il palazzo pubblico non era difeso. Il corteggio che aveva accompagnato il cardinale de' Medici vi entrò con lui, ed impadronissi del palazzo senza contrasto (2). Allora i partigiani dei Medici fecero risuonare la piazza di minacciose grida; e Giuliano, presentatosi al consiglio degli ottanta, il richiese del pari che la signoria di chiamare il popolo a parlamento.

Da lungo tempo la convocazione delle tumultuose assemblee chiamate parlamenti era il segnale di un qualche rivolgimento nello stato, per la qual cosa, nel creare il gran consiglio, che comprendeva tutti i cittadini, avevano i fiorentini avuto di mira di abolire in certo modo i parlamenti. La signoria ed i collegi resistettero per qualche tempo alle domande dei Medici; ma finalmente dovettero cedere alla forza; e la maggior campana fu suonata per adunare il popolo. I cittadini si recarono in poco numero sulla piazza, e i Medici ebbero l'accortezza di mandarvi gran numero di soldati e di gente straniera, che risposero colle grida in nome del popolo fiorentino. Due ore prima di notte la signoria scese alla loggia da cui si aringava il popolo, ed

(1) *Comment. del Nerli*, l. vi, p. 114. — *istoria di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 324.

(2) *Comment. del Nerli*, l. vi, p. 115.

ivi lesse le nuove proposte, delle quali i Medici chiedevano l'approvazione. In virtù di tali proposte dovevano essere abolite tutte le leggi portate dopo il 1494; doveva per un anno essere creata una nuova balia, rivestita di tutta la podestà del popolo di Firenze; e questa balia doveva essere composta del gonfaloniere, degli otto nuovi priori, di dodici altre persone scelte in ognuno dei quattro quartieri, di cui i nomi scritti dai Medici furono pure letti al popolo, finalmente di undici *arroti*, ossia aggiunti, i quali, dopo che già era stata fatta la prima scelta dalla segreta consulta de' Medici, avevano per singolar favore ottenuto di venire aggregati a quel collegio. Questa balia, cui fu concesso il diritto di assumere nuovi membri, doveva pure avere la facoltà di prorogare d'anno in anno la propria autorità: ed infatti fu essa medesima che, oramai impadronitasi d'ogni autorità nella repubblica, continuò a reggerla, senza nuova creazione, fino al 1527, nel quale anno i Medici furono per l'ultima volta sbanditi da Firenze. La stessa balia doveva deputare, sotto nome di *accoppiatori*, un determinato numero de' suoi membri, a' quali era data la facoltà di eleggere, oramai arbitrariamente, il gonfaloniere ed i priori. Quant'è al gonfaloniere che in allora sedeva, Giambattista Ridolfi, ei fu richiesto il primo di novembre di deporre la carica (1).

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 324. - *Coment. di ser Fil. de' Nerli*, l. vi, p. 116. - *Scipione Ammirato*, l. XXIX, p. 312. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. III, p. 149. - *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 17.

Tale fu la stretta e vergognosa oligarchia, che venne sostituita al libero e legittimo governo della repubblica. Il parlamento approvò ogni cosa; perchè i cittadini ch'erano disposti ad acconsentire a tutto si recarono soli sulla pubblica piazza, in mezzo ai soldati che facevano forza alla loro patria. La nuova balia pochi cittadini condannava, ma aboliva quasi tutti i magistrati cui s'aspettava il proteggere la libertà; inoltre ella accommiatò il 18 settembre l'ordinanza, ossia milizia fiorentina, e fece disarmare il popolo. Un governo posto in seggio dagli stranieri colla forza deve temere ogni milizia cittadina, e per mantenersi debbe disarmare ed avvilitare il popolo soggetto (1).

Riusciva non agevole cosa il trovare subito il danaro necessario per appagare le ingorde brame degli alleati. Il 23 di settembre la balia fu costretta di torre a prestanza forzata ottanta mila fiorini, col di cui prodotto furono pagati gli spagnuoli (2). Ogni membro della balia ebbe poscia facoltà d'indicare otto cittadini del suo quartiere tra coloro che si credevano più affezionati ai Medici e più contrari al governo popolare. La lista di costoro, che comprendeva cinquecento quarantotto cittadini, fu ridotta a dugento per squittinio segreto; e questi furono considerati come rappresentanti del popolo fiorentino ossia come il consiglio della repubblica, che fu poi detto il consiglio degli *arroti*. I Medici, formando questo consiglio, ebbero particolar cura di

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 329. - *Jacopo Nardi*, l. VI, p. 263. - *Scip. Ammirato*, l. XXIX, p. 311.

(2) *Ist. di Gio. Cambi*, t. XXI, p. 330.

non lasciavvi comprendere veruno degli antichi partigiani del Savonarola, i quali eransi proposti di volere ad un tempo guarentire la libertà e riformare la chiesa. Di tutti i partiti ch'eranvi in Firenze questo fu il più rigorosamente escluso da qualunque ufficio del governo (1).

Il primo gonfaloniere, eletto il 2 di novembre da' venti accoppiatori della balia, per succedere a Giambattista Ridolfi, fu Filippo Buondelmonti, vecchio di settantatre anni. Niuno di quell'antico casato, il di cui nome ricordava le prime contese dei guelfi coi ghibellini, aveva per anco ottenuto il gonfalone; perchè tutti gli antenati di Filippo Buondelmonti, ed egli medesimo, avevano in ogni tempo parteggiato per gli ottimati e mostrato grande disprezzo per il popolo. Tale elezione riuscì perciò oltremodo spiacevole agli amici della libertà; e nella stessa signoria più volte fu fatto rimprovero al Buondelmonti di non essere per nulla accetto a' suoi concittadini (2).

Risultamento di questa rivoluzione fu il ritorno in Firenze del cardinale Giovanni e di Giuliano de' Medici, ambidue figliuoli del Magnifico Lorenzo; di Giulio, cavaliere di Malta e priore di Capoa, ch'era figliuolo naturale di Giuliano, fratello del Magnifico; e di Lorenzo II, che era figliuolo di Piero, il primogenito de' tre figli del Magnifico, annegatosi nel Garigliano. Conducevano pure costoro con seco due fanciulli

(1) *Comment. del Nerli*, l. vi, p. 119. - *Istoria di Gio. Cambi*, t. xxi, p. 331. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 262.

(2) *Ist. di Gio. Cambi*, l. xxi, p. 340.

della loro schiatta, ed erano Ippolito, figliuolo naturale di Giuliano II, e Giuliano, figliuolo naturale di Lorenzo II, ne' quali due si spense l'antica stirpe de' Medici, niuno dei maggiori della quale aveva legittima discendenza (1).

Appena i Medici si trovarono di nuovo assisi in seggio, che si vide sorgere nella repubblica l'infesta razza de' cortigiani, gente estranea agli antichi costumi ed al carattere della città. Molti di costoro discendevano da famiglie illustri un tempo per l'amore di libertà: se non che, per vanto animo, per vaghezza di piaceri o per isperanza di rialzare col favor della corte la loro cadente fortuna, e s'inducevano a preferire il servizio de' principi alla partecipazione della sovranità in uno stato libero. Vantavano essi in quel tempo l'inalterabile loro fedeltà alla casa dei Medici e sebbene il rivolgimento in favore di questa casa si fosse operato colle armi straniere, essi davano ad intendere d'avere tutto disposto per tale uopo colle loro segrete pratiche, e tutto agevolato co' loro tradimenti. A udirli pareva che essi medesimi avessero dato in mano degli spagnuoli i passi dell'Appennino, Campi e Prato, ed impedito che queste città fossero approvvigionate. Il vero è che costoro già da lungo tempo corrispondevano con Giulio de' Medici, ch'era il principale agente del cardinale, suo cugino, e che le loro lettere, senza indirizzo e senza sottoscrizione, erano poste in un buco della muraglia del cimitero di santa Maria Novella, ove un

(1) *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. vi, p. 263.

messo deponeva in seguito le risposte, senza conoscere nè il nome nè la stanza nè il viso di chi scriveva. In premio di queste lunghe pratiche a danno della patria essi chiedevano grazie e favori ai Medici; ma coi loro turpi sforzi non altro ottennero che d'essere fatti segno al disprezzo dei loro concittadini e delle età future (1).

Il vicerè, don Raimondo di Cardone, era ripartito da Prato il 18 di settembre, ed aveva raggiunto coll'armata spagnuola i veneziani, che assediavano Brescia. Il signor d'Aubigné, che difendeva quella città e che aveva poca speranza di potersivi reggere lungamente, dopo aver ricusato di arrendersi ai veneziani, offrì di capitolare col Cardone, per commetter male in tal guisa fra gli alleati della santa lega: egli ottenne onoratissime condizioni. Peschiera aprì egualmente le porte agli spagnuoli, Legnago al vescovo di Gurck, ministro di Massimiliano, e la sola Crema si assoggettò ai veneziani (2).

Il vescovo di Gurck andò in appresso a Roma, passando per Firenze; nè ambasciatore, nè prelato alcuno, fu accolto nella capitale della cristianità con tanti onori e contrassegni di rispetto (3). Il papa, vedendo la lega scissa da sordide inimicizie e vicina a sciogliersi, voleva farsi

(1) *Jac. Nardi*, l. v, p. 230, l. vi, p. 264-265.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. 15, l. 21, p. 18. - *P. Bembi Hist. Ven.*, l. xii, p. 283-284.

(3) Una leggiadra descrizione dell'ingresso del vescovo Matteo Lang o Langio in Roma fu scritta in latino da Pierio Valeriano Bolzanio, e pubblicata in Germania.

(Nota del Traduttore).

obbligato questo segretario dell' imperatore, che sembrava goder solo tra tutti i favoriti di Massimiliano della costui confidenza: gli diede pertanto il cappello di cardinale, di cui lo andava lusingando da oltre un anno, e cercò per mezzo di lui di collegarsi più strettamente con Massimiliano (1).

Si adunava in Roma una dieta delle potenze della lega per regolare i destini dell'Italia e terminare le controversie insorte nella dieta di Mantova. Tutti gli alleati parevano ingelositi e invidiosi gli uni contro gli altri, e disposti a dar di piglio alle armi. Lagnavasi il papa che Ferdinando avesse mallevata l'integrità del territorio di Firenze, Siena, Lucca e Piombino, e richiedeva per la libertà della santa sede che il sovrano di Napoli non si arrogasse veruna autorità sopra la Toscana. Gli spagnuoli per lo contrario volevano proteggere non solo questa contrada, ma ancora Fabrizio e Marc' Antonio Colonna, i quali dopo lo scampo procurato al duca di Ferrara erano caduti in disgrazia del papa. Chiedeva pure il Cardinale il sussidio de' quaranta mila fiorini al mese, promessigli col trattato della santa lega, i quali da qualche tempo non erano più pagati. Gli svizzeri, a cui il papa aveva concesso il titolo di difensori della libertà della chiesa e fatto il presente di una bandiera, d'una spada e d'un elmo da lui benedetti, volevano che il ducato di

(1) Fr. Guicciardint, l. xi, p. 19. - Parisii de Grassis *Diar.*, t. iii, p. 938, apud. Raynald. *Ann.*, t. xx, p. 125. an., 1512, § 90. - Ist. di Gio. Cambi, p. 338. - Scipione Ammirato, l. xix, p. 311. - Fr. Belcarti, l. xiv, p. 407.

Milano fosse restituito a Massimiliano Sforza, imperciocchè loro assai più importava d' avere vicino lo Sforza che non un grande potentato; e volevano consegnargli essi medesimi le chiavi di Milano per ricordargli ch' essi soli gliele avevano conquistate. All' incontro l' imperatore Massimiliano pretendeva di ritenere per sè medesimo il milanese, e ricusava al cugino l' investitura ed il titolo di duca. Lo stesso Massimiliano, di conserva cogli spagnuoli, lagnavasi di che il pontefice avesse occupato Piacenza, Parma e Reggio, in pregiudizio dei diritti dell' imperio (1).

Ma più complicate di tutte e più difficili a comporsi erano le contese insorte fra Massimiliano ed i veneziani. L' imperadore, che occupava tuttora Verona, chiedeva ancora Vicenza, e non voleva indursi a lasciare ai veneziani il possesso di Padova, Treviso, Brescia, Bergamo e Crema, le quali erano da lui rivendicate siccome terre dell' imperio, se la repubblica non pagava dugento mila fiorini d' investitura e non si obbligava ad un annuo tributo di trenta mila. Per parte sua la repubblica non voleva nè rinunciare all' alta signoria di quelle terre, di cui aveva goduto per più d' un secolo, nè assoggettarsi a pagare quella esorbitante somma di danaro nello stato di esaurimento in cui si trovavano le di lei finanze, nè per ultimo acconsentire a vedersi tolta ogni comunicazione colle province che eranle restituite oltre il Mincio, ed il di cui possedimento sarebbe

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 20. - *Jac. Nardi*, l. VI, p. 266.

sempre stato in conseguenza precario pei veneziani (1).

Giulio II fece uso d'ogni sua autorità ed attività per comporre quelle opposte pretese; offrì ai veneziani di dar loro in prestanza parte del danaro domandato dall'imperatore; esortollì fervidamente a cedere per la pace dell'Europa; ma non potendo persuaderli, li minacciò, col consueto suo impeto, di tutte le pene ecclesiastiche se impedivano più oltre la pace d'Italia, e subito dopo concluse coll'imperatore e pubblicò il 25 di novembre una nuova alleanza, cui gli ambasciatori d'Inghilterra e di Arragona ricusarono d'intervenire. In forza di quest'alleanza Massimiliano aderì al concilio di Laterano, annullò tutti gli atti per i quali aveva aderito al concilio di Pisa, promise di non soccorrere in verun modo nè Alfonso d'Este nè i Bentivoglio, e di richiamare in patria i tedeschi che trovavansi a' servigi d'Alfonso. Dall canto suo Giulio si obbligò a porre in opera le sue armi spirituali e temporali per mettere l'imperatore eletto in possesso di tutte le province che gli erano state date per sua parte nella lega di Cambrajo. Le processure di Giulio contro i Colonna e le contese dell'imperio e della chiesa rispetto a Parma, Piacenza e Reggio dovevano rimanere sospese fino alla fine della guerra (2).

Tuttavolta il papa non ruppe le sue pratiche d'accordi colla repubblica; imperciocchè sperava

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 21. - *P. Bembi*, l. XII, p. 285. - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 402.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. XI, p. 21. - *Raynald. Ann. Eccl.*, 1512, § 91, p. 125. - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 402.

ancora di sottrarla a nuove guerre, e non voleva assalire il duca di Ferrara avanti il ritorno della bella stagione. In questo intervallo di pace i cardinali di Gurck e di Sion e il vicerè di Napoli si recarono a Milano per dare a Massimiliano Sforza il possesso della sua capitale: e il cardinale di Sion fu quello che consegnò allo Sforza il 29 di dicembre, in nome della lega elvetica, le chiavi di Milano alle porte della città. I milanesi, dopo tante sciagure, speravano di godere sotto il dominio di un principe italiano, nipote del grande Francesco Sforza, tutta la felicità dei trascorsi tempi: la memoria dello stesso Lodovico il Moro era loro diventata cara pel contrapposto della signoria degli stranieri; onde la loro letizia e la capitolazione della fortezza di Novara rallegrarono assai le feste della inaugurazione del nuovo duca. Ai francesi null' altro omai restava in Italia che i castelli di Milano, Cremona e Trezzo e la Lanterna di Genova (1).

Con tutto ciò Lodovico XII non rinunciava per nulla al milanese, la di cui conquista era stata in ogni tempo la mira della sua ambizione. Ritirando le sue truppe dall'Italia, egli le aveva mandate sui Pirenei, aggiugnendovi nuove schiere di uomini d'arme francesi e di lanzichinecchi o fanti provinciali della bassa Germania; e prima che terminasse l'anno aveva riportati ai confini della Spagna grandissimi vantaggi a fronte del suo ay-

(1) *Fram. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 22. - *P. Bizzarri Gen. Hist.*, l. XVIII, p. 432. - *Jac. Nardi*, l. VI, p. 266. - *Fr. Belcarri*, l. XIV, p. 403.

versario, Ferdinando. Ma la campagna del 1512 era stata fatale al suo fedele alleato, Giovanni d'Albretto, re di Navarra. I generali francesi che difendevano quel regno, avevano commessi errori sopra errori; e il re Giovanni, badando assai più alle cerimonie della chiesa che alle cose dello stato, passava i giorni ascoltando messe, benchè fosse scomunicato come scismatico, e che una bolla pontificia lo privasse del suo angusto regno. Ferdinando compì in quell'anno la conquista della Navarra, cui, piuttosto che al valore delle sue truppe ed all'abilità del duca d'Alba, suo generale, dovette agli artificii con cui seppe ritenere a Fontarabia il marchese di Dorset cogli'inglesi, in modo che ne nacque in proprio favore una potente diversione (1). Quando finalmente il regno di Navarra fu perduto, per questo sinistro medesimo Lodovico XII fu di nuovo in istato di far scendere le sue truppe in Lombardia; onde nel principio del 1513 procurò di sciogliere con novelle pratiche la santa lega che gli aveva tolto il milanese, e di procurarsi in Italia nuovi alleati.

Questa lega era già talmente scissa per gli opposti interessi degli alleati, che in certo qual modo Lodovico XII era padrone di scegliere a suo piacimento i suoi nuovi amici. Ferdinando, che ogni sua azione copriva sempre ipocritamente col manto della religione, aveva mandati in Fran-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xi, p. 23. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. xi, p. 317. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lvi, p. 329-339. - *Mém. de Fleuranges*, p. 106-116. - *Fr. Belcarii*, l. xiv, p. 404. - *Hume's history of England*, c. xxvii, t. v, p. 115.

cia due frati per trattare d'accordi con lui, proponendogli o una pace generale o una particolare alleanza; ma siccome per primo patto Ferdinando richiedeva che Lodovico XII abbandonasse la Navarra, questi rispose che l'onore comandavagli di soccorrere un re che si era perigliato soltanto per devozione verso di lui (1). La regina Anna di Brettagna aveva dal canto suo fatto fare proposte di accordi al cardinale di Garck, che erano state accettate; e Massimiliano aveva in iscambio fatto proporre a Lodovico di unire in matrimonio il suo abbiatico, l'arciduca Carlo, colla secondogenita figliuola del re, purchè questa portassegli in dote i diritti della Francia sul milanese e sul regno di Napoli. Ma siccome chiedeva inoltre Massimiliano che la giovane principessa fosse inviata subito alla corte imperiale per essere colà educata fino al tempo del matrimonio, e che il re assecondasse i tedeschi nella imminente guerra contro i veneziani (2); la regina Anna non volle acconsentire a separarsi dalla figliuola, ed i consiglieri di Lodovico XII lo dissuasero dall'imparentarsi con un imperatore che non era mai stato fedele alle sue promesse, e che, quando ancora lo fosse e quando ancora perdonasse alla Francia le diciassette offese che diceva avere da questa ricevute, era pur sempre incapace di soddisfare ai suoi impegni (3).

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 27. - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 405.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 27. - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 405.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. XI, p. 29.

Lodovico XII non ignorava le funeste conseguenze della sua rottura cogli svizzeri, e ardentemente desiderava di rappattumarsi con loro; ma questo accordo era più difficile da ottenersi che ogn' altro. Sapeva il re ch' era stato sottoscritto un trattato tra gli ambasciatori svizzeri e Massimiliano Sforza, in forza del quale i cantoni obbligavansi a proteggere la casa Sforza, permettendole di levare per la difesa del milanese quante truppe le piacesse; e il duca prometteva loro cento cinquanta mila ducati nell'atto di entrare in possesso de' suoi stati, e un salario per venticinque anni di quaranta mila ducati all'anno. Lodovico voleva ad ogni modo far sì che la dieta non ratificasse questo trattato, giacchè non lo aveva per anco ratificato. E per ottenere soltanto che i suoi ambasciatori potessero presentarsi a questa dieta, cedette agli svizzeri le fortezze di Lugano e di Locarno: meree della quale cessione il signore della Tremouille ebbe la licenza di recarsi a Lucerna, ov'era adunata l'assemblea. Vi si recò nello stesso tempo ancora Gian Giacompo Trivulzio, sotto colore di trattarvi alcuni suoi particolari interessi; ma subito gli svizzeri gli proibirono di abboccarsi col signore della Tremouille, ed alla presenza dell'uno e dell'altro ratificarono la convenzione conchiusa con lo Sforza, e ricusarono al re di Francia ogni leva di soldati ed ogni altra sua domanda (1).

Lodovico XII aveva preso a negoziare in pari

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 28. - *Fr. Belcaris*, l. xiv, p. 406.

tempo coi veneziani per mezzo del Trivulzio e di Andrea Gritti, che trovavasi tuttavia prigioniero dopo la battaglia di Ghiara d'Adda ed era stato chiamato a corte dal re. Ma sebbene queste pratiche si continuassero segretamente, Massimiliano n'ebbe qualche sentore, e per rimperle si mostrò disposto a recedere dalle sue domande, rinunciando alle sue pretese sopra Vicenza. Risposero i veneziani al cardinale di Gurck, che non tratterebbero, se non a patto che fosse loro restituita Verona, senza la quale città il loro territorio si trovava diviso in due parti; ma offrirono insieme d'accrescere il tributo loro domandato dall'imperatore. Il che non avendo potuto ottenere, fermarono col segretario del Trivulzio, mandato segretamente a Venezia, un trattato d'alleanza colla Francia. Base di questo nuovo trattato fu quello pattuito nel 1499 tra la Francia e la repubblica, in forza del quale davansi ai veneziani Cremona e la Ghiara d'Adda ⁽¹⁾, e a Lodovico XII tutto il restante del ducato di Milano.

Il segretario del Trivulzio, che aveva sottoscritto questo trattato per la Francia, aveavi apposta l'espressa riserva, che il trattato terrebbe come non avvenuto, qualunque volta non fosse ratificato dal re entro un determinato tempo. Perciò fin allora nulla era conchiuso, e ciascuno proseguiva le sue contraddittorie negoziazioni. Lodovico XII aveva mandato a Massimiliano il signore d'Asparoth, fratello del Lotrecco, per con-

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 29.

tinuare le pratiche relative alla proposta delle nozze di madama Renata di Francia. Dal canto suo Ferdinando confortava caldamente Massimiliano a cedere Verona ai veneziani e ad accettare invece dugento cinquanta mila ducati d'investitura, e cinquanta mila di annuo censo. Proponevagli di adoperare questo danaro per portare la guerra in Borgogna, e compensarsi largamente in Francia delle conquiste che abbandonava in Italia. Egli aveva impegnato il cardinale di Gurek, che era pienamente d'accordo con lui, a recarsi in Germania per far valere queste esortazioni, e lo aveva fatto accompagnare da don Pedro di Urrea, suo ambasciatore, e dal conte di Cariati, suo ministro presso la repubblica di Venezia. Intanto perchè potessero venire a termine tutte queste negoziazioni, si stipulò una tregua a tutto marzo tra i tedeschi ed i veneziani (1).

Il più operoso in queste così complicate negoziazioni era però sempre Giulio II. Egli stava con impazienza aspettando la primavera per assaltare Ferrara, il di cui duca, abbandonato da tutti i suoi alleati, non poteva opporgli lunga resistenza. Avendo segretamente pel prezzo di trenta mila ducati comperati da Massimiliano i diritti dell'imperio sopra Siena, egli divideva di farne dono a suo nipote, il duca d'Urbino; e per un'altra somma di quaranta mila ducati Massimiliano doveva pure consegnargli Modena in pegno. Giulio minacciava pure i lucchesi, ai quali voleva togliere la Garfaguana, da loro conqui-

(1) Fr. Guicciardini, t. II, l. XI, p. 30.

stata a danno d'Alfonso d'Este in tempo delle di lui calamità. Era malcontento dei Medici, perciocchè pareangli più additti alla corte di Spagna che non a lui, e meditava di mutare nuovamente la costituzione di Firenze. Aveva tolta al cardinale di Sion la legazione di Milano, e lo aveva richiamato a Roma, per gastigarlo delle concussioni mercede delle quali il cardinale era venuto a capo di mettere insieme in Lombardia un'entrata di trenta mila ducati. Meditava pure di scacciare da Perugia Giovanni Baglioni, per sostituirgli Carlo Baglioni, e di far deporre Giano Fregoso, doge di Genova, per far eleggere in di lui vece Ottaviano Fregoso. I soli svizzeri continuavano a parergli degni di stima e di amore. Col loro soccorso egli sperava di terminare di *cacciare i barbari d'Italia*, secondo ch'ei solea dire, e di sbrigarsi un qualche giorno degli spagnuoli; perchè il cardinale Grimani avendo detto in presenza del papa che il regno di Napoli rimaneva sempre in mano degli stranieri, Giulio II, percuotendo il suolo col bastone, disse, che se il cielo gli dava vita non tarderebbe a liberare anche i napolitani dal giogo che gli opprimeva (1). Finalmente mosso dall'implacabile ira sua contro la Francia, Giulio trasferiva con una bolla al re d'Inghilterra il titolo di cristianissimo, privava Lodovico del regno di Francia, e lo dava al primo occupante (2).

(1) Paolo Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 94.

(2) Fran. Guicciardini, t. II, l. XI, p. 30. - Rayn. Ann. Eccl. 1512, § 97, p. 126.

Questi progetti ribollivano tutti ad un tempo nel capo di Giulio II, quando una leggiera ma ostinata febbre, cui ben tosto s'aggiunse la dissenteria, il fece accorto che poco gli rimaneva di vita. Chiamò per tanto a sé i cardinali in concistoro, e fece loro confermare la bolla contro la simonia, da lui pubblicata dopo la sua prima malattia. Fece loro promettere e dichiarare che avrebbero esclusi i cardinali scismatici dal conclave, al quale, e non già al concilio adunato, lasciò l'elezione del suo successore; indusse di nuovo i cardinali a confermare il vicariato di Pesaro a suo nipote, il duca d'Urbino, poichè, diceva egli, questa era la sola grazia ch'egli concedesse mai alla propria famiglia. Infatti non si è appresentata nella storia di Giulio II pur una volta l'occasione di parlare di Madonna Felicità di lui figliuola, disposta a Gian Giordano Orsini. Giulio non le concedette mai grazia veruna; ed anzi raccontasi che, chiedendole essa un giorno il cappello di cardinale per Guido di Montefalco, suo fratello per parte di madre, egli burberamente glielo negasse, dicendo che Guido non ne era degno. Giulio II conservò fino all'ultimo sospiro la stessa fermezza, la stessa costanza, tutto il vigore dell'animo e tutto il suo discernimento. Ricevette i sacramenti della chiesa e morì, dopo molti giorni di patimenti, nella notte del 21 febbrajo nel 1513 (1).

(1) *Fran. Guicciardini*, l. x, p. 31. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. II, p. 151. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 4. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 270. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 311. - *P. Bizarri*, l. xviii, p. 433. - *Raynald. Ann. Eccl.*, 1513,

SS 1-9, p. 132-133. - *Fran. Belcarri*, l. xiv, p. 407. - La storia di Venezia di Pietro Bembo finisce alla morte di Giulio II, l. xii, p. 286. Dessa è una delle meno pregevoli opere di quel celebre letterato. Ei vi si mostra ad ogni passo infedele e parziale a pro di quello cui credeva l'onore della sua patria. Nè gran fatto pure sono le fonti da cui attinse, e bench' egli abbia avuto sott' occhio alcune carte dello stato non vedute dagli altri storici, il più gran numero de' moltissimi documenti che gli sarebbero stati necessari, gli furono negati da quel gelosissimo governo. È pure d' uopo confessare al postutto che, per rispetto ancora al merito letterario, la storia del Bembo non è degna del nome dell' autore. A molta eleganza e purità di stile egli non seppe accoppiare quell' interesse che alletta a leggere la storia; e non si può scorrere quella del Bembo senza molta fatica e senza noja. Io feci uso dell' edizione del *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae* del Burmanno, nel t. v, par. I, p. 1-286 (*).

(*) È cosa notabile che quello che osserva il nostro autore rispetto al merito di questa storia del Bembo, altri lo hanno osservato rispetto alle altre opere del medesimo scrittore. Il Bembo ottenne grandissimo nome, ma separatamente esaminando tutte le sue opere, sempre si crede ch' ei lo debba a tutt' altra scrittura che a quella che si ha sotto gli occhi.

(Nota del Traduttore.)

CAPITOLO CXI

Leon X succede a Giulio II; discesa del La Tremouille in Lombardia; sconfitta di lui a Novara; rotta di Bartolommeo d'Alviano all'Olmo; la guerra si rallenta in Italia; negoziazioni; morte di Lodovico XII.

(1513-1515) LE rivoluzioni che avevano sommosa l'Italia negli ultimi dieci anni, e le crudeli guerre che l'avevano insanguinata, potevano per la maggior parte attribuirsi alla violenta ed impetuosa indole di Giulio II, ed a quella rabbiosa stizza con cui teneva dietro al compimento de' suoi progetti, o delle sue vendette. Confondeva quel papa i suggerimenti delle sue passioni colle massime prefissesi, e teneva in conto di doveri le ambiziose sue brame. Quasi tutti i di lui disegni erano da un qualche lato nobili e generosi; abbastanza elevati erano i di lui pensieri, abbastanza disinteressati i di lui desiderii, perchè gli paresse favorevole il testimonio della propria coscienza; e malgrado le ree violenze con cui ne procacciava l'esecuzione, Giulio II non era affatto indegno degli elogi di cui furono larghi inverso a lui il cardinale Bellarmino, l'annalista della chiesa, Rainaldi, e gli altri apologisti della santa sede (1).

(1) Bellarminus, *De Potest. sum. Pont. in tempore*, c. II, apud Rayn. *Ann.* 1513, § 12, p. 134.

Quel Giulio II il quale non potea sopportare ombra di opposizione o di resistenza, e che pretendeva di tutto far piegare ai propri voleri, nutriva tuttavia in pari tempo, almeno in massima, rispetto ed amore per la libertà: egli voleva assicurare quella dell'Italia; non poteva sopportare che questa contrada signoreggiata fosse dagli stranieri, e più ch'ogni altra cosa desiderava di liberarla dal giogo de' barbari, siccome egli chiamava tatti gli oltramontani. Conosceva pur egli il pregio della libertà civile: imperciocchè tentò di restituire l'indipendenza alla repubblica di Genova, e di salvare quella di Venezia, sebbene fosse stato egli il primo ad adunare il nembo che l'aveva oppressa; rispettò la libertà di Bologna e delle altre città dello stato della chiesa, dalle quali avea scacciati i tiranni, e restituì loro il governo a comune sotto la protezione della santa sede. Se non che poscia, scontrando nelle protette repubbliche qualche contrarietà, l'ira sua non aveva più ritegno; ogni contrasto parevagli ribellione, e puniva incontanente la città rubella, togliendole quella libertà ch'ei le aveva data e cui risguardava come il primo de' beni.

Avea Giulio II concepita altissima stima degli svizzeri, perchè ravvisava in essi un popolo libero, guerriero e docile alla sua voce; e siccome le loro montagne fiancheggiano molta parte de' confini dell'Italia, egli aveva concepito l'alto progetto di costituirli custodi della libertà italiana. Avea partecipato alla deposizione del gonfaloniere Piero Soderini, perchè nel bollore del-

P'ima sua non poteva perdonargli nè la devozione mostrata inverso alla Francia, nè l'asilo dato al concilio di Pisa; ma non aveva altrimenti acconsentito che i Medici riducessero Firenze in servitù, ed altamente biasimava il cardinale Giovanni d'essere tornato in patria cinto di picche e di alabarde, e d'aver con armi straniere fondata la tirannide della sua casa. Dichiarava di non avere avuto mai intenzione di dar mano allo stabilimento d'una nuova tirannide, e che anzi la più accesa brama del suo cuore era quella di atterrarle e di distruggerle ovunque si trovavano (1).

Ma sebbene Giulio II fosse riuscito ne' suoi progetti assai più facilmente che non poteva sperarsi giusta i calcoli ordinari della politica, e sebbene la sua impetuosa indole, confondendo i suoi avversari e prevenendo i loro disegni, gli fosse non di rado tornata più vantaggiosa che non la stessa prudenza, di modo ch'egli aveva dilatati i confini della chiesa più che verun altro de' suoi predecessori, egli era stato non pertanto cagione di tante sciagure, aveva fatto versare tanto sangue e chiamate in Italia tante barbare nazioni nel punto medesimo in cui pretendeva di combattere per liberarla, che la di lui morte venne risguardata come una pubblica felicità; ed i cardinali, i romani, gl'italiani e i popoli della cristianità desideravano tutti del pari che il di lui successore non fosse a lui somigliante. Egli era vecchio, e perciò desideravasi un giovane pon-

(1) Jac. Nardi, l. vi, p. 265.

SISM. T. XIV.

tefice; era turbolento, impaziente, collerico, e si andò in cerca di colui il quale, mostrandosi amico delle lettere, delle voluttà e della vita lieta ed epicurea, si desse a dividere di tempera affatto diversa da quella di Giulio II. Questi non aveva mai voluto dar retta a' consigli nè sopportare chi gli si opponesse, onde si procurò di sottoporre il di lui successore prima d' eleggerlo alla tutela di tutti gli altri cardinali, e di vincolare la potenza papale coi giuramenti e coi patti. Ma questo tentativo, tante volte rinnovato ne' conclavi, era sempre tornato vano; ed il nuovo papa non ometteva mai di abolire colla sua plenipotenza il giuramento prestato quand'era cardinale. I patti giurati dopo la morte di Giulio II dai venticinque cardinali adunati per eleggere il suo successore, non ebbero già più felice risultato, a tal che l'annalista della chiesa non riputò necessaria cosa il registrarli ne' suoi annali (1).

Compiute le esequie di Giulio II, i ventiquattro cardinali che si trovavano in Roma, si chiusero il 4 di marzo in conclave. Sebbene Giovanni de' Medici fosse immantinente partito da Firenze, trovandosi egli affetto da un ascesso e costretto a viaggiare lentamente in lettiga, non giunse a Roma prima del giorno 6, e fu l'ultimo ad entrare in conclave. Il cardinale Raffaele Riario, nipote di Sisto IV, era in allora decano del sacro collegio e nello stesso tempo il più ricco e meglio provveduto d'ecclesiastiche dignità, perlocchè da

(1) Fr. Guicciardini, l. XI, p. 32. - *Parisii de Grassis Diarium curiae Roman.*, apud Raynald. Ann., 1513, § 13, p. 134.

principio aveva aspirato alla tiara. Ma le sue personali qualità e la memoria dello zio non erano tali da ottenergli molti suffragi; ond'egli fu ben-tosto escluso.

- Per far cosa grata alle famiglie principesche d'Italia i papi avevano aggregati al sacro collegio parecchi giovani cardinali, i quali per l'ordinario, vinti dalla deferenza loro verso i più anziani, avevano poca parte nelle risoluzioni del collegio cardinalizio. Ma la violenza e l'austerità del vecchio Giulio II aveva fatto sì che i giovani salissero in credito; onde per la prima volta si vide sorgere nel conclave una fazione di giovani cardinali. Alfonso Petrucci, figliuolo del signore di Siena, era uno de' più operosi e zelanti di questo partito; e non tardò ad averne la mala ricompensa. Giovanni de' Medici, in età allora di trentasette anni, era il più giovane di tutti coloro a cui favore i giovani cardinali potessero decentemente dare il suffragio. Nè tale scelta ripugnava a molti de' più attempati cardinali, i quali, fra le turbolenze e i pericoli che sovrastavano all'Italia, risguardavano come a trafatto vantaggioso per lo stato della chiesa l'aver per sovrano il capo della repubblica fiorentina e il far causa comune colla Toscana.

Ma il cardinale Soderini, che meritamente godeva grandissima opinione nel sacro collegio, si attraversava con tutti i suoi amici all'esaltazione del capo della famiglia de' suoi nemici. Perciò i partigiani del Medici si adoperarono caldamente per riconciliare queste due famiglie. Offrirono al cardinale Soderini, in premio del chiesto suffra-

gio, di richiamare da Ragusi il gonfaloniere Soderini, di dargli asilo in Roma, di restituirgli il possesso di tutti i suoi beni, staggiti in Firenze, e di unire le famiglie Soderini e Medici con un matrimonio. Queste proposizioni furono accettate ed eseguite poscia a fede, e l'elezione del Medici fu assicurata nel conclave di giovedì sera, 10 marzo. Per altro i cardinali non procedettero al formale squittinio se non il giorno 11, e al cardinale Giovanni fu data l'incumbenza di far lo spoglio de' polizzini con cui era eletto papa. Egli prese il nome di Leone X (1).

Il Medici era solamente diacono, e fu d'uopo consagrarlo prete prima d'incoronarlo papa; l'ordinazione sacerdotale avvenne il 15 di marzo; poi Leone fu consagrato vescovo il 17, e incoronato papa il 19 in san Pietro. Si dovettero affrettare queste solennità a motivo della settimana santa; ma Leone X non volle rinunciare alla più solenne coronazione, la quale richiedeva lunghi apprestamenti. Questa ebbe luogo l'11 d'aprile in san Giovanni di Laterano, la quale chiesa viene considerata come la propria vescovile de' papi. Il Medici aveva scelto il giorno anniversario della battaglia di Ravenna, nella quale era stato fatto prigioniero dai francesi, e si valse nella cerimonia del medesimo cavallo di cui si era valso nella battaglia (2).

(1) *Paristi Diar. Rom*, ap. *Rayn.*, *Ann.* 1513. §§ 13, 14, 15, p. 134. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. III, p. 152. - *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 32. - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 408.

(2) *Acta Synodalia et Par. de Grassis*, apud *Rayn.* 1513, § 20, p. 136. - *Jac. Nardi*, l. VI, p. 271.

Si potè conoscere da questa incoronazione quanto fosse per la nuova elezione cangiato lo spirito della corte di Roma. Giulio II teneva in serbo tutte le entrate dello stato per la guerra, e in tutto il rimanente adoperava con somma parsimonia; egli aveva sbandito dalla corte ogni lusso ed ogni pompa, ed anche in tanto dispendio di guerra non aveva lasciato di ammassare danaro per l'esecuzione di altri più vasti progetti; onde lasciò, morendo, trecento mila fiorini in danaro sonante, che il di lui successore trovò nello scrigno, e ottanta mila fiorini che i cardinali spesero o presero per sè medesimi durante l'interregno, oltre le gemme di grandissimo valore, colle quali avea arricchita la mitra detta il *tieregno*. Per lo contrario Leone X, salendo sul trono, volle abbagliare il popolo collo splendore della sua magnificenza, e poca cura prendendosi della guerra in cui la chiesa trovavasi allora impegnata, o forse supponendo inesauribili i trovati tesori, spese ben cento mila fiorini nelle sole feste della sua incoronazione. In questa cerimonia egli fece portare il gonfalone della chiesa dal duca Alfonso d'Este, e parve in tal modo prenunziare la riconciliazione del duca colla santa sede (1).

Tosto che Leon X si trovò seduto sul trono, ei volse le prime sue cure alla propria famiglia, onde arricchirla coi beni della chiesa. Era morto appunto in quel tempo, il dì 9 d'aprile, Cosimo

(1) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 272. - *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 33. - *P. Giovio. Vita di Leon X*, l. iii, p. 156. - *Id., Vita d'Alfonso d'Este*, p. 95. - *Par. de Grassis Diar. apud Raynald.*, 1513, § 20, p. 136.

de' Pazzi, arcivescovo di Firenze. Leone diede quest' arcivescovado a Giulio, suo cugino, allora cavaliere di Rodi e priore di Capoa, figliuolo naturale del vecchio Giuliano. In settembre poi creò questo Giulio cardinale, e poco dopo legato di Bologna. Diede in pari tempo la porpora ad Innocenzo Cibo, figliuolo di una sua sorella, a Bernardino Bibiena, suo segretario, ed a Lorenzo Pucci, protonotaro apostolico e creato de' Medici. Non permettendo i canoni di conferire le alte dignità ecclesiastiche ai bastardi, Leone dispensò col cugino prima di nominarlo arcivescovo di Firenze; ma quando volle farlo cardinale, si appigliò all'espedito di far deporre con giuramento al fratello della madre di lui e ad alcuni frati, ch'ella era stata sposa di Giuliano (1).

La notizia dell'elezione di Leon X venne accolta in Firenze con grandissima esultanza non solo dai partigiani dei Medici, ma ancora da' vecchi repubblicani; o sia che questi sperassero che i nuovi progetti di Leone, come capo della chiesa, gli farebbero obbliare il disegno che egli aveva di già fermato per ridurre in servitù la sua patria, o sia che i vantaggi del traffico ed i favori che potevano sperare dalla corte di Roma facessero loro dimenticare gl'interessi della libertà. « Io ben » intendo, disse il genovese Lomellini, osservando » le feste de' fiorentini, come voi, non avendo » ancora veduto verun vostro cittadino fatto pa- » pa, possiate rallegrarvi di questa nuova dignità;

(1) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 276. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 313.

» ma quando avrete l'esperienza de' genovesi, sa-
» prete quai tristi effetti producano così fatte gran-
» dezze nelle città libere » (1).

Vero è che in allora Firenze poco era meritevole del nome di città libera. Appunto ne' giorni in cui il cardinale de' Medici avviavasi per recarsi al conclave in cui fu eletto, una lista coi nomi di diciotto o venti giovani, conosciuti pel loro zelo di patria e pel loro amore di libertà, cadde di tasca a Pietro Paolo Boscoli e fu portata al tribunal criminale, detto *il magistrato degli otto*. Il tribunale credette che ciò fosse indizio d'una congiura tramata per uccidere Giuliano e Lorenzo; tanto più che il Boscoli era già tenuto in grave sospetto per alcune imprudenti parole. Costui fu posto alla tortura, e così pure Agostino Capponi ed altri molti, il più ragguardevole de' quali era senza dubbio Niccolò Machiavelli, ch'era già stato privato nel precedente novembre della carica di segretario della repubblica, da lui lungo tempo occupata (2).

La violenza de' tormenti cui furono sottoposti gli accusati, non istrappò loro di bocca veruna confessione di congiura, ma molti confessarono d'aver parlato del presente governo e d'averne desiderato il termine. Tanto bastò per condannare alla morte il Boscoli e il Capponi, la quale sentenza fu eseguita il giorno dopo la partenza del cardinale alla volta di Roma. Gli altri, tra i quali annoveravansi Niccolò Valori, Giovanni Fol-

(1) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 272.

(2) *Filippo Nerli, Comm.*, l. vi, p. 123. - *Vita del Machiavelli*, p. 166.

chi, Guccio Adimari, Niccolò Machiavelli, un Bonciani ed un Serragli, furono confinati in diversi luoghi (1).

Queste tremende sevizie delle creature dei Medici porsero occasione a Leone X di cominciare il suo regno con una elemente intercessione, per cui fece liberare tutti gli accusati, richiamare tutti gli esuli per causa di congiure, non che tutti i Soderini ch'erano stati precedentemente confinati (2). Nello stesso tempo ei fece sentire ai fiorentini i benefici effetti della sua protezione nelle controversie coi loro vicini. Alcune contese per causa dei confini nelle vicinanze di Barga erano state cagione in luglio ed in agosto del 1513 d'ostilità tra i fiorentini ed i lucchesi. Leon X s'interpose arbitro fra le due repubbliche; ma col lodo proferito da lui il 12 ottobre obbligò la più debole a restituire ai fiorentini Pietrasanta e Mutrone, fortezze che i lucchesi avevano usurpate in tempo della guerra di Pisa; ed a tale patto fece fermare un'alleanza perpetua fra le due repubbliche (3).

Tostochè fu recata in Lombardia la notizia della morte di Giulio II, Raimondo di Cardone si era avvicinato a Piacenza, poi a Parma, ed aveva indotti i piacentini ed i parmigiani a darsi al

(1) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 268. - *Gio. Cambi*, t. xxii, p. 5. - *Comm. del Nerti*, l. vi, p. 123. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 312.

(2) *Jac. Nardi*, l. vi, p. 272. - *Gio. Cambi*, t. xxii, p. 8. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 313.

(3) *Scipione Ammirato*, l. xxix, p. 314. - *Gio. Cambi*, p. 27, 31.

duca di Milano (1). Sebbene queste città fossero state occupate da Giulio II senza verun diritto, Leon X non fu appena salito sul trono pontificio, che ne chiese la restituzione, risoluto al tutto di non permettere che in tempo del suo pontificato si smembrassero gli stati della chiesa, o piuttosto pensando già fin d'allora ad erigere in queste nuove conquiste della santa sede un principato pel fratello Giuliano o pel nipote Lorenzo (2). Finchè rimase cardinale, egli si era mostrato nemico della Francia ed aveva con tutta la sua possa assecondata la lega fermata da Giulio II contro Lodovico XII. Perciò da tutti si credea ch'egli camminerebbe sulle orme del suo predecessore; altronde le negoziazioni incominciate quando non si prevedeva ancora la morte di Giulio, avevano avuto qualche risultamento prima che Leone avesse potuto decidersi.

Imperciocchè per una parte Ferdinando il cattolico, il quale era troppo povero per fare la guerra a proprie spese, era sempre bramoso di far cessare le ostilità ai confini della Spagna, perchè non poteva nodrirvi i suoi eserciti a spese de' nemici. Egli intendeva soltanto a lasciare aperta la via alla fortuna; onde il 1.º d'aprile sottoscrisse ad Orthes nel bearnese una tregua d'un anno colla Francia, ma solo per la guerra ai confini della Spagna (3). Stando al ritratto di Fer-

(1) P. Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 99. - Fr. Guicciardini, t. II, l. XI, p. 31.

(2) *Let. del Vettori al Machiavelli*, n.º 21, p. 63, del 12 luglio 1513.

(3) *Lettera familiare del Machiavelli a Francesco Vettori*, del mese di aprile del 1513. *Opere*, t. VIII, p. 47.

dinando, fatto dal Machiavelli, questo re, più astuto che accorto politico, si affidava alla propria fortuna, e voleva porre in pericolo i suoi alleati per fargli accorti del bisogno che avevano di lui, aspettando intanto consiglio dagli avvenimenti. Non pertanto la tregua da lui conclusa era totalmente vantaggiosa alla Francia, la quale trovavasi per tale guisa in istato di ricondurre le sue armate in Italia (1).

Un altro trattato, col quale si collegavano in alleanza la Francia e la repubblica di Venezia, venne sottoscritto a Blois, il 24 marzo del 1513, per opera di Andrea Gritti, il quale di prigioniero era diventato ambasciatore. Le negoziazioni tra queste due potenze erano state ritardate a motivo delle rispettive loro pretese sopra province che più non erano possedute dalle parti contraenti e che trattavasi di togliere di mano ai loro nemici. I veneziani, in conformità de' primi articoli convenuti e del loro antico trattato colla Francia, domandavano la Ghiara d'Adda e Cremona. I francesi avrebbero voluto tenere per sé queste province; ma all'ultimo acconsentirono a prometterne la restituzione, però sotto la segreta condizione di contraccambiarle poscia con Mantova, avendo la Francia acconsentito alla rovina del marchese per far cosa grata al sena-

(1) I motivi di questa tregua vengono discussati acutamente tra il Machiavelli ed il Vettori, t. viii, p. 41 e seg. - Fr. Guicciardini, l. xi, p. 33. - P. Giovio, *Vita di Leon X*, l. iii, p. 161. - Jo. Marianae *Hist. Hisp.*, l. xxx, c. 18, p. 329.

to (1). I veneziani obbligavansi a scendere in campo nella metà di maggio all'incirca con ottocento uomini d'arme, mille cinquecento cavalleggeri e dieci mila fanti, e Lodovico XII doveva invadere nello stesso tempo la Lombardia con una poderosa armata (2).

A tale uopo Lodovico XII fece adunare a Susa, sotto il comando di Lodovico della Tremouille, mille dugento uomini d'arme, ottocento cavalleggeri, ottomila lanzichinecchi, condotti da Roberto della Mark, signore di Sedan, e dai due figliuoli di lui, Fleuranges e Jamets, ed otto mila avventurieri francesi. Il re non volle dare il comando di quest'armata al vecchio maresciallo Trivulzio, cui tuttavia diede ordine di accompagnarla, per timore che la di lui manifesta parzialità pei guelfi non ispaventasse i ghibellini e non gli inducesse a più ostinata difesa (3). Bartolomeo d'Alviano era giunto intanto a Venezia, dopo essere stato posto in libertà dal re, il quale l'aveva sempre tenuto prigioniero dopo la battaglia della Ghiara d'Adda. Il senato gli diede il comando dell'armata che si adunava a san Bonifacio nello stato

(1) *Lettera del Vettori al Machiavelli, del 21 aprile 1513*, t. VIII, p. 42.

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 36 - *Fr. Belcarii*, l. XIV, p. 409. - *Paolo Paruta, della Stor. Venez.*, l. I, p. 19. - *P. Jovii Hist.*, l. XI, p. 160. - Dopo la lacuna che lasciano i sei libri perduti nel sacco di Roma, l'undecimo del Giovio comincia col pontificato di Leon X.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. XI, p. 36. - *Mém. de Fleuranges*, t. XVI, p. 116-119. - *Mém. de du Bellay*, l. I, p. 4 e 15. - *Hist. de la Ligue de Cambray*, v. II, l. IV, p. 297. - Questa intrapresa essendo tornata a vuoto, gli storici francesi diminuiscono le forze della loro armata.

di Verona. Per ultimo una flotta francese presentavasi a Genova, ove gli Adorni ed i Fieschi si apparecchiavano ad assecondarla. Mentre che tante poderose forze si acostavano contemporaneamente da tre diversi lati, il vicerè don Raimondo di Cardone sembrava risoluto di non volersi loro opporre: egli si era ritirato sulla Trebbia, chiamandovi i pochi soldati che guardavano Tortona ed Alessandria, ed aveva apertamente manifestata la sua intenzione di ricondurre la sua armata nel regno di Napoli. Di fatti dopo di averne dato avviso al maresciallo Trivulzio, il Cardone si era già posto in cammino; ma avendo tra Piacenza e Firenzuola ricevute nuove lettere da Roma, che per quanto pare lo rassicuravano intorno alle disposizioni del papa, egli ritornò nel primo suo sito (1).

I soli svizzeri risguardavano siccome cosa che importava all'onore della loro nazione, la difesa della Lombardia. Essi avevano richiesto il papa di mandar loro i soccorsi promessi dal suo predecessore; ma Leon X non voleva ancora apertamente prendere parte nella guerra, e mandò al cardinale di Sion quarantadue mila fiorini per i Cantoni, ma a titolo di pagamento di un debito anteriore, e non di sussidio. Non perciò gli svizzeri si astennero dallo scendere in gran numero dalle loro montagne; e giunti in Lombardia, si avanzarono fino a Tortona, ove furono raggiunti dal duca di Milano, ed invitarono an-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 37. - *P. Jovii Hist.*, l. xi, p. 161.

che il Cardone ad unirsi loro coll'armata spagnuola. Avendo quel generale ricusato di farlo, lo Sforza ritirossi coll'armata svizzera a Novara. Intanto il Trivulzio, che di già aveva occupate Alessandria ed Asti, avanzavasi, non trattenuto da alcun ostacolo, verso Milano, e lo Sforza permise ai milanesi di capitolare colla Francia. Sacramoro Visconti, eh'egli aveva lasciato in Milano con cent' uomini d'arme, fece spiegare sulle mura le bandiere della Francia, ed acconsentì che fosse vettoagliato il castello ch'era stato pur sempre occupato dai francesi (1).

Quella tanta esultanza che i lombardi avevano manifestata pochi mesi prima alla venuta dello Sforza, era di già pienamente cessata. La dappocaggine e la povertà del duca, e le prepotenze e soprusi degli svizzeri avevano bentosto disingannati i popoli delle loro troppo lusinghiere speranze: onde le città alzavano frettolose e spontanee lo stendardo dell'armata creduta più forte. Per difendere Parma e Piacenza dall'assalto dei francesi, il Cardone le restituì agli ufficiali del papa. L'Alviano occupò Valeggio, Peschiera e Cremona, ed incaricò Renzo di Ceri di entrare in Brescia. Intanto Soncino e Lodi spiegavano le insegne francesi; onde l'armata veneziana diede subito mano alla francese. Pure i progressi dell'Alviano tenevano in ansietà i veneziani; perciocchè egli s'andava troppo allontanando dalle province che più importava di difendere, ag-

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 38. - *Fr. Belcarri*, l. XIV, p. 410. - *Mém de Fleuranges*, l. XVI, p. 120. - *P. Jovii Hist.*, l. XI, p. 163.

giuntocchè la guarnigione tedesca di Verona aveva ricevuto alcuni rinforzi ed ottenuti più vantaggi alle spalle dell'armata veneziana (1).

I francesi, che così rapidamente ricuperavano le province perdute nel precedente anno, non avevano per anco combattuto in verun luogo, fuorchè nelle montagne di Genova. Appena assiso sul trono ducale, Gianò Fregoso aveva stretto con ardore l'assedio della Lanterna; nuova fortezza che signoreggiava ad un tempo il porto e la città di Genova e ch'era tuttora in mano de'francesi. Un vascello, uscito dai porti della Normandia, senza avere preso lingua in verun luogo, era giunto in gennajo fino sotto la fortezza per vittovagliarla, e cominciava a scaricare le munizioni che aveva portate, quando Emmanuele Caballo, marinajo rinomato per la sua intrepidezza, domandò al doge una galera, sulla quale fece montare i più risoluti volontari; indi non si curando delle palle de'caunoni che i francesi facevano piovere sopra di lui, andò, tostoche fu a vista della Lanterna, a porsi tra il vascello normanno e la fortezza; venne all'arrembaggio della nave nemica, la prese e la condusse in trionfo nel porto (2).

Ma quando in primavera le truppe di Lodovico della Tremouille e del Trivulzio cominciarono a scendere nel Piemonte, giunse dinanzi a Genova una flotta francese, ed i fratelli Antoniotto e Giro-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 40. - *P. Paruta*, *Stor. Venez.*, l. 1, p. 26.

(2) *Uberti Foliettae Genuens. Hist.*, l. xii, p. 710. - *P. Bizarri Sen. Pop. q. Genuens. Hist.*, l. xviii, p. 433.

lamo Adorno, aperti partigiani de' francesi, avvinaronsi alla città con quattro mila fanti. Il doge, per non essere assalito nello stesso tempo dagl'interni e dagli esterni nemici, fece uccidere Girolamo Fieschi mentre usciva di senato, il quale Fieschi aveva di fresco dimostrata co' suoi discorsi la sua devozione inverso alla Francia. Questo assassinio, che sembrato era al doge un colpo da grande politico, fu in quella vece cagione della di lui rovina: il senato ed il popolo, riguardandolo oramai con orrore, ricusarono di più difenderlo; i suoi soldati furono sconfitti nelle montagne degli Adorni; Zaccaria Fregoso, di lui fratello, cadde nelle mani de' Fieschi, che lo uccisero per vendicare il loro parente; il signore di Prejean, che aveva il comando della flotta francese, entrò senza contrasto in porto; ond'egli dovette ritirarsi colla sua flotta genovese alla Spezia, ed Antoniotto Adorno, riconosciuto da Lodovico XII come suo luogotenente, fu nello stesso tempo eletto doge dal senato e dal popolo (1).

Genova si era data ai francesi; l'armata veneziana occupava la metà dello stato milanese; il la Tremouille e il Trivulzio colle truppe francesi occupavano l'altra, ed in tutto il ducato Massimiliano Sforza altro più non aveva che Como e Novara. Ivi si era il duca unito coll'armata svizzera; se non che vedendolo chiuso in Novara, ognuno ben rammentava che in quella stessa città i medesimi la Tremouille e Trivul-

(1) *Uberti Foliettae*, l. XII, p. 712. - *P. Bizarri*, l. XVII, p. 435. - *P. Jovii Hist.*, l. XI, p. 162.

zio avevano assediato Lodovico il *Moro*, padre di Massimiliano che vi si difendeva adesso; che Lodovico era egualmente in mano degli svizzeri, i quali avevanlo venduto ai francesi; e che molti di que' capitani e soldati che circondavano il figlio, avevano tradito il padre. Queste vicine memorie stringevano il cuore di spavento a Massimiliano ed accrescevano fiducia al la Tremouille; onde questi scriveva a Lodovico XII, che in breve farebbe prigioniero il figlio nello stesso luogo in cui aveva fatto prigioniero il padre (1).

Questa speranza aveva indotto il la Tremouille ad assediare Novara, invece d'attenersi al consiglio d'Andrea Gritti, il quale avrebbe voluto che i veneziani, uniti ai francesi, cacciassero prima di null'altro intraprendere gli spagnuoli di Lombardia, perciocchè in allora, restando gli svizzeri senza cavalleria, senza artiglierie, senza attrezzi da guerra, non potrebbero tenere lungamente la campagna (2).

Fu per tanto incominciato l'assedio di Novara, ed il signore della Fayette, che comandava le artiglierie, piantò in pieno giorno le batterie contro le mura, ed in quattro ore vi aprì una breccia larga abbastanza perchè v'entrassero 50 uomini di fronte; ma per scendere dalla breccia in città, eranvi quindici piedi d'altezza. Intanto il generale svizzero fece dire ai francesi che non ardessero inutilmente la loro polvere, e che, se pure volevano dare l'assalto, assaltassero la porta, poichè

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 42. - *Jo. Marianae Hist. Hisp.*, l. xxx, c. 20, p. 331.

(2) *Paruta, Stor. Venez.*, l. i, p. 35.

egli la lascerebbe aperta. Infatti gli svizzeri si accontentarono di stendere alcune lenzuola a guisa di tende sì dietro la porta che dietro la breccia, onde i nemici non vedessero le mosse dei loro soldati, e a dispetto di tutte le istanze di Silvio Savelli, di Giovanni Gonzaga, d'Alessandro Bentivoglio e di Camillo Montani, principali capitani dell'armata dello Sforza, non vollero che si scavasse una fossa dietro la breccia e dietro la porta, nè che si fiancheggiassero le mura con terrapieni (1).

Erano chiusi in Novara con Massimiliano Sforza gli svizzeri d'Uri, Schwitz ed Underwald, i quali, condotti dai loro landamani, erano scesi prima degli altri in Italia senza ricevere nè il soldo, nè il danaro d'arruolamento. Si avvicinava però un'altra schiera svizzera, composta delle milizie di Glarona, Zugo, Lucerna e Sciaffusa; ed un'altra ancora, di cinque mila uomini all'incirca, in cui militavano i contingenti di Berna e di Zurigo, si avanzava sotto gli ordini del capitano Alt-Sax, dalla banda de'grigioni alla volta di Chiavenna (2).

I francesi, apparecchiandosi a dare l'assalto, avevano di già fatto stare tre giorni e tre notti i loro lanzichinecchi nella trincea, la quale era infine abbastanza profonda per assicurarli dalle artiglierie della città, quando furono avvisati dai loro cavalleggeri che avvicinavasi la seconda schiera dell'armata svizzera, e che dessa tenterebbe

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 42. - *P. Giovio*, *Ist.*, l. xi, p. 165. - *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 126.

(2) *P. Jovii Hist.*, l. xi, p. 163.

d'entrare in Novara lo stesso giorno. Roberto della Marck consigliava che si movesse ad assalire quella schiera in aperta campagna, prima che giugnesse la terza, che non aveva per anco potuto passare il Ticino; ma il Trivulzio giudicò più prudente consiglio d'opporre la lentezza all'impeto degli svizzeri. Bastava per costringerli in breve a capitolare, diceva il Trivulzio, d'intercettare i loro convogli, di molestarli del continuo colla cavalleria, di far loro soffrire la fame e di non venire a battaglia. Con questo egli indusse il la Tremouille a trasportare il campo francese due miglia addietro, alla Riotta, presso al canale Mora, in mezzo a' suoi proprii poderi ed in un paese che egli conosceva a palmo a palmo (1).

I francesi allontanaronsi da Novara il 5 di giugno, avviandosi alla volta del Po, come se avessero voluto andare a Milano per la strada di Abbiategrasso. Lodovico il Moro aveva derivato dall'Agogna un canale, chiamato la Mora, che irrigava il piano in cui tutti si trovavano i vasti poderi del Trivulzio; un piccolo bosco stendevasi lungo il canale da Novara fino presso Tre-case. I generali francesi si accamparono da principio alla Riotta, intorno ad un'abbazia alquanto elevata; ma i lanzichinecchi trovavansi in quel rialto esposti all'artiglieria della città a tal che una palla, entrata per la finestra, attraversò la camera stessa in cui si adunava il consiglio di

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 42. - *P. Jovii Hist sui temp.*, l. XI, p. 165.

guerra. Perciò i generali scelsorò un' altro sito intorno a Trecase. Il Trivulzio, per salvare questa sua terra, aveva ottenuto che non vi entrassero le truppe. Il signore di Sedan aveva inventata una maniera di fortificazione portatile, chiamata da suo figliuolo « un parco, fatto a guisa » di scala, il quale era maravigliosamente buono; dentro il parco stavano cinquecento archibugi a miccia, e se si fosse potuto porre in assetto, forse la bisogna non sarebbe andata come andò; ma i francesi, stando in piena sicurtà, non pensarono ad afforzarsi in quella prima notte (1).

Intanto la seconda schiera svizzera, condotta dal capitano Jacob Mottino d'Altorfio e da un Graf, borgomastro di Zurigo, entrò in Novara il 5 di giugno, senza difficoltà alcuna. Questi due capitani, informati della ritirata della Tremouille e sapendo che nello stesso tempo valicava le Alpi il signore d'Aubigni con una schiera di cavalli, stimarono non doversi dar tempo ai francesi d'allontanarsi o di trarre in lungo la guerra. Rappresentarono ai loro compagni d'arme, che il nemico riposava pienamente sicuro e non so-

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 119, 129, 130. *Mém. de messire Martin du Bellay, seigneur de Langey*, t. xvii, l. 1, p. 17, 18. - *Mém. de Louis de la Tremouille*, l. xiv, c. xiv, p. 183, 190. Ma il la Tremouille, che è lo stesso generale vinto, facendo la propria apologia, ha spesso volte avvertitamente confuse le date e gli avvenimenti. Le accuse de' francesi contro il Trivulzio sembrano affatto prive di fondamento. Il recente biografo del Trivulzio, cav. Carlo Rosmini, tacque tali accuse invece di confutarle, come pare che avrebbe potuto fare, l. xi, p. 467.

spettava ch'essi osassero d'attaccarlo prima che giungesse il capitano Alf-Sax colla terza schiera; che tutta volta la gloria loro sarebbe più splendida se ottenevano la vittoria prima dell'arrivo de' loro compatriotti. Tutti i capitani svizzeri, accostandosi all'avviso di coloro ch'erano venuti di fresco, ordinarono ai loro soldati di mangiare e di riposare per qualche tempo, e prima che aggiornasse, il 6 giugno del 1513 mossero verso Riotta e Trecase (1).

Gli svizzeri, nascosti dalle tenebre della notte e dal bosco che stendevasi tra Novara ed il campo francese, s'avanzarono, contro il loro costume, tacitamente, divisi in tre schiere, e giunsero presso il campo nemico senz'essere scoperti: allora si avventarono impetuosamente verso le artiglierie, senza lasciarsi sgominare da un impetuoso assalto di cavalleria, condotta da Roberto della Marck, ch'erano trecento uomini d'arme, e senza cader d'animo nel vedere caduti molti loro capitani e perfino intere file di soldati sotto il fuoco dell'artiglieria nemica. Avanzando sempre intrepidi in mezzo a tanta strage, s'impadronirono delle artiglierie, e le volsero contro i nemici da loro posti in fuga. La fanteria tedesca, comandata dal Fleuranges e dal Jametz, figliuoli di Roberto della Marck, era odiata a morte dagli svizzeri perchè essa era sottentrata in vece loro nelle armate francesi: questa, essendo assaltata con maggior furore e coraggiosamente

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 42. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XI, p. 167. - *P. Paruta, Ist. Ven.*, l. I, p. 37.

difendendosi, fece agli svizzeri grandissimo danno; ma caddero altresì estinti sul campo di battaglia più della metà dei lanzichinecchi. La cavalleria francese, impedita dai fossi o impelagata in luoghi pantanosi, non poteva menar le mani a dovere contro gli svizzeri; l'artiglieria era di già conquistata e adoperata contro i lanzichinecchi, de' quali i pochi superstiti, perduta ogni speranza di salute, dovettero arrendersi alzando le lance; perchè la fuga era omai impossibile. Il Fleuranges e il Jametz, gravemente feriti fin dal principio della battaglia, erano ambedue caduti in mano ai nemici. Il loro padre con un furioso assalto de' suoi uomini d'arme sgominò ed asperse il battaglione svizzero che li calpestava, e cercati i suoi figliuoli, il primo dei quali non aveva meno di quarantasei ferite, li fece portar via sul collo de' cavalli de' suoi soldati (1).

Gli uomini d'arme francesi, che fino a quel punto erano stati risguardati come la più valorosa soldatesca d'Europa, non avevano riportata mai altra sconfitta così vergognosa come questa della battaglia di Novara. L'imprevveduto assalto, la perdita delle artiglierie, la notizia divulgatasi nel campo che una delle tre schiere svizzere era entrata per di dietro nel campo e stava saccheggiando le bagaglie, riempirono di terror panico que' cavalieri, fin allora così valorosi;

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 131, 136. - *Fran. Guicciardini*, t. II, l. xi, p. 44. - *P. Jovii*, l. xi, p. 169. - *P. Paruta*, l. I, p. 39.

ond'e' non si vergoguarono di gettare le armi per non essere impediti nella fuga, e si disse che un solo ngu v'era che portasse la lancia dopo valicata la Sesia. Se Massimiliano Sforza avesse avuti soltanto dugent' uomini d'arme per inseguirli, avrebbe in quel giorno distrutta l'armata francese: ma gli svizzeri colla infanteria sola non potevano nè meno tentarlo. Altronde si accerta che, arruolandosi sotto le bandiere, giuravano di non far grazia a colui che trovavano armato sul campo di battaglia e di non inseguire colui che si ritirava. L'azione non aveva durato che un'ora e mezzo; e gli svizzeri, dopo essere rimasti alcune ore in buona ordinanza, onde assicurarsi il possedimento del campo di battaglia, condussero in trionfo in Novara ventidue pezzi d'artiglierie coi cavalli da tiro e tutte le bagaglie. I francesi perdettero dieci mila uomini all'incirca, la metà de' quali soltanto fu uccisa sul campo di battaglia, e furono tutti lanzichineechi. L'altra metà fu uccisa dai contadini, e furono i fanti guaschi, che nella loro fuga, oppressi dalla fatica, sfiniti dalla fame e disarmati, gittavansi a terra ne' campi o presso le siepi, e venivano trucidati senza difendersi (1).

I francesi non osarono fermarsi in Piemonte e rivalicarono immantinenti le montagne, malgrado le istanze d'Andrea Gritti, il quale rap-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 45. - *P. Jovii Hist.* l. xi, p. 171. - *Epist. Leonis X ad Max. Sfortiam*, apud *Raynald.*, 1513, § 29, p. 138. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. iii, p. 163. - *Fr. Belcarii*, l. xiv, p. 413. - *P. Paruta*, l. i, p. 41.

presentava loro che questa viltà, assai più funesta che la sconfitta, sarebbe cagione della ruina di tutti i loro amici in Italia. Infatti le città, che avevano spiegate le insegne francesi, mandarono tutte subito ad implorar grazia da Massimiliano Sforza, scontando il fallo commesso con grandi somme di danaro, che furono dispensate agli svizzeri. Don Raimondo di Cardone, che aveva ricusato di partecipare ai pericoli della guerra, accorse in fretta per raccogliere i frutti della vittoria. Inviò tre mila fanti spagnuoli condotti dal marchese di Pescara per iscacciare, di conserva con Ottaviano Fregoso, i francesi e gli Adorni da Genova. Ma di già la flotta francese, comandata dal Prejean, aveva lasciata Genova; e la flotta genovese, che poche settimane prima erasi ritirata nel golfo della Spezia, si presentò nuovamente dinanzi alla città. Gli Adorni non vollero cagionare alla loro patria le calamità d'un assedio; volontariamente pertanto rinunciarono alla loro autorità ed abbandonarono la città, accompagnati dai ringraziamenti del senato e dagli augurii del popolo. Ottaviano Fregoso, ch'era assai più stimato da' suoi compatriotti che non Giano Fregoso, in luogo di cui veniva collo stesso partito, fu eletto doge il 17 di giugno, e fece pagare dai genovesi ottanta mila fiorini al marchese di Pescara per le spese della sua venuta (1).

Sacramoro Visconti, il quale aveva preso pos-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 45. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, p. 173. - *Ejusd. Vita Ferdin. Davali Piscarii*, l. 1, p. 285. - *Uberti Foliettae Gen. Hist.*, l. xii, p. 713. - *P. Bizarri*, l. xviii, p. 436.

sesso di Milano in nome del re di Francia, era uscito da quella città con settecento uomini d'arme per raggiugnere il campo francese, ed era pervenuto già fino alle rive del Ticino, quando udì il cannoneggiare de' combattenti a Novara. Non tardò ad avere avviso della sconfitta de' francesi; onde, allontanandosi rapidamente, andò a raggiugnere a Cremona Bartolommeo d'Alviano e l'armata veneziana. Questi, chè trovavasi a fronte degli spagnuoli, udedo che il vicerè aveva passato il Po il 13 giugno, non volle aspettare che le due armate si riunissero contro di lui, e ritirossi subito sopra Verona colla usata celerità; tentò nel passaggio d'impadronirsi di quella città, e in un solo giorno piantò le batterie, aprì la breccia e mosse all'assalto; ma questo essendo stato infruttuoso, ei ritrasse i suoi cannoni, continuò il cammino e si accampò a Tomba nel territorio di Vicenza⁽¹⁾.

Intanto Raimondo di Cardone si avanzava senza trovare chi gli resistesse nelle province dall'Alviano abbandonate, e le trattava colla ferocia e coll'avarizia proprie degli spagnuoli: saccheggiò Cremona, pose enormi taglie a Brescia, Bergamo ed altre città, e guastò le borgate ed i villaggi. L'Alviano, ben s'avvisando che impossibile cosa era il tenere la campagna contro tanti nemici riuniti, si chiuse in Padova, e mandò Gian Paolo Baglioni a chiudersi in Treviso, e Renzo di Ceri in Crema; tranne queste tre città, tutto

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 46. - *P. Jovii Hist.*, l. xi, p. 172. - *P. Paruta, Ist. Ven.*, l. i, p. 44.

il rimanente della terra ferma veneziana fu lasciato in preda ai nemici devastatori (1).

Gli svizzeri, che non avevano alcun motivo di inimicizia contro i veneziani, non pensavano punto ad assalirli, paghi d'impossessarsi del ducato di Milano e di levarvi grossissime taglie; e i generali spagnuoli, facendo la guerra, quasi altro scopo non si proponevano che quello di mantenere colle prede l'esercito. Tra Ferdinando ed i veneziani non v'era nè guerra dichiarata nè motivo di guerra; anzi il re di Spagna aveva recentemente offerta la sua mediazione per riconciliare la repubblica coll'imperatore. Leon X aveva ancor esso offerto alla repubblica d'interporvi per la pace, la profferta accompagnando colle più affettuose protestazioni: ma nè l'uno, nè l'altro aveva ottenuto l'intento; perchè Massimiliano non aveva voluto rinunciare ad alcuna delle sue pretese, e il senato veneto avea sempre ricusato con eroica costanza di trattare d'accordi se prima l'imperatore non restituiva Verona e Vicenza. Ma per lo meno queste amichevoli offerte dovevano far presumere tutt'altro che vicine ostilità; perciò quando Raimondo di Cardone unì la sua armata a quella dell'imperatore e incominciò la guerra in di lui nome, ben diede a divedere di non essere altro che un barbaro condottiere e di non pensare ad altro che ad arricchire i suoi soldati, senza prendersi pensiero se ciò accadesse con danno de' nemici o degli amici. Ancora più amara

(1) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XI, p. 47. - *P. Jovii Hist.*, l. 2, p. 173. - *P. Paruta*, l. 1, p. 45, e 52.

riuscì ai veneziani la sconsocenza e perfidia di Leon X, il quale si prevalse della loro avversa fortuna per mandare i suoi uomini d'arme, capitani da Troilo Savelli e da Muzio Colonna, all'armata spagnuola; bruttamente dimenticandosi che nel lungo corso delle sue sciagure non aveva mai cessato d'essere beneficato dalla repubblica e di prometterle riconoscenza (1).

Raimondo di Cardone andò ad unirsi all'armata imperiale a san Martino presso Verona; e perchè non poteva assalire i veneziani con altro titolo che quello di ausiliario dell'imperatore, fu costretto a sottomettersi in gran parte all'autorità del cardinale di Gurck, il quale risiedeva in Verona ed era il solo luogotenente dell'imperatore in Italia. Intanto l'imperatore, sempre indefesso nel concepire vastissimi progetti, chiedeva per eseguirli frequenti sussidi a' suoi alleati e, sciupando il danaro più presto che non l'aveva ottenuto, trovavasi poi sempre fuor di stato di mandare ad effetto ciò che meditava. Le sue truppe mai non erano pagate; nè lo erano meglio quelle di Ferdinando; onde le due armate dovevano vivere a spese delle sventurate provincie veneziane, dove avevano recata la guerra. Il marchese di Pescara aveva il comando della fanteria spagnuola, numerosa di quattro mila cinquecento uomini all'incirca; Jacopo Landau, Giorgio di Frundsberg e Giorgio di Lichtenstein erano i capitani de' lanzi tedeschi, che erano tre

(1) P. Paruta, *Ist. Ven.*, I. 1, p. 49. - Fr. Guicciardini, l. xi, p. 49. - P. Jovii, *Vita Ferdinand. Davali Piscarii*, l. 1, p. 286.

mila cinquecento. La cavalleria, capitanata da don Pedro de Castro, era composta di circa novecento cavalieri, in gran parte truppa leggiera; e le artiglierie consistevano in dodici falconetti di bronzo. Tale era la forza di quest'armata, più formidabile pel valore de' veterani ond'era principalmente composta e per la virtù de' suoi capitani, che per il numero dei soldati (1).

Il cardinale di Gurck volle che il Cardone assaltasse Padova. Questa città, risguardata dai veneziani come l'ultimo loro baluardo, era altresì la conquista che più d'ogni altra stava a cuore a Massimiliano; ma egli l'aveva tentata invano con una poderosa armata, e ciò che non aveva potuto ottenere egli medesimo con quasi cento mila uomini, non doveva meglio tornar fatto ai suoi luogotenenti con otto o nove mila. L'assedio cominciò il 28 di luglio. L'Alviano, per difendere Padova, aveva un'assai numerosa armata; un figliuolo del doge e molti gentiluomini veneziani vi si erano chiusi con lui, e la città era una delle più forti che allora fosservi in Italia. Il Cardone, esposto da ogni lato al fuoco delle batterie di Padova, non poteva adunare quanti marrajuoli abbisognavano per iscavare le trincee e ripararsi; e le malattie che sogliono regnare nelle campagne umide e pantanose cominciavano a incrudelire nella sua armata; onde il 16 agosto si vide costretto a levare l'assedio ed a ritirarsi a

(1) *P. Jovii Hist.*, l. xii, p. 193. - *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 51. - *P. Paruta*, l. i, p. 55. - *Fr. Bekarii*, l. xv, p. 417. - *Herren Georgens von Frundsberg Kriegshuten*, Buch 1, f. 17. Ediz. in foglio. Francoforte, 1568.

Vicenza. Ma questo smacco accrebbe a più doppia la crudeltà de' soldati, i quali si dispersero in quelle già così ricche campagne e vi distrussero tutto quanto ancora vi rimaneva dell'antica loro opulenza (1).

Dopo avere alcun tempo continuate queste devastazioni, il vicerè volle poter darsi il vanto di avere appuntate le sue artiglierie contro i palazzi di Venezia. Condusse la sua armata fino alle rive della Laguna, vi arse Mestre, Marghera e Fursine ed eresse una batteria sulla riva con alcuni pezzi di cannone, le di cui palle giunsero fin contro le mura del monistero di san Secondo. Questa smargiassata del generale spagnuolo cagionò gravissimo dolore ai veneziani. Essi vedevano di giorno il fumo, di notte le fiamme de' loro palazzi e de' villaggi che gli spagnuoli, i tedeschi ed anche i soldati del papa davano alle fiamme con barbaro furore. Chiesero di ciò vendetta all'impetuoso Bartolommeo d'Alviano, il quale a stento aveva acconsentito a chiudersi entro le mura d'una città e che, vedendo i suoi soldati accesi dalla stessa ira sua, dal sentimento della loro forza e dalla fiducia ne' loro capitani, si credeva sicuro d'ottenerla (2).

Gli spagnuoli si erano troppo inoltrati, lasciandosi alle spalle la Brenta e il Bacchiglione coi loro innumerevoli canali, e due città, ognuna delle quali conteneva un'armata. I contadini, cacciati dalle loro case, spogliati de' loro averi, spesso maltrat-

(1) *P. Paruta*, l. 1, p. 57.

(2) *P. Jovii Hist.*, l. xii, p. 198. - *P. Paruta*, l. 1, p. 60. - *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 53.

tati anche nella persona, mostravansi disposti a perigliare le loro vite a pro della repubblica contro così feroci nemici. L' Alviano li chiamò a sè; gli appostò lungo le rive dei fiumi e nelle gole delle montagne, fece riporre ovunque le loro vittovaglie in luoghi sicuri ed afforzare coi loro lavori i vari trinceramenti che occupava il suo esercito. Il Cardone, per trarsi dal pericolo in cui si era posto, aveva presa la strada tra Padova e Treviso. Giunto a Cittadella, poco lontano dalla Brenta, aveva assaltato questo castello ed era stato respinto. Ebbe la stessa sorte quando tentò poco più oltre di passare la Brenta (1).

Finalmente i suoi cavalleggeri, ritornando all'assalto nello stesso luogo mentre che il Pescara guardava il fiume tre miglia più alto, riuscirono a deludere la vigilanza dell'Alviano. Gli spagnuoli erano omai giunti sull'opposta riva della Brenta, ma non erano perciò fuori di pericolo. L' Alviano si trovò bentosto dinanzi a loro per chiudere il passo verso Vicenza. Fece occupare Montecchio, lungo la via della Germania, da Gian Paolo Baglioni, che giungeva allora da Treviso. Collocò le artiglierie in tutti i luoghi vantaggiosi, e col rimanente dell'armata andò ad occupare ad Olmo un piccolo rialto che pareva fortificato dalla natura e che trovavasi due sole miglia lontano da Vicenza, a cavaliere della strada di Verona (2).

(1) *P. Jovii Hist.*, l. xii, p. 196. - *Ejusdem Vita Ferdinandi Davali Piscarii*, l. i, p. 288. - *P. Paruta*, l. i, p. 64. - *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 54.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 55. - *P. Paruta*, l. i, p. 68. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xii, p. 197. - *Ejusd. Vita Ferdinandi Davali Piscarii*, l. i, p. 289.

Erano gli spagnuoli accerchiati da ogni parte; e' passarono la notte un mezzo miglio lontani dai veneziani alla portata delle loro artiglierie, e furono costretti di spegnere tutti i loro fuochi, perchè non servissero di punto di mira ai nemici. Assaltare gli accampamenti dell'Alviano all'Olmo era intrapresa affatto disperata, e gli spagnuoli ne deposero il pensiero dopo averne conosciuti i pericoli, e la mattina del 7 d'ottobre volsero le spalle ai nemici, per prendere a traverso alle montagne la strada di Bassano e di Trento. Di già avevano arsa parte delle loro bagaglie, ed erano apparecchiati a perdere il rimanente e tutti i loro cavalli, riputandosi abbastanza felici se potevano giugnere colle loro armi in Germania. Siccome erano partiti senza battere il tamburo e senza suonare le trombe, e coperti da una densa nebbia, l'Alviano tardò alquanto ad avvedersene: ma quando lo seppe, li fece inseguire da Bernardo Antoniola, figliuolo d'una sua sorella, con una schiera di cavalleggeri e due piccoli cannoni. Questi sgominò i tedeschi, che presero tutti la fuga, e non venne trattenuto se non dalla fanteria spagnuola colla quale il Pescara gli fece testa. Gli stradioti, sparsi in sui fianchi dell'armata, la tribolavano nel cammino; i contadini a migliaia scendevano dalle montagne e, senza esporri a verun rischio, colpivano i soldati coi loro archibugi: i carri delle bagaglie cominciavano ad intralciarsi ed a cagionare disordinamento nella fanteria; anguste erano le strade e fiancheggiate da fossi da ambi i lati, e la truppa che ritiravasi, non aveva ancora fatte due miglia a passo veloce,

sebbene in buon ordine, che vide andar crescendo ad ogn' ora il suo pericolo (1).

L'Alviano aveva determinato di non dare battaglia, ma soltanto d' accrescere la confusione dell'armata nemica, tribolandola, di spingerla tra le montagne, in luoghi sterili ove le mancassero affatto le vittovaglie, e di sforzarla in tal modo a capitolare. Ma Andrea Loredano, provveditore veneto che accompagnava l'Alviano, si fece a dire che era finalmente giunta l' ora di vendicare le tante atrocità commesse dagli spagnuoli nel padovano; che avventandosi impetuosamente contro l'armata nemica, l'Alviano poteva tutta distruggerla; che in altra guisa ella sarebbe scampata, poichè il confine tedesco non era tanto lontano, che colla pazienza e colla sobrietà spagnuola questa medesima armata non potesse giugnervi anche senza viveri. L'impetuoso Alviano lasciavasi facilmente persuadere quando trattavasi di combattere. Egli collocò da esperto condottiere le sue truppe e le mandò contro il nemico; ma nè l'ingegno, nè il coraggio del generale, nè il favore delle circostanze possono dare la vittoria quando i soldati non reggono alla vista del pericolo. I fanti romagnuoli, comandati da Naldo di Brisighella, che dovevano cominciare la battaglia, vennero ricevuti dalla valorosa fanteria spagnuola col consueto di lei vigore, onde gettarono bentosto le loro picche e cominciarono a fuggire. Tutto

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xi, p. 55. - *P. Paruta*, l. i, p. 75. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xii, p. 198. - *Ejusd. Vita Ferdin. Davali Piscarii*, l. i, p. 290.

il rimanente dell'armata seguì il turpe esempio: lo stesso Alviano fu strascinato dai fuggitivi e andò a chiudersi in Padova: la maggior parte dei fuggiaschi divisava di ricoverarsi in Vicenza; ma i cittadini chiusero le porte, ed i fuggiaschi vennero uccisi sotto le mura della città o sulle rive del Bacchiglione, nel quale molti si annegarono, volendolo passare a nuoto. Tutte le bagaglie dell'armata veneziana caddero in mano degli spagnuoli, come pure non pochi prigionieri, tra i quali annoveraronsi Gian Paolo Baglioni, Giulio, figliuolo di Gian Paolo Manfroni, e un Malatesta di Sogliano. Si rinvennero fra gli estinti Alfonso Muto di Pisa, Antonio de' Pii e suo figliuolo Costanzo. Carlo d' Montone, Meleagro di Forlì, Francesco Sassatello, Sacramoro Visconti ed Ermete Bentivoglio. Il provveditore Loredano, di già fatto prigioniero, fu ucciso da' soldati che vennero a contesa per la sua cattura. La totale perdita de' veneziani si pone di quattrocento uomini d'arme e quattro mila fanti (1).

Questa sconfitta non ebbe pei veneziani le funeste conseguenze ch' e' potevano dapprima temerne; o sia perchè gli spagnuoli, stanchi della precedente campagna, non volessero di nuovo perigliarsi in un paese nemico, o perchè la stagione delle piogge, ch' era imminente, rendesse

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 56. - *P. Paruta*, l. i, p. 77. - *P. Jovii Hist.*, l. xii, p. 199. - *Ejusd. Ferd. Davali Piscarii Vita*, l. i, p. 291. - *Vita di Leon X*, l. iii, p. 171. - *Jo. Marianae Hist. Hisp.*, l. xxx, c. 21, p. 334. - *Fr. Belcarri*, l. xiv, p. 419. - *Georgens von Frundsberg Kriegsthaten*, B. I., f. 18.

infatti pericolosa la continuazione della guerra in quelle basse e paludose terre. Il Cardone ed il Pescara posero le loro truppe a' quartieri d'inverno in Este ed in Montagnana, fra le ridenti colline Euganee, di cui compierono la devastazione. Prospero Colonna, il quale, benchè non avesse il supremo comando nella loro armata, gli aveva colla sua esperienza scampati da molti pericoli, gli abbandonò per andare a capitanare l'esercito di Massimiliano Sforza. Con tutto ciò il senato veneto con irremovibile costanza scrisse all'Alviano di non disperare della salute della repubblica, e gli mandò danaro per allestire una nuova armata (1).

Per altra parte, dacchè i più potenti tra i principi che contendevano per il possedimento dell'Italia più non erano principi italiani, le più importanti azioni militari non accadevano più tutte in Italia. Così rovinato era il paese, che omai le armate trovavano a stento di che vivere, ed era ancora più malagevole il trarre dalle città grosse taglie. Il popolo era così angustiato ed oppresso ed era stato così barbaramente trattato, che stava sempre apparecchiato a ribellarsi; ogni armata ben sapeva che, se per isventura toccava una sconfitta, tutti i fuggiaschi verrebbero uccisi dai contadini. Perciò invece di mandare da lontane parti soldati in Italia, e con essi munizioni, armi, danaro e vittovaglie, le potenze rivali, le quali vedevano che colla guerra più non

(1) *P. Jovii Vita Ferd. Davali*, l. 1, p. 292. - *P. Paruti*, l. 1, p. 80.

si nodriva la guerra, cominciavano a trovare più comodo di combattere più da vicino ai loro stati (1).

In questo stesso anno i nemici della Francia l'avevano assaltata ne' suoi proprii confini. Enrico VIII d'Inghilterra, in esecuzione del trattato di Malines, conchiuso il 5 d'aprile col papa, col l'imperatore e col re d'Arragona, aveva nel mese di maggio mandato un esercito a Calè, e il 17 di giugno aveva assediata Terovana (2). Questo assedio fu poscia celebre per una nuova sciagura toccata alla Francia. Il duca di Longueville, che comandava l'armata di Lodovico XII, volendo introdurre soccorsi in Terovana, mandò il 16 d'agosto una mano d'albanesi a gettare nelle fosse delle città alcune munizioni ch'essi portavano sul collo de' loro cavalli, e in pari tempo fece avanzare da un'altro canto i suoi uomini d'arme, con ordine di ritirarsi di galoppo tostocchè vedrebbero gl'inglesi, onde allontanarli da Terovana. Ma questi cavalieri, che si abbatterono negl'inglesi più presto che non credevano, eseguirono con tanta sollecitudine l'ordine del capitano, che, dagli uni infondendosi il terrore negli altri, tutta l'armata si volse in rotta. Il duca di Longueville, il Bajardo, il signore della Fayette e un Bussy d'Amboise, furono fatti prigionieri, sebbene non inseguiti che da quattro o cinquecento cavalli. Questa sconfitta senza battaglia fu

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xiii, p. 220.

(2) *Rymer, Acta publica*, t. xiii, p. 358. - *Rapin Thoyras, Histoire d'Anglet.*, t. xv, p. 63. - *Fran. Belcarii*, l. xiv, p. 421. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xi, p. 176.

appellata la *giornata degli speroni*; e ad essa tenne dietro il 22 agosto la presa di Terovana, ed il 24 di settembre quella di Tournai (1).

La repubblica di Venezia non solo riceveva danno dalle sventure della Francia, ma eziandio dal disastro del re di Scozia, alleato di Lodovico XII. Questo re, chiamato Giacomo IV, per generosità cavalleresca aveva voluto fare una diversione a favore del re di Francia, contro del quale vedeva stare quasi tutta l'Europa; ma nella fatale battaglia di Flowden, combattutasi il 9 di novembre, egli era stato ucciso con mille dugento scozzesi, tredici lordi, moltissimi baroni ed otto o dieci mila soldati (2).

In pari tempo quindici mila svizzeri erano entrati in Borgogna, accompagnati da Ulrico, duca di Vittemberga, con molti cavalli tedeschi e molti nobili della Franca Contea. Essi avevano asediato Digione, ove il la Tremouille si era valorosamente difeso per sei settimane. Ma quando questo generale conobbe che non poteva più lungamente resistere, e che l'acquisto di Digione aprirebbe agli svizzeri tutte le province interne della Francia, si fece a trattare con loro senza

(1) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 145. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. 1, p. 21. - *Mém. du chev. Bayard*, c. LVII, p. 339-354. - *Rapin de Thoyras, Hist. d'Anglet.*, l. xv, p. 72. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 62. - *P. Jovii Histor. sui temp.*, t. xi, p. 176.

(2) *Buchanani rer. Scot. Histor.*, l. xiii, p. 429. editio *Trajecti ad Rhenum*, 1697. - *Robertson's History of Scotland*, B. I, p. 38. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xi, p. 178-186. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 64. - *Fr. Belcarii*, l. xiv, p. 425.

averne autorità dal re. L'accordo ebbe luogo in settembre. Promise il la Tremouille che Lodovico pagherebbe agli svizzeri quattrocento mila scudi d'oro, ch'egli disgombrerebbe tutte le fortezze che ancora occupava in Italia, e rinunciarebbe a tutti i suoi diritti sul ducato di Milano. Per l'esecuzione di tali promesse, che pure non lusingavasi troppo di vedere ratificate dal re, il la Tremouille diede in ostaggio il proprio nipote, il signore di Mezieres, figliuolo del cancelliere di Francia, e quattro borghesi di Digione (1).

A tante sventure s'aggiunsero ancora una burrasca che il 15 d'ottobre colse la flotta francese tra Calè ed Houfleur, e fece perire molte navi (2); e l'incendio di Venezia, il quale, cominciato accidentalmente il 13 di febbrajo nelle botteghe del ponte di Rialto e spinto poscia da gagliardo vento, si estese sulla più popolata parte della città e dov'era il maggior traffico. Due mila tra case e fondachi, con tutte le ricchezze che contenevano, furono divorati dalle fiamme; e la repubblica, di già spossata da cinque anni d'infortunata guerra, perdette in quella sola notte più che non avrebbe speso in tutta una campagna (3).

Ma quegli stessi che fin allora eransi adoperati con tanto accanimento per la ruina della

(1) *Mém. de Louis de la Trémouille*, c. xv, p. 191-199. - *Mém. de Fleuranges*, p. 139. - *Mém. du chev. Bayard*, c. LVII, p. 356. - *Mém. de Martin du Bellay*, t. XVII, l. 1, p. 24. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XI, p. 187. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 63.

(2) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XI, p. 190.

(3) *Ivi*, l. XI, p. 203. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 69. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. II, p. 168.

Francia, cominciavano ad essere ansiosi dei continui successi de' nemici di Lodovico XII. Il papa non ignorava che Lodovico XII aveva più volte proposto a Massimiliano di dare in isposa la sua figliuola Renata ad uno de' nipoti di lui, assegnandole in dote il milanese. Fra breve tempo Carlo, il primogenito degli abbiatici di Massimiliano, doveva raccogliere gl'immensi retaggi delle case d'Austria e di Spagna. L'unione di tanti stati, che doveva distruggere ogni indipendenza della santa sede e dell'Italia, non dava a dir vero agli uomini di stato grande pensiero; tanto è difficile il trasportarsi colla mente a tempi al tutto diversi da quelli che si hanno continuamente sotto gli occhi. Ma benchè non badassero più che tanto a quest'avvenimento, ch'era così imminente e che loro sembrava tanto lontano, bens' avvisavano i politici dell'Italia, che il troppo abbassamento della Francia lasciava l'Italia in preda alla rapacità degli spagnuoli, alla brutalità dei tedeschi ed alla petulanza degli svizzeri, i quali, più formidabili di tutti gli altri, teneano di già vassallo il duca di Milano. Di costoro temevasi che, vendendo la loro protezione agli altri piccoli stati d'Italia, tutti non li riducessero nel medesimo stato di dipendenza (1). Per altra

(1) Nelle lettere del Machiavelli a Francesco Vettori e del Vettori al Machiavelli, nelle quali si veggono discensati gli avvenimenti preveduti da que' due politici, la successione di Carlo V, non è ricordata una sola volta come cagione di timore; all'incontro vi si parla sempre dell'ambizione e della onnipotenza degli svizzeri. *Machiavelli, Lett. fam.*, n.º 16-39, p. 41-142.

parte le rivoluzioni accadute nello stesso tempo nell'impero ottomano incutevano grandissimo terrore a tutta l'Europa: Selim aveva balzato dal trono Bajazette II, suo padre, l'11 aprile del 1512, ed aveva in appresso fatti perire i suoi fratelli e tutti i loro figli. Sapevasi che il nuovo sultano non era meno valoroso che crudele, che era accetto ai soldati, che desiderava la guerra ed aspirava a conquistare l'Italia, ove i cristiani, rifiniti dalle loro guerre, non potevano più resistergli. In fatti, se Ismaele Sofi non avesse provocato Selim e stornato a danno della Persia il turbine che minacciava l'Europa, è verosimile che in quel tempo l'Italia sarebbe caduta in potere dei turchi (1).

Finalmente Leone X pensò di proposito a riparare l'Italia da tanti pericoli. La guerra di Massimiliano colla repubblica di Venezia era il solo pretesto della continuazione delle ostilità. Leone, avendo inutilmente cercato di comporre quelle contese e non potendo indurre l'imperatore ad acconsentire a moderate condizioni, tanto fece che venne almeno dalle parti scelto per arbitro. I veneziani acconsentirono a non più pretendere Verona, purchè i castelli di Gange e di Valeggio fossero loro lasciati, onde avere il passo alle province poste oltre il Mincio. Dal canto suo Massimiliano promise di cessare dalle ostilità finchè durerebbero le negoziazioni; ma intanto i suoi ufficiali tedeschi, non altrimenti che i generali

(1) *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V*, l. 1, f. 14 e 41. - *P. Paruta, Stor. Venez.*, l. II, p. 85. - *Machiavelli, Lett. fam.*, passim. - *P. Jovii hist. sui temp.*, l. XIV, p. 256.

spagnuoli, lungi dall'osservare la tregua, ne fecero loro profitto, abusandosi della sicurtà che questa ispirava ai contadini per ricominciare le loro devastazioni; poi il cardinale di Gurck fece di tutto per rompere quelle pratiche e venne a capo di farle andare a monte (1).

Leon X si mostrò in pari tempo disposto a riconciliarsi colla Francia, purchè Lodovico XII rinunciassse allo scisma ed alla protezione del concilio di Pisa. Era questo concilio caduto in tanto dispregio, che il sostenerlo omai più non poteva essere di alcun vantaggio politico: senz'acchè, Anna di Bretagna, moglie di Lodovico XII, punto non dubitava che le scomuniche della santa sede non dovessero causare l'eterna sua dannazione e quella del marito. Due de' cardinali che avevano convocato il concilio di Pisa, cioè Bernardino Carvajale e Federico di Sanseverino, erano stati fatti prigionieri in Toscana, mentre recavansi al conclave in cui fu creato Leon X. Umiatiati al papa, essi avevano abjurato lo scisma ed erano perciò stati riposti nella loro dignità (2). Pochissimi prelati trovavansi tuttavia adunati in Lione per servire alla politica del re; ma quasi tutto il popolo francese gli aveva in conto di scismatici, ed essi medesimi credevansi probabilmente colpevoli. Finalmente Lodovico XII acconsentì ad abbandonarli. Con un atto sottoscritto a Corbia

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. 1, p. 139 - *Fr. Guicciardini*, l. xiii, p. 70.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xi, p. 48. - *P. Jovii hist. sui temp.*, l. xi, p. 190. - *Par. de Grassis*, t. iv, p. 47, apud *Rayn. Ann. Eccles.*, § 44, t. xi, p. 142.

il 26 ottobre, e letto nel concilio di Laterano nell'ottava sessione, il 17 di dicembre, Lodovico rinunciò al conciliabolo di Pisa, aderì al concilio di Laterano e promise che sei de' prelati che avevano seduto nel concilio scismatico verrebbero similmente ad abjurarlo in Roma a nome di tutta la chiesa gallicana (1).

Tosto che la Francia ebbe rinunciato allo scisma, Leon X si credette obbligato a riprendere verso di lei il carattere di comun padre de' cristiani ed a non dare più soccorso a' di lei nemici. Procurò pure in principio del 1514 di renderle più segnalati servigi ed in particolare a riconciliarla cogli svizzeri: rappresentò ai cantoni a quanto pericolo si esponessero riducendo Lodovico XII a far la pace con Massimiliano, perchè il prezzo di questa pace sarebbe la cessione del ducato di Milano alla casa d'Austria; e quanto la lunga inimicizia degli austriaci renderebbe perniciosa, a loro riguardo, l'unione dell'Italia alla Germania sotto il dominio di quella ambiziosa casa. Ma Leon X voleva per altra parte indurre Lodovico XII a ratificare la convenzione di Digione, rappresentandogli che se giammai le circostanze diventavano più favorevoli, non troverebbesi intricato per nulla a far rivivere sul ducato di Milano i diritti cui gli svizzeri volevano ch'ei rinunciasse (2).

(1) *Fleury, Hist. Eccl., Liv. CXXIII, § 128.* - *Ann. Eccles. Rayn.,* 1513, § 61, p. 147, § 85, p. 154. - *P. Jovii hist. sui temp.,* l. XI p. 191. - *Fran. Guicciardini,* l. XII, p. 65. - *Fr. Belcarri,* l. XIV, p. 416.

(2) *Fr. Guicciardini,* l. XII, p. 66.

Intanto anche Ferdinando aveva rinnovata per un altro anno la tregua di Orthes tra la Francia e la Spagna; e per tal modo violava formalmente gli obblighi contratti con Enrico VIII, suo genero, il quale era stato da lui lusingato colla vana speranza delle conquiste da farsi in Francia e veniva abbandonato quando si doveva ridurre la promessa ad effetto. Era la terza volta dopo il cominciamento di quella guerra, che Ferdinando ingannava il genero per soddisfare la privata sua ambizione. Enrico VIII, sdegnato di vedersi deluso così sfacciatamente dallo suocero, si mostrò disposto a pacificarsi colla Francia. Era morta il 9 di febbrajo del 1514 Anna di Brettagna: Lodovico XII, rimasto vedovo, fece chiedere in matrimonio Maria, sorella d' Enrico VIII, perchè quelle nozze fossero arra della piena riconciliazione tra la Francia e l' Inghilterra. Lunghe furono le pratiche; ma le ostilità vennero sospese fino al 7 di agosto del 1514; nel qual giorno due trattati furono fermati in Londra, l' uno per ristabilire la pace tra la Francia e l' Inghilterra, e in questo la repubblica di Venezia fu compresa tra gli alleati delle due corone, l' altro per regolare le condizioni del matrimonio tra Lodovico XII e la principessa Maria (1).

(1) *Rymer, Acta publica*, l. XIII, p. 413. - *Rapin de Thoyras, hist. d' Anglet.*, l. xv, p. 87 e seg. - *Mém. de Bayard*, c. LVIII, p. 358. - *Mém. de Fleuranges*, t. XVI, p. 154, 157. - *Mém. de du Bellay*, l. I, p. 27. - *Fran. Belcarii*, l. XIV, p. 429. *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 73. - *P. Jovii hist. sui temp.*, l. XIV, p. 289. - *P. Paruta, Storia Ven.*, l. II, p. 146.

Così da ogni parte era sospesa la guerra ai confini della Francia: imperciocchè, sebbene gli svizzeri cercassero d'offendere questa corona co' più ingiuriosi procedimenti, non uscivano perciò dalle loro montagne. Lodovico XII, spossato dai rovesci del precedente anno, aveva deposto il pensiero di mandare per allora un'armata in Italia, ancorchè facesse correr voce degli apprestamenti per una nuova discesa, per non scoraggiare del tutto i suoi alleati. Finalmente le fortezze che i francesi avevano conservate in Italia, dopo essersi difese con eroico coraggio, furono costrette a capitolare; quelle di Milano e di Cremona in giugno del 1514, e la Lanterna di Genova soltanto il 26 d'agosto. Ottaviano Fregoso, doge di Genova, per ridurre alla resa la guarnigione della Lanterna, che aveva di già consumate le vittovaglie e le munizioni, le pagò ventidue mila scudi di vecchie paghe; fece poscia spianare la fortezza, affinchè nè un principe straniero nè un altro doge nè egli stesso potessero valersene per tenere la patria in servitù (1).

La guerra omai più non ardeva che nel territorio della repubblica di Venezia; ed anche colà, a motivo dell'esaurimento de' guerreggianti, era trattata con deboli armate che mai non conducevano a fine veruna strepitosa azione. Massimiliano, sempre del pari incoerente, sempre incapace di mandar a termine i suoi progetti o di abbandonarli quando vedeva l'impossibilità di

(1) *P. Jovii hist. sui temp.* l. XII, p. 201, 217. - *Uberti Foliettae Gen. hist.* l. XII, p. 715. - *Petri Bizarri*, l. XVIII, p. 437. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 76.

eseguirli, si ostinava a non fare la pace coi veneziani; puré egli non recavasi contro di loro in persona, e non mandava per far la guerra nè generali nè soldati nè munizioni nè danaro. Dopo la morte della moglie aveva Massimiliano fermato il progetto d'appropriare della prima vacanza della santa sede per farsi eleggere papa. Ei prometteva in tal caso di rinunciare alla corona imperiale in favore di Carlo, suo abbiatico, e sollecitava Ferdinando il cattolico a favoreggiare questa sua strana ambizione (1). Ma i suoi vassalli ed i suoi contadini tenevano intanto viva la guerra ai confini dello stato veneto. Alcuni baroni tedeschi, con poche migliaia d'uomini, levati nelle milizie del vicinato, entravano ora nel Friuli, ora nella Marca Trivigiana: s'impadronivano alla sprovvista delle piccole città, ardevano le castella, guastavano le campagne e tornavano poscia alle case loro, dopo avere accresciuta la miseria e la disperazione degli sventurati agricoltori, senza però in verun modo aver contribuito a terminare la lunga lite del loro padrone (2).

Tra i più molesti e crudeli vassalli di Massimiliano, che trattavano questa piccola guerra, annoveravasi un Cristoforo, figliuolo di Bernardino Frangipane; costui un giorno soprapprese un villaggio nel territorio di Marano, i di cui abitanti avevano dato singolari prove di devozione alla repubblica, e fece a tutti cavare gli occhi e ta-

(1) Fr. Guicciardini, l. xii, p. 65.

(2) Ivi, p. 69. - P. Jovii hist. sui temp., l. xii, p. 207. - P. Paruta, l. ii, p. 90 e seg.

gliare l'indice della mano destra ⁽¹⁾. Niun altro ebbe maggior parte di costui nella desolazione del Friuli, niuno lo invase più frequentemente, commettendovi maggiori guasti o crudeltà. Ei porse tuttavia occasione ad alcuni capitani veneziani di acquistarsi nome combattendolo, tra i quali ricorderò Girolamo Savorgnano, che difese contro di lui Osofo, e Giovanni Vettori, che all'ultimo lo fece prigioniero ⁽²⁾.

Bartolommeo d'Alviano, che aveva adunata una nuova armata a Padova ed a Treviso, colla quale faceva testa a Raimondo di Cardone ed agli spagnuoli, otteneva sopra di loro piccoli vantaggi; e colla sua risoluzione, colla prontezza e sagacità sua avvezzò nuovamente i soldati ad incontrare il pericolo, restituendo loro la perduta fiducia. Condusse parte della sua armata nel Friuli, sconfisse il Frangipane e gli fece levare l'assedio di Osofo, indi tornò a' suoi quartieri di Padova, prima che gli spagnuoli avessero potuto approfittare della sua lontananza. Anzi pochi giorni dopo assalì all'improvviso gli spagnuoli ad Este, di cui s'impadronì ed ove trovò i loro magazzini; all'ultimo soprapprese ancora Rovigo, ove uccise o condusse via quasi tutti i loro cavalli con molti prigionieri. Sebbene schivasse mai sempre una giornata campale, per espresso ordine del senato, venne a capo tuttavia di distruggere a

(1) *P. Paruta*, l. II, p. 91. - *P. Jovii hist. sui temp.*, l. XII, p. 209.

(2) *P. Paruta, Ist. Ven.*, l. II, p. 102, 115 - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 71. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XI, p. 208.

poco a poco quell'armata, ch'era stata sì lungo tempo così formidabile (1).

Renzo di Ceri sostenevasi sempre in Crema con una guarnigione veneziana; e non solo vi si difendeva contro tutti gli assalti de' nemici, contro la fame e la peste, malgrado gli stenti d' ogni sorta, ma faceva inoltre delle sortite per levare contribuzioni in tutte le vicine piazze, per assaltare all'improvviso i quartieri delle truppe di Massimiliano Sforza; ed occupò la città stessa di Bergamo, cui dovette in appresso disgomberare per capitolazione; ma onde in queste province, separate dalla capitale dalle armate nemiche, mantenne l'onore del nome veneziano e la confidenza nella fortuna della repubblica (2).

Fino a questo punto non si vedeva quale vantaggio effetto avessero prodotto le pratiche di Leon X per la pace tra la repubblica di Venezia e Massimiliano, e tra il re di Francia e gli svizzeri; niuna delle negoziazioni era per anco ridotta a fine, ed omai si cominciava a sospettare della di lui fede. In fatti nelle sue lettere confidenziali, egli incalzava tanto più Lodovico XII ad entrare in quell' anno medesimo in Italia, quanto meno lo credeva disposto a tale intrapresa (3); lo assicurava della sua devozione agli interessi della Francia; sollecitava le nozze di Giuliano, suo fratello, con Filiberta di Savoia,

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.* l. II, p. 135. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 79. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XII, p. 214.

(2) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. II, p. 137. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 79. - *P. Jovii Hist.*, l. XII, p. 203.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 75.

sorella della madre di Francesco I, già fidanzatagli fin dal 20 maggio del 1513, le quali nozze celebraronsi poi in Torino nel febbrajo del 1515⁽¹⁾; e nello stesso tempo mandava Pietro Bembo a Venezia per indurre la repubblica a scostarsi dalla Francia ed a riconciliarsi coll'imperatore e col re di Spagna⁽²⁾.

Il nuovo pontefice punto non si rassomigliava al suo predecessore, nulla avendo dell'indole severa, irascibile, implacabile di lui. Per lo contrario Leon X serbava co'suoi familiari, leggiadri e graziosi modi, proteggeva le arti e le lettere, beneficava a larga mano i dotti, i poeti, gli artefici; le quali cose venivano celebrate in tutta l'Europa con profusione di lodi. Ma d'altra parte Leone non aveva nè la lealtà, nè l'altezza dell'animo di Giulio II. Tutte le sue negoziazioni erano ingannevoli e perfide; sempre parlando di pace, ovunque soffiava il fuoco della guerra; e le sciagure dei popoli d'Italia, oppressi da tante barbare armate, non valevano a commuoverlo a pietà, nè l'inducevano a procurarvi riparo. La sua ambizione non era minore di quella di Giulio II, ma non poteva in coscienza vestirla con così rispettabili titoli. Non proponevasi già Leone l'indipendenza dell'Italia o la dilatazione dei domini della chiesa, ma solamente l'esaltazione della propria famiglia.

(1) Guichenon, *Hist. géneal. de la maison de Savoie*, t. II, p. 176. - P. Giovio, *Vita di Leon X*, t. III, p. 174. - Jac. Nardi, l. VI, p. 275.

(2) P. Paruta, *Stor. Ven.*, l. II, p. 140. - Fr. Guicciardini, l. XII, p. 77.

Aveva Leon X promesso a Giuliano suo fratello di formargli un'illustre stato, e a tale patto avevalo indotto a lasciare a Lorenzo, figliuolo di Pietro de' Medici, le cure della repubblica fiorentina. Era intenzione del papa di erigere per Giuliano un nuovo principato composto degli stati di Parma e di Piacenza, ai quali voleva aggiungere Modena e Reggio, spogliandone la casa d'Este; perciocchè, sebbene avesse da principio fatte al duca Alfonso le più lusinghiere promesse, sebbene gli avesse fatto tenere il gonfalone della chiesa nella cerimonia della propria incoronazione, non aveva ancora rivate le sentenze profferite dal suo predecessore contro di lui. E benchè avesse promessa al duca di Ferrara la restituzione di Reggio entro un determinato tempo, due volte era scaduto questo termine, e due volte Leone aveva mancato alla promessa. Inoltre aveva il papa fomentata una congiura dei Rangoni, gentiluomini modanesi, che in settembre del 1514 avevano imprigionato Vito Fürst, governatore imperiale della loro città; e, mediante il pagamento di quarantà mila fiorini, egli aveva ottenuta dall'imperatore la cessione del dominio di quella città (1).

Col mostrarsi affezionato alle cose d'Austria e d'Arragona sperava Leon X d'ottenere l'assenso loro per erigere a favore del fratello questa signoria cispadana, smembrandola dai ducati di Milano e di Ferrara; ma i veneziani gli faceva-

(1) Scip. Ammirato, l. xxix, p. 315. - P. Giovio, *Vita d'Alfonso d'Este*, p. 96. - Fr. Guicciardini, l. xii, p. 77.

no sperare l'ajuto della Francia per un progetto ben altrimenti importante, che era quello di collocare Giuliano sul trono di Napoli, cacciandone il re d' Arragona. L'universale desiderio degli italiani di scuotere il giogo de' barbari poteva in fatti procacciare applausi a questo tentativo, e la vicendevole gelosia delle potenze straniere, le quali non volevano lasciare ai loro rivali ciò che esse non potevano ottenere per sè medesime, poteva procurargliene l'ajuto. I Medici speravano ancora di più, ed oltre al regno di Napoli per Giuliano, si lusingavano di ottenere il ducato di Milano per Lorenzo, valendosi delle profezie d'un monaco, di cui mostravano una lettera, scritta da lui, secondo che dicevano, dopo la morte (1).

Frattanto Leon X correva rischio di trovarsi inlacciato dalle sue stesse astute pratiche. Lodovico XII lo incalzava a dichiararsi e ad ajutarlo nella campagna del 1515. Gli mostrava come i veneziani si andavano rimettendo, mercè della loro costanza, dalle sofferte perdite, e come Bartolomeo d'Alviano, loro generale, recuperava con una serie di felici benchè lievi successi quella riputazione che perduta aveva in due grandi sconfitte. Gli ricordava l'alléanza recentemente conclusa dalla Francia con Enrico VIII d'Inghilterra, la quale assicuravagli per la prossima campagna i soccorsi di quella stessa potenza che aveva fatta

(1) Questa lettera sottoscritta da *Frate Angelo morto* venne comunicata in Roma agli amici di Giuliano pochi mesi dopo l'elezione di Leone X, suo fratello, *Jac. Nardi*, l. vi, p. 276. - Intorno alla profezia dei veneziani può leggersi *Paol. Paruta, Stor. Venez.*, l. II, p. 121.

andare a mala fine la precedete. Rappresentava al pontefice che per lui sarebbe imprudente consiglio l'affidarsi alle promesse di Ferdinando e di Massimiliano, de' quali era nota la povertà non meno che la perfidia. Esortavalo a stare all'erta contro l'ambizione di questi due principi, che aspiravano ambedue al dominio di tutta l'Italia; mentre che ne' tempi in cui la Francia ne possedeva i due più ricchi e potenti stati, essa aveva rispettata l'indipendenza di tutti gli altri. Lodovico XII aveva in pari tempo fatta correr voce degl'inviti fattigli da Leon X di scendere in Italia per la qual cosa il pontefice era caduto in sospetto a' suoi proprii alleati. Pareva pertanto vicina l'ora in cui vedrebbe il papa forzato a dichiararsi scopertamente e a far conoscere chi avesse voluto ingannare, o il re di Francia, o gli svizzeri, o Massimiliano e Ferdinando, oppure i veneziani (1).

Ma l'inaspettata morte di Lodovico XII, accaduta il 1.^o di gennaio del 1515, ritardò ancora per poco tempo quella dichiarazione che sembrava così imminente. Le mal consigliate nozze di questo monarca, già pervenuto ai cinquantaquattro anni, con una bellissima principessa di diciotto, vennero risguardate come cagione della sua morte. La breve malattia che lo trasse alla tomba, per ogni aspetto procedeva da rifiuto. Nel tempo medesimo delle feste nuziali, celebratesi in Abbeville il 9 ottobre, e continuate in Parigi per sei settimane, con giostre e tornei, il re

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 80.

trovavasi così debole, che rimase costantemente adagiato sul letto. « A cagione di sua moglie, » dice il leale servitore di Bajardo, aveva il buon re mutato affatto il suo tenore consueto di vita, » perciocchè, invece che era solito di pranzare alle otto ore, conveniva eh' ei pranzasse a mezzogiorno; invece di andare a letto secondo il suo costume alle sei ore della sera, spesso non si coricava prima di mezzanotte, onde cadde infermo in sul finire di dicembre; dalla quale malattia non potendolo liberare veruno umano rimedio, ei rendette l'anima a Dio il primo di gennajo seguente, dopo la mezzanotte (1) ».

Lodovico XII, che per alcuni mesi venne riconosciuto come re di Napoli e che regnò più di dieci anni sul ducato di Milano, dev'essere annoverato fra' principi d'Italia; e i fatti di lui ebbero fin troppa influenza sui destini di questa contrada. Fu generalmente Lodovico accusato di avarizia; ed infatti alienò da sè gli svizzeri, e per inopportuna e sconsigliata parsimonia fece spesso tornar vani i successi delle sue armate. Pure questa parsimonia, benchè eccessiva, fu quasi la sola virtù per cui Lodovico ottenne l'onorato titolo di padre del popolo; perciocchè fu parco del danaro de'suoi sudditi più ancora che de' proprii tesori. Del resto non ravvisavasi in lui veruna di quelle doti che si ammirano ne' grandi uomini o

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. LVIII, p. 361. - *Mém. de mess. Martin du Bellay*, l. 1, p. 37-39. - *Mém. de Fleuranges*, t. XVI, p. 163. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 82. - *Fran. Belcarii*, l. XIV, p. 433. - *P. Jovii hist. sui temp.*, l. XIV, p. 289.

nei grandi re. Privo di forza d'animo e di risolutezza, egli era sempre condotto da altri, e bene abbisognava di tanto; senz'acchè non sapeva prendersi per guida uomini più svegliati di lui. I suoi favoriti erano quasi tutti di fiacca mente al pari di lui; la loro politica era quasi sempre male intesa, ed inoltre quasi sempre infida. Non meno ambizioso che se la natura gli avesse data la mente d'un conquistatore, mai non cessò di combattere pel possedimento del regno di Napoli e del ducato di Milano, e perdette l'uno e l'altro per propria colpa, dopo di avere causati alla Francia i più sanguinosi disastri (1). Non meno perfido che se invecchiato fosse nello studio della politica chiamata machiavellica, fu infedele a tutti i trattati; indegnamente tradì l'amicizia de' suoi alleati, i fiorentini, i veneziani, il re di Navarra, il duca di Ferrara, i Bentivoglio, i piccoli principi di Romagna ed il principe di Piombino. Fu il principale autore della lega di Cambraja contro i veneziani, suoi alleati; e questa perfidia pareggiava quella con cui erasi collegato con Ferdinando a danno di Federico, re di Napoli. Per altro non alla ragione di stato egli sacrificava in tal guisa la fede e l'onore; poichè ognuna di queste vio-

(1) Noi abbiamo un papa savio, e questo grave e rispettato (la lettera doveva venire nelle mani del papa;) un imperatore instabile e vario; un re di Francia sdegnoso e pauroso; un re di Spagna taccagno e avaro; un re di lugbilterra ricco, feroce e cupido di gloria; gli svizzeri bestiali, vittoriosi e insolenti; noi altri d'Italia poveri, ambiziosi e vili; per gli altri re io non li conosco. *Lett. del Machiavelli a Fr. Vettori, del 26 agosto 1513, t. viii,*

lazioni de' trattati non era meno imprudente e sconsigliata che contraria alla buona fede.

Quando Lodovico XII condusse egli medesimo le sue armate, ed in particolare nella prima guerra contro i veneziani, diede non dubbie prove di crudeltà. Ma nelle battaglie i proprii patimenti e pericoli personali soffocarono ogni più delicato sentimento; e le atrocità commesse contro il governatore di Peschiera e il di lui figliuolo, dimostrano assai meno la durezza del cuore di Lodovico XII, che il crudele trattamento fatto di lui al proprio rivale, Lodovico Sforza. Egli lo tenne dieci anni in una prigione o in una gabbia di ferro; gli negò la consolazione inutilmente implorata d'avere libri e mezzi di scrivere nella sua solitudine, e lo fece morir disperato, senza veruna distrazione, senza verun alleviamento di spirito (1).

Lodovico XII fece nascere uno scisma nella chiesa; visse lungo tempo scomunicato e tenne il suo regno sotto l'interdetto: ciò non pertanto egli era superstizioso, e dopo di avere lungo tempo sprezzata la religione per politica, l'una e l'altra abbandonò per bacchettoneria. Per la dolcezza dell'indole nella privata vita egli non merita punto maggiori elogi. Il ripudio della di-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xiv, p. 289. - Lodovico XII raccontando al Machiavelli, allora inviato presso di lui, la presa di Monselice e lo scempio della guarnigione, che fu segnalato per orribili crudeltà, gli disse ridendo: « lo fui » tenuto, anno, un mal uomo, quando nella giornata dove » io era si ammazzò tanti uomini; adesso monsignore di » Ciamonte sarà tenuto quel medesimo ». *Machiav., Legaz., Lett. da Blois*, 29 luglio 1510, t. vii, p. 343.

lui prima consorte fu un insigne esempio d'ingratitude, di perfidia, di disprezzo d'ogni onesta regola. Egli non ebbe da ciò altro motivo che l'amore da lui concepito per Anna di Bretagna, sua seconda consorte, allora moglie di suo cognato; e quando in età avanzata perdette anche quest'ultima, appena per qualche settimana serbò memoria di lei, e chiese subito la mano d'una terza sposa nel fiore dell'età, il di cui amore gli cagionò la morte. Questa dal canto suo, per una tal quale rappresaglia, gli recava un cuore di già pieno d'un altro affetto, innamorata essendo in Carlo Brandon, duca di Suffolk, cui dispose segretamente, due mesi dopo la morte di Lodovico XII (1).

(1) *Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet.*, l. xv, p. 98. - *Mém. de Fleuranges*, p. 169.



CAPITOLO CXII.

Francesco I assume il titolo di duca di Milano; passa le Alpi; sconfigge gli svizzeri a Mariignano e conquista il milanese; discesa di Massimiliano in Lombardia, e sua ritirata; trattati che pongono fine alle guerre prodotte dalla lega di Cambrajo.

(1515-1517) ALLA morte di Lodovico XII, il duca d'Angulemme genero di lui e primo principe del real sangue, salì sul trono di Francia sotto il nome di Francesco I. Egli era nato il 12 settembre 1494, e pronipote dello stesso Lodovico, duca d'Orlians, figlio di Carlo V, di cui Lodovico XII era nipote. Il nuovo re assunse nello stesso tempo il titolo di duca di Milano, come erede di Valentina Visconti, sua bisavola, e come nominatamente compreso nelle investiture accordate da Massimiliano, in conseguenza del trattato di Cambrajo (1). L'Italia fu, per così dire, in tal modo avvertita che il nuovo monarca aspirava a recuperare colla forza delle armi la sovranità ch'era stata tolta al suo predecessore.

(1) Fr. Guicciardini, t. II, l. XII, p. 82. - P. Jovii Hist. sui temp., l. XV, p. 290.

Era ventura della Francia che si succedessero per tale guisa nel trono due principi nati in privata fortuna, epperchè forniti di quelle virtù e doti che la reale educazione non può sviluppare. Lodovico XII, il quale da principe del real sangue si era mostrato uomo debole e mediocre, rimase pur sempre qual era stato; ma ad ogni modo egli andò debitore alla sua angusta e spesso avversa fortuna di quelle abitudini d'ordine, di parsimonia, di rispetto per la giustizia e di compassione per le miserie del popolo, che gli fruttarono l'amore de' sudditi. Francesco I era stato dalla natura assai più favorito: era giovane di bella presenza e di singolare forza e destrezza in tutti gli esercizi militari; la sua affabilità, la leggiadria de' suoi modi e la sua generosità gli cattivavano il cuore di chiunque gli si avvicinava. Egli era infine il primo re francese che fosse stato liberalmente educato; amava le lettere, le arti, la poesia e le coltivava egli stesso non infelicamente. Sebbene Lodovico XII, privo d'ogni speranza di prole maschia, lo riguardasse di già come presuntivo erede della corona, e lo avesse perciò eletto a genero, fidanzandogli Claudia di Francia, sua primogenita; la regina, Anna di Bretagna, non aveva lasciato, finchè ella visse, che questo matrimonio avesse effetto. L'odio della regina Anna contro Luigia di Savoia, madre di Francesco I, muovevala ad odiare ancora il di lei figliuolo. Quel matrimonio si celebrò soltanto in maggio del 1514 (1); e fino a

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. LVIII, p. 360. - *Mém. de Fleuranges*, t. XVI, p. 154-157. - *Mém. de du Bellay*, l. I, p. 28.

quel pmto Francesco sostenne il peso del disfavore e quello della soggezione.

Le doti splendide di Francesco I tenevano in ansiosa aspettazione l'Italia, che vedesi minacciata dalle prime mosse di lui e rammentava che Gastone di Foix, pervenuto alla stessa età con eguale ingegno, ma con minore potenza per farlo valere, erasi di già renduto famoso per tante vittorie. Frattanto i nemici della Francia, che stavano all'erta a cagione degli apprestamenti di Lodovico XII, credettero di avere per la di lui morte guadagnato, se non altro, una dilazione; sembrava loro affatto inverosimile che il nuovo re volesse intraprendere una guerra in paese straniero ne' primi mesi del suo regno e allontanarsene prima d'avere avuto il tempo di consolidare la propria autorità. Francesco I nulla omise che potesse confermarli in questa opinione, e sebbene accrescesse il numero delle sue compagnie d'ordinanza fino a quattro mila lance, fece spargere voce che ciò fosse unicamente per provvedere alla propria difesa (1).

Tuttavia prima d'entrare in campagna, Francesco I voleva conoscere gli umori de' suoi vicini. Trovò ch' Enrico VIII, re d' Inghilterra, non era meno di lui desideroso di rinnovare il trattato di alleanza conchiuso col suo predecessore; e il nuovo trattato con Enrico fu fermato a Londra il 5 di aprile (2). L'arciduca Carlo, signore dei Paesi Bassi, si mostrò egualmente disposto a sti-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 83. - *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 294.

(2) *Rymer, Acta publica*, t. xii, p. 473, 475, 476.

polare un trattato di alleanza con cui prometteva di sposare Renata di Francia, figlinola di Lodovico XII e cognata di Francesco I, tostocchè questa sarebbe nubile; trattato che venne sottoscritto in Parigi il 24 di marzo (1).

Ma d'altra parte Ferdinando il cattolico ricusò di rinnovare la tregua d'Orthes, se non a patto che vi si comprendesse il milanese, al che Francesco non volle acconsentire. Massimiliano ricusò ogni pratica d'accordi. Gli svizzeri non vollero ricevere gli ambasciatori francesi, quando non fossero apportatori della ratifica della convenzione di Digione. Il papa promise di tenersi neutrale, ma nello stesso tempo negoziava segretamente con Massimiliano, con Ferdinando e cogli svizzeri, ed in luglio sottoscriveva un trattato di guarenzia per il ducato di Milano (2). I veneziani dal canto loro riponevano ogni speranza nei soccorsi della Francia; incalzavano il re a scendere in Italia, mentre che l'assistenza loro poteva ancora essere efficace; e rinnovarono con lui, il 27 di giugno, l'alleanza che avevano conclusa col di lui predecessore (3).

Il doge di Genova, Ottaviano Fregoso, era stato ricondotto in patria dalle armi spagnuole

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 83. - Il trattato trovasi in *Dumont*, t. iv. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lxx, p. 364. - *Mém. de Martin de Bellay*, l. i, p. 43. - *Fran. Belcarii*, l. xiv, p. 436.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 85. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 437. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 161.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 84. - *Mém. de Mart. du Bellay*, l. i, p. 42. - Trovasi il trattato presso *Leonard*, t. iv. - *P. Paruta, stor. Ven.*, l. iii, p. 150.

quel pmto Francesco sostenne il vore e quello della soggezione sopra di lui; Le doti splendide di Francesco meglio il trattansiosa aspettazione l'Italia duca di Milano, ciata dalle prime mo a colle taglie e conche Gastone di Foiedere ad altri gli staticon eguale ingegello stesso tempo la sifarlo valere, condizione ch'egli pagastante vittorie grossa somma di danaro; di che stava fregoso non ignorava che, sotto la menti d'fregoso non ignorava che, sotto la la di del papa e del re di Spagna, la sua dil. ^{protezione del papa e del re di Spagna, la sua} ^{patria veniva in certo modo proposta in vendita} al migliore offerente. Accolse dunque con piacere le segrete proposte di Francesco I, che lo richiese di alleanza. Il trattato fu conchiuso col contestabile di Borbone, e non doveva essere fatto pubblico se non dopo che le armate francesi sarebbero discese in Italia: allora il Fregoso doveva aprir loro i passaggi della Liguria, assecondarle con un determinato numero di fanti, e deporre il titolo di doge per assumere quello di perpetuo governatore di Genova in nome del re di Francia (1).

A Francesco I rimaneva ancora un ultimo alleato in Italia, ma di tutti il più debole, ed era il marchese di Saluzzo; il quale, cacciato di seggio per cagione della sua devozione alla Francia, altro più non conservava che la città di Re-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 292 e 303. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 87. - *P. Bizarri Hist. Gen.*, l. xix, p. 445. - *Uberti Foliettae*, l. xii, p. 717. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 439.

la quale tuttavia, per essere posta alle falde montagne, era assai importante (1).

Francesco I faceva minor assegnamento sostenuti, che sulle proprie forze della Francia, con l'entusiasmo con cui questa apparecchiava ad assecondare il suo giovane re nella impresa. Volendo Francesco cancellare le sconfitte di Novara e di Marignano, ragunava la più poderosa armata che allora fosse stata condotta in campo da un re di Francia. Nel Delfinato adunava due mila cinquecento lance francesi, il fiore di tutta la nobiltà francese; e perchè la gelosia di questo ordine teneva inerme in Francia e lontano da ogni militare esercizio il terzo stato, ossia i borghesi; e perchè d'altra parte nelle ultime guerre era stata riconosciuta la somma importanza dell'infanteria, sia ch'ella fosse ordinata a guisa della falange impenetrabile ed irta di picche degli svizzeri, o a guisa delle agili ma ferme schiere degli spagnuoli; perciò Francesco I assoldò ventidue mila lanzichinecchi per far testa agli svizzeri, e dieci mila baschi da porre a fronte agli spagnuoli. Erano i lanzichinecchi capitani dal duca di Gheldria, dal capitano Tavannes, la di cui gente, numerosa di sei mila uomini, chiamavasi la banda nera, dal duca di Suffolck, dal conte di Volff-Brandeck e da Michele di Openberg (2). L'avarizia di Ferdinando, che mai non aveva vo-

(1) *Mém. de Bayard*, c. lxx, p. 365.

(2) *Mém. de Fleuranges*, l. xvi, p. 177. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 88. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 295. - *Fr. Belcarii Comm.*, l. xv, p. 438.

quel pmto Francesco sostenne il peso del disfavore e quello della soggezione.

Le doti splendide di Francesco I. tenevano in ansiosa aspettazione l'Italia, che vedesi minacciata dalle prime mosse di lui e rammentava che Gastone di Foix, pervenuto alla stessa età con eguale ingegno, ma con minore potenza per farlo valere, erasi di già renduto famoso per tante vittorie. Frattanto i nemici della Francia, che stavano all'erta a cagione degli apprestamenti di Lodovico XII, credettero di avere per la di lui morte guadagnato, se non altro, una dilazione; sembrava loro affatto inverosimile che il nuovo re volesse intraprendere una guerra in paese straniero ne' primi mesi del suo regno e allontanarsene prima d'aver avuto il tempo di consolidare la propria autorità. Francesco I. nulla omise che potesse confermarli in questa opinione, e sebbene accrescesse il numero delle sue compagnie d'ordinanza fino a quattro mila lance, fece spargere voce che ciò fosse unicamente per provvedere alla propria difesa (1).

Tuttavia prima d'entrare in campagna, Francesco I. voleva conoscere gli umori de' suoi vicini. Trovò ch' Enrico VIII, re d' Inghilterra, non era meno di lui desideroso di rinnovare il trattato di alleanza conchiuso col suo predecessore; e il nuovo trattato con Enrico fu fermato a Londra il 5 di aprile (2). L'arciduca Carlo, signore dei Paesi Bassi, si mostrò egualmente disposto a sti-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 83. - *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 204.

(2) *Rymer, Acta publica*, t. xiii, p. 473, 475, 476.

polere un trattato di alleanza con cui prometteva di sposare Renata di Francia, figliuola di Lodovico XII e cognata di Francesco I, tostocchè questa sarebbe nubile; trattato che venne sottoscritto in Parigi il 24 di marzo (1).

Ma d'altra parte Ferdinando il cattolico ricusò di rinnovare la tregua d'Orthes, se non a patto che vi si comprendesse il milanese, al che Francesco non volle acconsentire. Massimiliano ricusò ogni pratica d'accordi. Gli svizzeri non vollero ricevere gli ambasciatori francesi, quando non fossero apportatori della ratifica della convenzione di Digione. Il papa promise di tenersi neutrale, ma nello stesso tempo negoziava segretamente con Massimiliano, con Ferdinando e cogli svizzeri, ed in luglio sottoscriveva un trattato di guarenzia per il ducato di Milano (2). I veneziani dal canto loro riponevano ogni speranza nei soccorsi della Francia; incalzavano il re a scendere in Italia, mentre che l'assistenza loro poteva ancora essere efficace; e rinnovarono con lui, il 27 di giugno, l'alleanza che avevano conclusa col di lui predecessore (3).

Il doge di Genova, Ottaviano Fregoso, era stato ricondotto in patria dalle armi spagnuole

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 83. - Il trattato trovasi in *Dumont*, t. iv. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lxx, p. 364. - *Mém. de Martin de Bellay*, l. 1, p. 43. - *Fran. Belcarii*, l. xiv, p. 436.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 85. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 437. - *P. Paruta*, *Stor. Ven.*, l. iii, p. 161.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 84. - *Mém. de Mart. du Bellay*, l. 1, p. 42. - Trovasi il trattato presso *Leonard*, t. iv. - *P. Paruta*, *stor. Ven.*, l. iii, p. 150.

medesima del 15 di agosto, giorno in cui, attesa la sollecitudine usata, il la Palisse e il Bajardo avevano sperato di giugnergli sopra all'improvviso in Carmagnola; ma, avvisati della sua partenza, gli tennero dietro di galoppo. Il Colonna, che aveva con lui trecent' uomini d'arme, alcuni cavalleggeri e molti cavalli di rimonta, erasi trattenuto a Villafranca per desinare. Non volle dar fede alle sue spie, che vennero a partecipargli l'imminente arrivo de' francesi. La schiera in vedetta, posta all'ingresso di Villafranca, vedendo venire il nemico, volle chiudere le porte; ma due uomini d'arme francesi, che avevano preceduta la compagnia, si scagliarono avanti con sì grande impeto; che uno di loro riuscì a cacciare la sua lancia tra le imposte della porta che si chiudeva, ed a tenervela finchè sopraggiunsero i suoi. Prospero Colonna, sorpreso, non potè fare veruna resistenza, e fu fatto prigioniero colla maggior parte de' suoi uomini d'arme e più di settecento cavalli (1).

L'Italia ebbe notizia nello stesso tempo della discesa dalle Alpi di un' armata francese tanto formidabile e della prigionia del suo più riputato generale. Queste notizie fecero cader d'animo gli alleati e li rendettero più diffidenti gli uni degli altri; ond' essi volsero tutte le loro cure a provvedere ognuno da sè a ripararsi dal comune pericolo. Giuliano de' Medici, colto da una peri-

(1) *Mém. de Mart. du Bellay*, l. 1, p. 50. - *Mémoire de Fleuranges*, p. 183. - *Mémoires du chev. Bayard*, c. LIX, p. 368-374. - *Pauli Jovii Hist.*, l. xv, p. 293. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 91.

colosa febbre, aveva abbandonata l'armata per recarsi a Firenze, lasciandone il comando a suo nipote Lorenzo. Leon X fece subito dire a Lorenzo di non muovere contro i francesi, di non violare la neutralità e di cogliere il pretesto della sommossa eccitata da Guido Rangoni per trattenersi nel modenese all'assedio di Rubiera. Nello stesso tempo spedì il suo fidato, Cinzio di Tivoli, a Francesco I, per iscusare le sue prime ostilità ed intavolare qualche pratica d'accordo; ma questo messo fu preso dagli spagnuoli, e le carte che gli si trovarono addosso fecero conoscere a Raimondo di Cardone, cui furono rimesse, quanto poco fondamento dovesse fare sul papa ⁽¹⁾.

Il Cardone aveva raunate in Verona tutte le forze della Spagna e stava colà aspettando i soccorsi della Germania, cui Massimiliano prometteva sempre e non mandava mai. Altronde il Cardone aveva fin allora mantenute le sue truppe senza danaro a spese della contrada cui devastavano; conciossiachè non si può dire che vi facessero la guerra. Ferdinando non mandava verun sussidio; e tuttavia nel punto di mettersi in cammino, il generale non poteva esimersi dal pagare ai soldati almeno in parte il soldo maturo. Bartolommeo d'Alviano gli si era di nuovo avvicinato, occupando coll'armata veneta il Polesine di Rovigo; e, senza voler tentare la dubbia sorte di una battaglia, tratteneva gli

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 92. - *Jo. Marianae de reb. Hisp.*, l. xxx, c. xxvi, p. 343. - *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 300.

spagnuoli e loro impediva di andare ad unirsi agli svizzeri (1).

Gli stessi svizzeri avevano con qualche perturbamento d'animo udita la notizia dell'arrivo di Francesco I: eransi da principio avviati verso Pinerolo con intenzione di liberare Prospero Colonna, ed avevano costretto il la Palisse a ripiegare verso Fossano; ma quando seppero che tutta l'armata francese e il re medesimo avevano passate le Alpi, chiesero un armistizio per ritirarsi a Vercelli; lo che da Francesco, che ardentemente bramava di rappattumarsi con loro, fu subito concesso. Nella loro ritirata gli svizzeri saccheggiarono Chivasso e Vercelli, ed in fine si fermarono a Novara (2).

Dopo il cominciamento della guerra gli svizzeri si trovavano divisi in due fazioni: gli uni, sottratti dal cardinale di Sion, implacabile nemico della Francia, non volevano udire ragionamenti di accordo; gli altri, i di cui principali capi erano Alberto della Pietra e Giovanni di Diesbach, capitani de'bernesi, e Giorgio di Super-Sax, vallesio, desideravano di riconciliarsi colla monarchia francese, cui risguardavano come la naturale amica della loro nazione; e si lagnavano che altri facesse loro versare il più puro lor sangue per una contesa affatto estranea alla Svizzera. Dicevano questi che l'ambizione di coloro che volevano signoreggiare l'Italia ed opprimere la Francia era

(1) *P. Paruta*, l. III, p. 167.

(2) *P. Jovii Hist.*, l. XV, p. 361. - *Fran. Guicciardini*, l. XII, p. 93. - *Mém. de Fleuranges*, p. 187. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. I, p. 53.

fuor d' ogni misura , e che la Svizzera sarebbe egualmente perduta, o sia che la Francia cessasse di esistere, o sia che la Francia vittoriosa volesse vendicarsi de' suoi più prossimi vicini. Il timore che ispirava l' armata di Francesco I , indusse gli svizzeri a dar retta alle persuasioni del Diezbach e di Alberto , i quali volevano che si accettasse la mediazione loro offerta dal duca di Savoia e dal bastardo di Savoia , di lui fratello (1).

Ma gli svizzeri , che nel giorno della battaglia si assoggettavano alla più severa disciplina, conservavano del resto nelle loro armate , qualunque volta non si trovavano al cospetto del nemico, le costumanze della più dirotta democrazia. I ragionamenti de' loro capi gli strascinavano a vicenda ad estremi partiti. Gli uni, di già onusti di preda , desideravano di trasportarla nelle loro balze; altri volevano guerra, perchè non avevano ancora fatto bottino; tutti si laguavano perchè i quaranta mila ducati mensili, promessi loro dal papa e dal vicerè, mai non giugnevano al campo. Tant' erano istizziti per questo che un giorno saccheggiarono lo scrigno del commissario pontificio ; e di già si ponevano in cammino per tornare nella Svizzera quando arrivò il danaro. Allora si acquetarono, ed accamparonsi a Gallarate, ove stettero aspettando i venti mila loro connazionali che valicavano le Alpi per raggiungerli (2).

Con tutto ciò il bastardo di Savoia ed il si-

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 189.

(2) *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 320.

gnore di Lotrecco avevano tenuto dietro agli svizzeri fino a Gallarate per continuare le loro pratiche; e perchè i francesi offrivano danaro contante, mentre che gli alleati avevano di già fatto conoscere quanto scarseggiassero di danaro, la maggior parte dei venti commissari svizzeri nominati per trattare con loro, opinarono per l'accordo. Diffatti venne all'ultimo dalle due parti fermato un trattato, in forza del quale gli svizzeri acconsentivano che il ducato di Milano tornasse alla Francia, e con esso altresì i piccoli distretti posti appiè delle Alpi, di che i cantoni si erano impadroniti; ma a patto che Francesco Sforza sposasse una principessa del sangue reale di Francia, e ricevesse per appanaggio il ducato di Nemurs, oltre una provvisione annua di dodici mila franchi. Dal canto suo il re promise di pagare in più termini seicento mila scudi per la capitolazione di Digione, e trecento mila pei villaggi conquistati, che gli svizzeri restituivano. Riconfermò ai cantoni gli antichi salari, e rinnovò l'alleanza per tutto il tempo del suo regno e per dieci anni ancora dopo la sua morte (1).

Premendo a Francesco I di fare un primo pagamento agli svizzeri e di porre in tal modo il suggello alla pace, ei richiese tutti i principi e gentiluomini dell'esercito di dargli in prestanza tutto quello che avevano in danaro contante ed in vasellame d'oro e d'argento. Ognuno fece a

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 94. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 304. - *Mém. de Fleuranges*, p. 189. - *Mém. de Martin de Bellay*, l. i, p. 53. - *Fran. Belcarii*, l. xv, p. 443.

gara nel soccorrere al re, non serbando se non quanto era necessario pel proprio mantenimento di otto giorni: e il danaro fu mandato a Buffalora, ove il signore di Lotrecco doveva consegnarlo ai deputati delle leghe elvetiche. La pace sembrava così fattamente sicura che il duca di Gheldria, capitano di tutti i lanzichinecchi, ripartì frettolosamente per respingere un'invasione fatta dai brabantesi ne' suoi stati; e quando ebbe a Lione la notizia della battaglia di Marignano, ne fu così dolente che cadde pericolosamente infermo (1).

Frattanto un Rosten (2), borgomastro di Zurigo, che per l'età e per la militare perizia era stato eletto da' cantoni generale di tutte le loro truppe in Italia, arrivò da Bellinzona al campo, ch'erasi trasportato a Monza, con una nuova schiera di venti mila uomini. Gli svizzeri, che prima si vedevano più deboli, credettero allora di soverchiare di forze il nemico. I venti mila allora giunti non sapevano risolversi a tornare in patria senza combattere; invidiavano le ricchezze acquistate dai loro compagni, e dichiararono che i cantoni non avrebbero mai acconsentito alla restituzione de' baliaggi italiani, secondo che portava il trattato. Invano i partigiani della Francia rappresentavano quanto vergognosa cosa sarebbe il violare un trattato così solennemente sti-

(1) *Mém. de messire Martin du Bellay*, l. 1, p. 54. - Partì il 10 di settembre. *Mém. de Fleuranges*, p. 195.

(2) Il biografo del Frundsberg lo chiama Rösch, e merita d'essere creduto piucch' altri rispetto a' nomi tedeschi, *Zweit. Buch*, f. 23.

pulato: la maggior parte di quella moltitudine di svizzeri chiedeva guerra: essi proponevansi, con due repentine mosse, d'impadronirsi del danaro ch'era stato portato a Buffalora, e di cogliere alla sprovvista il re, che colla sua armata erasi avvicinato a poche miglia di Milano. Alberto della Pietra e Giovanni di Diesbach, non volendo aver parte in tanta perfidia, abbandonarono il campo per tornare in patria, e con loro si posero in cammino sei o sette mila dei loro commilitoni. Il signore di Lotrecco, avvertito in tempo da alcune spie de' progetti degli svizzeri, partì precipitosamente da Buffalora e pose in sicuro il danaro a lui affidato (1).

Intanto l'armata francese aveva omai occupata la maggior parte della Lombardia. Ajmaro di Prie con quattrocento lance e cinque mila fanti erasi avvicinato a Genova onde sollecitare Ottaviano Fregoso a dichiararsi per la Francia; e questi aveva subito spiegate le bandiere francesi, e rinforzata con quattro mila fanti l'armata d'Ajmaro di Prie, che occupava tutto il paese a mezzogiorno del Po (2). Dal lato settentrionale di questo fiume, il re si era avanzato da Vercelli verso Novara, la quale fiaccamente si difendeva; indi, passato il Ticino, si trattenne a Buffalora e ad Abbiategrasso, mentre che Pavia apriva le porte alle sue truppe e che Gian Giacomo Trivulzio si avanzava fino a quelle di Milano. I

(1) *Mém. de Martin du Bellay*, l. 1, p. 54. - *P. Jovii, hist.*, l. xv, p. 304. - *Mém. de Fleuranges*, p. 191.

(2) *P. Bizarri*, l. xix, p. 445. - *Uberti Poliettae*, l. xii, p. 717.

magistrati di Milano accolsero fuor delle porte il Trivulzio e lo supplicarono di non volere occupar la città, accerchiata dalle due armate, prima della battaglia; se non altro, per umanità, e per riconoscenza della devozione dei milanesi verso la corona di Francia (1).

Il cardinale di Sion trovavasi allora con Raimondo di Cardone, il quale aveva posto il suo campo al confluyente dell'Adda e del Po. Ma come seppe che gli svizzeri avevano determinato di continuare la guerra, sollecitò il Cardone ad unire la sua armata alla loro, e non lo potendo ottenere, si recò esso al loro campo a Monza, con Muzio Colonna, Luigi di Pitigliano, quattro cento cavalleggeri ed alcuni uomini d'arme; opportuno soccorso, perchè gli svizzeri non avevano cavalleria (2).

Il Cardone, dopo avere lasciate guarnigioni in Verona ed in Brescia, andò ad unirsi con Lorenzo de' Medici a Piacenza con settecento uomini d'arme, seicento cavalleggieri e sei mila fanti. Le truppe del papa e de' fiorentini, capitanate dal Medici, consistevano in settecento uomini d'arme, ottocento cavalleggieri e quattro mila fanti. Queste due armate, riunitesi alle spalle dei francesi, erano abbastanza forti per tenerli in grave timore; ma intanto l'Alviano aveva passato l'Adige, e giunto per la riva sinistra del Po fino a Cremona, era venuto ad accamparsi di-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 94.

(2) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. v, p. 305. - *Fr. Guicciardini*, l. xii. p. 95.

rimpetto al vicerè, che aveva di già apparecchiato il suo ponte di barehe sotto Piacenza. L'armata veneziana, condotta dall'Alviano, era numerosa di novecento uomini d'arme, mille quattrocento cavalleggieri e nove mila fanti, onde, trovandosi forte abbastanza per tener testa a tutte le forze della Spagna, del papa e de' fiorentini, con quella maestra mossa agevolò ai francesi il modo di sperimentare co' soli svizzeri la sorte della guerra (1).

Francesco I, per assicurare la sua comunicazione coll'Alviano e per troncare affatto quella del campo spagnuolo cogli svizzeri, era venuto ad accamparsi a Marignano, terra posta sulla via da Piacenza a Milano, e lontana trenta miglia da quella e dieci miglia da questa città. L'Alviano occupava la città di Lodi, posta dieci miglia più oltre Marignano, verso Piacenza; onde il Cardone, dopo avere fatto valicare il Po da una parte delle sue truppe, conoscendo l'impossibilità di avanzare, aveva ripassato il fiume. Gli avamposti francesi stendevansi fino a san Donato ed a santa Brigida tre miglia stante da Milano; e gli svizzeri, dopo l'arrivo del cardinale di Sion nel loro campo di Monza, erano rientrati in Milano in numero di circa trentaquattro mila uomini (2).

Il 13 di settembre il cardinale di Sion fece

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 95. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 305. - *Mém. de messire Martin du Bellay*, l. i, p. 55. - *Fr. Belcarii Comm.*, l. xv, p. 444.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 97. - *F. Jovii hist.*, l. xv, p. 306. - *Mém. de Louis de la Trémouille*, c. xvi, p. 201. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lx, p. 376.

battere il tamburo per adunare tutti gli svizzeri sulla piazza del castello di Milano. Egli aveva fatta ergere una bigoncia, dalla quale gli aringò, per inanimarli a combattere per la santa chiesa: uopo era, diceva egli, cogliere alla sprovvista il re, vendicarsi in una sola volta di tutte le offese ricevute ed aggiugnere nuovi allori a quelli che avevano di già colti a Novara. E avendo fatto dare in quel punto un falso allarme da Muzio Colonna, che rientrò a furia in città richiedendo di soccorso tutta l'armata, come se fosse inseguito dai francesi, indusse con questo coloro medesimi che fino a quell'ora erano stati per la pace, a dar di piglio alle armi col medesimo impeto degli altri, onde non abbandonare i loro connazionali nell'ora del pericolo (1).

Malgrado la nuova determinazione presa dagli svizzeri, i loro negoziatori e quelli de' francesi trovavansi tuttavia uniti a Gallarate, e il re sperava sempre di far con loro la pace; quando il tredici di settembre, tre ore dopo mezzogiorno, il maresciallo di Fleuranges, ch'era stato mandato verso Milano per esplorare i fatti del nimico ed aveva probabilmente cagionato l'allarme da cui il cardinale di Sion seppe trarre partito, vide uscire dalla città tutta l'armata degli svizzeri al suono delle terribili trombe d'Uri e d'Underwald, che si tenevano in serbo pei giorni di battaglia. Egli corse al re per avvertirlo di armarsi e chiamare i francesi a raccolta. Bartolom-

(1) *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 308. - *Mém. de Fleuranges*, p. 190. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 174.

meo d'Alviano trovavasi allora col re nella tenda regia, e Francesco, stringendogli le mani, disse-gli: « signor Bartolommeo, io vi prego di par- » tire sollecitamente e di venire colla vostra » armata il più presto che potrete, sia di giorno » o di notte, dove io sarò, giacchè ben vedete » qual affare io abbia per mano » (1).

Il re, che non pensava di essere assaltato, non si era appostato molto vantaggiosamente a santa Brigida: la strada di Milano, per la quale si era avviato il maresciallo di Fleuranges con du-gento uomini d'arme per andar contro gli sviz-zeri, era diritta e fiancheggiata di fosse da ambe le parti, di modo che la cavalleria non poteva prendere i nemici di fianco, nè volteggiare in-torno a loro. Alcune squadre di lanzichinecchi erano appostate al di là delle fosse, ma non po-tevano giovar molto; altronde le lunghe prati-che del re con gli svizzeri, avevano dato loro sospetto; temendo essi per avventura che il re gli avesse abbandonati alla vendetta di que' ri-dottati nemici (2).

Gli svizzeri aggiunsero gli avamposti francesi assai tardi, cosicchè omai non rimanevano più che due ore di giorno. E' s'avanzavano dirittamente contro i francesi, colle picche in resta, non ri-correndo a veruna studiata mossa, nè altr' arte militare adoperando che la forza del corpo e la loro intrepidezza. Andavano contro le artiglierie

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 193.

(2) *Mém. de Louis de la Trémouille*, c. xvi, p. 202. - *Mém. de messire Martin du Bellay*, l. 1, p. 57. - *Mém. de Fleuranges*, p. 196. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 178.

senza lasciarsi spaventare dalle scariche delle batterie, le quali coglievano in pieno le loro file, e dopo la caduta de' loro commilitoni serravano di nuovo le file ed avanzavano sempre. Gli uomini d'arme si scagliarono contro di loro, condotti dal re alla testa de' gentiluomini della sua guardia. Impetuoso fu lo scontro, onde il re scriveva poscia alla madre: « Da cinquecento e da » cinquecento fu fatta una trentina di belle ca- » riche; e al certo più non si dirà che gli uo- » mini d'arme sono lepri armate; perciocchè a » non dubitarne furono essi che fecero l'opra (1) ». Però questa schiera di cavalli che non poteva battere altra via che la dritta strada maggiore, nè assaltare gli svizzeri se non da fronte, veniva trattenuta dalla selva di picche, contro le quali urtava. Mano mano che gli squadroni piegavano, gli svizzeri, che mai non si erano lasciati rompere, s'avanzavano contro di loro in buona ordinanza. Alcune migliaia di lanzichinecchi tentarono di passare la fossa per fiancheggiare gli svizzeri, ma vi perirono quasi tutti (2).

La prima batteria che venne assaltata dagli svizzeri era composta soltanto di sette pezzi di cannone, sotto il comando di Pietro Navarro: ell'era coperta da una larga fossa che veniva difesa da una schiera di fanti baschi e guasconi. Andò ad assaltarla il battaglione svizzero della

(1) Lettera di Francesco I a sua madre, dal campo di Santa Brigida, il venerdì 14 di settembre, in seguito alla *Mém. de Martin du Bellay*, t. xvii, p. 442-451.

(2) *Mém. de Fleuranges*, p. 197. - *Mém. du Bayard*, c. lx, p. 377.

gioventù perduta, che era una squadra di giovani soldati, scelti in tutti i cantoni, che portavano adorno l'elmo di bianche piume, e toccavano doppio soldo. Grandissimo numero di loro cadde nell'assalto, ma all'ultimo s'impadronirono della batteria (1).

La luce del giorno era da molto tempo venuta meno ai combattenti, ma le sostentava un chiarissimo lume di luna, e si perseverava la pugna. Ciò nulla meno i capitani più non potevano discernere l'andamento della battaglia, nè dirigere le cominciate operazioni, onde ognuno menava le mani contro coloro che accidentalmente gli si trovavano a fronte. Le schiere francesi erano di già state le une separate dalle altre dagli svizzeri, ma combattevano ancora per conservare il posto che occupavano. Dopo quattro ore di questa pugna notturna, la stanchezza e l'ignoranza della situazione de' nemici fecero deporre le armi a tutti. Tutti rimasero al proprio posto, adagiandosi alla meglio per riparare col sonno le perdute forze (2).

« Sopraggiunse la notte, dice il Fleuranges, e gli » svizzeri cominciarono a cacciare gli uomini d'ar- » me da un canto e dall'altro; perciocchè questi » più non sapevano dove andassero, e venivano » uccisi dovunque si trovavano. Così era pure » de' lanzichinecchi e de' fanti francesi, tutti smar- » riti come gli altri. Il re si fermò presso le ar-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 310.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 100. - *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 311. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 180. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lx, p. 378.

» tiglicrie, e non aveva un uomo a piedi presso
» di lui; e scagliossi contro i nemici con circa
» venticinque uomini d'arme, i quali fecero maraviglie; e poco mancò che il re non impazzisse, e vi giuro in su l'onor mio, che fu uno de' più degni capitani della sua armata, non avendo mai voluto abbandonare le sue artiglierie e facendo intorno a sè ordinare il più di gente che poteva. E gli svizzeri furono assai vicini alle artiglierie, ma non le videro: e il detto re fece spegnere un fuoco ch'era vicino alle menzionate artiglierie, perchè trovandosi gli svizzeri vicini, non le vedessero custodite da così poca gente. E il detto signore chiese da bere, essendo molto assetato; e fuvi un pedone che andò a prendergli dell'acqua ch'era affatto lorda di sangue, la quale fece tanto male al detto signore, congiuntamente col gran calore, che lo fe' recere tutto quello che aveva in corpo. Egli si coricò sopra un carro delle artiglierie per riposarsi alquanto ed alleggiare il suo cavallo ch'era malamente ferito. E teneasi vicino un trombetta italiano, chiamato Cristoforo, che gli tornò di maraviglioso vantaggio; perchè gli si tenne sempre accanto, e il suono della sua tromba vinceva quello di tutte le altre del campo; e perciò sapevasi ove stava il re, e la gente si andava restringendo verso di lui (1).

E fu in tal modo che durante la notte si ragunarono da venti mila lanzichinecchi e tutti gli

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 198.

uomini d'arme nel luogo ove trovavasi il re, presso le artiglierie. I capitani francesi, approfittando del breve intervallo tra l'una e l'altra battaglia, ritiravano le batterie che credevano troppo avanzate, le collocavano vantaggiosamente, chiudevano le file rotte in vari punti, e concertavano le mosse che la cavalleria doveva eseguire ai fianchi o alle spalle per rompere la falange degli svizzeri (1).

Questi dal canto loro eransi raccozzati al suono de' due corni d'Uri e d'Underwald, che si udirono suonare tutta la notte. Il cardinale di Sion loro aveva fatte portare vittovaglie da Milano, e le scolte loro s'intendevano ancora senza vedersi. Il prelado aveva spediti corrieri in varie parti per annunziare, giusta il successo della prima battaglia, che gli svizzeri erano vittoriosi e l'armata francese disfatta (2).

« Sul far del giorno (il venerdì 14 settembre) »
 « ognuno si ritirò sotto le proprie insegne, dice »
 « Martino di Bellay, e ricominciò la battaglia »
 « più furiosa che la sera, di modo che io vidi »
 « uno dei principali battaglioni de' nostri lanzi- »
 « chinecchi indietreggiare più di cento passi; ed »
 « uno svizzero, passando tutte le file de' nostri, »
 « giunse a toccare colla mano una delle arti- »
 « glerie del re, ove fu ucciso; e senza la caval- »
 « leria, che sostenne gran parte dell'urto sviz- »
 « zero, si era in pericolo (3) ». Ma malgrado

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 200. - *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 100 - *P. Jovii hist.*, l. xv, p. 312.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 100.

(3) *Mém. de mess. Martin du Bellay*, l. i, p. 58.

l'intrepidezza degli svizzeri e l'eccellente loro ordinanza, potevasi di già prevedere che l'esito della battaglia non riuscirebbe loro favorevole. L'artiglieria francese faceva orrido scempio de'loro battaglioni, ed ogni loro sforzo per impadronirsene tornava vano. I replicati assalti della cavalleria sui loro fianchi, sebbene non li disordinassero, impedivano loro il cammino e loro uccidevano molta gente. « E cominciavano i nostri, » dice il Fleuranges, a girare intorno al campo da » ogni lato per vedere se potevano assalirli; ma » non vi riuscivano; cercarono di rompere una » banda che si era mossa contro i lanzichinecchi, » ma quando si videro abbassate contro le pic- » che, passarono avanti senza toccarla (1) ».

Di già gli svizzeri cominciavano a titubare quando Bartolommeo d' Alviano, ch'era stato a Lodi a prendere la sua armata e che aveva cammiuato tutta la notte, giunse sul campo di battaglia con soli cinquantasei cavalieri, precedendo l'esercito suo, che avanzavasi più lentamente, ordinato in più file. Ma il grido de' veneziani *Marco! Marco!* le loro insegne e la grande opinione che si aveva della rapidità dell'Alviano fecero credere ai due campi che tutta la sua truppa arrivasse con lui. Gli svizzeri non giudicarono conveniente di aspettarlo; strinsero nuovamente le loro file e ripiegarono verso Milano in buona ordinanza e con sì fiero contegno, che niuna squadra dell'armata francese di fanteria o di cavalleria, ardì molestarli. Soltanto due loro

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 204.

compagnie, che si erano ritratte a riposare nelle ajc chiuse di un villaggio, perirono tra le fiamme che vi accesero i cavalleggieri dell'armata veneziana (1).

Il maresciallo Trivulzio, ch'era stato presente a diciotto battaglie campali, le risguardava come giuochi da fanciullo a petto di quella terribile di santa Brigida o di Marignano, ch'egli era solito chiamare una battaglia di giganti. Si può credere che tra l'una e l'altra armata cadessero estinti sul campo diciotto mila uomini all'incirca, due terzi de' quali erano svizzeri. Se non che dall'una e dall'altra parte gli storici vollero adulare vanamente la propria nazione; perlocchè pongono assai diverso il numero de' morti. Nell'armata svizzera eranvi pochi nomi illustri; in quella dei francesi moltissimi, e portarono il lutto le più nobili famiglie. Francesco, fratello del duca di Borbone, il signore d'Imbercourt, il conte di Saucerre, il signore di Bussy, nipote del cardinale d'Amboise, Giovanni di Muy, signore della Meilleraye, il principe Carlo di Talmont, unico figlio di Lodovico della Tremouille, il signor di Roye, fratello del maresciallo di Fleuranges, ed il giovine conte di Pitigliano, venuto coll'Alviano dell'armata veneziana, rimasero tra i morti (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 101. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 315. - *P. Paruta*, l. iii, p. 172. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 446. - *Mém. de Bayard*, c. lx, p. 381.

(2) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 101. - *P. Jovii hist.*, l. xv, p. 316. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 183. - *Mém. de Louis de la Trémouille*, c. xvi, p. 205. - *Mém. de Fleuranges*, p. 195-203. - *Mém. de du Bellay*, l. i, p. 59. - *Mém. du chev. Bayard*, c. lx, p. 381.

« La sera del venerdì, in cui terminò la battaglia con onore del re di Francia, si fece grande allegria nel campo e parlossene in più maniere. E si trovò che gli uni avevano fatto meglio degli altri; ma si trovò soprattutto che il buon cavaliere (Bajardo) si era nelle due giornate mostrato tal quale aveva costume di essere in tutti i luoghi, in casi simili. Il re volle grandemente onorarlo facendosi armar cavaliere dalle di lui mani. Ed aveva ben ragione, perchè non avrebbe saputo prendere l'ordine da altri migliore di Bajardo (1) ». Il re, dopo fatto cavaliere, armò tali alla volta sua molti altri gentiluomini, che avevano valorosamente combattuto. « *Io ben conosco*, disse il re fra altri al maresciallo di Fleuranges, *che in quante battaglie vi siete trovato, non avete mai voluto essere cavaliere; io lo fui oggi, e vi prego a volerlo essere ancora voi di mia mano*; ciò che il fortunato Fleuranges gli accordò di buon cuore, ringraziandolo dell' onore che gli compartiva (2) ».

Il Bajardo, che aveva ricevuto dal re un così segnalato favore, erasi trovato nella scorsa notte in grandissimo pericolo. « Il suo cavallo, punto dalle picche e sbrigliato, quando si senti senza freno, si pose a correre e, a dispetto di tutti gli svizzeri e delle loro ordinanze, passando oltre, portava a dirittura il buon cavaliere in

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 382. - *P. Jovii Hist.*, l. xv, p. 317. - *Mém. de Fleuranges*, p. 194.

(2) *Mém. de Fleuranges*, p. 203.

» mezzo ad una banda di svizzeri; se non che,
 » entrato in un campo in cui le viti erano tese
 » da un albero all' altro, si dovette fermare. Il
 » buon cavaliere ebbe grande paura, e non senza
 » cagione, perciocchè era senza rimedio morto
 » se veniva in mano dei nemici. Non si perdette
 » per altro di coraggio, ma scese pian piano da
 » cavallo, e spogliossi dell' elmo e de' cosciali, e
 » lungo le fosse, a quattro belle gambe si incam-
 » minò verso il luogo in cui credeva trovarsi il
 » campo francese ed ove udiva gridare *Francia*.
 » Dio gli fece la grazia che vi giungesse sano e
 » salvo, ed inoltre, ciò che molto gli giovò, che
 » si scontrasse nel gentile duca di Lorena, uno
 » de' suoi signori, che fu sorpreso di vederlo così
 » a piedi. Onde il detto duca gli fece subito al-
 » lestire un gagliardo cavallo » (1).

Gli svizzeri rientrati in Milano cercavano un
 pretesto per ritrarsi dalla guerra, perciocchè non
 ne potevano più nulla sperare. Chiesero pertanto
 a Massimiliano Sforza i tre mesi di soldo loro
 promessi: ma chiaro era che il duca non poteva
 pagarli dopo la perdita di tutti i suoi stati. E
 avendo lo Sforza ricusato, essi, malgrado le
 istanze del cardinale di Sion, cui non davano
 più sì gran retta dopo la perdita della battaglia,
 si posero all' indomani in cammino per ritirarsi
 in patria per la via di Como. Massimiliano Sforza
 si chiuse nel castello di Milano con Girolamo Mo-
 rone, suo principale ministro, Giovanni Gonzaga,
 pochi gentiluomini milanesi, mille cinquecento

(1) *Mém. du chev. Bayard*, c. LX, p. 378.

svizzeri e cinquecento italiani. Francesco Sforza, fratello di Massimiliano e duca di Bari, passò in Germania col cardinale di Sion per affrettare i soccorsi dell'imperatore. Gli svizzeri dal canto loro promisero, partendo, che non tarderebbero a ritornare in maggior numero per vendicarsi della loro sconfitta e liberare i loro connazionali (1).

Ma la battaglia di Marignano aveva decisa la sorte del ducato di Milano. Tutte le città diedersi premurosamente a Francesco I, e manifestarono il loro giubbilo d'essere state liberate dall'insolenza e dalla rapacità della soldatesca svizzera. I soli castelli di Milano e di Cremona rimasero in potere di Massimiliano Sforza, e Pietro Navarro promise al re Francesco d'impadronirsi di quello di Milano avanti che passasse un mese (2).

Il castello di Milano era abbondantemente provveduto d'ogni maniera di vittovaglie e di munizioni da guerra; la sua guarnigione era più numerosa che non richiedesse l'ampiezza del suo recinto; e le sue mura, che avevano già sostenuti lunghi assedi, si giudicavano presso che inespugnabili. Ma Pietro Navarro, che aveva il primo di tutti portata in Italia e perfezionata l'arte delle mine cariche e col mezzo loro aveva molti anni prima espugnati i tre castelli di Napoli, pretendeva non potere lungamente a lui resistere veruna fortezza, ed ispirava grandissimo terrore a tutti coloro ch'erano chiusi nel castello.

(1) F. Guicciardini, l. xii, p. 102. - P. Jovii Hist., l. xv, p. 316. - P. Paruta, Hist. Ven., l. iii, p. 183.

(2) Fr. Guicciardini, l. xii, p. 102. - Mém. de Fleuranges, p. 206.

di Milano. E più d'ogn' altro, il duca ed i magistrati con esso rinchiusi temevano ad ogn' ora di cader vittime d' un terribile scoppio. Potevano ben essi tenersi lontani da ogni conflitto e dai pericoli inseparabili dalla difesa d' una breccia: ma le mine, scoppiando, non rispettavano più il sovrano che il gregario, e potevano colpire il duca nelle sue più segrete stanze ed in qualunque ora del giorno o della notte suppelirlo sotto le ruine delle mura. Massimiliano Sforza, privo al tutto di coraggio e di fermezza d'animo, bramava di sottrarsi a qualunque costo a tanto pericolo. Egli non aveva nè anche un' ora goduto dell'indipendenza o della ricchezza che vanno unite al sovrano potere. Quando l'uno e quando l'altro de' suoi alleati, avevano proposto d'abbandonarlo, e di dare il ducato di Milano o all'imperatore o al re di Francia. Gli svizzeri il mantenevano in seggio, ma solo per valersi di lui e farlo ministro d'insopportabili esazioni, per le quali, di accetto, era diventato odioso a' suoi sudditi. Per queste cose il 4 di ottobre, venti giorni dopo la battaglia, egli s'indusse a sottoscrivere una capitolazione, colla quale cedeva al re non solo i castelli di milano e di Cremona, ma tutti i suoi diritti sul Milanese, obbligandosi a vivere il rimanente de' suoi giorni in Francia. Il re dal canto suo gli prometteva d'interporli per ottenergli il cardinalato e d'assegnargli trenta mila scudi di rendita in beni stabili (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 104. - *Mém. de Fleuranges*, p. 208. - *Mém. de du Bellay*, l. 1, p. 63. - *Observa-*

Nel sottoscrivere questo trattato lo Sforzà sciamò, che allora si sottraeva finalmente al servaggio degli svizzeri, alle concussioni dell'imperatore ed alla fraude spagnuola.

Francesco I non volle fare il suo solenne ingresso in Milano se non dopo la resa del castello, credendo disdicesse alla dignità d'un re di Francia l'entrare in una città che non gli apparteneva tutta intera. Tali bizzarre idee intorno a questo da lui chiamato onore della sua corona lo trassero poscia in gravissimi falli, che gli tornarono assai funesti. Ma in quella circostanza il ritardo del suo ingresso in Milano era di poco rilievo, non gli togliendo il tempo d'approfittare colle armi e colle negoziazioni degli ottenuti vantaggi.

Queste negoziazioni si trattavano con grande premura ed attività: gli alleati nemici del re si andavano vicendevolmente confortando alla costanza; ma ognuno procacciava di ritrarsi dall'aspra tenzone, lasciandovi implicati i suoi alleati. Il papa era più d'ogni altro spaventato dalla fortuna de' francesi; perciocchè non solo temeva per gli stati della chiesa, ma paventava più ancora una rivoluzione in Firenze. I Medici erano stati ricondotti in questa repubblica dal Cardone, a nome dell'imperatore e del re di Spagna; i partigiani del governo popolare erano addittissimi per lo contrario alla Francia. Per questa devozione essi avevano permesso che si te-

tions sur ces Mémoires, p. 451. - *P. Dizari Gen. Hist.*, l. xix, p. 444. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 450. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 321, 342.

nesse il concilio di Pisa nel loro territorio, provocando l'ira di Giulio II e di Ferdinando, locchè era stato all'ultimo cagione della loro ruina. La politica, di conserva colla riconoscenza, astrigeva pertanto il monarca francese a ristabilire la fedele sua alleata, la repubblica fiorentina, per servire d'antiguardo al ducato di Milano: ed era per altra parte consiglio della più volgare prudenza di fidarsi piuttosto a sperimentati amici che a nemici, costretti dalla forza a chiedere la pace.

L'avversione de' re per le repubbliche ed il rincrecimento che provava Francesco I nel dover fare guerra alla chiesa, lo indussero ad abbracciare il contrario partito. Il vescovo di Tricarico e il duca di Savoia trattavano con lui in nome di Leon X, e lo indussero a sottoscrivere un trattato preliminare, con cui il re guarentiva l'autorità de' Medici sopra la repubblica fiorentina; onde il papa, omai riavutosi da quel primo terrore da cui era stato invaso, cominciò a muovere difficoltà intorno alla ratifica de' preliminari, perchè aveva avuto notizia degli scrupoli del re. Intanto Leone andava altresì indagando cosa potrebbe ottenere da Massimiliano o dagli svizzeri per continuare la guerra, e se gli sarebbe possibile di scostare i veneziani dalla Francia. Finalmente quando conobbe che da questo canto non potea venir a capo di nulla, fece sottoscrivere in Viterbo il suo trattato d'alleanza col re, locchè avvenne il 13 d'ottobre. Per questo trattato il papa disgomberava Parma e Piacenza, che dovevano di nuovo riunirsi al ducato di Milano; e il re prometteva a Giuliano ed a Lorenzo dei

Medici, oltre la conservazione dell'autorità loro in Firenze, onori, salari e governi di truppe; obbligandosi inoltre a fare che il ducato di Milano si provvedesse di sali alle saline di Cervia con pregiudizio di quelle de' veneziani (1).

Gli svizzeri avevano adunata una dieta in Zurigo, nella quale si parlò altamente contro la Francia e si trattò del modo di soccorrere il castello di Milano. Frattanto i loro soldati avevano abbandonati i balii italiani, ed altro non conservavano al di qua dei monti che le fortezze di Bellinzona e di Locarno. Raimondo di Cardone, il quale coll'armata spagnuola trovavasi esposto prima d'ogni altro agli attacchi dell'armata francese, e che non ignorava quanto fosse bramoso l'Alviano di vendicarsi di lui e quanto odio i soldati spagnuoli avessero eccitato contro di loro in tutti gli abitanti della Lombardia, era premuroso di ricondurre la sua armata nel regno di Napoli; onde chiese ed ottenne d'essere compreso nella negoziazione del papa, e Francesco I acconsentì che senz'essere molestato egli attraversasse colle sue truppe lo stato della chiesa (2).

Quattro ambasciatori, scelti fra' più qualificati personaggi che avesse la repubblica di Venezia per la dignità loro e per i loro uffici, erano stati mandati a Milano per congratularsi con Fran-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 103. - *Rayn. Ann. Eccl.*, ann. 1515, § 23, p. 193. - *Léonard, Corps Diplomatique*, t. II. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 318. - *F. Belcarii*, l. xv, p. 448.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 103. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 317. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 184.

cesco I della di lui vittoria, e per ricordargli le promesse date ai veneziani di far loro ricuperare tutto quel tanto che degli stati della repubblica occupava l'imperatore. La conquista dello stato di Milano non poteva risguardarsi come terminata, se i francesi non la venivano assicurando da ogni nuova invasione, sia dalla parte della Germania, rendendo Verona e Brescia ai veneziani, sia dal canto dell'Italia spagnuola, scacciando i Medici da Firenze e costringendo il papa a fare la pace. Se Francesco I avesse saputo approfittare della sua vittoria, avrebbe potuto col solo terrore da lui incusso ottenere tutti questi vantaggi senza nuove battaglie: ma la sua politica era troppo personale perch'ei potesse comprendere quanto il più delle volte torni in utile proprio il promuovere caldamente gl'interessi de' suoi alleati. Sebbene accogliesse gli ambasciatori veneziani con dimostrazioni di singolare amicizia, e loro si mostrasse pieno di zelo per gli interessi della repubblica, tardò assai a mandar loro le sue truppe; e queste ancora pareva che affatto avessero dimenticato il valore e l'impeto francese (1).

I veneziani, ridotti alle proprie forze, vollero non pertanto tentar di ricuperare le perdute città. Lo spagnuolo Hizar teneva il governo delle armi in Brescia, e Marc'Antonio Colonna in Verona. Quest'ultima città aveva una numerosa guarnigione, l'altra una piccolissima; onde l'Alviano ebbe ordine dal senato d'accostarsi a

(1) P. Paruta, *Stor. Ven.*, l. III, p. 185.

Brescia: ma l'Hijar, prevedendo il vicino assalto, chiese al Colonna i soccorsi creduti necessari; e mille fanti, partiti da Verona, girando per la via de' monti intorno al lago di Garda, entrarono in Brescia prima che l'armata veneziana giugnesse sotto le mura (1).

Bartolomeo d'Alviano, che per la prima volta in sua vita lasciavasi vincere da un altro in celerità, non fu vinto se non a motivo d'un infermità sopraggiuntagli. Le fatiche sostenute nella battaglia di Marignano, malgrado l'avanzata età e il gracile temperamento, gli avevano cagionata un'ernia: egli si fece trasportare a Ghedo, non molto stante da Brescia, ove morì il 7 d'ottobre dopo avere sofferti acerbissimi dolori. Quest'uomo, che di gregario, passando per tutti i gradi della milizia, era giunto ad essere supremo comandante d'eserciti, non pareva dalla natura dotato di quelle facoltà che abbisognano per una vita così operosa. Era di piccolissima statura, assai curvo, brutto e quasi deforme. Il suo impeto, talvolta imprudente, sembrava meglio convenirsi al soldato che al generale; ma sebbene per cagione di questa sua impetuosità avesse tocche sanguinose sconfitte, egli sapeva compensare tale difetto colla sua celerità ed intrepidezza, e coll'arte sua nel cattivarsi l'affetto e la confidenza delle soldatesche, assoggettandole ancora alla più severa disciplina. Non fuvvi mai chi sapesse meglio di lui ispirare corag-

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 191. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XV, p. 318.

gio alla fanteria italiana, e farle riacquistare la considerazione de' tedeschi, degli svizzeri, degli spagnuoli, cui da prima ella non si vergognava di confessarsi inferiore. Morì di sessant'anni, amaramente pianto da' suoi soldati, che, non volendosi privare della salma di lui, la ritennero venticinque giorni nella tenda pretoria, tributandole quegli onori che al generale vivo erano usi a rendere. Essi mai non acconsentirono che si chiedesse un salvacondotto a Marc' Antonio Colonna, comandante di Verona, per mandare il di lui cadavere a Venezia, e vollero accompagnarlo armata mano attraverso al territorio nemico. Il senato lo fece seppellire nella chiesa di santo Stefano, e stanziò annue provvisioni a favore della vedova e de' figliuoli di lui, che erano poveri (1).

Dopo la morte dell'Alviano parve che l'armata veneziana più non avesse il coraggio di stare a fronte del nemico, a tal che i rinforzi che le mandava il re di Francia, giugnendo al campo veneziano, contraevano in certo modo lo stesso spirito di timidità e d'indisciplina. Gian Giacomo Trivulzio, il quale condusse a' veneziani settecento lance francesi e sette mila fanti tedeschi ed intraprese l'assedio di Brescia, si lasciò intimorire da sì lievi difficoltà, che non ne avrebbe fatto alcun conto se fosse stato ai servigi del re. I tedeschi si ammutinarono, dichiarando di non voler militare contro le insegne imperiali cui vede-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xv, p. 318. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 192. - *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XII, p. 105. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. I, p. 66. - *Fran. Belcarii Comment.*, l. xv, p. 450.

vano sulle mura di Verona e di Brescia. Fu d'uopo mandarli in altre parti e chiamare in vece loro cinque mila baschi, comandati da Pietro Navarro. Mille e cinquecento soldati tedeschi e spagnuoli della guarnigione di Brescia, in una sortita, posero in fuga più di sei mila uomini dell'armata veneziana e loro tolsero dieci cannoni. Le mine incominciate dal Navarro per atterrare le fortificazioni vennero sventate dagli assediati, i minatori furono uccisi e le gallerie distrutte. Finalmente avendo il Trivulzio cambiato l'assedio in blocco, ridusse colla fame la guarnigione a promettere che, se non veniva soccorsa entro venti giorni, disgombrerebbe la città. Ma prima che spirasse il prefinito termine, il barone di Rockandolf (1) adunò otto mila tirolesi di milizie de' paesi confinanti, ed avanzandosi pel contado di Lodrone, occupò Rocca d'Anfo, che vilmente gli si arrese, e vittovagliò Brescia, da cui, all'avvicinarsi dei tirolesi, erasi scostata l'armata nemica. I veneziani non trassero in quest'anno verun altro vantaggio dalle vittorie de' loro alleati, che di recuperare Peschiera, Asola e Lonato, disgomberate dal marchese di Mantova (2).

Frattanto Leone X aveva chiesto a Francesco I un abboccamento, desiderato ancora da questi,

(1) Il biografo del Frundsberg lo chiama Giorgio di Lichtenstein; onde probabilmente il nome di Rockandolf, datogli da tutti gl'italiani, era quello della sua baronia. *Buch. II, f. 28.*

(2) *Fr. Guicciardini*, t. II, l. XII, p. 106. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XV, p. 319, l. XVI, p. 324. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 205. - *Fr. Belcarii*, l. XV, p. 451. - *Mém. de mess. Martin du Bellay*, l. I, p. 69.

per meglio stringere l'alleanza tra di loro pattuita. I due sovrani accoutaronsi di trovarsi in Bologna, ove il papa arrivò l'8 di dicembre, due giorni prima del re. Leon X bene si avvisava di potere moltissimo ottenere dal giovane monarca colla sua accortezza e co'suoi gentili modi. Francesco I, negoziando in Viterbo, aveva richiesto a favore del suo fedele alleato, il duca di Ferrara, la restituzione di Modena e di Reggio, a patto che fossero restituiti i quaranta mila ducati pei quali Modena era stata impegnata. Era questa la sovranità che Leon X aveva destinata al proprio nipote; ed egli era dolente di vedersi costretto a spogliare la propria famiglia degli stati per lei conquistati sulla destra del Po. Rinunciando a questa speranza, voleva Leone procurare un'altra signoria a Lorenzo de' Medici; e gli destinò il ducato d'Urbino, per confiscare il quale a pregiudizio dell'attuale possessore non poteva allegare altro che la devozione di lui verso la Francia. Leone richiese pertanto il re di lasciargli appagare il suo rancore e la sua ambizione a danno del duca d'Urbino, e Francesco fu debole a segno d'acconsentirvi. Inoltre il papa chiese che si abolisse la *prammatica sanzione*, che formava la guarenzia della libertà della chiesa gallicana; e Francesco si lasciò indurre a stabilire con lui le basi del concordato, che infatti le venne sostituito nel susseguente mese d'agosto. In contraccambio di così avvilitive cessioni e così contrarie alla politica, Francesco ottenne il cappello di cardinale per Adriano di Boisì, fratello del gran maestro di Francia, la promessa d'un soccorso di cinque-

cento uomini d' arme, e del soldo di tre mila svizzeri per difendere lo stato di Milano qualunque volta fosse assaltato (1)

Prima di recarsi a Bologna aveva Francesco I, colla mediazione del duca di Savoia, conchiuso cogli svizzeri un più importante trattato per la difesa dello stato di Milano. Egli si era obbligato a pagar loro i seicento mila ducati pattuiti nel trattato di Digione, i trecento mila promessi a Gallarate per prezzo de' baliati italiani; ed inoltre ad accrescere i loro annui salari: i cantoni dal lato loro promettevano di restituire al ducato di Milano que' baliaggi, e di militare per la casa di Francia contro di ogni altra potenza, tranne il papa e l'imperatore, con quel numero di truppe che il re troverebbe opportuno d'assoldare. Per tal modo, malgrado la sanguinosa vittoria di Marignano, il re accordava agli svizzeri press'a poco le medesime condizioni ch'essi avevano domandate a Gallarate avanti la loro sconfitta; tanto era egli persuaso de' vantaggi della loro alleanza per procurare alle sue armate quell'infanteria che, per politica, non voleva ordinare nel suo regno. Ma il trattato sottoscritto a Ginevra il 7 di novembre non venne ratificato se non che da otto cantoni; avendo gli altri cinque, che davano grandissimo valore a' baliaggi italiani, ricusato di ratificarlo. Francesco, senza aspettare l'assenso dei

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 108. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 325. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 202. - *Rayn. Ann. Eccl.*, § 28 e seg., p. 194 e seg. - *Mém. de Fleuranges*, p. 214. - *Mém. de du Bellay*, l. i, p. 66. - *Fran. Belcarri*, l. xv, p. 452.

cinque cantoni, mandò il promesso danaro a tutti quelli che avevano ratificato il trattato, e gli strinse così vie maggiormente al suo partito (1).

Aveva Francesco I concepiti più vasti progetti per riguardo all'Italia; egli pensava a rinnovare le sue pretese sopra il regno di Napoli, e ne aveva parlato col papa nel suo abboceamento di Bologna. Ma Leon X gli aveva rappresentato che Enrico VIII, re d'Inghilterra e genero di Ferdinando il cattolico, si mostrava di già aombrato delle vittorie conseguite dalla Francia; che la cupidigia o le private animosità del di lui favorito, il cardinale di Wolsey, potevano indurlo a rinnovare la guerra; che Enrico aveva il 9 d'ottobre rinnovellata l'alleanza con suo suocero, il re d'Arragona (2); e che in quel punto sarebbesi al certo gagliardamente opposto alla conquista di Napoli, assaltando le coste della Francia; che da altra parte erasi avuto avviso che Ferdinando, di già vecchio assai, era caduto infermo, e che probabilmente non vivrebbe gran tempo; che accadendo la di lui morte, l'arciduca Carlo, successore di Ferdinando, non potrebbe sperare gran fatto nell'alleanza dell'Inghilterra, e che allora, angustiato dalle difficoltà che accompagnano le successioni contestate, probabilmente cederebbe alla Francia, senza combattere, il regno di Napoli. Il vero ed unico motivo che muoveva Leon X a dare questo consiglio era quello di acqutstar

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 109.

(2) *Acta publica*, *Rymer*, t. XIII, p. 520. - *Rapin Thoyras*, *Hist. d'Anglet.*, l. XV, p. 107. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XVI, p. 334.

tempo : Francesco I si lasciò facilmente accalappiare ; onde, accommiatata la maggior parte della sua armata, per liberarsi da quella troppo gravosa spesa, non si riservò per la difesa del milanese più che settecento lance , sei mila fanti tedeschi e quattro mila baschi ossia avventurieri francesi (1).

Non tardarono a verificarsi i pronostici intorno alla morte di Ferdinando il cattolico. Egli spirò a Madrigaleggio il 15 di febbrajo del 1516, un mese dopo la morte del gran capitano Gonzalvo di Cordova, che tanto aveva illustrato il di lui regno , e che non pertanto egli lasciava da circa dieci anni languire in esilio. La scaltrezza di Ferdinando, la di lui ipocrisia e la costante prosperità di che aveva goduto, avevano ingannato il volgo, il quale lo riguardava come il più accorto politico de' suoi tempi, e come il monarca che sapeva meglio far ragione di tutte le vicissitudini degli avvenimenti e tutto condurre a' suoi fini (2). I preti ed i frati, da lui sempre favoreggiati, gli furono cortesi di maggiori encomi; il gesuita Mariana, che termina col di lui regno la storia della Spagna, lo dice « il principe più eccellente di quanti » abbiano mai vissuto nella Spagna, pel suo amore della giustizia, per la sua prudenza e grandezza d'animo. Ovunque è pur forza incontrare qualche vizio ; tale è l'umana condizione: al-

(1) Fr. Guicciardini, l. xii, p. 109. - *Mém. de Fleuranges*, p. 220. - *Mém. de du Bellay*, l. 1, p. 67. - P. Paruta, *Stor. Ven.*, l. iii, p. 207.

(2) P. Jovii *Hist. sui temp.*, l. vi, p. 335. - Fr. Belcaris, l. xv, p. 453. - Fr. Guicciardini, t. ii, l. xii, p. 110.

» tronde l'invidia e la malizia sono pronte sem-
 » pre ad attribuire ai grandi uomini de' falli di
 » cui non sono colpevoli: ma colla temperata
 » modestia del comando, coll'amore della religio-
 » ne, collo zelo per gli studi, con tutte le qualità
 » di giusto, mite, benefico e veramente cristiano
 » re, Ferdinando si rendette lo specchio nel quale
 » devono rimirarsi tutti i principi, e il fondatore
 » della pace, della sicurezza, della gentilezza,
 » della grandezza della Spagna » (1).

Ma quest'uomo così astuto, così ingiusto e
 crudele, questo artefice delle sciagure di tanti po-
 poli, questo ipocrita così inaccessibile ad ogni
 pietà, non ingannò già il Machiavelli nè colla
 sua prosperità, nè colla sua ipocrisia. Il segre-
 tario fiorentino, che raccolse in un corpo di
 dottrina la pratica de' principi del suo tempo e
 che spesso mostròsi indulgente pei delitti loro,
 quando li trovò utili per istabilire o per corro-
 borare la potenza, giudicava Ferdinando astuto
 e fortunato uomo, e non già savio e prudente;
 e il suo amico Francesco Vettori, sponendo que-
 sta stessa opinione del Machiavelli, notò in tutte
 le azioni di Ferdinando dal 1494 in poi un'im-
 prudenza non minore della perfidia. Imperciocchè
 Ferdinando, allorchè ingannava il suo cugino Fe-
 derico, i suoi alleati, i suoi generali, i suoi po-
 poli, provocava quasi sempre inutilmente assai
 gravi pericoli; e ad ogni modo giugneva tutt'al
 più lentamente per obliqua via allo scopo cui

(1) *Jo. Marianae Hist. Hisp.*, l. xxx, c. xxvii, p. 345.

avrebbe potuto aggiugnere più onoratamente, battendo la diritta via (1).

Poco tempo prima di morire, Ferdinando aveva mandati cento venti mila fiorini a Massimiliano, per porlo in istato di far argine ai francesi in Italia: ed Enrico VIII, ad istigazione di Francesco Sforza, il quale pretendeva l'eredità del ducato di Milano dopo che l'ultimo duca, di lui fratello, aveva rinunciato a' suoi diritti, aveva pure inviato all'imperatore ragguardevoli sussidi. L'Europa stava allora tutta intenta alla successione dell'arciduca Carlo, nipote di Massimiliano, alle corone della Spagna, ed alle contrarietà che incontrar potrebbe l'arciduca ne' suoi stati novelli. Di già Carlo negoziava con Francesco I, e voleva essere sicuro della di lui amicizia prima di recarsi in Castiglia, quando l'avolo suo invase improvvisamente l'Italia. Questi, che mai non aveva saputo porsi in istato di operare quando era aspettato da' suoi alleati, adunò agevolmente un grosso esercito nel punto in cui tutte le altre potenze accommiatavano le loro armate. Non essendogli bastato il tempo per dissipare in cose estranee alla guerra tutti i sussidi ricevuti dalla Spagna e dall'Inghilterra, se ne valse per riunire sotto le sue bandiere cinque

(1) Fra le lettere famigliari del Machiavelli trovansi curiosissime osservazioni intorno al carattere ed alle cose de' principi de' suoi tempi. In una lettera dell'aprile del 1513 al Vettori, t. VIII, p. 46, fa assai severamente il ritratto di Ferdinando; ed a vicenda Francesco Vettori, scrivendogli il 16 maggio del 1514, p. 116, spone le medesime idee, e passa a rassegna tutti i delitti del re cattolico.

mila tedeschi, quindici mila svizzeri, assoldati ne' cinque cantoni che avevano ricusata l'alleanza della Francia e dieci mila fanti italiani e spagnuoli (1).

Abbandonando l'Italia, Francesco I aveva lasciato il governo del milanese al contestabile di Borbone, ed aveva altresì chiamato a Milano il maresciallo Trivulzio. Teodoro Trivulzio, nipote del maresciallo aveva intanto preso il comando dell'armata veneziana, cui erasi unito Odetto di Foix, signore di Lotrecco con quasi tutte le forze francesi rimaste in Lombardia. Teodoro e Odetto avevano ricominciato l'assedio di Brescia. Il Rockandolf era tornato in Germania colla maggior parte de' soldati da lui condotti nel precedente anno; Brescia mancava di vittovaglie, ed i soldati trovavansi da lungo tempo senza paghe, sebbene gli abitanti fossero stati oppressi da intollerabili taglie per appagare i bisogni della guarnigione. L'Hijar era stato gravemente oltraggiato dalle soldatesche ammutinate; e la città pareva vicina a capitolare, quando Massimiliano entrò per la strada di Trento in Italia col formidabile esercito che aveva ragunato (2).

Teodoro Trivulzio, generale de' veneziani, stava sotto le mura di Brescia con due mila cinquecento cavalli e sette mila fanti; il Lotrecco aveva condotti allo stesso assedio quattro mila

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 112. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 336. - *Mém. de mess. Martin du Bellay*, l. i, p. 70. - *Fr. Belcarii Comment.*, l. xv, p. 454.

(2) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 330 - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 212.

guaschi e cinquecento lance, e il contestabile di Borbone teneva in Milano ed in altre città del ducato settecento lance e quattro mila fanti, parte guaschi e parte italiani. Avuta appena notizia dell'armamento di Massimiliano, il Borbone aveva mandato ad assoldare sedici mila svizzeri negli otto cantoni alleati della Francia; ma prima che questi giugnessero, i generali francesi e veneziani non si credettero abbastanza forti per tener testa all'imperatore, onde levarono l'assedio di Brescia e si accamparono lungo il Mincio per impedirgliene il passaggio (1).

Desideravano i veneziani che l'armata loro non si allontanasse di troppo dalla capitale. Non pertanto i francesi, all'avvicinarsi del pericolo; andavano perdendo il coraggio; onde, rinunciando alla difesa del Mincio, passarono l'Oglio e ritiraronsi nel cremonese, ove li raggiunse il contestabile di Borbone col rimanente delle truppe. Il cardinale di Sion, che a motivo dell'ardente suo odio contro i francesi, aveva presa grandissima parte nell'arruolamento degli svizzeri comandati da Massimiliano, voleva indurre l'imperatore a muovere dirittamente a Milano, onde approfittare del terrore incusso dalla subita sua venuta e terminare la guerra nella capitale. Ma il castello di Asola, posto in riva al fiume Chiesa, non lungi dal confluente di questo fiume nell'Oglio, aveva chiuse le porte all'imperatore: e Massimiliano, credendo offeso il proprio onore se

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 216. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 112.

non lo conquistava, consumò parecchi giorni nel formarne l'assedio, valorosamente e con felice esito sostenuto dal provveditore veneziano Francesco Contarini; e dopo essere stato respinto da quel piccolo castello, ripigliò il cammino alla volta di Milano (1).

I francesi avevano abbandonate le rive dell'Oglio ed in appresso quelle dell'Adda, come eransi prima ritirati da quelle del Mincio, senza tentare di difenderle, e si erano chiusi in Milano dopo averne bruciati i sobborghi, onde l'imperatore non potesse porvi gli alloggiamenti. Giunto che fu vicino alla città, Massimiliano fermossi in distanza di sei miglia e fece far l'intima ai milanesi di scacciare i francesi e di aprirgli le porte entro tre giorni, se non volevano essere più severamente trattati che non lo erano stati i loro antenati da Federico Barbarossa. Estremo era il terrore de' cittadini, e pochi e scarsi i mezzi per le difese. Sapevasi, a dir vero, che gli svizzeri del partito francese si erano posti in cammino; ma sapevasi ancora che la dieta, vergognando che gli svizzeri andassero a combattere gli uni contro gli altri per istraniere cagioni, aveva mandato ordine a' suoi sudditi delle due armate, di ripatriare incontante; ma si temeva che quelli assoldati dalla Francia non ubbidissero con maggior premura a questo comando, che gli altri, i quali avevano brandite le armi per le furiose suggestioni del cardinale di Sion e per astio loro

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. III, p. 218. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. XVI, p. 337. - *Fr. Guicciardini*, l. XII, p. 113.

proprio. A calmare tanta ansietà giunse opportunamente in Milano Alberto della Pietra, capitano de' bernesi, con dieci mila de' suoi, che promisero di difendere la città (1).

Trovavansi di già adunati nel milanese trenta mila svizzeri divisi tra le due armate; e sebbene fossero gli uni condotti dal cardinale di Sion, gli altri da' più accesi nemici di lui, Alberto della Pietra e Francesco, figliuolo di Giorgio Supersax, tutti dichiararono ad una voce di non voler combattere contro i loro compatriotti. Vedevansi abboccarsi tra di loro, corrispondere, concertarsi e rinnegare affatto l'obbedienza a' due sovrani cui servivano. Unendosi gli uni cogli altri, essi potevano in quel punto dar leggi ad ambidue; onde i loro abboccamenti mossero a gravissimi sospetti le due armate. Non avevano i francesi dimenticato che la metà almeno di quelle soldatesche aveva contro di loro combattuto nel precedente anno nella terribile battaglia di Marignano; che l'intera nazione aveva mostrato il più accanito odio contro la Francia, e che negli ultimi anni si era più volte bruttata di perfidia. Pure il maresciallo Trivulzio trovò modo di ridestare più fieri sospetti ancora nello spirito di Massimiliano, facendo cadere tra le di lui mani due sue lettere, indiritte ad uno Stapffer e ad un Goldhill, capitani svizzeri a' servigi dell'imperatore, colle quali incalzavali a dare senza ulteriore dimora esecuzione alle loro promesse. Massimiliano non ardi-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 340. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 114. - *Mém. de Fleuranges*, p. 222. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 455.

va di far arrestare questi ufficiali in mezzo ai loro soldati, nè di confidare a chiechessia i suoi sospetti, quando Giacomo Stapsfer, capitano generale di quegli svizzeri, gli chiese le paghe mature dovute alla sua truppa. Massimiliano, che, secondo il consueto, non aveva danaro, temendo, se lo palesava, d'essere trattenuto come ostaggio o d'essere consegnato ai nemici, rispose che recavasi in persona ad affrettare l'invio del danaro che aspettava; e presi con seco dugento cavalli, s'avviò subito alla volta di Trento, senza provvedere al comando della sua armata e senza manifestare a veruno i suoi progetti. Era già l'imperadore lontano più di venti miglia dell'armata, quando al campo fu palese la sua fuga (1).

Massimiliano, senza trattenersi, estorse ben sedici mila ducati dai bergamaschi, e trenta mila ne ricevette poscia per parte di Enrico VIII, cui mandò subito alla sua armata, la quale per rifarsi delle vecchie paghe saccheggiò Lodi, poi sant'Angelo. Mentre che ciò accadeva, gli svizzeri del campo francese e dell'imperiale eseguirono nello stesso tempo gli ordini della dieta, e s'avviarono alla volta del loro paese. Tre mila fanti, parte tedeschi e parte spagnuoli, abbandonarono le bandiere imperiali per condursi a quelle de' francesi, ed il rimanente di quell'armata che aveva incusso all'Italia tanta paura si disperse

(1) *Georgens von Frundsberg Kriegsthaten*, B. II, f. 24. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 341. - *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 115. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 456. - *P. Paruta. Stor. Venez.*, l. iii, p. 221. - *Mém. de Bayard*, c. lxi, p. 384. - *Mém. de Fleuranges*, p. 224.

arrossendo dell'esito vergognoso della sua discesa, e dell'instabilità del suo capo (1).

Dopo la partenza dell'imperatore, il duca di Borbone, richiamato da Francesco I, tornò in Francia, e lasciò il comando dell'armata e del paese al signore di Lotrecco, nominato dal re suo luogotenente generale in Italia (2). Questi andò bentosto a raggiugnere sotto Brescia l'armata veneta, che ne aveva ricominciato l'assedio. Sette mila tedeschi, che si avanzavano per soccorrerla, furono dai veneziani trattieneuti a Rocca d'Anfo; onde non essendovi in Brescia più che seicento fanti e quattrocento cavalli, ed essendo loro impossibile di difendersi, il 24 di maggio del 1516 la città di Brescia aprì le porte ai veneziani (3).

Desiderava il senato che la stessa armata muovesse contro Verona, ed incalzava il Lotrecco ad intraprendere l'assedio di quella città, la quale, quando fosse ritornata in potere de' veneziani, avrebbe chiusa l'Italia ai tedeschi; ma il Lotrecco mostrò timore della perdita di Parma e Piacenza, dove avea scoperto che il papa ordiva qualche trama per mezzo di Prospero Colonna. Probabilmente altresì voleva aspettare il fine delle negoziazioni che sapeva intavolate a Noyon tra il nuovo re cattolico e Francesco I, e ritirossi a Peschiera, dal quale luogo le sue trup-

(1) *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xvi, p. 342. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 222.

(2) *Mém. de Fleuranges*, p. 224. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. i, p. 72. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 116.

(3) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 116. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xviii, p. 393. - *P. Paruta, Storia Venez.*, l. iv, p. 227. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. i, p. 72.

pe guastavano i territori di Verona e di Mantova. Intanto Marc'Antonio Colonna, comandante della truppa tedesca in Verona, il 28 luglio sopprapprese Vicenza mal guardata dai veneziani, e le diede il sacco (1).

Carlo, nipote di Massimiliano e di Ferdinando in appresso così celebre sotto il nome di Carlo V, desiderava riconciliarsi con tutti i suoi vicini, per raccogliere senz'ostacolo l'eredità dell'avolo Ferdinando. Antonio di Croy, signore di Chievres, ch'era stato suo ajo e che prendevasi tuttavia cura della di lui gioventù, era venuto ad abboccarsi in Noyon con Arturo di Gouffier, signore di Boisì, gran maestro di Francia, ch'era stato ajo di Francesco I. Questi due plenipotenziari, che godevano l'intiera confidenza de' padroni da loro educati, sottoscrissero, il 13 d'agosto del 1516, un trattato che fu poi base della pace d'Europa. Soltanto due oggetti rimasti erano in controversia tra l'ultimo re *cattolico* ed il re di Francia; ed erano dall'un canto i diritti del re di Navarra, spogliato del suo regno a motivo della sua devozione ai francesi; dall'altro i diritti della Francia sopra il regno di Napoli, che, secondo i patti del trattato di Blois, fermato nel 1505, dovevano ricadere alla Francia, poichè Germana di Foix non aveva avuto figliuoli da Ferdinando. Il trattato di Noyon non provvedeva alla pendenza della Navarra. Carlo obbligavasi solamente di dare stato entro otto mesi alla regina Cata-

(1) Fr. Guicciardini, l. xii, p. 110. - P. Jovii Hist. sui temp., l. xviii, p. 395. - Fr. Belcurii, l. xv, p. 459.

rina, rimasta vedova, in giugno di quell'anno medesimo 1516, del re di Navarra; e Francesco I riservossi il diritto di soccorrere la stessa regina e i di lei figliuoli di truppe e di danaro, senza mancare alla pace, se questa dopo gli otto mesi non dichiaravasi paga di quanto le offrirebbe il re di Spagna. La contesa risguardante i diritti delle due corone sul regno di Napoli venne decisa o per meglio dire assopita col trattato di matrimonio tra Carlo e la figliuola primogenita di Francesco I, che venne fidanzata a Carlo, benchè fosse ancora in fasce (1).

Il trattato di Noyon ristabiliva la pace soltanto tra la Francia e la Spagna, e dava piena libertà a Francesco I di soccorrere i veneziani contro Massimiliano. Ma se questi voleva esservi compreso, le parti contraenti avevano per lui stipulato, che dovesse rendere Verona ai veneziani e ricevere in quella vece da loro dugento mila ducati, conservando Riva di Trento, Roveredo e tutto ciò che aveva acquistato nel Friuli. Per non apportare pregiudizio ai diritti ed alle pretese dell'imperio, a queste condizioni pattuivasi soltanto una tregua di diciotto mesi (2).

Erano stati prefissi a Massimiliano due mesi per accettare il trattato di Noyon; e perchè Francesco I prevedeva la di lui ripugnanza a rinun-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 121. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xviii, p. 405. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 458. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. i, p. 75. - *Hist. de la Diplomatie Française*, t. 1, l. iii, p. 319.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 121. - *P. Paruta*, l. iii, p. 242. - *P. Jovii Hist.* l. xviii, p. 405.

ciare a veruna delle antiche sue pretese, ordinò al signore di Lotrecco d'unirsi all'armata veneziana, per cominciare l'assedio di Verona. Infatti le due armate si presentarono sotto le mura di quella città il 20 agosto, una sulla riva destra, l'altra sulla sinistra dell'Adige; e malgrado la valorosa resistenza di Marc'Antonio Colonna, che teneva ancora in Verona ottocento cavalli, cinque mila fanti tedeschi, e mille cinquecento spagnuoli, avanti la metà d'ottobre furono aperte nelle mura parecchie assai larghe brecce. Ma il Lotrecco desiderava d'evitare ogni effusione di sangue; perciocchè non dubitava che la guerra dovesse in breve aver fine con un trattato di pace. Perciò, malgrado le istanze del senato di Venezia, ricusò di muovere all'assalto; non volle nemmeno venire a battaglia col Rockandolf, che si avvicinava con una debole armata tedesca, e s'accontentò piuttosto di levare l'assedio, non senza eccitare le lagnanze e i sospetti dei veneziani. Vero è che questi non tardarono a conoscere che tale moderazione aveva salvata Verona per loro vantaggio e che questa città sarebbe in breve loro renduta intatta, mentre che, se l'avessero presa d'assalto, non avrebbero guadagnato altro che ruine (1).

Di vero tutte le guerre, tutte le inimicizie eccitate dalla lega di Cambrajo sembravano tendere ad un fine comune, e l'anno 1516 fu l'epoca

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 122. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xviii, p. 402. - *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iii, p. 237. - *Mém. de Fleuranges*, p. 293. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. i, p. 73.

delle paci più importanti. I cinque cantoni svizzeri, che nel precedente anno non avevano voluto accedere al trattato di Ginevra, conchiusero, il 29 novembre del 1516, di conserva cogli altri cantoni, un nuovo trattato colla Francia, cui fu dato il nome di *pace perpetua*; trattato che infatti durò quanto la monarchia francese. Vi si determinavano i salari che in avvenire la Francia doveva pagare ai tredici cantoni ed ai loro alleati, si stabiliva che tutte le differenze le quali potessero insorgere sarebbero decise da arbitri, e si accordava al re la facoltà di levare tra gli svizzeri quante truppe vorrebbe (1).

Fu nello stesso anno che Francesco I fermò colla corte di Roma il trattato che porta il nome di concordato. Questo trattato fu sottoscritto il 18 d'agosto del 1516, e venne approvato dal concilio di Laterano il 19 di dicembre. Il papa e il re abolivano con esso la prammatica sanzione e le più preziose libertà della chiesa gallicana, e reciprocamente cedevansi quello che loro non apparteneva. Il papa accordava al re la collazione de' beneficii del regno, la quale s'aspettava ai capitoli ed a' collegi: il re cedeva al papa le annate, ossia le entrate d'un anno del beneficio ch'egli conferiva, le quali spettavano alle pie fondazioni (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 123. - *Fr. Belcarri*, l. xv, p. 460. - *Hist. de la Diplomatie française*, t. 1, l. iii, p. 312.

(2) *Rayn. Ann. Eccl.*, 1516, § 12, p. 205. ec. - *Labbe Conc. Gen.*, t. xiv, p. 358-389. - *Hist. de la Diplomatie française*, l. iii, p. 316. - *Fleury, Hist. Eccl.*, l. cxxiv, c. 121 *seg.* - *Spondanus, Cont. Ann. Baron.*, t. ii, p. 592 *ad an.* § 13 *e seg.*

Il trattato del concordato fu cagione d'altissimo rammarico alla chiesa francese; ma la corte di Roma ne menò grande trionfò. Esso era la conseguenza della politica di Francesco I, il quale voleva a qualunque costo trarre dalla sua il papa. Pure il re aveva sperimentato anche recentemente quanto verso di lui implacabile fosse l'odio di Leon X, e quanto poco fondamento dovesse fare e sopra le di lui promesse e sopra i trattati con lui stipulati. In tempo dell'ultima venuta di Massimiliano in Italia per invadere il ducato di Milano, Leon X, invece di spedire in aiuto de' francesi i cinquecento uomini d'arme ed i tre mila svizzeri promessi, aveva anzi mandato il cardinale di Bibbiena al campo imperiale, per congratularsi con Massimiliano e per istringere vie più l'alleanza fra di lui e la santa sede. Inoltre Leone non aveva mai cessato di confortare i veneziani a scostarsi dalla Francia per aderire alla lega de' nemici di lei, di ravvivare i rancori degli svizzeri, d'attraversare i francesi in tutte le loro negoziazioni; e lo stesso giorno in cui sottoscriveva il concordato il 18 agosto 1516, consumava la ruina d'uno de' più fedeli alleati della Francia, del duca d'Urbino, dando l'investitura del di lui ducato al proprio nipote, Lorenzo de' Medici.

Più non rimanevano a Leon X se non due principi della stirpe de' Medici, di cui dovesse pensare a fondar la grandezza. Giuliano, suo fratello, che aveva sposata Filiberta di Savoia, sorella minore di molti anni della madre di Francesco I, e che per cagione di questo matrimonio

aveva da Francesco ricevuto il titolo di duca di Nemurs, era morto il 17 di marzo del 1516. Avendo Giuliano, durante il suo esilio da Firenze, trovato asilo alla corte del duca d'Urbino, erasi mostrato riconoscente de' ricevuti beneficii, e finchè era vissuto, aveva difeso il duca contro l'ambizione di suo fratello (1). Ma non fu appena morto Giuliano, che Leon X pubblicò un monitorio contro Francesco Maria della Rovere, duca d'Urbino, nel quale lo accusava dell'assassinio del cardinale di Pavia, delitto di cui era di già stato assolto; lo accusava d'aver negoziato con Lodovico XII, quando ancora viveva Giulio II; di avere malmenati i soldati dispersi dell'armata spagnuola e pontificia dopo la sconfitta di Ravenna; finalmente d'aver ricusato d'unirsi all'armata di Lorenzo de' Medici contro Francesco I. Per tutte queste cagioni privava Francesco Maria della Rovere del ducato, ed incaricava Lorenzo de' Medici e il costui luogotenente, Renzo di Ceri, di dare esecuzione a questa sentenza (2).

Il ducato d'Urbino, con la contea di Montefeltro e colle signorie di Pesaro e di Sinigaglia, non dava un'entrata maggiore di venticinque mila ducati. Con così scarse entrate, il duca, abbandonato da tutti i suoi alleati e in particolare da quello pel quale erasi in quelle angustie ridotto sprezzando l'ira del suo abituale signore, non poteva sperare di resistere a tutte le forze della

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 92. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 320. - *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 117.

(2) *Par. de Grassis Diarium curiae Romae. apud Raynald.*, Ann. 1516, § 83, t. xi, p. 219.

chiesa. Perciò com' ebbe avviso che Lorenzo dei Medici era giunto al confine de' suoi stati con un'armata composta di truppe fiorentine e pontificie, fuggì a Pesaro e quindi a Mantova, dove aveva mandati già prima la consorte ed il figliuolo. Il 3o maggio Lorenzo de' Medici entrò in Urbino; e nel termine di quattro giorni gli si arresero tutti i castelli di quel piccolo stato. Poca resistenza opposero ancora le fortezze di Sinigaglia, di Pesaro, di Majuolo e di san Leo; quest'ultima, che credevasi inespugnabile, fu presa per iscalata in capo a tre mesi (1).

Leon X, sempre intento all'ingrandimento della sua casa, violava per tale cagione i doveri della riconoscenza ch'egli avrebbe dovuto serbare inverso a Francesco Maria della Rovere, protettore della di lui famiglia in tempo del lungo esilio de' Medici. Egli voleva ad ogni modo procurare un principato al nipote Lorenzo, figliuolo di Pietro, suo fratello maggiore, e della superba donna Alfonsina Orsini, che incalzava colle sue istanze, per quanto si dice, siffatta risoluzione. Affrettossi pertanto di conferire il ducato d'Urbino e la signoria di Pesaro a Lorenzo de' Medici, lo stesso giorno in cui la sottoscrizione del concordato sembrava assicurare a' Medici la protezione della Francia. Ottenne che la bolla d'investitura venisse confermata in pieno concistoro da tutti i

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 117. - *Fr. Belcarri*, l. xv, p. 457. - *Comm. di Filippo de' Nerli*, l. vi, p. 130. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 278. - *Ist. di Gio. Cambi*, p. 99. - *Paolo Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iii, f. 77, ediz. di Venez. 1557, in 12.^o

cardinali, che unanimamente vi aderirono, tranne il solo Grimani, vescovo d' Urbino, il quale per questa sua opposizione fu costretto a partirsi da Roma (1).

La pace tra Carlo e Francesco I, quella tra gli svizzeri e la Francia, e quella tra il papa e Francesco I avevano finalmente scosso il caparbio animo di Massimiliano. Egli aveva conosciuto che potrebbe difficilmente continuare da solo la guerra senza il danaro di alcun'altra potenza, e il 4 di dicembre aveva dato il suo assenso al trattato di Noyon. Tuttavolta per superbia e per fare le viste di non cedere a' suoi nemici, acconsentì soltanto di consegnare la città di Verona al re *catolico*, suo abbiatico, affinchè questi la consegnasse ai francesi, i quali poi dovevano darla in mano ai veneziani. Il vescovo di Trento, incaricato di eseguire questa commissione, aprì le porte al signor di Lotrecco il 23 di gennajo del 1517, e da lui ricevette a conto dei dugento mila scudi che dovevano pagare i veneziani, il danaro necessario per dare le paghe mature alla guarnigione. Il Lotrecco diede nell'atto medesimo le chiavi della città ad Andrea Gritti ed a Giam-paolo Gradenigo, provveditori veneziani. Quattrocento uomini d'arme, il fiore dell'armata, e due mila fanti presero possesso della città, e i generali ed i provveditori veneziani si recarono al duomo col popolo affollato ed ebbro di gioja

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xii, p. 118. - *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 101. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. vi, p. 278. - *Par. de Grassis Diar.*, l. iv, p. 167 *apud Raynald. Ann. Eccl.*, 1516, § 83, p. 129.

per rendere grazie al Cielo della fine di quella orribile guerra, e del ristabilimento in tutta la Venezia della benefica autorità del senato veneziano (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, t. xii, p. 124. - *P. Jovii Hist. sui temp.*, l. xviii, p. 405. - *P. Paruta, Storia Venez.*, l. iii, p. 248. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 460. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 321. - *Herren. Georgens von Frundsberg, Ritters Kriegthaten*, Buch II, f. 28.



CAPITOLO CXIII

Rivolta e guerra d' Urbino: congiura de' cardinali contro il papa: ambizione di Leon X. Alleanza di lui con Carlo V contro Francesco I. Le loro armate conquistano il milanese; morte di Leon X.

(1517-1521) **C**OME la repubblica di Venezia ebbe ricuperato, contro ogni speranza, il possedimento di quasi tutto lo stato di terra ferma, già da lei perduto in una sola battaglia, e pel quale aveva in appresso combattuto otto anni contro le principali potenze d' Europa, il senato elesse due de' suoi più illustri membri, Andrea Gritti e Giorgio Cornaro, per visitare tutte le città e le province della repubblica, investigare i loro bisogni, consolare la loro miseria, rassodare la loro fedeltà e loro promettere più felici tempi. I due visitatori percorsero tutta la terra ferma veneziana, e in particolare attentamente esaminarono le fortificazioni di Salò, di Peschiera, Bergamo, Brescia, Crema, Verona, Padova, Treviso, Rovigo, Udine e tutte le fortezze del Friuli (1);

(1) *P. Justiniani Hist. Ven.*, l. xi, apud Raynald. *Ann. Eccl.*, 1517. § 80, p. 238.

intanto che dal canto loro tutte le città inviavano oratori al senato per rinnovare il loro giuramento di fedeltà, e per congratularsi della felicemente ristabilita autorità della repubblica. Venezia, avendo resistito alla più formidabile lega che si fosse mai formata dopo la caduta dell'impero romano, avendo provato a un tempo stesso ogni disastro imaginabile e nelle città e nelle armate e nelle flotte, e tuttavia non avendo in fine di così lunga ed aspra guerra perduto altro territorio che alcune poco importanti città della Romagna ed alcuni porti che teneva in pegno nel regno di Napoli, poteva credersi sicura della sua immortalità. Ella aveva trovati inesauribili mezzi, e spiegata una tale costanza ed energia, che non sarebbersi forse trovate in verun altro stato della cristianità; onde il senato pareva avere fondamento d'esortare i suoi sudditi a riporre piena ed intiera fidanza nella fortuna di san Marco.

Non pertanto la guerra della lega di Cambrajo aveva mortificate molte parti vitali della repubblica, e dopo quel punto Venezia più non si vide ricuperare il primiero vigore. Aveva essa fatto fronte alle enormi spese cui era stata forzata di soggiacere per lo spazio d'otto anni, non solo con prestiti che le assorbivano per molti anni tutte le pubbliche entrate, ma ancora col vendere al migliore offerente quasi tutte le principali cariche dello stato. Allorchè fu ristabilita la pace, i consigli posero fine a questa vergognosa foggia di conferire gli uffici della repubblica, ma non poterono impedire che i collegi risguardati fu allora come il fiore della nazione non fossero

stati formati a prezzo d'oro, e che molte cariche non venissero occupate da persone investitene col solo danaro (1).

Il traffico aveva fondata la potenza veneziana, ma questo traffico era venuto meno in gran parte. Quasi tutte le officine e le fabbriche stabilite nel territorio veneto erano state distrutte dalla guerra: Giuio II aveva sforzati i veneziani a dividere coi direttori delle sue saline di Cervia il monopolio dei sali, lungo tempo esercitato esclusivamente da Venezia in tutta l'Italia. Selim, imperatore dei turchi, aveva conquistato il Cairo ed Alessandria, e distrutto l'impero dei mame-lucchi (2). L'Egitto da lui conquistato era una delle contrade in cui i veneziani esercitavano il più lucroso traffico; ed il governo de' turchi, più oppressivo che quello del soldano, lo fece ben-tosto languire, e disseccò le sorgenti del guadagno, sebbene il senato non avesse ommesso di mandare subito un'ambasciata a Selim per congratularsi delle di lui conquiste, rinnovare con lui i trattati di commercio e pagargli il tributo del regno di Cipro, antico feudo del soldano (3).

In pari tempo la navigazione dei portoghesi intorno al Capo di Buona Speranza voltava in altre parti il commercio delle Indie; il quale, invece di farsi soltanto per gli scali del mar Rosso e d'Alessandria, paesi ne' quali i veneziani go-

(1) P. Paruta, *Ist. Ven.*, l. iv, p. 251.

(2) P. Jovii *Hist. sui temp.*, l. xvii e xviii. - Fr. Guicciardini, l. xiii, p. 152.

(3) P. Paruta, *Stor. Venez.*, l. iv, p. 254. - Alfonso de Ulloa, *Vita di Carlo V*, l. 1, f. 45 e seg.

devano per l'antica pratica, per così dire, del monopolio, era venuto in mano de' mercadanti di Lisbona, i quali andavano dirittamente a prendere le spezierie alle Molucche e somministravano a tutta l'Europa. Finalmente il traffico dei veneziani coll'Africa e colla Spagna era stato ancor più danneggiato per colpa dell'imprudente avidità de' ministri del nuovo re *cattolico*. Una flotta veneziana faceva regolarmente ogni anno il giro del Mediterraneo per visitare i diversi porti di questo mare. Le galere ond'essa era composta, le quali dicevansi *galere del traffico*, partivano da Venezia per Siracusa in Sicilia; davano in appresso fondo a Tripoli, all'isola di Gerbi presso alle Sirti, a Tunisi, a Tremizene, a Orano e ad altri porti dei regni di Fez e di Marocco: giungevano in cadauno di questi porti in tempo della fiera annuale, cui i mori recavano la loro polvere d'oro, per cambiarla coi metalli lavorati e colle stoffe europee. Questa stessa polvere d'oro veniva in seguito portata dalle *galere del traffico* ne' porti spagnuoli d'Almeria, Malaga e Valenza, dove i veneziani comperavano sete, lane e frumento. Siffatte mercanzie nei tempi di Ferdinando erano state assoggettate ad una tassa d'esportazione del dieci per cento del loro valente, lo che aveva danneggiato i produttori senza far danno a' trafficanti. Ma i ministri del successore di Ferdinando duplicarono l'imposta, e ne posero un'altra simile sopra l'importazione delle merci recate dai veneziani; e, credendo in tal modo di quadruplicare le loro entrate, distrussero invece il commercio e l'agricoltura della

Spagna; ma in pari tempo distrussero uno dei più ricchi traffichi de' veneziani (1).

Fra tante angustie, il senato intendeva indefessamente ai mezzi di ristabilire la passata prosperità del territorio della repubblica, col richiamare ai campi gli agricoltori, alle officine i dispersi operaj; col rialzare i dicchi atterrati, ristaurare i canali d'irrigamento e di navigazione, accrescere ovunque le fortificazioni che difendevano il paese, e particolarmente quelle di Verona e di Padova, di cui voleva formare i baluardi dello stato; col riordinare per ultimo l'università di Padova, la quale era stata chiusa otto anni, chiamandovi i più celebri professori, i quali vi trassero di nuovo in folla gli scolari (2).

Le grosse armate che l'imperatore, il re di Francia e la repubblica licenziavano tutti a un tempo, arrecare potevano in tempo di pace alle province d'Italia una nuova calamità, che è a dire i ladronecci delle milizie sbandate. Pareva difficile di assoggettare subitamente all'autorità delle leggi uomini usi da lungo tempo a disprezzarle, rimasti privi d'ogni sostentamento e persuasi d'aver essi la forza in mano. Non dobbiamo perciò maravigliarci di che il senato ed il luogotenente del re in Lombardia favoreggiassero un tentativo del duca d'Urbino, che liberavali da questi formidabili avanzi delle armate, e addensava il nembo da cui erano stati minacciati sopra il territorio d'un sovrano di cui

(1) *P. Paruta, Stor. Ven.*, l. iv, p. 257.

(2) *Ivi*, p. 252.

egli avevano lungo tempo sperimentata l'inimicizia e la perfidia.

Francesco Maria della Rovere si era lasciato spogliare senza fare resistenza del ducato d'Urbino, persuaso che in tempo d'una guerra generale, le potenze, desiderose dell'alleanza del papa, avrebbero acconsentito facilmente alla di lui rovina. Appena fatta la pace, la loro gelosia verso la corte di Roma, lungo tempo compressa, poteva rinascere, o per lo meno non era presumibile che per cagione della santa sede volessero ricominciare le ostilità; ed altro egli non desiderava da loro se non che il lasciassero contendere colle sole sue forze contro le sole forze della chiesa. Tostocchè ei prevede il prossimo accommiatamento delle armate adunate sotto Verona, egli accorse colà e propose alle soldatesche di seguirlo in una intrapresa somigliante a quelle delle antiche compagnie di ventura. Federico di Bozzolo, cadetto della casa di Gonzaga, che aveva acquistato buon nome militando co' francesi e ch'era particolare nemico di Lorenzo de' Medici, offrì di capitanare l'armata. Si unirono sotto le sue bandiere cinque mila fanti spagnuoli, comandati dal capitano Maldonato, ed ottocento cavalleggeri, in gran parte albanesi. Andrea Bua, Costantino Boccali, il brabantese Zucker e molti altri ufficiali che si erano segnalati nella precedente guerra, seguirono pur essi l'armata del duca d'Urbino. La perizia dei capitani e lo sperimentato valore dei soldati formavano tutta la forza del duca, poichè egli non aveva nè danaro, nè artiglierie, nè munizioni, nè attrezzi di guerra. Pure ci parti

dalle vicinanze di Mantova colla sua piccola armata il 23 di gennaio del 1517, lo stesso giorno in cui Verona fu consegnata ai francesi (1).

Leone X, informato del pericolo che sovrastava al nipote, ravvisò per entro a quella trama la mano di Francesco I. Egli ben sapeva d'averlo con tanti segreti raggiri e con tante piccole perfidie provocato a sdegno. Ad ogni modo volle chiedere soccorso a lui medesimo, accusando il Lotrecco, di lui luogotenente, d'avergli suscitato contro un nuovo nemico in grembo alla pace. Ma rivolgendosi nello stesso tempo al re di Spagna ed all'imperatore per ottenere assistenza, rappresentò loro l'aggressione ond'era minacciato come opera dello stesso Francesco (2). Nello stesso tempo incaricò suo nipote Lorenzo di adunare in Romagna tutte le truppe della repubblica fiorentina e della chiesa, per chiudere la strada ai nemici.

Ma perchè Lorenzo non conosceva l'arte militare, il papa gli diede per consiglieri Renzo Orsini, signore di Ceri, Giulio Vitelli, dei signori di Città di Castello, e Guido Rangoni, patrizio di Modena, tutti tre assai esperti ufficiali. E raccomandò in ispecial modo al nipote di non si esporre al rischio d'una battaglia, persuaso che, traendo in lungo la guerra, il più ricco dei due

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XIII, p. 126. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. III, f. 81. - *Istoria di Gio. Cambi*, t. XXII, p. 107. - *Scip. Ammirato*, l. XXIX, p. 322. - *Fr. Belcarri*, l. XV, p. 460.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. XIII, p. 127, 130. - Lettera di Leon X del 12 delle calende d'aprile, al vescovo di Tortosa. *Apud Rayn. Ann. Eccl.*, an. 1517, §§ 82, 83, p. 239.

rivali non poteva restare perdente. Lorenzo dei Medici si fece dare in prestanza dai cittadini fiorentini cinquanta mila fiorini d'oro; fece muovere alla volta della Romagna dieci mila uomini, presi dalle milizie campagnuole; provvide di guarnigioni le città, e lasciò libero il passo al duca d'Urbino, che si presentò il 5 di febbraio innanzi alla sua capitale. Il duca sconfisse lo stesso giorno Francesco del Monte, che voleva rispingerlo dalle mura della città, e nel susseguente giorno fu ricevuto dagli abitanti con grande esultanza. Essi nudrivano tuttora per lui lo stesso affetto come ai tempi del duca Borgia, e non sapevano accomodarsi all'alterigia ed all'asprezza di Lorenzo dei Medici (1).

Tutto il ducato d'Urbino rialzò in breve le bandiere dell'antico loro padrone; ma a dispetto di questa generale insurrezione, Lorenzo de' Medici, piantato il suo campo su due montagne poste sopra Pesaro ed in faccia ad Urbino, vi riceveva rinforzi che Leon X aveva domandati ai sovrani. Il conte di Potenza gli condusse quattrocento lance dal regno di Napoli per conto del re Carlo. Dal canto suo Francesco I inviava al pontefice trecento lance francesi; e somministrandogli questo soccorso, gli chiedeva in contraccambio la restituzione tante volte promessa di Modena e di Reggio al duca di Ferrara (2). Sen-

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, *Deliz. degli Erud. Tosc.*, p. 108. - *Fran. Guicciardini*, l. xiii, p. 127. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iii, p. 81. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 322. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 461.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiii, p. 131. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 322. - *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 462.

za annoverare questi uomini d'arme francesi cui Leon X non permise di giugnere sul teatro della guerra, Lorenzo teneva di già adunati mille uomini d'arme, mille cavalleggieri e quindici mila fanti. Ma i soldati, giugnendo a'servigi del papa, parevano deporre ogni desio d'onore e perdere l'antica bravura; e ben s'avvisando i capitani che nè il sovrano, nè il generale potevano giudicare de'loro mancamenti, essi cercavano di non recar danno a' loro avversari e di trarre in lungo la guerra per accrescere eziandio i loro profitti. L'armata pontificia si lasciò sfuggire di mano tutte le occasioni d'ottenere qualche vantaggio contro il duca d'Urbino fino al 4 d'aprile, in cui Lorenzo de'Medici fu ferito nella testa all'assedio del castello di Mondolfo da una palla d'archibugio (1).

Questo secondo Lorenzo, erede di tutto l'orgoglio di sua madre Alfonsina Orsini, aveva passata la sua giovinezza nell'esilio, intento a procacciare nemici ai fiorentini, od a cercare coi raggi i mezzi di ricuperare l'autorità alla quale credeva d'avere ereditari diritti. Egli aveva con ciò offesi in mille modi i suoi concittadini, ed era da loro odiato non meno di quello ch'egli in segreto gli abborrissi. Allorchè fu ferito, avendogli i suoi medici ordinato il silenzio ed il riposo, niuno fu ammesso a visitarlo in Ancona, dove era stato portato; e i fiorentini s'indussero bentosto a credere ch'ei fosse morto. V'era anzi chi accerta-

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, p. 111. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 327. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. iii, f. 81. - *Fr. Guicciardini*, l. xiii, p. 137. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 279.

va che Lorenzo era spirato nella notte del venerdì al sabbato santo e che il di lui feretro era già stato deposto nel tempio di Nostra Donna di Loreto; e dicevasi che lo aveva detto un ossesso, la di cui asserzione si preferiva a quella de' testimoni oculari (1). I consigli, con segreta gioja, elessero tre commissari della repubblica per condurre l'armata durante l'assenza del capitano: ma Leon X, cui parve che tale elezione, consentanea agli antichi usi, celasse il progetto di ricuperare quell'autorità ch'egli si arrogava tutta intiera, vietò a' commissari di recarsi al campo (2).

Ma in capo a quaranta giorni, Lorenzo dei Medici, risanato dalla sua ferita, andò a Firenze per disingannare coloro che lo credevano morto, e acquetare quegli umori che già fermentavano e potevano farsi pericolosi. Rientrò bruscamente in patria la domenica 24 di maggio, ed all'indomani girò per le vie affine che tutti potessero vederlo: ma la voce della di lui morte si era talmente accreditata, che molti cittadini andavano dicendo non essere già il principe che compariva, ma sibbene un corpo privo di vita, animato da uno spirito maligno (3).

Invece dei commissari della repubblica, Leone X inviò il cardinale di Bibbiena ad assumere il comando dell'armata abbandonata dal nipote. Questo favorito del papa che fu tra' moderni il

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 114. - *Jacopo Nardi, Stor. Fior.*, l. vi, p. 279.

(2) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 111. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 327.

(3) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 114.

primo che scrivesse commedie, e che fra' letterati ed i cortigiani aveva grandissima riputazione d'uomo dotato di squisito gusto, gioviale ed erudito, non otteneva punto lo stesso credito presso i soldati, e la sua campagna fu ancora più infelice che quella del suo predecessore. Una contesa insorta nel campo tra i soldati spagnuoli e i tedeschi, per cui rimasero morti più di cento soldati, lo costrinse a dividere in due campi l'armata. Francesco Maria della Rovere seppe approfittarne; e sebbene da circa tre mesi non avesse potuto dar le paghe a' suoi soldati, pure seppe indurre i baschi ed i tedeschi che militavano per il papa e che si vergognavano di ubbidire al comando dei preti, ad unirsi a lui: altrettanto avevano fatto molti spagnuoli; onde si vide con nuovo stupore quasi tutta un'armata abbandonare il sovrano che generosamente e puntualmente la pagava, per seguire le bandiere di colui che non poteva offrirle altro che le eventualità della guerra. Il cardinale di Bibbiena, colto alla sprovvista ne' suoi quartieri a Monte imperiale, dopo avere perduta molta gente, si ritirò a Pesaro (1).

Frattanto il duca d'Urbino, avendo raddoppiato il suo esercito senza accrescere le sue entrate, s'avvisò della necessità di condurre le sue truppe a vivere in paese nemico. Recossi perciò in Toscana per predare le vittovaglie e gli armenti che il popolo senza verun sospetto lasciava sparsi nelle campagne; sforzò Giampaolo Baglioni

(1) *F. Guicciardini*, l. XIII, p. 139. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. IV, p. 86. - *Scip. Ammirato*, l. XXIX, p. 327.

a riscattare dalle offese Perugia con una taglia di dieci mila ducati; minacciò Città di Castello e Siena; e dopo avere arricchiti i suoi soldati colle prede fatte in quella scorreria, li ricondusse celeremente nel ducato di Urbino, per cacciarne il cardinale di Bibbiena, che vi era entrato in quel frattempo. Leone X scrisse, il 16 e 17 di maggio, al Baglioni ed alla repubblica di Siena per ringraziarli del loro buon contegno ed esortarli alla costanza (1). Di que' dì all' incirca le genti della chiesa, trovando più facile tramare insidie alla vita del duca d'Urbino, che il vincerlo colle armi, avevano corrotti alcuni di lui capitani, perchè lo uccidessero a tradimento. Il Maldonato, il Soares e due altri capitani spagnuoli promisero di dare Francesco Maria nelle mani del cardinale di Bibbiena o di trucidarlo. Il duca ebbe sentore delle loro trame; e gli accusò alle sue genti adunate, cui chiamò a giudici di tanta perfidia; gli spagnuoli sdegnati condannarono a morte que' traditori, ed eseguirono essi medesimi tale sentenza contro i colpevoli (2).

Non contento di avere cacciato fuori de' propri stati il cardinale di Bibbiena, il duca d'Urbino lo inseguì nella Marca d'Ancona; ma perchè aveva poche artiglierie e pochissime munizioni da guerra, non vi poté espugnare veruna città. Ri-

(1) *Lettera ai Sanesi del 15 delle calende di giugno, ed a G. P. Baglioni del 16. Presso il Raynaldi, §§ 84, 85, p. 240.*

(2) *Fr. Guicciardini, l. xiii, p. 141. - Scip. Ammirato, l. xxix, p. 328. - P. Giovio, Vita di Leon X, l. iii, f. 82. - Fr. Belcarii, l. xv, p. 464.*

valicato quindi l'Appennino, tornò a devastare quel di Firenze tra Borgo san Sepolcro ed Anghiari. Ma la di lui armata, priva delle paghe, era omai ridottata non meno dagli amici che dai nemici, e le di lui angustie andavano ogni giorno crescendo; nissuno aveva voluto promettergli protezione; chè anzi tutte le grandi potenze inviavano soccorsi al papa, e Francesco I mostravasi egli medesimo sollecito di terminare questa guerra (1). All'ultimo Francesco Maria perdette la speranza di potersi più lungo tempo difendere, ed accettò la mediazione che gli offriva il signore di Lescuns, fratello del Lotrecco, inviato dal re di Francia al papa. In agosto o in settembre del 1517 venne sottoscritto un trattato, in forza del quale Leon X si obbligava di pagare all'armata del duca d'Urbino tutte le paghe mature, che ammontavano a più di cento mila ducati; lo assolveva da tutte le censure ecclesiastiche; concedeva piena amnistia, che poi non osservò, a coloro che si erano dichiarati per il duca; e permetteva a Francesco Maria di far trasportare a Mantova, ove si ritirò, le sue artiglierie e la bella biblioteca raccolta in Urbino da Federico di Montefeltro, di lui avolo (2).

Non era ancora terminata la guerra di Urbino, quando la corte di Roma fu posta sossopra per la

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiii, p. 147. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iv, f. 87. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 330. - *Fr. Belcarri*, l. xv, p. 466.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiii, p. 150. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iv, f. 87. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 332. - *Fr. Belcarri*, l. xv, p. 467.

scoperta di una congiura contro il papa, ed in appresso per il supplicio di uno de' principali prelati della chiesa. Il capo di tale congiura era quello stesso cardinale Alfonso Petrucci che si era adoperato con tanto zelo per far eleggere Leone e che aveva poi annunciata al popolo quella elezione con tanto giubbilo, gridando: *vivano i giovani!* Pandolfo Petrucci, padre di lui, aveva governata la repubblica di Siena con prudente accortezza, rispettando le costumanze antiche della città, benchè ne abolisse le leggi; con la quale astuzia aveva acquistata fama di essere uno dei più veggenti politici del suo secolo. Morì Pandolfo di sessantatre anni, il 21 di maggio del 1512 (1), lasciando tre figli; questi erano Borghese, il primogenito, che non aveva più di vent'anni; Alfonso, il secondo, ch'era stato creato cardinale del 1609 in età di sedici anni; e il terzo, Fabio, che non era per anco giunto all'adolescenza. Niuno de' figliuoli di Pandolfo aveva ereditato l'ingegno e la fermezza d'animo del padre, sebbene il primogenito gli succedesse nell'autorità presso la repubblica di Siena, e venisse riconosciuto capo della balia e comandante della guardia (2).

In questa stessa famiglia de' signori di Siena Leon X aveva un favorito, per nome Raffaello Petrucci, vescovo di Grosseto, persona a lui devota e fedele, ma rozza ed ignorante e di corrotti costumi. Il papa aveva nominato questo Raf-

(1) *Orlando Malavolti, Stor. di Siena*, par. III, l. VII, f. 117. - *P. Giovio, Elogi e vite degli uomini illustri*, l. V, p. 303.

(2) *Orl. Malavolti, Stor. di Siena*, par. III, l. VII, f. 118.

faello castellano di castel sant' Angelo , ed in appresso divisò di farlo capo della repubblica di Siena , affinchè questa città , chiusa fra gli stati della chiesa e de' fiorentini , fosse da lui dipendente non meno che gli stati che l'accerchiavano. Vitello Vitelli , per ordine del pontefice , condusse a Siena il vescovo di Grosseto con dugento cavalli e due mila fanti , e il 10 marzo del 1515 diedegli il possesso della signoria. Borghese Petrucci uscì di città senza che gli bastasse l' animo di fare uno sforzo per conservare la sua autorità. Il nuovo signore richiamò alcuni fuorusciti ; sbandì in iscambio tutti coloro che avevano avuto molta parte nell'ultimo governo, e in breve rendette la sua tirannide odiosa a tutti i sanesi (1).

Il cardinale Alfonso Petrucci era fieramente sdegnato contro Leon X per questa di lui sconoscenza. Pandolfo , padre del cardinale , era stato sempre il più fedele ed operoso alleato dei Medici ; aveva preso parte per favorirli nelle più pericolose guerre , e aveva loro dato asilo in quella stessa patria da cui i Medici scacciavano i suoi figliuoli , confiscandone i beni. Nel bollore dell'ira e della gioventù , Alfonso lasciavasi talvolta uscire di bocca , che non sapeva chi 'l trattenesse dall'avventarsi col pugnale sopra Leon X in pieno concistoro e dall'ucciderlo in mezzo al sacro collegio. Vuolsi pure che il cardinale corrompesse il chirurgo Battista di Vercelli , perchè avvelenasse un'ulcere di cui Leon X facevasi medicare ogni

(1) *Orl. Malavolti, Stor. di Siena*, par. III, l. vii, f. 119.

sotto la signoria del cardinale Giulio un'immagine della repubblica e al cardinale molto si affezionarono. Egli stette a Firenze fino al mese di ottobre, nel qual tempo ripartisse alla volta di Roma, lasciando nel palazzo de' Medici Goro Gheri di Pistoja, vescovo di Fano, ed il cardinale di Cortona, per governare in vece sua ⁽¹⁾.

Estinta la casa de' Medici, il ducato d'Urbino avrebbe dovuto ricadere alla santa sede. Leon X non volle restituirlo all'antico signore, malgrado il desiderio degli abitanti; anzi per tenerlo sottomesso, ne fece smantellare le città. Ma nel ridurre il ducato d'Urbino sotto l'immediato dominio della chiesa, cedette la fortezza di san Leo e la contea di Montefeltro, piccola signoria formata d'una sessantina di castella o terre murate, alla repubblica fiorentina, in paga di cento cinquanta mila fiorini dovutigli a saldo delle somme date in prestito alla santa sede in occasione della guerra d'Urbino ⁽²⁾.

Frattanto le rivalità fra i due pretendenti all'impero continuavano pur sempre, ma con un certo aspetto di galanteria e di vicendevole osservanza. Francesco I aveva detto agli ambasciatori di Spagna, ch'egli ed il loro padrone dovevano risguardarsi come due innamorati che corteggiano la stessa amante, non già come ne-

(1) *Ist. di Gio. Cambi*, t. xxii, p. 152. - *Filip. de' Nerli, Comment. de' fatti civili di Firenze*, l. vii, p. 133.

(2) *Gio. Cambi*, t. xxii, p. 166. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 336. - *Fran. Guicciardini*, l. xiii, p. 163. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. iv, f. 89. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. vi, p. 279.

mici (1). Il re di Francia aveva creduto di guadagnare i voti degli elettori profondendo il danaro: i suoi tre ambasciatori, l'ammiraglio Bonnivet, il d'Orval e il Fleuranges, « avevano sempre, » come dice questi ne' suoi comentari, quattrocento mila scudi con loro, portati dagli arcieri in certe loro bolgie espressamente fatte; ed avevano i detti ambasciatori con loro quattrocento cavalieri tedeschi al soldo del re, che gli scortavano; e l'avventuroso (il Fleuranges) aveva inoltre con lui quaranta cavalieri, la maggior parte pure tedeschi, tutti vestiti di verde; con i suoi colori ad una manica, i quali rendettero importanti servigi » (2).

Ma il danaro di Carlo fu più utilmente adoperato nell'adunare un'armata, la quale improvvisamente avvicinatasi a Francoforte, sotto colore di proteggere la libertà degli elettori, gli diede vinti i loro suffragi. Le quattro voci di Magonza, di Colonia, di Sassonia e del conte palatino furono date a Carlo, subito dopo che l'elettore di Sassonia ebbe ricusata l'offerta fattagli della corona imperiale; aderì loro in seguito quella di Boemia; gli elettori di Brandeburgo e di Treveri furono gli ultimi a scostarsi dal re di Francia e a dare il suffragio a Carlo. Questi, che in quel tempo si trovava in Spagna, fu gridato imperatore eletto il 28 giugno del 1519, e si fece chiamare Carlo Quinto (3).

(1) *Fr. Belcarii*, l. xv, p. 472.

(2) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 248.

(3) Lettera del cardinale Cajetano a Leon X, scritta da Francoforte il 29 di Giugno del 1519. *Nelle Lettere dei principi, ediz. di Ven. del 1581*, t. 1, f. 68. - *Par. de*

In questo frattempo niun rilevante avvenimento ebbe luogo in Italia. Le province devastate in tempo della guerra procuravano col riposo e con l'economia di rifarsi da tante sciagure. Il marchese di Mantova, Francesco Gonzaga, che nelle guerre della fine del precedente secolo aveva acquistato gran nome, venne a morte il 20 di febbrajo. Gli succedette Federico, il maggiore de' suoi tre figli; il secondogenito de' quali, chiamato Ercole, fu fatto poscia cardinale; ed il terzo, per nome don Fernando, in appresso duca di Molfetta e di Guastalla, fu uno de' più illustri capitani del secolo (1).

Il duca di Ferrara, don Alfonso d'Este, in novembre dello stesso anno fu colto da pericolosa malattia, che per alcuni giorni fece credere disperata la sua guarigione. Il cardinale Ippolito, di lui fratello, cui era venuto a noja il soggiorno di Roma, trovavasi in Ungheria nel suo arcivescovado di Strigonia. Alfonso aveva pagati gl'immensi debiti contratti in tempo delle sue lunghe guerre, ed ammassato inoltre un ragguardevole tesoro, ma coll'opprimere d'insopportabili gravanze i suoi sudditi. In ogni altra cosa avarissimo, spendeva senza misura nel fortificare Ferrara e nel gittare nuove artiglierie e provvedere munizioni da guerra. Aveva ridotta la sua capitale a città quasi inespugnabile; ma aveva a carissimo prez-

Grassis, l. xiii, p. 264. - *Alfonso de Ulloa, Vita di Carlo V*, l. II, f. 63. - *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 263. - *Fran. Belcarri*, l. xvi, p. 475. - *Schmidt, Hist. des Allemands*, l. viii, c. 1 e II, t. vi, p. 163.

(1) Muratori, *Ann. d' Italia*, ad an. 1519, p. 160.

zo acquistatò tale vantaggio, cioè perdendo l'amore de' suoi popoli, ruinati dalle imposte e da' suoi monopolii. Dopo la pace egli aveva accommiatate le sue truppe, e credeva di non aver più nulla a temere quando, nello stesso punto in cui cadde infermo, un' inondazione atterrò le mura di Ferrara per ben ottanta piedi di lunghezza e lo espose a nuovi pericoli (1).

Leone X non aveva restituite mai ad Alfonso d'Este le due città di Modena e di Reggio, nemmeno dopo la morte del nipote, che aveva troncati tutti i disegni d'ingrandimento ch'egli aveva fermati a pro della sua famiglia. Ed invece di essere da quest'avvenimento ridotto a più moderati sentimenti, quand'ebbe avviso della malattia d'Alfonso e della caduta delle mura della di lui capitale, Leone risolse di approfittarne per privarlo di quell'ultimo asilo. A tale uopo diede in prestanza dieci mila ducati ad un Alessandro Fregoso, vescovo di Ventimiglia, figliuolo di quel cardinale Paolo Fregoso il di cui bellicoso umore aveva suscitato tante rivoluzioni nel precedente secolo. Trovavasi costui in Bologna, perchè suo cugino, il doge Ottaviano, lo aveva esiliato da Genova. Col danaro del papa egli assoldò gente nelle terre della chiesa e della Lunigiana (2), dando voce di voler tentare di muovere a tumulto Genova, ciò che facilmente era da tutti creduto. Quando seppe che il doge Ottaviano aveva provveduto alle difese, fece le viste di ram-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XIII, p. 165. - *Fr. Belcarii*, l. XVI, p. 478.

(2) *P. Bizarri Genuens. Histor.*, l. XII, p. 449.

maricarsene, quasi vedesse contrariati i suoi progetti, ed offrì a Federigo da Bozzolo di ajutarlo colle sue truppe, assoldate già per un mese, in certa lite che Federigo aveva con Gian Francesco Pio della Mirandola intorno al possedimento di Concordia. Sotto questo pretesto avvicinossi al Po, sperando di poterlo valicare senza ostacolo e di muovere improvvisamente contro Ferrara. Un uomo fidato del papa gli aveva apparecchiato alcune barche colà dove la Secchia mette foce in Po; ma, all'avvicinarsi di questa piccola armata, il marchese di Mantova fece portar via tutte quelle barche; scoprì i veri disegni del vescovo di Ventimiglia, e ne diede avviso al duca di Ferrara, il quale si pose bentosto in su le difese. Perduta ogni speranza di coglierlo alla sprovvista, Alessandro Fregoso licenziò le sue truppe: il duca lo accusò al papa per averlo voluto attaccare in tempo di pace, e Leon X non esitò a rinnegare la commissione data al Fregoso (1).

Ma l'alta dignità del papato assolve quasi sempre dalle conseguenze delle loro colpe coloro che ne sono rivestiti; alle loro provocazioni di rado tengono dietro le rappresaglie; e se i papi si fanno rei di qualche perfidia, si teme di pubblicarla, e non si ardisce offendere la loro riputazione. Questa loro particolare impunità non può a meno di non corromperli. Quando un papa si è dato in preda all'ambizione di dilatare i suoi stati, ei non si lascia sgomentare mai dal male esito di un attentato;

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XIII, f. 166. • *Fr. Belcarri*, l. XVI, p. 478.

anzi uno smacco è per lui un motivo di rinnovare i suoi sforzi. Alessandro VI aveva cominciata la guerra contro i feudatari della chiesa, ed aveva spogliati tutti quelli della Romagna, per ingrandire a loro spese il suo bastardo. Giulio II, con più generosa ambizione, si era volto contro più potenti principi: aveva cacciati i Bentivoglio da Bologna, espulsi i veneziani dalla Romagna, e cominciata la guerra contro il duca di Ferrara; ma non aveva spogliati del loro potere coloro che, assoggettandosi senza riserva alla chiesa, venivano ad essere non altro che vicari di lei, come ne avevano il titolo, e in di cui nome comandavano.

Giampaolo Baglione, signore di Perugia, era il più illustre di questi vicari della chiesa. Dopo avere fatta la pace con Giulio II, egli aveva militato per lui in tutte le guerre, mostrandosi il più fedele vassallo de' pontefici. Era stato il Baglione chiamato dai veneziani a capitanare le loro armate in tempo della lega di Cambrajo, e vi aveva acquistato grandissimo nome di capitano prudente, e di accorto conoscitore de' luoghi e degli uomini, e dell'arte della guerra; di modo che, malgrado molti rovesci, i veneziani sempre in lui confidarono. Dopo la pace egli era tornato a Perugia. Il papa aveva da prima encomiato l'operato di lui, quando il duca d'Urbino s'era avvicinato a Perugia colla sua armata; ma in appresso gli rinfacciò una cotale segreta intelligenza col duca, persuaso che al Baglioni non poteva non increscere la rovina di quell'ultimo de' feudatari della chiesa, amico e vicino de' perugini.

Il Baglioni teneva in Perugia un rivale della sua stessa famiglia, chiamato Gentile: Giampaolo scacciollo nel 1520, e fece perire alcuni di lui partigiani, accusati di avere ordito trame a pro di Gentile. Il papa si fece a difendere Gentile, e citò Giampaolo a presentarsi in persona a Roma. Giampaolo, essendo ammalato o fingendosi tale, mandò Malatesta, suo figlio, in vece sua, per giustificarsi. Leon X lo accolse graziosamente; ma gli disse ch'era d'uopo si presentasse in persona il signore di Perugia a trattare la propria causa; e per toglierli qualunque sospetto gli mandò un salvacondotto di proprio pugno, facendo in par tempo promessa a Camillo Orsini, genero del Baglioni, e ad altri di lui potenti amici, che il signore di Perugia non correva pericolo alcuno presentandosi a lui. L'Orsini, dopo avere ottenute queste assicurazioni, procurò d'indurre lo suocero ad ubbidire. Il Baglioni vi prestò fede; ed all'indomani del suo arrivo in Roma andò in castel sant' Angelo, ove il papa era andato ad alloggiare; ma invece di essere ammesso all'udienza, fu arrestato dal castellano, e dai carnefici posto alla tortura. Non fu interrogato intorno ad un solo delitto; ma fu richiesto di fare la confessione generale di tutti i falli da lui commessi in vita sua. Questa vita era stata tutt'altro che irrepreensibile; egli confessò di avere commesse parecchie crudeltà per conservare la tirannide, molte scandalose lascivie, e tra queste gl'incestuosi suoi amori con una sua sorella, cui del resto non praticava molto nascostamente. Per questi delitti dopo due mesi di prigionia, egli fu per ordine di

Leon X decapitato. La di lui moglie ed i figliuoli si ripararono a Padova sotto la protezione dei veneziani, e Perugia venne interamente assoggettata all'autorità della santa sede (1).

- Nello stesso anno, Leon X, avendo preso ai suoi servigi Giovanni de' Medici, figlio della celebre Caterina Sforza di Forlì e del di lei secondo marito, e veggendo in questo giovinetto brillare di già quell'ardore marziale e quell'impeto con cui acquistossi in appresso tanta riputazione, lo incaricò di scacciare da Fermo Luigi Freducci, signore di questa città. Il Freducci era tenuto in concetto di buon capitano, ma non aveva più che dugento uomini d'arme, coi quali non poteva sperare di resistere a mille cavalli e quattro mila fanti, che contro di lui conduceva Giovanni dei Medici. Laonde tentò di fuggire da Fermo colle sue due compagnie d'uomini d'arme; ma sopraggiunto dal Medici e accerchiato da ogni parte, perì combattendo con più di cento de' suoi soldati, prima che gli altri avessero potuto ottenere quartiere. La morte del Freducci atterrì tutti i piccoli signori o tiranni delle Marche; gli uni fuggirono senza venire all'esperimento dell'armi; altri recaronsi a Roma per implorare la clemenza del pontefice. Leon X li fece tutti imprigionare, indi tormentare per avere da loro la confessione generale de' loro delitti. Non eravi tra

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xii, p. 170. - *Anon. Padov.*, presso il *Muratori*, *Ann. d'Italia ad an.* p. 162. - *P. Giovio*, *Vita di Leone X.* l. iv, f. 90. - *Onofrio Panvinio*, *Vite de' pontefici*, in *Leone X.* p. 262. - *Fr. Belcarri*, l. xvi, p. 480. *Sansovino*, *Famiglie illustri d'Italia*, f. 21.

costoro chi potesse vantarsi innocente; ed alla confessione loro teneva dietro immediatamente il supplizio. Così Amadei, tiranno di Recanati, Zibicchio, capo di parte a Fabbriano, Ettore Severiani, capo di parte a Benevento, furono appiccati dopo essere stati tormentati, sebbene fossero volontariamente venuti a darsi in braccia al pontefice, e non fossero stati accusati di verun delitto (1).

Ma di tutte le signorie dipendenti dalla santa sede, quella di Ferrara più d'ogni altra solleticava l'ambizione di Leone: egli aveva cercato indarno nel precedente anno d'impadronirsene per sorpresa; e nel presente non si vergognò di porre in opera più abborriti mezzi. Un Uberto Gambarà, protonotaro apostolico, che poi fu cardinale, venne da lui incaricato di corrompere Rodolfo Hello, tedesco, capitano della guardia del duca. Uberto diede a Rodolfo due mila ducati, e gli fece più larghe promesse, tanto che il tedesco promise di uccidere Alfonso e di aprire la porta di castel Tealdo, che così chiamavasi la cittadella di Ferrara, alle truppe della chiesa, le quali dovevano giugnere da Modena e da Bologna. Il giorno dell'esecuzione era già stato prefisso, e lo storico Guicciardini, che comandava in Modena, e Guido Rangone che comandava in Bologna, avevano avuto ordine di far avanzare le truppe pontificie fino alle porte di Ferrara. Ma fino dal principio di quella trama Ro-

(1) *P. Jovii vita Leonis X*, l. iv, p. 83. - *Anon. Padov.*, presso il Muratori, *Ann.* 1520, p. 163.

dolfo Hello aveva palesate al duca le profferte fattegli, e per ordine di lui, aveva fatto le viste di partecipare alla congiura. Come il duca ebbe in mano tutte le lettere del Gambara, e che gli furono aperti tutti i disegni di Leone X, ne fece fare autentico processo cogli interrogatorii di più complici, e lo depose unitamente alle lettere originali del Gambara negli archivi della casa d'Este, ove que' documenti furono poscia letti dal Muratori; quindi il duca scoprì la faccenda onde schivare, se ancora fosse possibile, di romperla irremissibilmente con Leone X (1).

Questo pontefice, dato omai tutto in preda alla mollezza ed alle voluttà, passava la vita in continue feste, occupandosi di musica, di commedie, delle buffonesche processioni e cerimonie in cui faceva figurare i suoi giullari in ridicola pompa, e godendosi l'incenso de' poeti e degli oratori cui dispensava le sue ricchezze, senza prendersi quasi verun pensiero della burrasca che Lutero andava addensando contro di lui in Germania, laonde bene si dovea credere che ei non desiderasse una nuova guerra. Colle sue sconsigliate larghezze egli aveva in breve sciupati in tempo di pace gl'immensi tesori ragunati da Giulio II in tempo di continue guerre; e per

(1) Muratori, *Ann. d'Italia*, ad an. 1520. t. xiv, p. 164. - Fr. Guicciardini, l. xiii, p. 171, il quale nel racconto della trama non parla del progetto dell'uccisione del duca, al quale forse non aveva parte. Il Giraldi e P. Giovio non parlano di questa odiosa congiura, ed il signor Roscoe si vale del loro silenzio per dubitarne. *Vita di Leon X*, c. xxiii.

soddisfare al folle suo lusso era costretto ad accrescere continuamente lo scandaloso traffico delle indulgenze, e di rendere più patenti que' disordini contro i quali i primi riformatori osavano finalmente d'alzare la voce (1).

Ma l'irrequieta sua mente facevagli desiderare nuovi avvenimenti e nuovi argomenti d'adulazione per i suoi cortigiani; e perchè più non aveva congiunti a cui tramandare potesse la grandezza che voleva acquistare, invidiava la gloria di Giulio II, che aveva illustrato il suo pontificato colle conquiste fatte per la santa sede: egli ancora si lasciò sedurre dal chimerico disegno *di cacciare i barbari d'Italia*, armando l'uno contro l'altro i due principi rivali; e non rifletteva che colui il quale coi soccorsi della chiesa tornerebbe vincitore, rimarrebbe più ingagliardito dalla vittoria, che indebolito dagli sforzi sostenuti per ottenerla.

Il trattato di Noyon aveva lasciati molti semi di nuove dissensioni fra Carlo V e Francesco I. Questi non aveva ottenuto risarcimento alcuno a pro degli eredi del suo alleato, il re di Navarra, e richiedevalo; metteva inoltre in campo nuove pretese sul regno di Napoli, prendendo argomento dall'antica costituzione de' papi, i quali, fuo dai tempi in cui avevano tolto questo regno a Manfredi per darlo alla casa d'Angiò, avevano statuito che la corona delle Due Sicilie non po-

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xiv, p. 173. - *Ann. Eccles. Rayn.*, 1517, § 56, an. 1518, 1519, 1520. - *Fleury*, *Hist. Eccl.*, Liv. CXXV, chap. 29 e seg. - *Spondanus*, *Contin. Ann. Baronii*, 1517, § 12, t. II, p. 596 e seguenti.

tesse mai essere posseduta dal capo dell'imperio. Carlo V aveva egli stesso giurato di non ritenere le due corone, e poichè doveva abdicare quella di Napoli, credeva il re Francesco d'aver diritto di ripeterla. Carlo, dal canto suo, voleva far rivivere i suoi diritti sopra il ducato di Milano e quello di Borgogna. Tutti e due i re, opponendo gl'imprescrittibili diritti della legittimità alle convenzioni ed ai trattati, si fondavano sopra una dottrina la quale, se mai venisse ammessa, sbandirebbe per sempre dalla terra la pace e la buona fede. La naturale gelosia tra due giovani monarchi, ambiziosi, potenti e rivali di gloria, aizzava i loro rancori e vie più li confermava nelle vicendevoli loro pretese. Ma fin allora le turbolenze della Spagna e la guerra della Germania tra la lega di Svevia e il duca di Vitemberga avevano dato troppo di che fare a Carlo V, per ch'ei potesse nello stesso tempo arrischiarsi a cominciare le ostilità contro la Francia.

Erasi il re Francesco riservata la facoltà di soccorrere il re di Navarra nella riconquista del perduto regno, senza perciò rompere la pace generale conchiusa tra le due corone. Questi soccorsi furono dalla Francia mandati in principio dell'anno 1521 (1). Nello stesso tempo un'altra piccola guerra si era accesa nelle Ardenne e nel ducato di Lucemburgo tra Roberto della Marck, signore di Sedan, assecondato da suo figliuolo, il maresciallo di Fleuranges, e madama di Savoia, go-

(1) *Mem. de Martin du Bellay*, l. 1, p. 89.

vernatrice delle Fiandre in nome di Carlo V (1). Gli è vero che nulla ancora presagiva un' aperta guerra tra i due monarchi, e che inoltre questa non poteva estendersi all'Italia finchè il papa si teneva neutrale. Gli stati della chiesa e quelli di Firenze coprivano il regno di Napoli contro gli assalti de' francesi, i quali dall' altro canto non avevano nulla a temere per il milanese, i di cui confini dal lato della Germania erano coperti dalla loro alleanza colla repubblica di Venezia e da quella che avevano conchiusa a Lucerna cogli svizzeri il 5 maggio del 1521 (2).

Ma la pace non piaceva più a Leon X, e le pratiche di lui, non meno presso Carlo V che presso Francesco I, tendevano ad aizzarli l' un contro l' altro. Leone pendeva tuttavia incerto a quale dei due si unirebbe. Facendo la guerra ai francesi, poteva ritoglierc loro Parma e Piacenza, ch' era pentito d' avere ceduto, dopo che il suo predecessore le aveva conquistate; guerreggiando l' imperatore, egli poteva impadronirsi di alcune province del regno di Napoli, che ugualmente gli si confacevano. Faceva il pontefice profferte or all' uno ed ora all' altro, intanto che Antonio Pucci, vescovo di Pistoja, era in cammino per assoldare sei mila svizzeri, ai quali il signor di Lotrecco aveva senza veruna difficoltà conceduta licenza d' attraversare, in marzo, la Lombardia, siccome a quelli cui credeva destinati contro il regno di Napoli. Leon X,

(1) *Mém. de Fleuranges*, p. 285. - *Mém. du Martin du Bellay*, l. 1, p. 92-99.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 176. - *Jac. Nardi, Istor. Fior.*, l. vi, p. 284.

che non aveva ancora deciso da qual parte si porrebbe, li pose a' quartieri nella Marca d'Ancona, ove gli svizzeri, trovandosi oziosi, disertarono quasi tutti (1).

All' ultimo i negoziatori di Leon X fermarono con quelli di Francesco I un trattato d'alleanza, in virtù del quale il papa ed il re si obbligavano ad assalire di conserva il regno di Napoli. Fattane la conquista, tutto il paese posto tra Roma e il Garigliano doveva essere riunito alla chiesa; ed il rimanente doveva formare un regno pel figliuolo secondogenito di Francesco I. Ma perchè questo principino era ancor fanciullo, tutto il regno, fino alla di lui maggioranza, doveva essere governato da un legato pontificio. Inoltre Francesco I si obbligava a non proteggere più nè il duca di Ferrara, nè verun altro feudatario della chiesa; di modo che la conquista di quel ducato era pure uno de' vantaggi che il papa doveva ritrarre da tale alleanza (2).

Questi preliminari erano stati sottoscritti prima che cominciassero le ostilità nella Navarra. In quell'istanza l'Asparoth, fratello del signor di Lorecco, intraprese e conquistò in breve quel regno. La sollevazione degli spagnuoli contro i consiglieri fiamminghi di Carlo V, e le fiere guerre civili che ardevano tra i partigiani della tirannide assoluta e quelli della libertà ne' due regni di

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 175. - *Fr. Beloarii*, l. xvi, p. 481. - *Rayn. Ann. Eccl.*, 1521, § 76, p. 335 e seg. - *Muratori*, *Ann. d' Italia*, t. x, p. 146, *ad annum*.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 176. - *Mém. du Martin du Bellay*, l. 1, p. 102. *P. Paruta*, *Stor. Ven.*, l. iv, p. 277.

Castiglia e d'Arragona, sembravano dare ai francesi favorevole occasione per trarre vantaggioso partito da questi primi prosperi avvenimenti. In tali circostanze il trattato conchiuso con Leon X venne presentato alla ratifica del consiglio del re. Desso venne esaminato con estrema diffidenza; perciocchè il papa aveva date tante prove dell'avverso animo suo, che il consiglio non era disposto a credere ch'ei volesse riporre i francesi in possesso del regno di Napoli mentre che dava a conoscere di soffrirli a stento nel milanese. Temevasi dai più che, dopo avere tratto il loro esercito nella Campania, non si collegasse coll'imperatore per distruggerlo, ed in appresso assalire il ducato di Milano, rimasto senza difensori. In tanta incertezza, Francesco I non mandava la sua ratifica. Leon X fu punto da tale ritardo; egli era di già malcontento del Lotrecco e del vescovo di Tarbes, ambasciatore a Roma, perchè avevano ricusato di riconoscere l'autorità della corte pontificia in tutte le faccende beneficarie del ducato di Milano; onde si accostò subito all'imperatore, col quale non aveva mai cessato di negoziare, e il dì 8 maggio del 1521 sottoscrisse con lui un trattato, con cui i confederati si obbligavano a riporre in possesso del ducato di Milano Francesco Sforza, secondogenito di Lodovico il Moro; e di smembrare da questo ducato Parma e Piacenza, che, unitamente al ducato di Ferrara, farebbero parte degli stati della santa sede. Leone prosciolsse Carlo V dalla giurata promessa di non possedere nello stesso tempo il regno di Napoli e l'imperio, chiedendo

in compenso un feudo nel regno di Napoli per Alessandro de' Medici, figliuolo naturale di Lorenzo, già duca di Urbino (1).

Francesco Sforza, che si voleva riporre sul trono di Milano, trovavasi allora a Trento, ov'era stato raggiunto da Girolamo Morone, quel medesimo ch'era stato il principale ministro e amico di Massimiliano, di lui fratello, e che, dopo averlo indotto a cedere per capitolazione il castello di Milano, si era accorto d'essere caduto in sospetto ai francesi e di non poter più lungamente rimanere sicuro ne' loro stati. Questo Morone, ch'era il maggior impigliatore, il più destro, il più scaltrito, il più doppio degl'italiani de' suoi tempi, manteneva segrete intelligenze con tutti i malcontenti lombardi, il numero de' quali si era accresciuto a dismisura per causa degli aspri e altieri modi del signore di Lotrecco. Aveva il Morone promesso al papa, che tutte le città si sarebbero sollevate ad un tempo contro i francesi prima che questi potessero levare alcuna fanteria o farla venire d'oltremonti: ed i mille uomini d'arme francesi acquantierati in Lombardia non si giudicavano sufficienti a difendere questa provincia, neppure per pochi giorni, contro le

(1) La bolla del papa che scioglie Carlo V dal giuramento prestato come re di Napoli è del 3 giugno 1521. *Rayn. Ann. Eccl.*, §§ 81, 86, p. 336 e seg. - *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 181. - *Paolo Paruta*, *Stor. Ven.*, l. iv, p. 279. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iv, p. 97. - *Galeat. Capella*, *De bello Mediol.*, l. 1, p. 4. - *Fr. Belcarri*, l. xvi, p. 483. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 286. - *Mém. de Mart. du Bellay*, l. 1, p. 157. - *Übert. Foliatae Gen. Hist.*, l. xii, p. 721.

anni del popolo, del papa e dell'imperatore. L'attivissima cooperazione di questo capo di faziosi fu probabilmente il principale motivo che indusse Leon X a domandare il ristabilimento dello Sforza sul trono di Milano (1).

La lega tenevasi segreta del pari che una congiura; ed infatti ella doveva, a guisa d'una cospirazione, scoppiare improvvisamente nelle province, le quali dovevano insorgere tutte ad un tempo dalle montagne del Lario fino a Parma. Gli alleati risguardavano inoltre come cosa di maggiore importanza il muovere a ribellione Genova, onde aprire al re di Spagna tutte le comunicazioni per mare colla Lombardia. Girolamo Adorno doveva entrare nel porto di quella città con nove galere, intanto che suo fratello Antoniotto giugnerebbe per la via delle montagne fin presso alle mura. Affinchè il loro assalto riuscisse più inaspettato, e' fecero in modo d'intercettare per venti giorni tutti i corrieri che andavano a Genova; ma questa soverchia precauzione riuscì a loro danno. Ottaviano Fregoso, che governava la Liguria per il re, insospettito da questo universale silenzio, stette all'erta con più vigilanza che mai; Girolamo Adorno non potè entrare in porto, e sbarcò le sue truppe a Chiavari ed a Recco per unirle a quelle di suo fratello, che s'avanzava dalla banda di Pietra Santa. Tentarono essi inutilmente di far sollevare i loro partigiani; verun genovese prese per loro le armi, veruna terra murata aprì

(1) Galeat. Capella, *De reb. gest. pro restitutione Fran. II Mediol. Ducis*, l. 1, f. 4. Edit. princeps 1533, in 4.^o - Galeazzo Capella era segretario di Girolamo Morone.

loro le porte, talmente che dovettero passare in Lombardia con circa tre mila fauti spagnuoli, dopo d'aver rimandata la flotta a Napoli (1).

Il signore di Lotrecco si trovava in allora alla corte di Francia, ed aveva lasciato in sua vece, per governare la Lombardia, un suo fratello, chiamato il signore di Lescuns, il quale, secondo che scrive il signor di Fleuranges « aveva » lasciata la berretta tonda, e da principio era » vescovo di Tarbes, ma si sentiva troppo gen- » til compagnone per farsi uom di chiesa, ed » io vi accerto che era tale (2) ». Il Lescuns fu avvisato che il Morone era subitamente partito da Trento per passare, deviando dalle più frequentate strade, a Reggio, ove allora era governatore lo storico Guicciardini. Seppe che moltissimi fuorusciti milanesi eransi adunati nella stessa città, e supponendo che fossero intenzionati di assalire alla sprovvista Parma, si recò incontanente egli stesso a Reggio, per far che il governatore gli dichiarasse le intenzioni del papa, e cacciasse i fuorusciti a cui aveva dato asilo contro il tenore de' trattati e gli uffici di buon vicino. Frattanto, per avvalorare le sue istanze con un po' di timore, e forse, avendone il destro, per sorprendere la città, prese con sè quattrocento lance e comandò a Federico di Boz-

(1) *Uberti Foliettae Gen. Hist.*, l. xii, p. 722. - *Petri Bizarri Sen. Pop. Q. Gen. Hist.*, l. xix, p. 450. - *Galeat. Capella*, l. 1, p. 8. - *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 183.

(2) *Mém. de Fleuranges*, t. xvi, p. 316.

zolo di tenergli dietro a non molta distanza con mille fanti (1).

Il Guicciardini stava all'erta, e Reggio non temeva la visita del signore di Lescuns. Questi richiese il governatore di un abboccamento che si tenne il 24 di giugno nel rivellino della porta che conduce a Parma. Mentre ch'essi ragionavano delle cose loro, i fuorusciti milanesi, che erano accorsi sulle mura, credendo, o fingendo di credere che alcuni soldati francesi avessero voluto entrare per forza, trassero sulla scorta del signore di Lescuns, ed uccisero Alessandro Trivulzio, uno de' capi della fazione contraria alla loro. Vi fu allora una mischia, nella quale lo stesso Lescuns sarebbe rimasto ucciso se il Guicciardini non lo avesse preso con sè e fattolo entrare in Reggio. Gli uomini d'arme francesi lo supposero fatto prigioniero e si sbandarono; ma perchè non erano inseguiti, e perchè incontrarono per via Federico di Bozzolo, che veniva in loro ajuto, si riebbero bentosto dal loro terrore, ed all'indomani il Guicciardini permise al signore di Lescuns di raggiugnere la sua gente (2).

Le trame del Morone per riguardo a Parma, le quali dovevano eseguirsi da' fuorusciti adunati a Reggio, non ebbero effetto, ed ancora più funesto fine ebbero quelle di Manfredi Palavicini

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 184. - *Galeatius Capella, De bello Mediol.*, l. 1, f. 5.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 186. - *Galeat. Capella*, l. 1, f. 5. - *Mém. de Mart. du Bellay*, l. 1, p. 161. - *Fran. Belcarri*, l. xvi, p. 491. - *P. Jovii Hist. epitome*, l. xx, t. II, p. 6.

in Como. Questo gentiluomo, inaddietro partigiano de' francesi, ma indispettito poscia contro di loro per causa del Lotrecco, erasi collegato con un tale Giovanni, capo di facinorosi notissimo in quelle montagne sotto il nome di matto dei Brizzi, per occupare Como. Il matto de' Brizzi doveva condurre in quella città quattrocento soldati tedeschi ed altrettanti italiani, e i cittadini loro amici dovevano atterrare un pezzo delle mura per farli entrare. Ma Graziano delle Guerre, che teneva il comando di Como, sebbene avesse con seco soli dugent' uomini, supplì col coraggio, colla vigilanza, coll' attività alle deboli sue forze. Sorprese la truppa che veniva per sorprenderlo, e la disperse; fece prigioniere il Palavicini e il matto dei Brizzi, e li mandò a Milano, ove il governatore, volendo atterrire i suoi nemici, li fece squartare, e condannò allo stesso orribile supplizio molti gentiluomini milanesi, ch'erano consapevoli di quella trama (1).

Leon X non aveva ancora appalesata la sua alleanza coll' imperatore, nè i suoi bellicosi progetti, ma fece le viste di adirarsi fieramente, quando seppe che il signore di Lescuns aveva a mano armata violato il territorio di Reggio. Annunciò al concistoro che i francesi più non rispettavano il territorio della chiesa, e che, per reprimere la loro audacia, vedevasi costretto ad allearsi coll' imperatore, onde poter cacciarli dall' Italia. Diede allora il comando delle sue truppe

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 186. - *Galeatius Capella*, l. 1, p. 7. - *Mém. de du Bellay*, l. 1, p. 165. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iv, f. 99. - *Jac. Nardi*, l. iv, p. 287.

a Federico Gonzaga, marchese di Mantova, il quale, accettandolo, rimandò al re di Francia la collana dell'ordine di san Michele, di cui era stato insignito. Francesco Guicciardini doveva militare sotto di lui, come consigliere, col titolo di commissario generale. Il marchese di Pescara fu prescelto al comando della fanteria spagnuola; e Prospero Colonna fu eletto generalissimo dell'esercito collegato del papa e dell'imperatore, il quale era composto di seicento uomini d'arme della chiesa o di Firenze e d'altrimenti dell'imperatore, di quattromila fanti spagnuoli, di sei mila italiani e di sei ad otto mila tedeschi, grigioni o svizzeri. In principio d'agosto quest'armata andò ad accamparsi in sulla Lenza, a sole cinque miglia da Parma (1).

Quando il Lotrecco, ch'era a Parigi, ebbe avviso della pubblicazione della lega del papa e dell'imperatore, non tardò a rappresentare al re che il milanese era perduto se non vi mandava a fretta quattrocento mila scudi, onde assoldare tanta infanteria svizzera che bastasse a difenderlo. Lodovico XII aveva trattato il milanese come un antico e caro suo retaggio; ma Francesco I lo avea tenuto in conto d'una ricca provincia che poteva pagare più delle altre. Gli abitanti erano ad un tempo oppressi da ruinosi gravizzi, dagli alloggi sforzosi delle soldatesche, dal-

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 187. - *Galeat. Capella*, l. 1, f. 7. - *P. Jovii Vita Alfonsi Piscarii*, l. II, p. 300. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. II, p. 172. - *P. Paruta*, l. IV, p. 281. - *Jac. Nardi*, l. VI, p. 287. - *Fr. Belearii Comm. Rer. Gallic.*, l. XVI, p. 492.

l'insolenza e dai soprusi de' capitani, e dalla crudeltà de' tribunali, che punivano con atroci supplici i malcontenti e le persone sospette. « Ri- » putavasi, dice il signor Martino di Bellay, il » numero di coloro che il signore di Lotrecco » aveva sbanditi da Milano, non minore di quello » de' rimasti; e dicevasi che la maggior parte » di costoro erano stati esiliati per leggieri mo- » tivi, o per usurparne le sostanze; lo che ci » procurava molti nemici, i quali in appresso si » adoperarono per iscacciarci da Milano, onde » riavere i loro beni. Prima che il detto mare- » sciallo di Foix venisse luogotenente del re nel » ducato di Milano, essendo, come detto abbia- » mo, tornato in Francia il signore di Lotrecco, » rimase in questo frattempo luogotenente del » re nel detto ducato il signore di Teligni, si- » niscalco di Rouergue, il quale colla sua sa- » viezza e gentili modi aveva guadagnato il cuore » de' milanesi, onde il paese era affatto tran- » quillo; ma essendo tornato il signore di Le- » scuns, e partitone il siniscalco, le cose cam- » biarono aspetto, e così pure chi pensava di » noi favorevolmente » (1).

Parve che Francesco I s'avvisasse della grandezza del pericolo rappresentatogli dal Lotrecco e della difficoltà di difendere un paese assal- tato da una poderosa armata, accerchiato da nemici per ogni parte e desideroso di novità. Gli scialacquamenti della corte, e lo sfrenato amore del monarca per i piaceri, avevano di già estre-

(1) *Mém. de Martin du Bellay*, l. II, p. 159.

mamente disordinate le finanze di modo che, malgrado le più larghe ma indeterminate promesse, il generale poteva temere di non ricevere a tempo i sussidi che gli venivano promessi; ma il signore di Semblancey, soprintendente delle finanze, si obbligò per espresso ordine del re a far avere al Lotrecco quattrocento mila scudi in Milano lo stesso giorno in cui egli vi arriverebbe. Il signore di Lotrecco partì, e giunto a Milano non trovò il danaro; onde, per dare le prime paghe agli svizzeri che cominciavano a ragunarsi sotto le sue bandiere, obbligò tutti i ricchi cittadini di Lombardia con minacce e con intollerabile severità a mandargli tutto il denaro che loro venisse fatto d'avere anco a credenza (1).

Grandissima era l'esperienza di Prospero Colonna nelle cose della guerra, ma la sua tattica era lenta e timida, e la grave età sua lo rendeva ancora più lento e diffidente. Prima d'entrare nel paese nemico ei volle aspettare i sei mila fanti tedeschi che Ferdinando, fratello dell'imperatore, aveva adunati nella Carinzia, ed i tre mila svizzeri assoldati dal papa. I veneziani non poterono chiudere il passaggio a queste truppe, ed il Colonna, poichè le ebbe passate a rassegna, e dopo d'avere perduti tredici giorni sulle rive della Lenza, venne finalmente ad aprire le sue batterie contro Parma, dalla parte del sobborgo di Codiponte, sulla sinistra del fiume (2).

(1) *Galeat. Capella*, l. 1, f. 7. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 288. - *F. Guicciardini*, l. xiv, p. 188. - *F. Belcarii*, l. xvi, p. 496.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 189. - *P. Paruta*, l. iv, p. 282. - *Gal. Capella*, l. 1, f. 8. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 175. - *Vita Piscarii*, l. II, p. 300.

Il Lotrecco aveva affidata la difesa di Parma a suo fratello, il signore di Lescuns; gli aveva promesso d' accorrere bentosto in suo soccorso; ed aveva inoltre fatto sapere ai veneziani che poderosi rinforzi valicavano allora le montagne per raggiungerlo: per altro le sue truppe si andavano assai lentamente ragunando, e non giugneva mai il danaro che gli era stato così solennemente promesso. Aveva il Lotrecco cinquecento lance, sette mila svizzeri e quattro mila fanti francesi, capitanati dal signore di Saint-Vallier: l' armata veneziana, comandata da Teodoro Trivulzio e dal provveditore Andrea Gritti, era per le di lui istanze venuta a raggiungere i francesi nel cremonese con quattrocento lance e quattro mila fanti; ma finchè non giugnevano altri sei mila svizzeri, che tuttavia aspettava, il Lotrecco non voleva porsi in luogo ove il nemico potesse costringerlo a combattere (1).

La città di Parma è partita in due dal fiume Parma, alla cui sinistra, dal lato di Piacenza, sorge un quartiere, detto Codiponte, dirimpetto ad un altro quartiere che giace alla destra del fiume, e ch'è esteso il doppio all'incirca del primo. L'un quartiere e l'altro era fortificato verso il letto del fiume; il quale essendo bene spesso asciutto e avendo soltanto un rigagnolo d'acqua in mezzo ad un largo piano coperto di ghiaja, avrebbe senza di ciò lasciato un libero ingresso

(1) *Fran. Guicciardini*, l. xiv, p. 192. - *Gal. Capella de bello Mediol.*, l. 1, f. 9. - *P. Paruta, Ist. Ven.*, l. iv, p. 283. - *P. Jovii Vita Alfonsi Piscarii*, l. II, p. 301. - *Ejurd., Vita di Leon X*, l. iv, f. 97.

al nemico fin nel bel mezzo della città. Soltanto il 29 agosto Prospero Colonna prese ad espugnare il sobborgo o quartiere di Codiponte, e in due giorni le sue batterie fecero nelle mura una breccia abbastanza larga perchè il signore di Lescuns conoscesse l'impossibilità di più lunga difesa. Nella notte dal 1 al 2 di settembre il Lescuns ritirò tutte le sue truppe sulla riva destra; onde gli abitanti, lasciati in balia di sè medesimi, aprirono premurosi le porte all'armata di Prospero Colonna, manifestando la loro gioja di poter tornare sotto l'autorità pontificia: ma questa gioja fu di breve durata, perciocchè i soldati, senza tener conto delle loro buone disposizioni, saccheggiarono il quartiere con estrema crudeltà (1).

La notte successiva a tale avvenimento Prospero Colonna ebbe avviso che il duca di Ferrara, per mostrarsi fedele all'alleanza della Francia, aveva assaltato Finale e san Felice con cento uomini d'arme, dugento cavalleggeri e due mila fanti, e che il signore di Lotrecco era giunto fino al Taro. Quindi gli parve pericoloso di continuare l'assedio di Parma con due armate nemiche così vicine; e sebbene il marchese di Mantova, per non macchiare i suoi primi fatti d'armi con quella pusillanimità, dimostrassegli come il Lotrecco ed il duca di Ferrara non erano in grado di assalirlo, e quanto fosse vergognosa cosa l'abbandonare a loro veggente una città già presa più

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 194. - *Gal. Capella*, l. 1, f. 9. - *P. Jovii Vita Piscarii*, l. II, p. 301. - *P. Paruta*, l. IV, p. 284. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 177.

che per metà; sebbene il Guicciardini e Francesco Moroni lo andassero confortando a terminare ciò che aveva così ben cominciato, Prospero Colonna fu inflessibile: il marchese di Pescara fu del medesimo sentimento, dicendo di voler serbare i suoi soldati per una sicura vittoria; e l'armata si ritirò in riva alla Lenza, per aspettarvi nuovi ordini da Roma e nuovi rinforzi (1).

Questo avvenimento poteva avere per la lega le più funeste conseguenze. I generali del papa erano disposti a credere che quelli dell'imperatore non avevano abbandonata quella pressochè compiuta conquista all'avvicinarsi di forze di gran lunga minori, se non perchè invidiavano al pontefice l'acquisto di Parma: dal canto suo il Colonna sospettava che Leon X volesse ritrarsi dalla guerra e cessar di concorrere al mantenimento dell'armata, tostochè avrebbe recuperate Parma e Piacenza, che gli erano state assegnate nel trattato. L'armata della lega si tenne per un mese inoperosa e partita da quella segreta diffidenza. Ma Leon X, più che mai allettato dalla speranza di fare nuove conquiste, aveva incaricato il cardinale di Sion di levare per suo conto nuove genti nella Svizzera. Queste arrivarono successivamente nel modanese; e Prospero Colonna, inanimato a riprendere le sue operazioni con nuova lena,

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 197. - *P. Jovii Vita Piscarii*, l. II, p. 302. - *Vita di Leon X*, l. iv, f. 98. - *Gal. Capella*, l. I, f. 9. - *Mém. de Martin du Bellay*, l. II, p. 178. - *Anon. Padov. presso il Muratori*, *Ann.*, t. x, p. 148. - *Mém. de Fleuranges*, ch. dernier, p. 316, 319. - *Jac. Nardi*, l. vi, p. 288. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 338.

passò il Po il primo ottobre per portare la guerra nel cremonese. Dal canto suo il Lotrecco, avendo ricevuti ragguardevoli rinforzi, si lasciò sfuggire di mano una bella occasione di rompere il Colonna nel passaggio del fiume (1).

L'armata del Lotrecco, ingrossata da quasi venti mila svizzeri, avanzava di forze quella dei nemici; e sebbene la sua corte lo lasciasse pur sempre senza danaro, a' egli avesse incalzata la guerra prontamente al termine, come tutti i suoi capitani lo consigliavano di fare, avrebbe tratto assai utile partito da' suoi svizzeri in una battaglia; ma sgraziatamente egli riponeva l'onore suo nel non seguire mai i suggerimenti che gli venivano dati; e per dimostrare di saperne più che tutti gli altri capitani, credeva necessario di scostarsi sempre dalla comune opinione. Questa caparbieta gli fece perdere la più propizia occasione di distruggere l'armata di Prospero Colonna, che si era imprudentemente aquartierata a Rebecco, in riva all'Oglio e sotto il cannone della fortezza veneziana di Pontevico, posta sull'altra riva. Il Pescara, conoscendo il pericolo di quell'accampamento, ed approfittando della lentezza del generale francese, ritirò durante la notte le sue genti da Rebecco, senza lasciar loro conoscere il pericolo in cui si erano trovate. Il Lotrecco aveva voluto differire fino alla domane l'assalto consigliatogli dal duca d'Urbino e da Andrea

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 201. - *Georg. von Frundsberg*, *Buch II*, f. 32.

Gritti; ma all'indomani il suo nemico erasi posto in sicuro (1).

Il Lotrecco aveva nella sua armata quasi venti mila svizzeri, ed il cardinale di Sion ne aveva condotti quasi altrettanti all'armata del papa. La dieta elvetica era atterrita in veggendo i suoi concittadini sul punto di versare il sangue gli uni degli altri per una causa straniera. Mandò loro pertanto l'ordine di rientrare ne' loro focolari, minacciando soprattutto di castigo coloro che, in disprezzo dell'alleanza di fresco conchiusa colla Francia, eransi indotti a militare contro di lei; ma l'autorità de' magistrati era assai meno potente delle suggestioni di quell'impigliatore di Mattia Schiner, cardinale di Sion, e dell'accortezza del cardinale Giulio de' Medici, che Leon X aveva spedito all'armata in qualità di legatq. Altronde l'astio nazionale, così fieramente provocato in tempo delle guerre di Lodovico XII, non era stato del tutto spento nell'ultima pace. Gli svizzeri dell'armata francese erano offesi dall'alterigia e dalla diffidenza del Lotrecco, erano intiepiditi dalla sua lentezza, e non ponevano fede nella di lui perizia guerriera. Lagnavansi soprattutto di non essere pagati, malgrado le ripetute e non mai eseguite promesse. I quattrocento mila scudi, così solennemente promessi al generale per la difesa del milanese, non erano stati mandati dalla Francia; e perdevasi la sovranità del milanese per

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 202. - *Gal. Capella*, l. 1, f. 10. - *P. Jovii Vita Ferdin. Davali*, l. II, p. 303. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 179. - *Jac. Nardi, Ist. Fior.*, l. VI, p. 289.

un raggiro di corte della stessa madre del re, che aveva destinato ad altri usi questo danaro (1).

In breve la diserzione assottigliò grandemente il numero degli svizzeri che formavano il nervo principale dell'armata del Lotrecco. Non si trovando più in istato di tenere la campagna tra l'Oglio ed il Po, egli si ritirò sull'Adda con intenzione di difenderne il passo e di coprire il milanese. Munì di ridotti la riva del fiume, indi pose il suo quartiere a Cassano per tenere d'occhio tutta la sponda. Prospero Colonna, giunto dirimpetto a lui a Rivolta, fece le viste di voler gettare un ponte in questo medesimo luogo, e deluse in tal modo la vigilanza dell'armata nemica. Il Lotrecco aveva fatte levare o distruggere tutte le barche del fiume; ma Francesco Moroni, ch'era uno de' fuorusciti milanesi, ne scoprì tre nel Brembo, che si getta poco al di sopra nell'Adda. Con queste cominciò a far valicare il fiume ad alcune compagnie italiane a Vaprio, cinque miglia al di sopra del quartiere del Lotrecco. Questo passaggio non poteva eseguirsi se non con estrema lentezza, adoperando le tre piccole barche, ed i fanti italiani, quantunque rinforzati bentosto dagli spagnuoli del Pescara, a stento potevano sostenersi nel luogo in cui erano sbarcati sulla dritta dell'Adda, da prima contro Ugone de' Pepoli, poi contro il Lescuns, mandato dal fratello a rituffarli nel fiume. Passarono ben quattordici ore, prima che ricevessero quanta

(1) *Gal. Capella, De bello Mediol.*, l. 1, f. 11. - *Fran. Guicciardini*, l. xiv, p. 205. - *Mém. de du Bellay*, l. 1, p. 181.

gente bastava per non aver più nulla a temere. Il Lotrecco, a cagione della sua lentezza, si lasciò per la terza volta sfuggire l'occasione che gli si appresentava di conseguire la vittoria, e si ritirò coll'esercito scuorato in Milano (1).

Le pratiche dei cardinali di Sion e de' Medici presso gli svizzeri erano così felicemente riuscite, che al Lotrecco di venti mila svizzeri più non ne rimanevano che quattro mila. Pure il generale francese risolse di difendere il circondario dei sobborghi di Milano. Intanto Prospero Colonna, invece d'avanzarsi dirittamente verso la capitale, si trattenne a Marignano, irrisolto se andrebbe o no a porre i quartieri d'inverno a Pavia. Le continue piogge avevano totalmente guastate le strade, ed impedivano il cammino delle artiglierie; finalmente tre giorni dopo il passaggio dell'Adda, il 19 di novembre, l'avanguardia dell'armata della lega appresentossi verso sera alle mura del sobborgo di Milano tra porta Romana e porta Ticinese, che da' veneziani, incaricati di difenderle, furono vilmente abbandonate senza nessuna resistenza. Il marchese di Pescara salì il primo con soli ottanta fucilieri spagnuoli sul bastione di terra recentemente innalzato; gli tenne subito dietro tutta la sua infanteria, ed approfittando dell'ottenuto vantaggio, entrò in città colla stessa facilità con cui era entrato nel sobborgo,

(1) P. Jovii *Vita Ferd. Dav. Piscarii*, l. II, p. 306. - Fr. Guicciardini, l. XIV, p. 207. - Gal. Capella, l. I, f. 11. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 182. - Scip. Ammirato, l. XXIX, p. 340. - Georgens von Frundsberg *Kriegshaten*, Buch II, fol. 32.

essendogli stata aperta la porta dalla fazione ghibellina (1).

Il Lotrecco ancora non sapeva che l'armata della lega avesse abbandonato Marignano, credendo che le dirotte continue piogge avessero impedito al nemico di far avanzare le artiglierie; e passeggiava disarmato per città in piena sicurezza mentre la città era già presa, e mentre che il Lescuns, oppresso dalle fatiche del precedente giorno, dormiva ancora. La loro negligenza fu cagione della loro ruina; supposero senza rimedio l'impreveduto avvenimento; e invece di contrastare il terreno, come ancora potevano fare, contro un'armata attonita della propria vittoria, divisa tra la città, il sobborgo e la campagna, abbrividita per essere stata tutto il dì sotto una fredda pioggia, ed ansiosa pel timore di dover pernottare in istrade che non conosceva, in mezzo ai nemici ed alle più dense tenebre, il Lotrecco e suo fratello si ritirarono quella stessa notte a Como, donde recaronsi in seguito a Lonato nel territorio di Brescia, prendendo per quell'inverno i loro quartieri nel territorio veneziano, ove si credevano sicuri da ogni assalto nemico (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 209. - *P. Jovii vita Fer. Davali*, l. II, p. 308. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 184. - *Galeat. Capella*, l. I, f. 12. - *Georgens von Frundsberg*, Buch II, f. 32.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 210. - *P. Jovii Vita Piscarii*, l. II, p. 309. - *Gal. Capella*, l. I, f. 13. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 185. - *P. Paruta, Istori. Venez.*, l. IV, p. 286. - *Fr. Belcarrii*, l. XVI, p. 498. - *P. Giovio, Vita di Leon X*, l. IV, f. 100. - *Jacopo Nardi*, l. VI, p. 289. - *Gio. Cambi*, t. XXII, p. 287.

La sorte del ducato di Milano sembrava di nuovo decisa piuttosto da una rivoluzione che da una conquista. Lodi e Pavia, e bentosto Piacenza e Cremona si affrettarono di aprire le loro porte ai vincitori. Cremona, a dir vero, fu ripresa dal Lotrecco; ma nello stesso tempo i francesi avevano per di lui ordine abbandonata Parma, e vi era entrato Alessandro Vitelli, uno dei capitani pontificii. Il marchese di Pescara aveva occupato Como per capitolazione, ed erasi obbligato inverso il signore di Vandenesse, che ne aveva il comando, a far rispettare gli averi dei soldati e degli abitanti; ma l'infanteria spagnuola allontanò a forza le guardie poste sulla breccia, e saccheggiò la città con quella ferocia ch'era propria di quella avara e crudele nazione, costringendo i ricchi cittadini con inauditi tormenti ad appalesare i ripostigli delle loro ricchezze, e facendone morir molti fra le angosce della tortura. Il Pescara, che voleva ad ogni costo cattivarsi l'affetto degli spagnuoli, tollerò tanta atrocità e non rispose alla sfida del signore di Vandenesse, che gli chiedeva soddisfazione di cotale perfidia (1).

Ma in mezzo a queste zuffe un inaspettato avvenimento rendette dubbioso l'esito d'una guerra cominciata con così splendidi successi. Il 24 di novembre Leon X, trovandosi alla sua villa della Malliana, ricevette la notizia della presa di Milano; e castel sant' Angelo festeggiò tutto

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XIV, p. 211. - *P. Jovii Vita Piscarii*, l. II, p. 313. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 187.

il giorno questa vittoria col cannone. Leone mostravasi raggianti di giubbilo, e si proponeva d'adunare il concistoro, onde partecipare ai cardinali questa fausta notizia e ordinare rendimenti di grazie in tutte le chiese: ma entrato nella sua camera, cominciò poi a poche ore a sentirsi alquanto incomodato (1). Si fece trasportare a Roma, senza per altro credere di trovarsi in pericolo della vita, non parendo la di lui malattia altro che una febbre catarrale: ma repentinamente il di lui male aggravossi, ed egli morì contro l'universale aspettazione il giorno primo di dicembre, dopo avere regnato otto anni, otto mesi e diciannove giorni, ed essere giunto al suo quarantasettesimo anno. Esausto affatto era il di lui erario, ed egli avrebbe dovuto in breve lottare contro insuperabili angustie per continuare la guerra; ma gli fu dato di conoscere i prosperi successi della sue armi e non le angustie che dovevano conseguirla. In tempo della sua malattia ricevette la notizia della presa di Piacenza, e lo stesso giorno in cui morì quella dell'acquisto di Parma. Era questo l'avvenimento ch'egli più caldamente desiderava; ed aveva detto al cardinale de' Medici, che l'avrebbe volentieri comperato anche a costo della propria vita (2).

(1) *Par. de Grassis Diar. Curiae Rom.*, t. iv, p. 384, *apud Rayn. Ann. Ecel.*, 1521, § 109, p. 342.

(2) *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 212. - *P. Giovio*, *Vita di Leon X*, l. iv, f. 100. - *Jacopo Nardi*, l. vi, p. 290. - *Onof. Panvinio*, *Vite de' Pontefici*, in *Leon X*, f. 262. - *Scip. Ammirato*, l. xxix, p. 341. - *Fran. Belcarri*, l. xvi, p. 499. - *Mém. de du Bellay*, l. II, p. 192. - *Gio. Cambi*, t. xxii, p. 189. - *P. Bizarri*, l. xix, p. 451. - *P. Paruta*, l. iv, p. 289. - *Gal. Capella*, l. I, f. 14.

Questa inaspettata morte d'un papa che aveva tanti nemici non andò esente da sospetto di veleno. Il suo coppiere, Bernardo Malaspina, nel giorno che precedette la di lui malattia gli aveva presentato a cena un nappo di vino, bevuto il quale, il papa si era a lui rivolto tutto sdegnoso, chiedendogli dove avesse preso un vino così amaro. Essendo morto Leone la notte del primo di dicembre, lo stesso coppiere volle uscire da Roma all'indomani in sul far del giorno con de' cani, come se andasse a caccia. Le guardie della porta di san Pietro, maravigliando che un servitore del papa volesse andare a solazzarsi nel mattino dopo la morte del suo padrone, lo arrestarono su questo solo indizio; ma raccontano il Giovio, il Nardi e Parisio Grassi, che il cardinale Giulio de' Medici, tornato a Roma, lo fece porre in libertà, e non volle che si facesse alcun processo intorno all'accusa di veneficio, « per timore che il nome di qualche gran principe non vi si trovasse implicato, e ch'ei non diventasse per tale motivo l'implacabile nemico della sua famiglia » (1).

(1) *F. Giovio, Vita di Leon X*, l. iv, f. 101. - *Jacopo Nardi, Ist. Fior.*, l. vi, p. 291. - *Parisio de Grassis apud Rayn., Ann. Eccl.*, 1521, § 110, p. 343. - *Fr. Guicciardini*, l. xiv, p. 212. - *Gal. Capella*, l. i, f. 14.

FINE DEL TOMO XIV.



TAVOLA CRONOLOGICA

DEL PRESENTE VOLUME

CAPITOLO CVI.

I veneziani riprendono e difendono Padova: loro guerra nel ferrarese e loro sconfitta alla Polisella. Giulio II gli assolve dalla scomunica. Campagna del principe d'Anhalt nello stato veneziano e di lui crudeltà. 1509-1510 pag. 5

Anni

1509. Il senato veneto scioglie tutti i suoi sudditi dal giuramento di fedeltà	ivi
Tale risoluzione da taluno si ascrive a timore, da altri a fine politica	6
Motivi d'estremo sgomento in tante angustie	7
I sudditi conoscono per prova che i nemici sono sempre nemici	8
Non potendo essere incolpati di verun atto di ribellione, essi furono più solleciti di tornare sotto l'autorità della repubblica	9
Le discordie fra gli alleati cominciarono più presto a motivo della divisione delle spoglie de' veneziani	ivi
Sotto quali diversi aspetti gli alleati riguardassero la guerra	10
Bajazette II offre di soccorrere i veneziani	11
Tracotante orgoglio ed oltraggiose pretese di Giulio II	ivi
Vana operosità di Massimiliano, che non venne mai a capo di adunare un esercito	12

Anni

I nobili padovani si erano dichiarati per l'Austria, ma il popolo si conserva fedele alla repubblica	<i>pag.</i>	13
17 luglio. Andrea Gritti sorprende Padova, e vi rialza la bandiera della repubblica	"	ivi
Salva Padova dal sacco	"	15
Luglio. Sollevazione a favore della repubblica in tutto il padovano	"	16
9 agosto. Il marchese di Mantova viene fatto prigioniero all'Isola della Scala	"	17
A Lodovico XII non crescono le perdite di Massimiliano	"	18
Lascia il la Palisse ai confini del veronese per soccorrerlo	"	ivi
Conchiude in Abbiategrasso un nuovo trattato col papa	"	19
Arrivo del principe d'Anhalt nel Friuli e ferocia de' tedeschi	"	ivi
I veneziani fanno entrare tutta la loro armata in Padova	"	21
Vi si riparano pure colle loro raccolte e colle gregge gli abitatori delle campagne	"	ivi
Nuove fortificazioni aggiunte al ricinto di Padova	"	22
I figli del doge con 176 gentiluomini si chiudono in Padova	"	23
Massimiliano prende le rocche dello stato di Padova	"	ivi
15 settembre. Viene ad assediare Padova	"	24
Poderosa armata di Massimiliano, la più numerosa che da più secoli avesse militato nelle guerre d'Italia	"	ivi
Per l'attività di Massimiliano in cinque giorni le batterie tempestano la città da ogni punto	"	25
Primo assalto dato al bastione di Codalunga con cattivo esito	"	26
Il bastione viene preso in un secondo assalto, ma i veneziani lo fanno saltare in aria con tutti gli assalitori	"	ivi
Gli assediati sono molestati dagli stradioti	"	27
Gli uomini d'arme francesi ricusano di muovere all'assalto della breccia in compagnia de' lanzichinecchi	"	28
3 ottobre. Viene levato l'assedio di Padova	"	ivi

Anni

Massimiliano esorta inutilmente il Chaumont ad espugnare Legnago	pag. 29
Giulio II si scosta dai francesi, e si accosta ai veneziani	30
Massimiliano concede ai fiorentini l'investitura di tutti i loro feudi imperiali per quaranta mila fiorini	31
26 novembre. Vicenza si solleva, ed apre le porte ai veneziani	ivi
Il vescovo di Trento contiene a stento Verona coll'ajuto de' francesi	32
Risentimento de' veneziani contro Alfonso duca di Ferrara	ivi
La flotta d'Angiolo Trevisani guasta il ferrarese	33
Il Trevisani si afforza colla sua flotta alla Polisella	34
22 dicembre. La flotta del Trevisani è arsa o presa dal cardinale Ippolito d'Este	35
Gli alleati non approfittano della disfatta della Polisella	36
Armistizio fra Venezia e Ferrara	37
1510 fine di febbraio. Morte di Nicola Orsini, conte di Pitigliano	ivi
24 febbraio. Il papa assolve i veneziani dalle censure	38
Giulio II disprezza Massimiliano e abborrisce Lodovico XII	39
23 marzo. Pratiche di Giulio presso Enrico VIII, il quale soscrive un nuovo trattato colla Francia	40
Dissapori de' francesi cogli svizzeri fomentati da Giulio II	ivi
Cominciamento delle vertenze tra Giulio II ed il duca Alfonso	41
Lodovico XII protegge il duca	42
Ordina al Chaumont di rientrare nel territorio di Venezia	43
I veneziani offrono il comando della loro armata al marchese Gonzaga	44
La consorte del marchese non acconsente a dare i figliuoli in ostaggio	ivi
I veneziani eleggono Gian Paolo Baglioni governatore generale della loro armata	ivi
Il Baglioni si ritira alle Brentelle, e vi si afforza	45

Anni

I vicentini chiedono perdono al duca d' Anhalt che loro lo rifiuta	pag. 45
Abbandonano tutti la città, e si ritirano a Padova	" 46
Grotta di Masano che serve di rifugio ai contadini	" ivi
I venturieri francesi vi soffocano dentro quanti vi si trovavano	" 47
Furti e crudeltà dei tedeschi in Verona	" 48
Il Chaumont occupa Legnago ed il suo porto	" 49
25 maggio. Colà riceve la notizia della morte del cardinale d'Amboise, suo zio	" 50
Scandalosa ricchezza acquistata dal cardinale nelle finanze	" 51
Altre conquiste del Chaumont nel vicentino	" 52
Massimiliano ottiene soccorsi da Ferdinando il cattolico	" 53
Odio degli abitanti verso l'imperatore, e loro devozione verso la repubblica	" ivi
I tedeschi assaltano e prendono Monselice	" 55
Massimiliano vuole ridurre il Chaumont ad assalire Treviso	" ivi
Questi si ritira nel milanese	" 56

CAPITOLO CVII.

<i>Giulio II fa assalire i francesi a Genova, a Ferrara e nel milanese. Si reca all'assedio della Mirandola ed entra in questa città per la breccia. È costretto a fuggire da Bologna, e la sua armata viene dispersa a Casalecchio 1510-1511</i>	" 57
1510 L'età, il ministero e l'educazione de' papi dovrebbero renderli più riposati e miti	" ivi
L'inflessibilità dell' indole spesso osservata in loro procede forse dal crederli infallibili	" 58
Giulio II, più che verun altro, si credette l'organo di Dio: e si adirò contro ogni contrarietà a' suoi voleri che credeva voleri divini	" 59
In origine le sue opinioni ed i suoi progetti erano quasi tutti generosi	" ivi
Odio di Giulio II verso Lodovico XII, e paura che aveva di lui	" 60
9 agosto. Giulio II scomunica Alfonso, duca di Ferrara	" 62

Anni

7 luglio. Investitura di Napoli concessa a Ferdinando il cattolico, nel confermare la di lui alleanza colla santa sede	pag. 63
Giulio II fa imprigionare due cardinali francesi.	» 64
Manda una flotta contro Genova per muoverla a ribellione, onde dare la corona ducale ad Ottaviano Fregoso	» 65
I genovesi difendono il governo francese, e la flotta papale si ritira senza aver nulla operato	» 66
Il duca d'Urbino invade la Romagna ferrarese »	ivi
Agosto. Modena è data al cardinale di Pavia che ne prende possesso in nome del papa	» 67
Negoziazioni di Giulio II cogli svizzeri per muoverli ad assaltare la Lombardia	» ivi
Settembre. Gli svizzeri entrano per la strada di Bellinzona in Lombardia	» 68
Dopo una brevissima campagna ritornano nelle loro montagne	» 69
Sospetti concepiti in tale occasione contro gli svizzeri e contro il Chaumont	» ivi
Le trame del papa contro i francesi non ebbero effetto perchè vennero eseguite fuor di tempo »	71
Lucio Malvezzi, coll'armata veneziana, rientra in Vicenza e si avvicina a Verona	» ivi
I tedeschi tentata un'impetuosa sortita lo sforzano a ritirarsi	» 72
Il re d'Ungheria minaccia la repubblica di Venezia	» ivi
Concilio di Turs della chiesa gallicana che approva la guerra di Lodovico XII contro il papa	» 73
Giulio II rigetta tutte le pratiche d'accordo tentate da Lodovico XII	» 74
22 settembre. Giulio viene a dimorare in Bologna mentre la sua armata si inoltra nel ferrarese	» 75
Il marchese di Mantova posto in libertà per le istanze del papa e di Bajazette II	» ivi
Il marchese di Mantova è richiesto da alleanza nello stesso tempo dai veneziani e dai francesi	» 76

Anni

12 ottobre. Il Chaumont, con un' armata francese, minaccia il papa a Bologna. . . pag.	77
Terrore de' cortigiani romani, che esortano il papa a negoziare	78
Giulio, sebbene infermo, fa armare le milizie di Bologna e le esorta a far buone difese. . .	79
Proposizioni del Chaumont: al papa per un trattato	80
13 ottobre. Le truppe veneziane entrano in Bologna, e il papa rompe con fierezza le trattative	81
Giulio si lagna con tutti i re cristiani delle offese de' francesi	82
Giulio fa assaltare Sassuolo e lo prende . . .	ivi
Vuole spogliare Francesco della Mirandola dei suoi feudi	83
Alla metà di dicembre, l'armata pontificia occupa Concordia	84
1511 2 gennaio. Il papa va in persona all'assedio della Mirandola	ivi
Insidie tese al papa dal cav. Bajardo. . . .	85
Il Chaumont, per gelosia del Trivulzio, non vuole liberare la Mirandola	87
20 gennajo. La Mirandola si arrende a patti . .	ivi
Giulio entra nella Mirandola per la breccia . .	88
Abbassamento della riputazione del Chaumont .	ivi
Contro il parere del Trivulzio egli risolve di assaltare l'armata veneziana al Bondeno . . .	89
È costretto ad abbandonare quel disegno nell'atto di mandarlo in esecuzione	90
Non può indurre il marchese di Mantova a dipartirsi dalla neutralità	91
Tenta di sorprendere Modena; ma Giulio II la consegna all'inviato dell'imperatore . . .	92
11 di febbrajo. Il Chaumont muore oppresso dai crucci, e tormentato dai rimorsi d'aver fatta la guerra al papa	93
Il duca di Ferrara è sospettato d'aver voluto far avvelenare il papa	94
Massimiliano dà retta alle proposizioni di pace fattegli da Ferdinando	95
Marzo. Convocazione d'una dieta in Mantova per trattare la pace	ivi

Anni

1511	26 di marzo. Matteo Langio, vescovo di Gurck, va a trovare Giulio II per trattare a nome dell'imperatore	pag. 96
	Arroganza di questo intimo segretario di Massimiliano	" 97
	16 aprile. Il papa scomunica gli aderenti del re di Francia	" 99
	Esorbitanti domande del vescovo di Gurck ai veneziani	" ivi
	25 aprile. Le pratiche sono rotte dall'impetuoso carattere di Giulio II	" 100
	Principio di maggio. Il Trivulzio riprende Concordia, e fa prigioniero Gian Paolo Manfrone	" 101
	Il Trivulzio ed il duca d'Urbino, stanno l'uno a fronte dell'altro al ponte di Casalecchio sul Reno	" 102
	Un terrore senza motivo succede alla temerità di Giulio II	" 103
	Egli esorta i quaranta senatori di Bologna a difendersi	" ivi
	Lascia il governo di Bologna al cardinale di Pavia	" 105
	I capitani della milizia scelti dal cardinale sono amici dei Bentivoglio	" ivi
	20 maggio. Il legato, spaventato dalla disobbedienza delle milizie, fugge da Bologna	" 106
	21 maggio. I Bentivoglio rientrano in possesso di Bologna	" ivi
	Rotta dell'armata del duca d'Urbino a Casalecchio. <i>Giornata degli asini</i>	" 108
	I bolognesi atterrano la statua del papa	" ivi
	La ròcca di Bologna è presa e distrutta dal popolo	" 109
	Il cardinale di Pavia e il duca d'Urbino si accusano a vicenda di questi rovesci	" 110
	Il duca d'Urbino uccide col pugnale, in mezzo alle guardie, il cardinale di Pavia	" ivi
	Ritratta del papa a Roma e suo risentimento	" 111

CAPITOLO CVIII.

Governi del gonfaloniere Soderini in Firenze. — Concilio di Pisa; alleanza di Ferdinando il cattolico con Giulio II e coi veneziani. — La loro armata riunita si inoltra verso Bologna. — Gastone di Foix la costringe a indietreggiare, e recupera Brescia che si era ribellata. 1511-1512 pag. 112

Anni

1511	Nullità dei piccoli stati d'Italia	ivi
	1493-1518. Regno di Guglielmo IX, marchese di Monferrato	113
1504-1513	Regno di Carlo III, duca di Savoia	114
	Il marchese di Mantova, il duca di Ferrara e quello d'Urbino	ivi
	Le tre repubbliche della Toscana	118
1510	22 dicembre. Conto renduto dal Soderini delle entrate e delle spese della repubblica	116
	Astio di Giulio II contro il Soderini	ivi
	Congiura di Prinzivalle della Stufa contro il Soderini fomentata da Giulio II	117
	29 dicembre. Il gonfaloniere manifesta al gran consiglio la congiura tramata contro di lui	115
1511	30 gennaio. Legge che trasferisce in ogni evento dal parlamento al gran consiglio il diritto di riformare lo stato	120
	Spira la tregua tra Firenze e Siena	121
	Giulio II prende a proteggere Pandolfo Petrucci e i sanesi	ivi
	3 settembre. Trattato di pace e di alleanza tra Siena e Firenze, e restituzione di Montepulciano ai fiorentini	123
	Desiderio di Lodovico XII di riconciliarsi col papa, cui fa nuove offerte	ivi
	Esorbitanti pretese del papa prima di acconsentire alla pace	124
	Massimiliano e Lodovico XII richiedono a Giulio II di adunare un concilio	125
16	maggio. Si rivolgono ai cardinali rifuggiti a Milano per domandare la convocazione d'un concilio a Pisa	126
18	luglio. Giulio II intima egli stesso un concilio a san Giovanni Laterano pel susseguente anno	127

Anni

20 agosto. Letargo del papa per cui ovanque si sparge la notizia della di lui morte . . . pag.	128
Giulio II, recuperando la salute, ripiglia il pro- getto di cacciare i barbari d'Italia . . .	129
Guerra di Massimiliano ai confini del Friuli . . .	ivi
Sua irrisoluzione e negoziazioni con Ferdinando e col papa . . .	130
Negoziazioni di Giulio II con Ferdinando il <i>cattolico</i> . . .	ivi
Entico VIII d'Inghilterra prende egli pure a proteggere Giulio II . . .	131
Gli svizzeri s'indispettiscono contro Lodovico XII e si danno alla parte del papa . . .	132
Lodovico XII ricusa agli ambasciatori d'Inghil- terra e di Arragona di lasciar Bologna in ba- lia delle vendette del papa . . .	ivi
5 ottobre. Confederazione del papa col re <i>cat- tolico</i> ed il senato di Venezia, nominata la <i>santa lega</i> , contro la Francia . . .	133
24 ottobre. Il papa depone i cardinali che ave- vano convocato il concilio di Pisa . . .	134
1.º settembre. Umili cominciamenti del concilio a Pisa . . .	135
Inquietudine de' fiorentini in veggendo comia- ciare il concilio con sì poca solennità . . .	ivi
10 settembre. I fiorentini inviano il Machiavelli a Lodovico XII per chiedere la traslocazione del concilio . . .	136
1.º novembre. Arrivo dei cardinali a Pisa e pri- ma sessione del concilio . . .	ivi
Mala accoglienza fatta dal popolo ai padri del concilio . . .	137
13 novembre. I padri abbandonano Pisa in di- sordine a motivo d'una contesa per cagione di alcune meretrici . . .	ivi
Il Soderini avea perduto l'aura popolare e l'ave- vano guadagnata i Medici . . .	138
Il Soderini chiede sussidi ai preti dello stato fiorentino . . .	139
La campagna avea avuto fine senza grandi av- venimenti militari . . .	140
Patimenti e desolazione delle province venete . . .	ivi
Lodovico XII ordina al la Palisse di assalire la Romagna.	141

Anni

Novembre. Discesa degli svizzeri in Lombardia per Varese	pag. 142
Gli svizzeri si accostano a due sole miglia stante da Milano	" 143
Si ritirano nelle loro montagne senza apparente motivo	" 144
Inquietudine di Lodovico XII intorno alla sua armata, e soccorsi che domanda ai fiorentini	" 145
I nemici del Soderini non acconsentono che la repubblica dia poderosi ajuti alla Francia	" 146
Arrivo in Romagna dell'armata spagnuola e pontificia	" ivi
31 dicembre. Presa della bastia di Fossa Geniole	" 147
1512 Forza dell'armata adunata ad Imola sotto gli ordini di Raimondo di Cardone	" 148
26 febbrajo. Quest'armata intraprende l'assedio di Bologna	" ivi
Difficoltà dell'espugnazione di Bologna sotto gli occhi di Gastone di Foix, arrivato a Finale coll'armata francese	" 149
Le mura di Bologna battute colle artiglierie	" 151
Preteso miracolo della cappella di Barracano fatta saltare in aria da una mina e ricaduta nello stesso luogo	" ivi
5 febbrajo. Gastone di Foix, duca di Nemurs, entra in Bologna colla sua armata senza che gli assediati se ne accorgano	" 152
7 febbrajo. Raimondo di Cardone leva l'assedio e ritirasi ad Imola	" 153
Ansietà del duca di Nemurs per rispetto a Brescia	" ivi
Il conte Lodovico Avogaro vuole dar Brescia ai veneziani	" 154
3 febbrajo. Entra in Brescia coi montanari delle rive del lago di Garda e colle truppe d'Andrea Gritti	" 155
Sollevazione di Bergamo, d'Orci, di Pontevico e di tutte le castella	" ivi
Gastone accorre per salvare la ròcca di Brescia	" 156
Incontra per via, e sconfigge Gian Paolo Faglionì	" 157

Anni

19 febbrajo. Gastone di Foix assalta Brescia dal lato della ròcca	pag. 157
Il Bajardo è pericolosamente ferito nell'assalto del bastione	" 159
Presa di Brescia , uccisione della guarnigione e degli abitanti	" 160
Sacco di Brescia e sue funeste conseguenze	" ivi

CAPITOLO CIX.

Battaglia di Ravenna. — Morte di Gastone di Foix ed assottigliamento dell' armata francese. — Giulio II si ostina a ricusare la pace ; dissimulazione di Massimiliano ; inasprimento degli svizzeri, i quali uniscono ai veneziani e scacciano i francesi dall'Italia. 1512 " 162

1512 La violenza dello spirito di partito travia il giudizio morale dei popoli	" ivi
Influenza dell'opinione pubblica sui giudizi della coscienza	" 163
Ogni partito crede di aderire ad un' opinione pubblica che regola la di lui coscienza.	" 164
Il conte Lodovico Avogaro venne da' suoi partigiani riguardato qual martire della patria "	ivi
I francesi lo riguardarono e diffamarono come un traditore	" 165
Apparente ferocia guerriera di Gastone di Foix "	ivi
Essa deve ascriversi a forsegnati applausi accordati alle vittorie dei guerrieri	" 166
Karo ingegno di Gastone di Foix per la guerra	" 167
1511 17 di novembre. Alleanza di Ferdinando con Enrico VIII per assalire la Guienna e la Navarra	" 168
1512 4 febbrajo. Enrico VIII appalesa il suo progetto di assaltare la Francia per difendere il papa	" 169
Inquietudine che dà a Lodovico XII il contegno di Massimiliano	" 170
Debolezza degli alleati di Lodovico XII in Italia	" ivi
Gastone di Foix aduna la sua armata al Finale di Modena	" 171
26 marzo. S' incammina alla volta della Romagna.	" ivi

Anni

Raimondo di Cardone occupa vantaggiose posizioni e schiva di venire a battaglia	pag. 172
4 aprile. L' ambasciatore di Massimiliano sottoscrive un armistizio di dieci mesi coi veneziani, e vuol far ritirare i tedeschi dal campo francese	" 173
Gastone piega sopra Ravenna per trarvi Raimondo di Cardone	" 175
9 aprile. Gastone dà l' assalto alle mura di Ravenna	" 176
Raimondo di Cardone lascia Faenza per accostarsi a Ravenna	" 177
10 aprile. Si avanza sull'opposta riva del Ronco in faccia ai francesi	" ivi
11 aprile. Gastone valica il Ronco per venire a battaglia	" 178
Disposizione dell'armata di Gastone e sua allocazione alla truppa	" 179
Disposizione dell'armata spagnuola ne' suoi trinceramenti	" 181
Cannoneggiamento di due ore tra le due armate	" 182
Il duca di Ferrara erge una nuova batteria che fulmina pel lungo tutte le file spagnuole	" ivi
Gli uomini d'arme del Colonna, maltrattati dalle artiglierie, sortono per attaccare i francesi	" 184
Gli uomini d' arme spagnuoli sono rotti, ed il Colonna è fatto prigioniero dal duca di Ferrara	" 185
Furioso scontro tra i lanzichinecchi e l'infanteria spagnuola	" 186
Gli uomini d'arme francesi costringono l'infanteria spagnuola a ritirarsi	" 187
Gastone di Foix viene ucciso in un' ultima carica contro la fanteria spagnuola	" 188
Spaventosa carnificina della battaglia di Ravenna	" ivi
Afflizione de' francesi per la perdita di Gastone, e funeste conseguenze della sua morte	" 189
Gli spagnuoli malmenati nella loro fuga dai contadini	" 191
Ravenna presa e saccheggiata dai francesi	" ivi

Anni

- I cardinali stringono il papa a fare la pace pag. 192
 Gli ambasciatori arragonesi e veneti lo esortano a non cedere " ivi
 Ascolta le proposizioni fattegli in nome del re di Francia " 193
 Premura di Lodovico XII di fare la pace col papa " ivi
 Il papa si rassicura e più non ode consigli di pace " 195
 3 maggio. Il papa apre il concilio di Laterano, e fa che i suoi cardinali lo consiglino a proseguire la guerra " 196
 La dieta di Zurigo dà licenza al papa di levare sei mila uomini ne' cantoni " 197
 Massimiliano concede agli svizzeri il passo onde unirsi ai veneziani prima d'entrare nel milanese " 198
 Motivi di Massimiliano per aderire alla lega contro alla Francia " ivi
 Gli svizzeri si adunano a Coira in numero di venti mila " 199
 Difficoltà in cui si trova il la Palisse per far testa a tanti nemici, ed indisciplinella della sua armata " 200
 Il signore della Palisse riunisce a Pontoglio la sua armata, assai più debole che non quella degli alleati " 202
 Dopo essersi riuniti nel veronese a Gian Paolo Baglioni, gli svizzeri risolvono d'incamminarsi verso Milano " ivi
 Il la Palisse distribuisce una metà della sua armata nelle terre murate della Lombardia " 203
 Fine di maggio. Tutti i tedeschi dell'armata francese vengono richiamati in patria dall'imperatore. " ivi
 5 di giugno. Gli svizzeri prendono possesso di Cremona in nome di Massimiliano Sforza, duca di Milano " 204
 I francesi abbandonano Milano, ed il cardinale de' Medici fugge loro di mano " ivi
 Il la Palisse è costretto dagli svizzeri a sgomberare da Pavia; si ritira in Piemonte " 205
 I Bentivoglio lasciano Bologna, e questa città è dal papa castigata " 206

Anni

29 giugno. Giano Fregoso eletto doge di Genova dopo la ritirata del governatore francese	pag. 207
Gli svizzeri taglieggiano il ducato di Milano senza riguardo per il loro alleato Massimiliano Sforza	ivi
Giulio II riunisce Parma e Piacenza alla santa sede	208

CAPITOTO CX.

Sommessione del duca di Ferrara al papa, e di lui fuga da Roma. Ingresso degli spagnuoli in Toscana; sacco di Prato; deposizione del Soderini; richiamata dei Medici al governo di Firenze. Discordia tra i confederati della santa lega; nuove negoziazioni; morte di Giulio II.
1512-1513 " 209

1512 Le vendette popolari non sono argomento d'un odio lungamente contenuto	ivi
Cattiva inclinazione naturale al popolo, d'assallire quegli che è troppo debole per difendersi	210
Tutte le armate in fuga sono sempre inseguite dai contadini	211
Indole de' soldati francesi nelle guerre d'Italia	ivi
Indole degli spagnuoli	212
Indole de' tedeschi e degli svizzeri	213
Vendette del popolo contro ai francesi a Ravenna	214
Le stesse vendette in Milano ed in tutta la Lombardia	215
18 giugno. Sbarco degl'inglesi nel Guipuscoa, per cui Lodovico XII richiama le sue armi verso la Guienna e la Navarra	216
Pericoli che corre Alfonso d'Este dopo la ritirata de' francesi	ivi
Fabrizio Colonna gli procura un salvacondotto per andare a Roma	217
4 luglio. Alfonso d'Este giugne a Roma per impetrare la sua assoluzione	ivi
Pregghiera d'Alfonso al papa nell'atto d'ottenere l'assoluzione	ivi
Non potendo Alfonso ottenere la licenza di riti-	

Anni

rarsi, i Colonna aprono a forza le porte di Roma per porlo in sicuro	pag. 219
Discordia della santa lega per la divisione delle conquiste	" ivi
Pretese del papa sugli stati di Parma e Piacenza	" ivi
Pretese di Massimiliano sullo stato veneto e sul ducato di Milano	" 220
Pretese degli spagnuoli, degli svizzeri e de' veneziani	" 221
Tutti i confederati consentono nell'opprimere la repubblica di Firenze	" 222
Luglio. Condizioni sotto le quali il papa offre la sua protezione ai fiorentini	" 223
Condizioni loro offerte dall'imperatore	" ivi
Giuliano de' Medici chiede alla dieta della lega, adunata in Mantova, il ristabilimento della sua famiglia in Firenze	" 224
I fiorentini non avendo voluto riscattarsi col danaro, la lega li fa assalire dall'armata spagnuola	" ivi
I fiorentini incautamente si tenevano disarmati	" 225
20 agosto. Raimondo di Cardone attraversa l'Appennino coll'armata spagnuola	" 226
Il gonfaloniere consulta il gran consiglio intorno alle domande de' nemici	" ivi
Fa il paragone del governo de' Medici, prima dell'esilio, con quello che si dovrebbe aspettare da essi dopo la loro tornata	" 227
I fiorentini non acconsentono al ritorno dei Medici, se non a patto che non si faccia mutazione nel loro governo	" 229
Gli spagnuoli giungono a Prato	" ivi
Nuove trattative tra gli spagnuoli ed il gonfaloniere	" 230
30 agosto. Gli spagnuoli danno l'assalto e prendono Prato	" ivi
Orribili crudeltà esercitate dagli spagnuoli in Prato	" 231
Spavento de' fiorentini dopo la presa di Prato	" ivi
Bartolommeo Valori e i suoi amici vogliono cambiare il governo	" 232
Sism. T. XIV	29

Anni

31 agosto. Arrestano il gonfaloniere nel palazzo pubblico.	pag. 233
Il gonfaloniere deposto si ritira a Ragusi.	" 234
Taglie estorte dal vicerè ai fiorentini	" ivi
1 settembre. Giuliano de' Medici rientra in Firenze, e mostra di acconsentire alla conservazione della libertà	" 235
7 settembre. La nuova legge che modifica la costituzione senza distruggerla. Il Ridolfi viene eletto gonfaloniere	" ivi
13 cardinale de' Medici ed i suoi amici non sono soddisfatti della nuova legge	" 236
14 settembre. Il cardinale fa il suo ingresso in Firenze con militare corteggio	" ivi
16 settembre. La sua scorta occupa il palazzo pubblico, e chiede l'assemblea del parlamento	" 237
Il parlamento crea una balia scelta dai Medici.	" 238
Formazione d'una stretta oligarchia per governare sotto i Medici	" ivi
18 settembre. La balia licenzia la milizia e disarmava il popolo	" 239
2 novembre. Filippo Buondelmonti viene eletto gonfaloniere	" 240
Enumerazione dei Medici che rientrano in Firenze	" ivi
Cortigiani dei Medici che si vantano di avere tradita la patria	" 241
18 settembre. L'armata spagnuola abbandona Prato per passare in Lombardia	" 242
25 novembre. Il vescovo di Gurck, segretario di Massimiliano, viene festeggiato in Roma e fatto cardinale	" ivi
Dieta di Roma. Vicendevoli lagnanze degli alleati	" 243
Pretese di Massimiliano contro i veneziani	" 244
Nuova alleanza del papa coll'imperatore	" 245
29 dicembre. Il cardinale di Sion consegna le chiavi delle porte di Milano al nuovo duca Massimiliano Sforza	" 246
L'alleanza di Lodovico XII, Giovanni d'Albrette, è cacciato da Ferdinando dal suo regno di Navarra	" 247

Anni

1513	Lodovico XII avvia il suo esercito verso l'Italia e vi si procaccia nuovi alleati	pag. 247
	Ferdinando il cattolico e Massimiliano offrono la loro alleanza a Lodovico XII	" 248
	Sforzi di Lodovico XII per riconciliarsi cogli svizzeri, ed impedire la loro alleanza col duca di Milano	" 249
	Trattative di Lodovico XII coi veneziani	" 250
	Trattato tra Lodovico XII ed i veneziani	" ivi
	Trattative contraddittorie di tutte le potenze	" ivi
	Attività di Giulio II, sue negoziazioni e suoi progetti per iscacciare tutti i barbari d'Italia	" 251
	Cade pericolosamente infermo	" 253
21 febbrajo.	Morte di Giulio II	" ivi

CAPITOLO CXI.

Leon X succede a Giulio II; discesa del signore della Tremouille in Lombardia, sconfitta di lui a Novara; disfatta di Bartolommeo d'Alviano all'Olmo; la guerra in Italia si tratta debolmente; negoziazione; morte di Lodovico XII. 1513-1515

1513	Giulio II teneva in conto di doveri i suggerimenti delle proprie passioni	" ivi
	Pregiava la libertà e la rispettava a Genova, a Venezia e nelle città dello stato della chiesa	" 256
	Sua stima per la libertà guerriera degli svizzeri	" ivi
	Accusava i Medici d' avere tolta la libertà alla loro patria	" 257
	L'impetuosa indole di Giulio II era tornata assai molesta	" ivi
	Desiderio universale che il di lui successore non gli rassomigliasse	" ivi
4 marzo.	Venticinque cardinali si chiudono in conclave	" 258
	Il partito dei giovani vince l'elezione del cardinale Giovanni de' Medici	" 259
	Riconciliazione de' Medici coi Soderini	" ivi
11 marzo.	Giovanni de' Medici eletto papa sotto il nome di Leon X	" 260
11 aprile.	Solenne incoronazione di Leon X a san Giovanni di Laterano	" ivi

Anni

Contrapposto tra la parsimonia di Giulio II e la prodigalità di Leon X	pag. 261
Leon X conferisce l'arcivescovado di Firenze a suo cugino Giuliano	" 262
Feste dei fiorentini per l'elezione di Leon X "	ivi
Supposta cospirazione a Firenze, per la quale il Machiavelli è posto alla tortura.	" 263
Leon X fa viporre in libertà gli accusati scampati dal supplizio	" 264
12 ottobre. Costringe i lucchesi a restituire Pietrasanta e Mutrone ai fiorentini	" ivi
Raimondo di Cardone occupa Parma e Piacenza, e Leone rivendica queste due città	" 265
1.º aprile. Tregua d'Ortes nel bearnese tra la Francia e la Spagna	" 266
24 marzo. Trattato d'alleanza di Blois tra la Francia e Venezia	" 267
L'armata del re di Francia scende in Italia sotto gli ordini del la Tremouille e del Trivulzio	" 268
Bartolommeo d'Alviano si avvanza coll'armata veneziana, e Raimondo di Cardone si ritira	" 269
Gli svizzeri vengono a difendere il duca di Milano e si afforzano a Novara.	" 270
Milano si sottomette ai francesi; sollevazione di tutta la Lombardia	" 271
Tentativi de' francesi per vittovagliare la Lanterna di Genova	" 272
Maggio. Antoniotto Adorno, coll'ajuto de' francesi, scaccia i Fregosi da Genova ed è riconosciuto doge	" 273
Massimiliano Sforza è assediato in Novara da que' medesimi generali che avevano fatto prigioniero suo padre.	" 274
Ardimento degli svizzeri che lasciano aperte le porte di Novara	" 275
4 giugno. Avvicinamento di altre schiere svizzere	" 276
5 giugno. I francesi si ritirano a Riotta ed a Trecase, e trascurano di afforzarvisi	" 277
6 giugno. Gli svizzeri, appena entrati nel novarese, vanno ad assalire i francesi.	" 278
Prendono l'artiglieria e la rivolgono contro i lanzichinecchi.	" 279

Anni

- Turpe fuga degli uomini d'arme francesi. pag. 276
 L'armata francese non osa fermarsi in Piemonte e rivalica le Alpi " 278
 17 di giugno. Gli Adorni si ritirano da Genova, e viene eletto doge Ottaviano Fregoso. " 279
 13 giugno. Il Cardone cogli spagnuoli passa il Po, e Bartolommeo d'Alviano si ritira nel vicentino " 280
 Egli si chiude in Padova, il Baglioni in Treviso, Renzo di Ceri in Crema ed i veneziani abbandonano il resto del paese. ivi
 Gli spagnuoli e Leon X assalgono i veneziani senza essere provocati " 281
 Il cardinale di Gurck, luogotenente dell'imperatore, prende a dirigere la guerra " 282
 28 luglio. Il Cardone, per le istanze del cardinale, assedia Padova " 283
 16 agosto. È costretto a levare l'assedio " ivi
 Batte colle sue artiglierie i palazzi di Venezia " 284
 6 ottobre. L'Alviano esce di Padova per chiudere la ritirata agli spagnuoli " 285
 Gli aspetta all'Olmo, lontano due miglia da Vicenza " ivi
 7 ottobre. Gli spagnuoli tentano la ritirata verso Bassano e Trento " 286
 Angustie della loro armata, tribolata dagli stradioti e dai contadini " ivi
 L'Alviano, importunato dal provveditore Lore-dano, risolve di assalire gli spagnuoli " 287
 Viene rotto a motivo della grande viltà della sua infanteria " ivi
 Gli spagnuoli si pongono a' quartieri d'inverno ne' monti Euganei " 289
 La guerra si trasporta sopra un altro teatro fuori d'Italia " ivi
 16 agosto. Giornata degli *Speroni*, fuga de' francesi presso Terovane " 290
 9 settembre. Battaglia di Flowden, in cui Giacomo IV di Scozia, alleato della Francia, è sconfitto ed ucciso " 291
 Settembre. Gli avizzeri assediano Digione; capitolazione del signore della Tremouille " ivi
 15 ottobre. Flotta francese sbattuta ad Honfleur dalla burrasca " 292

Anni

1514	13 gennajo. Incendio del più ricco quartiere di Venezia	pag. 292
	I nemici della Francia cominciano a temere di averla soverchiamente abbassata	" 293
	Terroro che cagiona all' Italia il nuovo sultano Selim	" 294
	Leon X cerca di negoziare la pace tra l'imperatore ed i veneziani	" ivi
	Riconcilia la Francia alla santa sede	" 295
1513	17 dicembre. Lodovico XII abjura lo scisma ed il concilio di Pisa	" 296
	Leon X vuole rappattumare la Francia cogli svizzeri.	" ivi
1514	Ferdinando rinnova la tregua colla Francia e offende in tal modo il re d'Inghilterra	" 297
	7 agosto. Pace tra la Francia e l'Inghilterra; terzo matrimonio di Lodovico XII	" ivi
	26 agosto. La Lanterna di Genova si arrende ad Ottaviano Fregoso, che la fa spianare fino alle fondamenta	" 298
	Massimiliano ricusa di fare la pace con Venezia	" 299
	Cristoforo Frangipane guasta il Friuli	" ivi
	Il Frangipane è sconfitto da Girolamo Savorgnano e dall'Alviano	" 300
	Vantaggi ottenuti dall' Alviano ad Este e a Rovigo contro gli spagnuoli.	" ivi
	Bella difesa di Renzo di Ceri a Crema	" 301
	Doppiezza di Leon X nelle sue negoziazioni	" ivi
	La politica del nuovo pontefice è assai meno generosa di quella di Giulio II	" 302
	Settembre. Occupa Modena e vuole formare un principato cispadano per Giuliano de' Medici, suo fratello	" 303
	Pensa pure a collocarlo sul trono di Napoli	" 304
	Lodovico XII lo incalcia a dichiararsi	" ivi
1515	1.º gennajo Morte di Lodovico XII cagionata dal matrimonio	" 305
	La somma sua economia fu la principale sua virtù	" 306
	Sua debolezza e mala fede	" 307
	Sua crudeltà in guerra e verso Lodovico Sforza	" 308
	Suoi governi domestici colle tre mogli	" 309

CAPITOLO CXII.

Francesco I assume il titolo di duca di Milano ; passa le Alpi ; rompe gli svizzeri a Marignano e conquista il milanese. — Discesa di Massimiliano in Lombardia e sua ritirata. — Trattati che pongono fine alle guerre prodotte dalla lega di Cambrajo. 1515-1517 . pag. 310

Anni

- 1515 1.^o febbrajo. Francesco I succede nel regno di Francia e nel titolo di duca di Milano. " ivi
 Successione di due monarchi nati in privata condizione . . . " 311
 Splendide doti sviluppate in Francesco I da una privata educazione. " ivi
 Gli italiani credono che Francesco I indugi per un anno almeno l'impresa d'Italia. " 312
 24 marzo, 5 aprile. Francesco rinnova i trattati di alleanza con Carlo d' Austria e con Enrico VIII " ivi
 Ferdinando, Massimiliano, gli svizzeri e il papa ricusano di trattare d'accordi " 313
 27 giugno. Francesco I rinnova l'alleanza della Francia colla repubblica di Venezia " ivi
 Trattato d'Ottaviano Fregoso, doge di Genova, colla Francia " 314
 Francesco I raguna un'armata nel Delfinato " 315
 Pietro Navarro si acconcia a' di lui servigi e ordina per lui l'infanteria basca " 316
 Gli svizzeri s'innoltrano fino a Susa per chiudere il passaggio delle montagne a' francesi " ivi
 Il maresciallo Trivulzio cerca un passo per riuscire alle spalle dell'armata svizzera " 317
 10 agosto. L'armata francese s'interna tra le giogaje e le anguste valli dell'Argentiera " ivi
 14 agosto. Giugne nelle pianure del marchesato di Saluzzo, in riva alla Stura " 318
 Il la Palisse e il Bajardo formano l'ala destra dell'armata e passano per Sestiere " 319
 15 agosto. Colgono all'improvviso Prospero Colonna a Villafranca d' Asti e lo fanno prigioniero " 320
 Giuliano de' Medici cede il comando dell'armata pontificia a suo nipote Lorenzo. " 321
 Leon X fa dire al nipote di non assalire i francesi. " ivi

Anni

Il Cardone coll' armata spagnuola è tenuto a freno da Bartolommeo d' Alviano e dai veneziani	pag. 321
Gli svizzeri domandano ed ottengono un armistizio per ritirarsi a Novara	» 322
Il partito francese tra gli svizzeri vuol trattare con Francesco I	» ivi
Gli svizzeri, scontenti di non ricevere i promessi sussidi, saccheggiano lo scrigno del commissario pontificio	» 323
Negoziazioni e trattato conchiuso a Gallarate per mezzo del bastardo di Savoia e del Lotrec- co	» 324
Francesco spedisce il suo danaro contante a Buffalora per dare le prime paghe agli svizzeri.	» 326
Arrivo di venti mila nuovi svizzeri a Monza, che non vogliono accettare la pace	» ivi
Sette mila svizzeri, non volendo ricominciare la guerra, tornano nella loro patria	» ivi
L' armata francese occupa tutta la Lombardia fino alle porte di Milano	» ivi
Il cardinale di Sion conduce quattrocento cavalli all'armata svizzera	» 327
Bartolommeo d'Alviano s' apposta a Lodi; ed il Cardone con Lorenzo de' Medici a Piacenza »	» 328
Francesco I accampa la sua armata fra Marignano, san Donato e santa Brigida	» ivi
13 settembre. Il cardinale di Sion eccita gli svizzeri alla battaglia	» 329
Escono essi da Milano per sorprendere il re tre ore prima di notte	» ivi
Il re prega l' Alviano di condurre premurosamente l'armata veneziana in suo soccorso »	» 330
Gagliardo assalto degli svizzeri contro il campo francese, che trovasi in sito svantaggioso »	» ivi
Gli svizzeri s' impadroniscono delle batterie del Navarro	» 331
La battaglia dura quattr' ore al lume della luna »	» 332
Durante la notte i francesi si raccolgono intorno al re, rimasto quasi solo presso alle artiglierie	» 333
Ricuperano le loro batterie, e si riducono in un sito migliore	» 334

Anni

- 14 settembre. Si rinnova la battaglia, e gli svizzeri hanno la peggio pag. 334
 Bartolommeo d'Alviano giunge al campo di battaglia, e gli svizzeri, credendolo seguito da tutte le sue genti, si ritirano " 335
 Spaventosa carnificina della battaglia, di Mari- gnano " 336
 Il re si fa armare cavaliere dal Bajardo " 337
 Arma egli stesso il Fleuranges e molti altri " ivi
 Pericolo corso dal Bajardo durante la notte " ivi
 15 settembre. Gli svizzeri lasciano Milano per tornare nel loro paese " 328
 Massimiliano Sforza non ha più altro che i castelli di Milano e di Cremona " 339
 Pietro Navarro intraprende l'assedio del castello di Milano colle mine cariche " ivi
 4 ottobre. Il duca spaventato capitola, ed acconsente a vivere in Francia, rinunciando ai suoi diritti " 340
 Francesco non vuole entrare in Milano se non dopo la resa del castello " 341
 Abbandona il partito de' partigiani della libertà in Firenze per trattare col papa " 342
 13 ottobre. Convenzione di Viterbo tra Francesco I e Leon X " ivi
 Gli svizzeri abbandonano i baliaggi italiani, e Cardone la Lombardia " 343
 Gli ambasciatori veneziani chiedono a Francesco I i promessi soccorsi " 344
 Il comandante di Brescia riceve i rinforzi prima che l'armata di Venezia giunga sotto le sue mura " ivi
 7 ottobre. Morte di Bartolommeo d'Alviano a Ghedo " 345
 Gian Giacompo Trivulzio intraprende l'assedio di Brescia " 346
 Un barone di Rockandolf con 8000 tirolesi costringe i francesi ed i veneziani a levare l'assedio di Brescia " 347
 10-15 dicembre. Abboccamento di Francesco I e di Leon X a Bologna " 348
 Francesco acconsente alla rovina del duca di Urbino e delle libertà della chiesa gallicana " ivi

Anni

7 novembre. Trattato di Ginevra tra la Francia e gli otto cantoni svizzeri	pag. 349
Francesco sospende l'esecuzione dei suoi progetti sul regno di Napoli fino alla morte di Ferdinando il cattolico	" 350
1516 gennaio. Francesco I accomiata la sua armata e parte alla volta della Francia	" 351
15 gennaio. Morte di Ferdinando il cattolico	" ivi
Ritratto di questo re fatto dal gesuita Mariana	" ivi
Che cosa ne pensassero il Machiavelli ed il suo amico Francesco Vettori	" 352
Ferdinando, prima di morire, ed Enrico VIII mandano danaro a Massimiliano	" 353
Marzo. Questi aduna un poderoso esercito per assalire l'Italia	" ivi
Il contestabile di Borbone lasciato governatore a Milano	" 354
Il Trivulzio ed il Lotrecco levano l'assedio di Brescia all'avvicinarsi dell'imperatore	" 355
Massimiliano si trattiene ad assediare Asola, da cui è respinto	" ivi
I francesi chiudonsi in Milano e ne ardono i sobborghi	" 356
I francesi ricevono un rinforzo di dieci mila svizzeri	" 357
Abboccamenti fra gli svizzeri delle due armate, ed inquietudine che cagionano ai due generali	" ivi
Il maresciallo Trivulzio accreace ad arte il terrore di Massimiliano il quale teme che gli svizzeri non lo consegnino ai francesi	" ivi
Massimiliano abbandona il suo campo improvvisamente e torna in Germania	" 358
Il Lotrecco succede al duca di Borbone nel governo di Milano	" 359
24 maggio. La città di Brescia capitola, e torna ai veneziani	" ivi
Il Lotrecco ricusa d'assediare Verona, e si pone a' quartieri presso Peschiera	" ivi
28 luglio. Vicenza presa e saccheggiata dai tedeschi	" 360
13 agosto. Trattato di Noyon, tra Carlo re di Spagna e Francesco I	" ivi

Anni

Condizioni alle quali Massimiliano poteva acce-	dere al trattato	pag. 361
20 agosto. L'armata francese e veneta intrapren-	de l'assedio di Verona, e lo leva all'avvici-	narsi del Rockandolf
		» 362
29 novembre. Trattato di pace perpetua tra gli	svizzeri e la Francia	» 363
18 agosto. Trattato del concordato tra la Fran-	cia e la corte di Roma	» ivi
Imprudenti patti con cui Francesco cercava di	riconciliarsi con Leon X, suo implacabile ne-	mico
		» ivi
17 marzo. Morte di Giuliano de' Medici, per cui	il papa non ha chi lo trattenga dal pubbli-	care il monitorio contro il duca d'Urbino
		» 365
30 maggio. Francesco della Rovere è spogliato	dal papa del ducato d'Urbino	» 366
4 dicembre. Massimiliano accede al trattato di	Noyon	» 367
1517 23 gennaio. Verona è renduta ai veneziani, e la	pace è ristabilita in Italia	» ivi

CAPITOLO CXIII.

<i>Rivolta e guerra d'Urbino. Cospirazione dei cardinali</i>	<i>contro il papa. Ambizione di Leon X. S'unisce a Car-</i>	
<i>lo V contro Francesco I. Conquista del milanese colle</i>	<i>armate riunite. Morte di Leon X. 1517-1521</i>	» 369
1517 I veneziani consolano, e fanno animo ai sudditi	che vengono loro renduti	» ivi
La guerra della lega di Cambrajo aveva offese	le parti vitali della loro repubblica. Venalità	degli uffici pubblici
		» 370
Rovina delle officine, del monopolio del sale,	del traffico d'Egitto	» 371
Concorrenza dei portoghesi al traffico delle In-	die	» ivi
Rovina del traffico d'Africa e di Spagna eser-	citato in addietro dalle galere del traffico	» 372
Il senato attende indefessamente a riparare le	perdite dell'agricoltura e del traffico, e rior-	dina l'università di Padova
		» 373
Cerca d'allontanare i soldati licenziati che tro-	vavansi in grosso numero ai confini dello	stato
		» ivi

Anni

Il duca d' Urbino propone a questi soldati di condurli contro la chiesa per riavere i suoi stati	pag. 374
23 gennaio. Si pone in cammino con un' armata somigliante alle compagnie di ventura	» 375
Leon X. invoca il soccorro della Francia, della Spagna, dell' imperatore	» ivi
Invia Lorenzo de' Medici per arrestare i progressi del duca in Romagna	» ivi
5 febbrajo. Il duca d' Urbino rientra nella sua capitale	» 376
Dappocaggine di Lorenzo de' Medici, e viltà delle sue truppe	» ivi
4 aprile. Lorenzo è ferito nel capo all' assedio di Mondolfo	» 377
Gioia de' fiorentini che lo credono morto	» 378
24 maggio. Lorenzo entra in Firenze per disingannarli	» ivi
Il cardinale di Bibbiena è incaricato in di lui assenza del comando dell' armata; viene abbandonato da' suoi soldati	» ivi
10-15 maggio. Il duca d' Urbino minaccia Siena e Perugia	» 380
Scuopre una cospirazione nel suo campo e fa punire i cospiratori dai loro commilitoni	» ivi
Nuove scorrerie del duca d' Urbino nella Marca d' Ancona ed in Toscana	» 381
1517 agosto. Il duca d' Urbino fa la pace col papa e si ritira a Mantova	» ivi
Ira del cardinale Alfonso Petrucci contro Leon X.	» 382
1515 10 marzo. Leon X. avea scacciati i fratelli del Petrucci da Siena	» 383
1517 Crucciate parole del Petrucci, e suo indeterminato progetto di far avvelenare Leon X.	» ivi
Egli s' allontana da Roma, e Leon X. lo richiama, mandandogli un salvacondotto	» 384
Torna; viene imprigionato e posto alla tortura	» 385
21 giugno. È strozzato in prigione, ed altri cardinali vengono condannati a varie pene	» 386
Giugno. Terrore del sacro collegio per le sevizie usate contro i cardinali	» 387
16 marzo. Ultima sessione del quinto concilio di Laterano	» ivi

Anni

- 1.^o luglio. Promozione di trentuno cardinali in una sola volta *pag.* 388
- 11 marzo. Lega delle grandi potenze d'Europa contro i turchi " 389
- 8 ottobre. Rinnovellamento dell'alleanza tra la Francia e Venezia " 390
- 1518 gennajo. Nozze di Lorenzo de' Medici con una cugina del re di Francia " *ivi*
- Fama procacciata dai letterati e dagli artisti a Leon X " 391
- Leone si prende poco pensiero delle prediche di Lutero, e prosegue lo scandaloso traffico delle indulgenze " 392
- Non pensa ad altro che a godere, ed anche la sua liberalità è del tutto egoistica " 393
- Agosto. I veneziani prorogano per cinque anni la tregua con Massimiliano " 394
- Disgrazia e morte del maresciallo Gian Giacopo Trivulzio " *ivi*
- 1519 19 di gennajo. Morte di Massimiliano a Lintz " 396
- Gare di Francesco I e di Carlo per la corona imperiale " *ivi*
- Desiderio del papa e delle più deboli potenze, perchè sia data ad altri che a loro " 397
- 28 aprile. Morte di Lorenzo de' Medici, ultimo discendente maschio legittimo del vecchio Cosimo " 398
- Leon X manda il cardinale Gin'io de' Medici al governo di Firenze " 399
- Riunisce il ducato d'Urbino alla chiesa, e cede Montefeltro alla repubblica fiorentina " 400
- Sforzi degli ambasciatori francesi per corrompere col danaro gli elettori dell'imperio " 401
- 28 giugno. Carlo V viene eletto imperatore " *ivi*
- 20 febbrajo. Morte di Francesco Gonzaga; successione di Federico II al marchesato di Mantova " 402
- Caduta delle mura di Ferrara in tempo dell' infermità del duca Alfonso " 403
- Tentativo di Leon X per sorprendere Ferrara col mezzo del vescovo di Ventimiglia " *ivi*
- Leon X pensa a spogliare altri feudatari della chiesa " 405

Anni

- 1520 Cita Giovan Paolo Baglioni a Romá, ed in pari tempo gli manda un salvacondotto . . . pag. 406
 Fa perire il Baglioni ed occupa Perugia . . . ivi
 Fa assalire ed uccidere Lodovico Freducci, signore di Fermo . . . 407
 Fa perire altri signori ch'erano venuti a porsi tra le sue mani . . . ivi
 Tenta di sedurre il capitano delle guardie del duca di Ferrara, per far avvelenare il suo padrone . . . 408
 Cerca di rindendere la guerra, sperando di scacciare i *barbari d'Italia* . . . 410
 Principj di dissapori tra Carlo V e Francesco I . . . ivi
 1521 Indirette ostilità nella Navarra e nelle Ardenne . . . 411
 5 maggio. Nuova alleanza della Francia cogli svizzeri, conchiusa in Lucerna . . . 412
 Il papa assolda degli svizzeri prima di aver deciso con quale de' rivali monarchi vorrà unirsi . . . ivi
 Preliminari d'alleanza del papa con Francesco I . . . 413
 Scontento del papa perchè Francesco I indugia a ratificarla . . . 414
 8 maggio. Il papa fa alleanza col' imperatore contro la Francia . . . ivi
 Gli alleati promettono il ducato di Milano a Francesco II Sforza . . . ivi
 Ordiscono una congiura contro i francesi in tutta la Lombardia . . . 415
 Fanno assalire Genova dai due Adorni, che sono respinti . . . 416
 1521 Il signore di Lescuns, fratello del Lotrecco, governava in di lui assenza Milano . . . 417
 24 di giugno. Si presenta sotto Reggio armata mano, e viene arrestato dal Guicciardini, poi rimesso in libertà . . . 418
 Manfredi Pallavicini vuole sorprendere Como, e vi è fatto prigioniero, indi mandato al supplizio . . . 419
 1.º agosto. Leon X dichiara la guerra alla Francia, e fa avanzare la sua armata fino alla Lenza . . . ivi
 Malcontento de' milanesi cagionato dalle prepotenze del Lotrecco . . . 421
 Il Lotrecco torna a Milano, e non vi trova il danaro promessogli dal re . . . 422

Anni

Lentezza di Prospero Colonna, generale della lega, nell'assalire i francesi	pag. 422
29 d'agosto. Batte le mura di Parma	" 424
1. ^o settembre. Occupa il sobborgo di Codiponte	ivi
2 settembre. Si ritira all'avvicinamento del Lo- trecco e del duca di Ferrara	" 425
Reciproca diffidenza tra i capitani del pāpa e dell'imperatore	" ivi
1. ^o ottobre. Prospero Colonna passa il Po, e porta la guerra nel cremonese	" 426
Il Lotrecco si lascia fuggir di mano l'occasione di sconfiggere Prospero Colonna a Rebecco	ivi
Malcontento e diserzione degli svizzeri dell'ar- mata del Lotrecco	" 427
16 novembre. Prospero Colonna valica a forza l'Adda	" 428
19 novembre. Il Colonna ed il Pescara entrano in Milano	" 429
Il Lotrecco si ritira nello stato di Brescia per isvernarvi	" 430
Lodi, Pavia, Piacenza e Parma si danno agli alleati	" 431
Il Pescara lascia saccheggiar Como, a dispetto della capitolazione	ivi
24 di novembre. Tripudio di Leon X seguito im- mediatamente da una malattia	" 432
1. ^o dicembre. Leon X muore in un modo ino- pinato	" ivi
Sospetti d'avvelenamento posti in tacere dal car- dinale de' Medici di lui cugino	" 433

FINE DELLA TAVOLA.





